

Bibliothèque numérique

medic@

**Recueil périodique d'observations de
médecine, de chirurgie et de
pharmacie**

*1754, n° 01. - Paris : Joseph Barbou, 1754.
Cote : 90145, 1754, n° 01*



(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)
Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?90145x1754x01>

RECUEIL PÉRIODIQUE D'OBSERVATIONS

De Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie.

JUILLET 1754.

Tome I.



A PARIS;

Chez JOSEPH BARBOU, rue S. Jacques;
aux Cigognes.

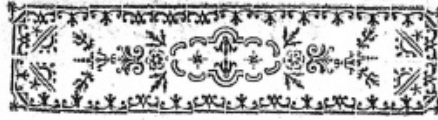
M DCC LIV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.



A V I S.

C'est à BARBOU, Libraire, rue S. Jacques, qu'il faut adresser les Pièces qu'on souhaitera faire mettre dans ce *Récueil périodique*. Elles seront insérées *gratis* ; mais on prie les Auteurs de vouloir bien en affranchir le port. Ce livre, qui sera toujours de même forme & de même étendue, paroîtra successivement le premier jour de chaque mois, & se vendra *douze sols* broché. Les six mois formeront un Volume.



P R E F A C E.

ON ne peut disconvenir qu'il n'y ait quantité de Pièces fugitives sur différentes Observations de Médecine , de Chirurgie & de Pharmacie , dont on pourroit tirer quelque utilité , soit par les nouvelles découvertes qu'elles contiennent , soit par les sçavantes discussions qu'elles peuvent occasionner. Les Journaux & les Mercuriales ont toujours été jusqu'à présent les seules voyes par lesquelles on a pu en donner la connoissance au Public ; mais il en a résulté deux inconvéniens : 1°. Ces Ouvrages périodiques , faits pour être dans les mains de tout le monde , sont devenus dangereux pour de certaines personnes lorsqu'elles y ont trouvé des Pièces qui traitoient de matières Médecinales ou Chirurgicales , dans lesquelles on n'avoit pu s'empêcher de se servir des termes de l'art : 2°. Ces sortes d'observations se trouvent perdues pour la plus grande partie de ceux qui auroient intérêt de les connoître , parce que tout

P R E F A C E.

Le monde n'est pas en état de mettre dans sa bibliothèque tous les Journaux, & que d'ailleurs dans cette immense collection, ils ne posséderoient qu'un petit nombre de morceaux dont ils pourroient avoir besoin.

Ces motifs ont engagé à donner au Public un Ouvrage, qui sera uniquement destiné à ces sortes de matieres. Il sera en même-temps un champ libre où chacun pourra paroître & développer ses idées. On ne refusera ni les réponses ni les répliques, que les différens sujets qui seront insérés dans ce Recueil, pourront occasionner. On le distribuera en trois Articles. Le premier sera destiné aux matieres qui regardent la Médecine ; le second à celles qui regardent la Chirurgie, & la Pharmacie fera le sujet du troisième Article. On invite ceux qui s'intéressent au progrès des Sciences & des Arts, de vouloir bien nous communiquer leurs observations. On leur fera garder l'Anonyme lorsqu'ils le jugeront à propos, ou l'on mettra leurs noms s'ils le désirent. Leurs pièces seront imprimées telles qu'ils les donneront, & on n'y fera aucun changement.



RECUEIL PÉRIODIQUE D'OBSERVATIONS

De Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie.

JUILLET 1754.

ARTICLE PREMIER.

Contenant quelques Observations de Médecins.

*Lettre de M. Cantwel, Docteur Régent de la
Faculté de Médecine, à M. le Camus,
Docteur Régent de la même Faculté.*



E viens de recevoir à la fin, Monsieur, (1) votre Réplique pour M. l'Abbé G. vous la défavouerez, si vous voulez, mais on n'en fera pas la dupe. Votre style est trop bien caractérisé pour qu'on s'y méprenne. J'en ap-

(1) Un Mémoire de M. le Camus de la Faculté de Paris inséré dans le Journal Economique du mois de Juillet 1753, au sujet des Maladies qui ont affligé le Collège Sainte Barbe pendant les mois de May &

A iij

pelle au Public, & au jugement éclairé de nos critiques, qui vous ont déjà rendu la justice que vous méritez sur les productions immortelles dont vous avez enrichi la république des Lettres. Vous méprisez le mien, dites-vous, apparemment parce qu'une plume étrangère n'est pas en état de répandre sur son style, les fleurs que vous prodiguez à outrance dans tout ce que la votre enfante. Oh tout le monde ne peut pas y entendre finesse comme vous, ni connoître les graces Romanesques dont vous savez parer tous vos écrits. Vous avez raison, Monsieur, tout dépend du style & de l'élégance, & qu'importe que l'on raisonne juste, pourvu qu'on sache éblouir par le clinquant de quelques périodes artificiellement contournées ! Qu'est-ce que la science au prix du bel esprit ? Jaser élégamment, broder ses phrases, les peigner, quand même elles

de Juin de la même année, a donné occasion à une dispute littéraire, entre Mrs. le Camus & Cantwel. Celui-ci qui avoit seul traité toutes les Maladies de Sainte Barbe, surpris qu'un Confrere qui n'y avoit jamais assisté, s'avisât de donner le détail de cette Epidémie, & trouvant le Mémoire de ce Journaliste aussi infidél, que contraire aux règles de la saine Médecine, en fit des reproches à M. le Camus, & lui en donna un autre, que celui-ci promit d'imprimer fidèlement sans en rien changer ni retrancher. M. le Camus manqua à sa parole & retrancha environ le tiers & plus du manuscrit de M. Cantwel, sous prétexte que cette partie n'étoit qu'un détail Anatomique. Il y fit aussi des changemens que M. Cantwel lui reproche, & ensuite il y répliqua par une lettre, sous le nom de M. Genet licencié en Théologie. Le Mémoire de M. Cantwel se trouve dans le Journal Économique du mois d'Avril 1754. & la réplique dans celui du mois de May. C'est à cette réplique que M. Cantwel répond ici.

d'Observations. Juillet 1754. 7

ne signifioient rien, c'est-là le point essentiel, & je vous céderai toujours volontiers à cet égard. Mais laissez-nous, s'il vous plaît, l'avantage de penser. Après cette déclaration je serois injuste de trouver mauvais que vous sachiez si peu de latin, & que vous donniez tout votre tems à cultiver votre langue maternelle pour mériter un jour une place dans l'Académie. Je dois encore moins vous faire une querelle sur votre ignorance dans la Langue grecque, & si ! ce sont deux langues mortes, qui déshonorent dans le siècle où nous vivons. La mode en est passée ; il n'y a que des pédants qui se piquent de les entendre, & vous voulez être du bel air, un joli écrivain, un érudit à la mode. Mais vous deviez vous ressouvenir que vous êtes Médecin, & qu'en cette qualité il nous est non-seulement permis de favoir ces Langues que vous ignorez, mais que c'est même une chose fort condamnable que de ne les favoir pas. Si vous eussiez fait ces réflexions, je suis persuadé que vous n'auriez pas inséré dans cette seconde pièce la faute grossière qu'on a déjà vûe dans la première. Vous avez crû me corriger, & me convaincre d'un barbarisme grec ; mais il est aisé de voir à qui en appartiennent le blâme & la confusion. J'avois écrit dans ma Lettre τὰ ἴζωθεν, * & vous avez fait imprimer en place το ἴζωγεν. Dans votre réponse vous avez imprimé pag. 126. το ἴζωγεν, à la pag. 127. vous écrivez το ἴζωθεν dans une ligne, & dans une autre σγωμεν. Vous ajoutez que σγωμεν est un barbarisme grec, & vous laissez subsister το ἴζωγεν, qui ne signifie rien.

M. l'Abbé votre disciple auroit bien dû,

* Voyez le premier aphorisme d'Hipocrate.

A iiii

Monsieur, vous éviter une si lourde bétise. Car la Langue grecque doit être familière à un Ecclésiastique, sur-tout à un supérieur d'humanité. Je suis surpris qu'il n'y ait pas pensé, & qu'il ait souffert que vous missiez sur son compte un trait d'impertie qui saute aux yeux; lui sur-tout qui n'ignore de rien, & qui pénètre dans les mystères les plus profonds de la Médecine qu'il n'a jamais étudiée. Selon vous, ce prodige de savoir connoît parfaitement l'Hémistatique de M. Hales, & le traité de la saignée de M. Sylva, dont il n'a peut-être jamais entendu parler avant qu'il les ait vus cités dans ma Lettre que vous eûtes grand soin de lui porter le même jour que je vous la laissai. Vous lui faites dire qu'une grande partie de ma Lettre est tirée de ces deux Auteurs. Mais ne craignez-vous point que cet écrit ne tombe entre les mains de ceux qui ont réellement lus ces livres, & qu'ils ne vous accusent de supposition? Non, Monsieur, je n'ai rien tiré de M. Hales, quoique je l'aye cité. Je n'ai tiré que quelques conséquences des expériences qu'il a faites. Quant à M. Sylva, je l'ai cité pour ce que j'ai emprunté de lui. Mais, dites-vous, je n'ai point averti de ce que j'y ai changé. Vous vous seriez bien aperçu du contraire si ce livre vous étoit familier. Mais ce fatras d'érudition pourroit gâter votre style, & il vaut mieux hazarder une fausse imputation, que de se mettre en danger de contracter une rudesse d'expression dans des livres aussi secs que ceux qui traitent de Médecine.

Si vous les lisez ces livres, vous auriez vu encore que j'ai puisé bien des choses dans Bellin, Pitcarne, Guillelmini, Quesnai, Martin, &c. &c. &c. Vous faites raisonner M. l'Abbé,

d'Observations. Juillet 1754. 9

des calibres du sang, des vaisseaux imperceptibles, & des fibres. Mais comment, ne voyez-vous pas que vous blessez en tout la vérité ? C'est comme si cet Abbé vous faisoit parler de la grace & de la prédestination.

Que ne le laissez-vous encore parler de *l'orgasme du sang*, que vous m'opposâtes dans votre chambre ? Vous voulez, dites-vous, *des règles modifiées sur les particularités du corps humain*. Ne vous ai-je pas suffisamment démontré, après vous avoir lu ma Lettre, que les règles que je venois de porter étoient celles du mouvement des fluides dans des vaisseaux élastiques & flexibles, en un mot les règles du mouvement du sang dans les artères & les veines ? N'y ai-je pas considéré les artères comme des vaisseaux qui se dilatent & se contractent ? N'y ai-je pas divisé le diastole & le systole en trois tems ? N'y ai-je pas assigné l'effet du sang sur les parois de l'artère dans chacun de ces trois tems, & l'effet de l'artère sur le sang dans chacun des trois tems de la contraction ? Après cela comment osez-vous dire que je raisonnois de ce mécanisme, comme s'il s'agissoit de canaux semblables aux tuyaux de la Machine de Marli ? Pourquoi donc n'avez-vous pas laissé imprimer tout ce qui concernoit cet article dans ma Lettre ? Chacun auroit pu juger par soi-même de ce qui en étoit : mais tout cela vous embarrassoit, & vous n'aurez pas pu dire que vous retranchiez un détail anatomique, ni que je prenois les calibres du sang pour des calibres d'fusils, & que j'en raisonnois comme s'ils étoient de fer ou de bronze. Sur quoi il est bon que je vous avertisse en passant que *calibres du sang* est une expression très-impropre, & qu'on doit dire seulement les calibres des vaisseaux.

Cependant, Monsieur, vous m'aviez promis bien positivement que vous ne retrancheriez rien de ce que j'avois écrit, & comme, sur l'avis qui me fut donné que vous vouliez supprimer l'hydraulique de ma Lettre, je fus venu vous en faire mes plaintes, vous m'assurâtes que vous la feriez imprimer toute entière, & me donnâtes parole que vous m'enverriez l'épreuve à corriger. L'avez-vous fait, Monsieur, & ne sentiez-vous pas toute l'indécence de cette infidélité ?

Pour faire sentir l'énorme distance qui se trouve entre vous & moi, entre mes productions, & les vôtres où marchent de pair le solide & l'agréable ; une vaste érudition avec un jugement profond ; où regnent la délicatesse & le bon goût ; & qui ont déjà consacré votre nom à l'immortalité, vous alléguez quelques-unes de mes Lettres insérées dans les Journaux, l'eau de Goudron que vous appelez la mienne, les scarifications sur l'Apophyse Mastoïde, & autres secrets de ma façon. Il est vrai, Monsieur, qu'on trouve quelques-unes de mes Lettres dans les Journaux. Mais quoique dépouillées d'un style guindé & fleuri, elles n'en ont pas moins mérité l'approbation du Public qui en a fait son profit. Il y en a quatre dans les Mercures de l'année 1749. Celle qui contient un abrégé des vertus attribuées à l'eau de Goudron par le sçavant Evêque de Cloyn, est imprimée dans les écrits de M. l'Abbé Desfontaines. Cette production n'est pas de moi, comme vous voyez, elle appartient à un des premiers hommes du siècle, & qui ne cédoit à personne en aucun genre d'érudition. Cependant son trop grand attachement pour la Médecine lui a donné une espèce de ridicule. M. l'Abbé Genet devroit bien craindre le même

d'Observations. Juillet 1754. II

fort, lui qui est encore plus travaillé de cette maladie que ne le fut jamais l'Evêque de Cloyn, & qui n'a pas moins d'antipathie pour la saignée du pied, que le Prélat avoit d'attachement pour l'eau de Goudron. Cependant j'ai souvent fait usage de ce remède pour moi & pour ma famille, & m'en suis trouvé fort bien. Quant à l'Apophyse Mastoïde, je suis très-persuadé que votre Abbé n'en a jamais rien sçu, avant que vous la lui ayez indiquée. Apprenez, Monsieur, qu'on ne fait jamais des scarifications sur cette Apophyse. Il en résulteroit deux inconvénients que vous ignorez, & que je vous expliquerai quand vous voudrez. Malgré votre procédé à mon égard, je vous ferai voir toute cette opération, dont je n'ai jamais fait mystère à aucun Médecin. L'expérience m'a convaincu que c'est le remède le plus prompt & le plus efficace contre la migraine, les fluxions à la tête, ou au visage, l'ophtalmie, &c.

Je n'ai pas donné cette espèce de saignée comme un secret de ma façon. J'ai dit simplement que j'en avois introduit l'usage à Paris. Voyez mon *histoire d'un remède efficace pour les rougeurs, & maux des yeux*. Vous voyez que je suis de bonne foi. De quelles autres productions entendez-vous parler encore ? Est-ce de ma réponse à la question qu'on m'a proposée sur la transfusion du sang ? Est-ce de la généalogie des Bougies, ou de l'action du Mercure qui font la matière des trois autres Lettres ? Il est vrai qu'elles ne sont ni si étendues, ni si fardées que les vôtres, mais je laisse au Public à apprécier le mérite des unes & des autres, & je me réserve de donner un jour l'analyse de ce qui vous appartient. Croyez-moi, Monsieur, dépoüillez-

vous de ce ton ironique qui vous sied aussi mal qu'à M. l'Abbé ; & qu'il sçache qu'avant qu'il ait paru à Sainte Barbe , j'y ai fait des Cures qui ont suffisamment fondé ma réputation. M. Pigorié, Supérieur de Philosophie & de Théologie, M. Nagle, & tous les autres Supérieurs qui ont précédé M. l'Abbé G. depuis près de dix ans, en ont été témoins. Vous n'ignoriez pas, Monsieur, que c'étoit moi qui traitois les malades de Sainte Barbe. Pourquoi donc attribuez-vous tout le mérite de leur guérison à M. l'Abbé G ? Quel étoit le but de cette affectation à ne rien dire du Médecin ordinaire de la maison ? Qui ne soupçonneroit pas de la malice dans votre intention ? Mais quel étoit donc la méthode de cet Abbé qu'il vous a plu d'ériger en Docteur ? La voici. Tantôt il faisoit donner un lavement banal indifféremment à tous ceux qui vouloient bien le prendre, tantôt il empêchoit une saignée du pied, quelquefois il faisoit saigner & purger sans prendre l'avis du Médecin ; & laissoit ensuite les malades à eux-mêmes pendant seize ou dix-sept jours, comme si la nature eut dû se plier à ses volontés, & suivre à point nommé ses intentions. Après cela il me faisoit avertir quand le mal avoit acquis un degré de force supérieur à tous les remèdes. Tel fut le cas de *Kequé*, tout le Collège a sçu que j'ai reproché à cet Abbé son imprudence & sa témérité en présence des autres Supérieurs, & lui ai déclaré qu'elle seroit funeste à la Communauté. Dites à présent, Monsieur, qu'il a sçu suivre la marche de la maladie, qu'il a bien étudié les faits, qu'il a raisonné conséquemment. Non content de m'oublier, vous n'avez rien dit non plus des autres Supérieurs, comme si leur zèle n'avoit pas éclaté dans ces

d'Observations. Juillet 1754. 13

tems critiques; cela est-il juste, Monsieur, cette affectation n'est-elle pas tout-à-fait condamnable? Pour moi je veux leur rendre la justice qu'ils méritent, & je me crois obligé de dire, que les deux autres Supérieurs dont j'ai parlé étoient beaucoup plus affidus auprès des malades que M. l'Abbé G. Il est très-mauvais Médecin, & seroit un très-dangereux infirmier. Combien voyons-nous périr de malades par la témérité de ceux qui osent supprimer les ordonnances du Médecin, pour en substituer de leur chef, qui donnent aux malades de petites soupes qu'il a défendues, ou du vin sous prétexte de leur laver la bouche & la langue? Le Médecin a beau s'y opposer, on continue. Quelle en est la suite? Le délire, la gangrene, & la mort.

Vous me dites fort obligeamment que je dois renvoyer ailleurs qu'à *Sainte Barbe*, pour chercher des preuves de succès de la saignée du pied. Pour vous convaincre du contraire, je ne vous citerai qu'un petit nombre de malades qui s'en sont bien trouvés, & qui doivent, j'ose le dire, leur salut à cette opération. Du Mage, Humaniste, que M. l'Abbé a voulu soustraire à cette saignée, qu'un redoublement violent rendit pourtant nécessaire le lendemain. *Felix, Maget, Terri*. Je fis transporter dans d'autres maisons les deux derniers pour les sauver d'une répétition des lavemens ordinaires qu'ordonnoit M. l'Abbé. *Hauteville, Bergé, Vaubert* tous trois Humanistes. Parmi les Théologiens *Bridou, Bonet, Roussel, Varé, Colombet, Bichard, Segon*. Parmi les Philosophes, *Vénare* qui a été saigné sept fois dans vingt-sept heures, & guéri dans cinq jours, malgré un mal de gorge très-violent. Voici quelque chose de plus. Il n'y a pas long-temps

14 *Recueil periodique*

que je fus appelé aux petites Cordelières pour voir une malade qu'un Chirurgien avoit saignée une fois du bras, & trois fois du pied. Je la trouvai dans un délire affreux, le pouls plein & fort, la peau quelquefois sèche, quelquefois humide, une insomnie continuelle accompagnée de tems en tems de convulsions, & mouvemens convulsifs. J'ordonnai la saignée du pied, & le Chirurgien refusa de l'exécuter. M. Seron entra après moi & ordonna la saignée du pied. Le Chirurgien persista toujours à dire qu'elle mouroit dans l'opération.

M. Seron & moi insistâmes toujours, & le Chirurgien s'opiniâtra à refuser son ministère. M. le Hoc étant appelé avec un Chirurgien pour voir une Dame malade dans la même maison, fut prié de voir celle dont je viens de parler. Il fit fermer la porte de la chambre, & fit faire la saignée devant lui par le Chirurgien qu'il avoit amené. Cette saignée, sans laquelle elle n'eut pas vécu deux heures *, la tira du fâcheux état où elle se trouvoit, & lui rendit la raison en moins d'un quart d'heure.

On eut besoin de répéter cette opération deux jours après. Le Chirurgien ordinaire de la maison refusa de la faire, & on fut obligé de transporter la malade à l'Hôtel-Dieu, où M. le Hoc pouvoit lui procurer ce secours sans opposition. Elle en sortit en parfaite santé. Je n'ignore point le sort de Bridou, je le lui avois prédit quatre jours avant son départ, comme je lui avois déjà prédit une rechûte la première fois qu'il sortit, ce qui ne manqua pas d'arriver; de sorte que je l'avois guéri deux fois de la même maladie. J'ai fait voir que les secours dangereux de M. l'Abbé

* On la disoit à l'agonie.

d'Observations. Juillet 1754. 15

ont été la cause de la mort de *Requé*, & non pas la saignée du pied. S'il raisonneoit conséquemment, il auroit à se reprocher celle de *Petit pas*, & peut-être de bien d'autres. Pensez-vous après tout ceci qu'on doit s'en rapporter à tout ce qu'il dit ? Sa relation est très-infidelle. Toute votre page 127 tombe d'elle-même. Le cas de la malade des petites Cordelières en prouve l'invalidité. La saignée du pied faite à M. *Saint Prié* étoit de l'ordonnance de M. Vernage en consultation avec moi. J'espère qu'on ne refusera pas de la connoissance à celui-ci.

Je suis admirable, dites-vous, quand je veux trouver quelqu'un en contradiction. Vous n'avez jamais dit, ni écrit cela, ajoutez-vous. Mais il est aisé de le voir. Qu'on lise les deux dernières lignes de la page 149. Il s'agit d'une Demoiselle qui mourut faute d'une saignée du pied, que malheureusement le Médecin n'avertit pas de réitérer. *La seule impétuosité d'un redoublement*, dit votre texte, *est capable d'engorger considérablement sans aucun accident préalable* : il est donc un tems marqué pour les saignées. J'ai demandé, & je demande encore si ce n'est pas avant que les redoublemens deviennent impétueux, avant qu'il paroisse aucun accident ? Si vous étiez bon Logicien l'un ou l'autre, vous verriez que cette conséquence suit naturellement de tout ce qui précède, & qu'il y a contradiction manifeste par tout où je l'ai noté. Mais il me fera aisé d'en trouver bien d'autres, si je puis avoir le tems de vous lire à mon aise.

Vous dites qu'étant partisan de la saignée du pied, si la première ne suffit pas, si le redoublement, & le transport s'ensuivent, on doit en faire une seconde, une troisième, &c. jusqu'à ce que

les accidens cessent. Et vous prétendez que c'est là ma pratique. Mais vous le prétendez gratis, & sans aucune apparence de fondement. Je vous ai déjà dit de ne vous en pas rapporter à M. G. qui vous donne des rêveries, pour des vérités, comme de m'avoir accompagné dans un Hôtel-Garni, d'avoir visité des malades avant moi, & de m'avoir ensuite trouvé de son sentiment comme si nous eussions consulté tous les jours ensemble. J'en appelle aux Médecins & aux Etudiants qui m'accompagnoient pendant toute cette Epidémie. Mais quelle apparence que M. G. que j'avois prié de me laisser le soin des malades, & de se mêler de ce qui le regardoit, voulut se présenter tous les jours pour soumettre ses idées aux miennes ? Son avis, dites-vous, étoit confirmé par le mien. Mais je crois vous avoir assez démontré le contraire. Vous l'avez dû sentir. Il est impossible de s'y méprendre : & tous vos petits sophismes ne prouvent rien à cet égard, non plus que la réponse que vous faites à la demande s'il faut être prompt à la saignée du pied ou non, page 129 ? Cette réponse ne signifie rien, & toute votre Logique est déplacée & en pure perte en cet endroit, comme elle l'est aussi dans le premier volume de votre chef-d'œuvre. Mais vous voulez recriminer contre moi à propos de la dénomination des maladies Sporadiques. Il faut vous renvoyer encore ici à Hippocrate pour la signification de ce terme *sporadici morbi*. Vous apprendrez chez lui ce que toute pathologie vous apprendra : que les maladies Sporadiques sont *morbi diversi, distincti, sparsim grassantes quorum tamen causa procathartica una est eadem & communis*. Par exemple chez l'un, c'est une fluxion de poitrine; chez un autre, c'est une pleurésie.

d'Observations. Juillet 1754. 17
 pleurésie. Un troisième se plaint de mal de tête ; le quatrième ne sauroit avaler ; un cinquième a la colique ; le sixième n'urine pas ; le septième a un rhumatisme , un autre a la goutte, &c. Je vous demande à présent si vous sauriez réduire les huit maladies à quatre classes ? Et comment le pourriez-vous par rapport aux maladies de Sainte Barbe où il y en a eu pour le moins trente ou trente-cinq de différentes espèces ? Je dirai donc toujours que votre division est pitoyable , & que son Auteur n'entend point la Pathologie.

Voilà, dites-vous, un principe *inflammatoire* auquel vous donnez vous même différentes dénominations selon les différents viscères qu'il a affectés. Oui ; mais toutes ces différentes affections peuvent-elles se réduire à quatre différentes classes ? Que vous gâtez de papier mal-à-propos , & que vous vous mettez bien inutilement en frais de Logique sans avoir compris l'état de la question ? C'est avoir bien de la présomption que de croire que tout le monde , (*la société*) soit de votre avis sur la saignée du pied. Vous deviez distinguer, Monsieur, deux sortes de Public, car le terme est équivoque. Il ne se doit prendre ici que pour cette portion d'hommes qui pourront vous lire par hazard sans être au fait de la question, sans avoir étudié, sans avoir assez de connoissance pour mettre entre les choses une juste distinction. On trompe ce Public là tous les jours, & votre Lettre peut lui faire quelque impression. Mais les gens éclairés n'en seront point la dupe, & je m'en rapporte à leur jugement.

J'ai dit cependant que je voulois détromper ce Public, ces Lecteurs à qui vous pourriez en faire accroire, & là-dessus vous vous écriez que j'ai

B

emprunté cette phrase de M. Sylva. Vit-on jamais une chicane plus ridicule ! En vérité voilà une critique bien digne de vous ! Non, Monsieur, je n'ai point lu cette phrase dans M. Sylva ; ce ne sont pas des paroles que je cherche dans les Auteurs, ce sont des faits. Je vous laisse la gloire de vous approprier les expressions des autres, & si tous ceux dont vous avez cousu des morceaux dans vos écrits, vouloient revendiquer ce qui leur appartient, vous seriez furieusement défiguré, & il ne vous resteroit que le squelette.

Quant à M. l'Abbé G. il faudroit, je crois, lui parler Théologie, & peut-être en parleroit plus pertinemment, qu'il ne parle de Médecine.

Vous dites que le lavement postiche qu'il distribuoit indifféremment à tous les malades, étoit de l'ordonnance de M. de Jussieu. Vous me permettrez de n'en rien croire. Ce Médecin a trop de lumières pour cela, & trop de prudence & d'usage du monde pour ordonner où il a un Confrère, sans le voir, & sans conférer avec lui. J'en dis de même par rapport à la saignée du pied. On peut lui avoir mal rendu les choses, ce qui l'auroit peut-être engagé à éviter cette saignée. Si M. l'Abbé G. eût été le maître, le casuel du Curé de la Paroisse en eut mieux valu ; mais il n'a pas tenu à lui, & j'ai eu la cruauté de m'y opposer de toutes mes forces.

Vous revenez encore à votre *coëne rouge*, & vous ne voulez pas en démordre. Mais je vous demande encore ce que c'est que cette prétendue coëne. C'est un phénomène dont M. Hales ne dit pas un mot. Quant à l'autre coëne qui se manifeste quelquefois je n'ai jamais dit qu'elle ne

d'Observations. Juillet 1754. 19

fut pas un symptôme d'inflammation. Vous me prêtez des choses auxquelles je n'ai jamais pensé ; & il est aisé de s'en convaincre dans ma réponse.

Pour ce qui est de cet étalage de Chymie que vous présentez d'un ton si avantageux & si emphatique, il n'y a jamais eu de fatras semblable, & l'application que vous en faites est singulière. *Une peau fumageante dans la feroçité.* Vous nous expliquerez cela une autrefois.

Apprenez, Monsieur, pour me servir de l'expression d'un célèbre Auteur, * qu'il y a de l'imprudence à un homme qui n'a qu'une maison de verre, de jeter des pierres dans celle d'autrui. Je crois avoir suffisamment réfuté votre petite satire, où sous le nom de l'Abbé G. vous tâchez de me déprimer, en faisant votre panégyrique complet. Tout homme de bon sens sera révolté de cet orgueil ridicule avec lequel vous vous flattez que vos écrits ont consacré votre nom à l'immortalité. Quand M. l'Abbé seroit véritablement l'Auteur de la Lettre qui m'est adressée, comment pouviez vous permettre, étant du nombre des Journalistes, qu'il y fit votre éloge en terme si pompeux ? La modestie est la vertu des vrais sçavans ; & je ne suis point surpris qu'elle n'entre point dans votre caractère ; mais je le suis fort que vous jugiez votre Public assez dupe pour croire de bonne foi que cet éloge indécent doit être mis sur le compte de M. l'Abbé, & que votre réponse est véritablement de lui. L'appas est trop grossier, & quelque fond d'érudition que vous supposiez dans votre Dissertateur Helvétique, on vous sçaura toujours mauvais gré de prendre les gens pour des stupides auxquelles vous pouvez faire croire tout

* Lettres de Rousseau.

B ij

ce qu'il vous plaît, & on trouvera M. l'Abbé fort imprudent de se mêler de choses qu'il n'entend point, & très-ridicule de prêter son nom aux bagatelles scientifiques que vous n'osez pas faire passer sous le votre, je suis, &c.

Sur une Maladie Singulière.

II. La maladie de Mademoiselle B... me parut d'abord si extraordinaire, que je m'informai d'elle-même, & de sa naissance, & de ses autres maladies, pour écrire avec plus de précision le détail de cette maladie de sept ans & demi, & joindre ces observations à celles que j'écris journellement des différentes maladies qui méritent quelque attention.

La mère de cette Demoiselle avoit cinquante ans & demi lorsqu'elle la mit au monde. Cette fille eut dès sa naissance toutes les maladies de l'enfance, jusqu'à l'âge de douze ans, qu'elle commença d'être réglée, quoi qu'avec de grandes incommodités. À l'âge de quatorze ans elle reçut un violent coup sur le dos, qui lui fit vomir le sang, & les alimens qu'elle prenoit; & ces accidens durèrent assez long-temps. Mais à l'âge de seize ans ces accidens étant cessés, elle tomba dans une apoplexie qui dégénéra en une paralysie de huit mois, dont la guérison se fit d'une façon singulière; mais qui n'a aucun rapport à la maladie présente. Elle eut ensuite une santé fort délicate, & eut en différens temps, fièvres malignes, crachemens de sang, maladie du sexe jusqu'à l'âge de trente cinq ans, qu'elle tomba dans la maladie dont j'écris le détail, & dont je fus le Médecin. Ce que j'écris jusqu'ici est sur le récit de la Malade elle-même, n'ayant rien vu de ses premières maladies dont M. D. D. M. P. a été le Médecin.

d'Observations. Juillet 1754. 21

Le 12 Novembre 17 . . je vis pour la première fois cette Demoiselle que je continuai de voir jusqu'à quatre ou cinq fois par jour dans le temps des accidens les plus fâcheux , dont voici les détails exacts du commencement à la fin de sa maladie.

Elle avoit une tumeur qui se déclara bientôt en abcès , vers l'orifice inférieur de l'estomac , accompagnée d'une douleur extrême. Elle vomissoit sans cesse , du sang , du pus , des urines , d'autres matieres d'une odeur insupportable. Les évacuations du ventre & des règles , & les urines étoient supprimées : la difficulté de respirer étoit entière , avec tension dans l'estomac , fluctuation dans la poitrine & enflure des cuisses & des jambes. Il y avoit des défaillances dans lesquelles la Malade perdoit connoissance , avec des mouvemens convulsifs des plus violens. La vue fut éteinte pendant plus d'un mois de suite , avec une fièvre violente & irrégulière , des sueurs froides & des écorchures considérables vers le siège. A l'occasion d'une cueillette de ptifane ou de bouillon , les vomissemens convulsifs , & les autres accidens redoubloient avec tant de vivacité , qu'il y a eu lieu de s'étonner que la Malade ait pu y survivre depuis Novembre 17 . . jusqu'en Avril de l'année suivante , car elle n'avoit pas d'intervalle dans ses maux , ni de sommeil ; & ne pouvoit être couchée de crainte d'étouffer sur le champ.

Nous lui fîmes divers remèdes pour la soulager , suivant nos indications. On profita des mouvemens convulsifs pour faire les saignées ; & c'étoient les seuls momens dont on pouvoit se servir , pour lui tirer du sang. Elle fut saignée neuf fois du pied : toutes les fois que la

B üj

22 *Recueil périodique*

saignée du pied fut faite , elle eut un jour ou deux de soulagement ; mais les accidens revenoient les mêmes.

Le 10 d'Avril d'après sa première attaque , quoique la Malade eut vomi toute la nuit avec défaillances & mouvemens convulsifs , l'estomac devint gonflé comme un ballon , avec des douleurs très-violentes. Les remèdes intérieurs & les lavemens furent mis en œuvre , & le ventre commença à se dégager. Elle fut en état d'être purgée le 18 d'Avril très-heureusement avec deux verres de ptisane laxative , appropriée à la maladie : & les accidens commencèrent à diminuer , c'est-à-dire qu'ils furent moins violens quoique continuels. On suivit intérieurement les remèdes les plus indiqués , tandis qu'à l'extérieur on appliquoit sur la région de l'estomac & sur les endroits écorchés , les topiques les plus convenables.

Cependant la fièvre irrégulière , le vomissement , le dégoût continuél , la foiblesse , l'insomnie continuoient ; mais à cause du crachement & du vomissement de sang , on tenta en Mai l'usage du lait coupé. On purgea la Malade de temps à autre avec les plus doux purgatifs , & quoique le lait ne passât qu'avec peine , le sommeil revint. Ce ne fut qu'à l'occasion de ce lait & du régime exact que la Malade eut quelque intervalle dans ses maux.

Ses forces se retablirent de telle maniere que le deux de Juillet de la même année , elle fut en état d'entendre la Messe de sa Paroisse ; mais à son retour chez elle il lui prit un vomissement si violent , que l'on crut pendant trois ou quatre jours , qu'elle seroit suffoquée. Il diminua enfin par les différens remèdes qu'on pra-

d'Observations. Juillet 1754. 23

tique ; & la Malade fut purgée à diverses reprises , pour reprendre le lait coupé , qui seul lui procuroit du sommeil.

Cependant il fallut en Août suivant interrompre l'usage du lait ; il s'aggravoit sans se distribuer , & la fièvre & le vomissement augmentoient. A la place du lait , la Malade prit le matin les eaux de Passy avec l'eau de la Seine , & le soir le petit lait , qui donna du repos. Mais comme les eaux de Passy n'apportoient pas de soulagement , il fallut les quitter bientôt , se repurger & s'en tenir au petit lait ; au thé léger , &c. Ce régime réussit & mit même la Malade en état de pouvoir se soutenir faiblement sur ses pieds , quoique boiteuse un peu du côté affecté à l'occasion de sa maladie.

Le 12 de Septembre de la même année , tandis qu'elle marchoit dans sa chambre avec la faiblesse ordinaire , elle tomba de sa hauteur , & se blessa la tête , sans cependant se faire de fracture. La tête s'enfla considérablement avec des élancemens violens , qui firent craindre un abcès. En effet une fièvre ardente , un vomissement de sang , des défaillances , des mouvemens convulsifs , une respiration presque tout à fait arrêtée , aucunes évacuations par le bas , firent craindre pendant quinze jours une mort presque certaine. Car les saignées du bras & du pied faites dans les momens favorables , les potions différentes vulnérables & cordiales , les fomentations à la tête , & les cataplasmes émolliens , furent presque inutiles. On fut obligé de donner des bouillons à la viande en lavemens , pour en quelque sorte soutenir les forces , dans la difficulté où se trouvoit la Malade de pouvoir avaler.

B iij

24 *Recueil périodique*

Le 1 d'Octobre de la même année , les accidens quoique toujours funestes , permirent enfin de donner un remède avec le son , & un peu de gratiole à laquelle la Malade étoit accoutumée , pour lâcher le ventre toujours opiniâtrement resserré. Ce lavement fit effet , il y eut quelque espérance , malgré les violentes coliques , les vomissemens redoublés , & les fréquentes défaillances qu'il excita. L'évacuation ayant été abondante , la Malade avala plus aisément , & l'on joignit aux bouillons ordinaires les suc de cerfeuil , de lierre terrestre & d'ortie blanche. Elle prit par intervalle d'une potion appropriée à la situation présente , & fit quelques autres remèdes qui eurent un succès favorable. Comme le tout étoit en meilleur état , la Malade fut ensuite purgée en deux verres de ptisane laxative ; mais une diarrhée survint qui dura quinze jours. Une potion cordiale , vulnenaire & astringente fit cesser ces accidens , & selon l'occasion on augmenta un peu les nourritures ; ce que l'on fit dans tout le cours de l'année. L'année suivante les mêmes accidens plus ou moins violens , & les remèdes déjà énoncés & placés selon les indications , avec l'usage du lait coupé , & les bouillons ordinaires exercèrent la Malade , sans avoir essuyé d'attaques nouvelles.

La Malade s'abstint entièrement des bouillons la troisième année de sa maladie , à cause des vomissemens presque continuels. Les purgatifs , & une eau particulière dont la Malade se servoit pour se rendre le ventre libre , lui firent passer plus commodément cette année , toujours assise dans son fauteuil sans pouvoir se lever , & sans pouvoir changer de linge , que

d'Observations. Juillet 1754. 25

souvent avec crachement de sang. Le lait coupé, l'eau légère de ris mêlés ensemble avec un peu de pain, étoient sa nourriture principale à la place des bouillons à la viande.

Il est aisé de remarquer que quoique les accidens fussent toujours les mêmes, ils étoient cependant bien plus supportables dans ces deux dernières années ; puisqu'on ne fut pas obligé d'avoir recours aux saignées & aux autres remèdes dont on a déjà parlé.

La quatrième année, la situation de la Malade étoit la même ; mais le 1 d'Août la mort subite d'une sœur la jeta tout à coup dans les dernières extrémités : le tout se passa presque à sa vue, n'y ayant qu'une cloison qui séparât les deux sœurs. Point de respiration ni d'excrétion : fièvre ardente, mouvemens convulsifs, défaillance entière, étouffemens prochains, & autres accidens mortels, durèrent plus de huit jours au milieu d'un été le plus chaud, dans un petit appartement exposé aux ardeurs du soleil : les saignées du pied, les potions vulnérables, cordiales & huileuses & autres semblables, prises peu & souvent, soutinrent la Malade, qui revint par degrés à son état précédent.

En Février de l'année suivante qui étoit la cinquième de sa maladie, les vomissemens énormes avec matière purulente, sanglante, fétide, & pour la première fois avec fragmens certains de membrane, faïsirent la Malade. Les mouvemens convulsifs redoublèrent, les urines & les déjections du ventre se supprimèrent, les défaillances ou syncopes furent aussi considérables que jamais, & les écorchures vers le siège plus profondes. Les saignées furent faites, & les potions différentes, prises par cueillerées, &

autres choses adoucissantes & cordiales furent mises en œuvre. Les écorchures furent adoucies par les remèdes extérieurs les plus convenables ; mais le relachement & la chute du fondement, obligea la Malade à courber les genoux pour soutenir l'anüs alternativement avec les talons ; car elle ne voulut de Chirurgien , ni pour cette chute du fondement , ni pour les différentes suppressions d'urine qui demandoient la sonde , ni pour les profondes ulcérations qui faisoient craindre la mortification ou la gangrene , surtout dans la situation gênée d'être toujours assise dans un fauteuil où elle fut asservie nuit & jour depuis le commencement de la maladie.

En Novembre & Décembre de la même année , elle eut les mêmes accidens , & à peu près les mêmes remèdes qu'elle soutint toujours avec une piété & une résignation exemplaire & tout-à-fait édifiante.

Dans tout le cours de la sixième année de la maladie , les accidens parurent être moins violens , & la Malade eut moins de foiblesse. Elle étoit à peu près dans l'état que nous avons remarqué avant la chute & la mort subite de sa sœur.

L'année suivante qui étoit la septième de la maladie , les vomissemens revinrent avec fragmens de membrane , comme nous avons dit être arrivé dans la cinquième année ; ce qui confirmoit le kiste ou la poche qui renfermoit l'abcès. Les remèdes furent pratiqués à l'ordinaire ; mais comme les accidens étoient moins violens & moins continuels , la Malade changeoit peu la situation de ses jambes , pour soutenir la chute persévérante de l'anüs , quoiqu'elle

d'Observations. Juillet 1754. 27

les étendit en partie, & les reposât par intervalle sur un tabouret toujours placé au devant de son fauteuil. Elle ne pouvoit néanmoins les étendre beaucoup par l'habitude qu'elle avoit contractée : mais les jambes jouoient à peu près comme les bras dans les mouvemens convulsifs. Elles étoient racourcies par la situation forcée & devenue nécessaire ; mais pas plus amaigries que le reste du corps. **Aucun** Chirurgien n'y a travaillé, & le seul beure de Mai a été mis en usage encore assez peu, quoique plusieurs autres topiques ayent été conseillés.

La Malade supportoit son état très-tranquillement, & s'y accoutumoit par degrés : mais un violent rhumatisme, accompagné d'érésipele au haut de la cuisse, la défola ; & c'est la seule fois qu'elle ait marqué de l'impatience. On fit les remèdes convenables, qui réussirent avec le temps. L'estomac, cause première du mal, la tourmentoît toujours plus ou moins, par les vomissemens, quoique moins violens, par les pefanteurs & les aigreurs, & par intervalle avec crachement de sang. Ces accidens ordinaires n'empêchoient pas sa nourriture deux fois par jour avec le pain, le lait, un poisson, & l'eau une pinte mêlés ensemble : & l'on pratiquoit les purgations dont la Malade avoit besoin.

Au mois de Janvier de la huitième année de la maladie, elle pressentit le retour de son mal. L'estomac se remplissoit de telle maniere, que la Malade se trouvoit pressée & à l'étroit dans son fauteuil. Elle respiroit avec grande difficulté, & sentoît dans la bouche une odeur & des rapports aussi insupportables que de coutume. En effet les vomissemens affreux, & du moins

aussi longs & violens que dans les premières années ; les mouvemens convulsifs universels par tout le corps, les défaillances & les accidens tous semblables à ceux que nous avons décrits, la tourmenterent avec une violence extrême. Elle rendit comme les autres fois des choses infectes, & remplies de membranes, kistes ou poches, dont une partie sortit par la bouche dans les vomissemens, & l'autre partie s'écoula par le bas quelques jours ensuite. Ces évacuations durèrent plusieurs jours, pendant lesquels on se servit à peu près des mêmes remèdes susdits, sans cependant employer de saignée ni de purgatif. La Malade se sentit par ces évacuations plus soulagée que les autres fois ; soit que les accidens moins violens & continuels depuis quelques années, eussent donné à la Malade plus de force ; soit que le kiste ou la poche dans laquelle la matière abscedée étoit renfermée, & qui n'avoit été qu'ébranlée dans les autres secousses, se détachât enfin tout à fait.

Il est évident qu'en conséquence de ces dernières évacuations, la Malade fut si considérablement soulagée, qu'elle commença de remuer non-seulement les jambes plus aisément ; mais tout le corps, & que malgré sa faiblesse & même contre son attente, elle essaya de se mettre debout sur ses pieds. Elle s'y soutint quoiqu'avec faiblesse, & s'aperçut qu'elle n'étoit pas boiteuse, c'est-à-dire, qu'elle étendoit également les muscles de chaque jambe.

Un autre fait particulier est, que la Malade fut ensuite de ces évacuations, trente neuf jours, sans que le ventre se fut ouvert, & que l'estomac, la poitrine, la tête ne souffrirent en rien de cette longue retenue.

d'Observations. Juillet 1754. 29

Le dégoût qui continuoît ne permit pas à la Malade de prendre de nourriture plus qu'à l'ordinaire ; au contraire elle avoit une répugnance plus grande que de coutume. Mais en Février on hazarda un quart de bouillon gras , dont elle ne prenoit plus depuis quatre ans , avec trois quarts d'eau de navet , dont la Malade se servoit depuis long-temps. Par degrés la nourriture augmenta , & les forces commencerent à se rétablir.

Les six mois suivans la Malade se coucha pour la première fois depuis qu'elle étoit malade , & dormit assez tranquillement. Le 21 de Mars , elle fut en état d'aller à pied à sa Paroisse pour y entendre la Messe : & depuis ce temps-là , elle boit , mange , marche , dort & fait ses fonctions , comme une personne qui est dans une heureuse convalescence.

Après avoir fait de sérieuses réflexions sur tout le cours de la maladie de cette Demoiselle. (Outre sa chute de toute sa hauteur , & l'impression que lui fit la mort subite de sa sœur) & sur les terribles symptômes , dont elle a été diversément travaillée durant huit années consécutives , j'ai compris que son mal avoit eu pour cause première un abcès enkisté , qui s'étoit formé dans la capacité de l'estomac , dont l'inflammation & la suppuration renouvelées par intervalles , faisoient renaître aussi les divers accidens dont elle étoit plus ou moins cruellement tourmentée : tant qu'enfin la nature ayant fait un dernier effort , le kiste ou la poche de cet abcès a été totalement enlevé par les vomifémens & les selles : de manière que l'estomac délivré de ce fardeau , ayant repris vigueur , a cessé de fournir à tout le corps les mauvais sucs

30 *Recueil périodique*

qui en ruinoient l'économie , ce qui a donné lieu à tous les organes de se rétablir en assez peu de temps dans leur fonctions ordinaires , & de reprendre leurs forces naturelles par des fucs nourriciers plus abondans & mieux digérés.

Consultation pour M. . . . attaqué d'une goutte héréditaire.

III. Entre les choses qui contribuent à la conservation de la santé , une des principales est l'insensible transpiration. Cette évaporation qui surpasse de beaucoup toutes les autres évacuations sensibles , doit avec ces mêmes évacuations égaler la quantité des alimens qu'on a pris. La matiere de cette transpiration est produite par le superflux des fucs nourriciers qui auroient passé dans le sang , lesquels étant devenus inutiles pour la nourriture des parties , s'échappent par les pores de la peau destinés à cet usage. Ces pores sont d'une extrême petitesse : il est donc nécessaire que la matiere de la transpiration soit très-fine pour y pouvoir passer. Il faut aussi que la masse du sang ne soit pas trop épaisse , ni trop visqueuse ; sans quoi cette matiere ne sçauroit se séparer du sang qu'imparfaitement. Si donc la matiere de transpiration renfermée dans un sang trop épais ne sçauroit s'en débarrasser , ou bien si les molecules de cette matiere sont trop grosses pour pouvoir passer dans les petits canaux excrétoires de la peau , elle s'accumule dans le sang ; & enfin à force de rouler avec lui , elle se dépose tantôt sur une partie , tantôt sur une autre suivant le rapport qu'elle a avec la matiere qui se sépare dans quelqu'un des couloirs du

d'Observations. Juillet 1754. 31

corps, ou bien selon qu'une partie est plus faible & donne lieu par conséquent à cette humeur de forcer de ce côté-là pour sortir. De-là naissent les inflammations, les dépôts, les rhumatismes, les fluxions, les gravelles & la goutte.

Cette dernière maladie qui a pour cause générale la surabondance des suc nourriciers superflus qui ne peuvent s'échapper par les voies de la transpiration à cause de leur grossièreté, & à cause du rétrécissement des pores de la peau, a pour cause particulière le rapport qui se trouve entre ce suc superflu & la Synovie, ou le suc nourricier destiné par la nature pour arroser la jointure des membres, & particulièrement celui qui se sépare du sang par les petites glandes parsemées sur les membranes qui enveloppent les articles.

Nous ne voyons gueres de gouteux que les gens avancés en âge, ceux qui font excès de vin ou de femme, qui mènent d'ailleurs une vie molle & oisive, & ceux enfin qui ont reçu cet héritage de leurs parens.

Les Vieillards transpirent beaucoup moins que les jeunes gens, le dessèchement de leur peau, ferme une partie des pores qui donneroit passage à la matiere de l'insensible transpiration. Ils ne laissent pas pour l'ordinaire de manger autant qu'ils faisoient auparavant, & beaucoup plus qu'ils n'en ont besoin. Le sang d'ailleurs est moins animé d'esprits, plus grossier par conséquent & plus gluant. Il ne permet pas au reste des dernières digestions de s'échapper par les pores cutanés. C'est la cause pour laquelle ils deviennent péruiteux, asthmatiques, sujets au dévoiement, graveleux ou gouteux.

Ces matieres superflues, épaissées & grossieres se portent quelquefois sur les glandes du poulmon, ou sur les glandes salivaires, quelquefois sur les glandes intestinales, & d'autres fois sur les glandes des reins, ou sur les glandes membraneuses des jointures.

Ceux qui mangent & boivent beaucoup, sur-tout des liqueurs spiritueuses qui font par conséquent beaucoup de sang & très-épais, sans faire d'ailleurs beaucoup d'exercice, sont aussi très-sujets à la goutte, par la raison qu'ils accumulent dans leurs vaisseaux plus de suc qu'ils n'en peuvent évacuer par la transpiration, & trop grossiers pour pouvoir passer par les pores de la peau. Les liqueurs spiritueuses sur-tout coagulent tous les suc du corps & les durcissent au point de devenir osseux ou pierreux & donnent par-là naissance à la goutte & à la pierre & gravelle.

Ceux qui se livrent à trop de fréquens excès avec les femmes, perdent dans ces exercices beaucoup d'esprits. Leur sang grossier ne circule qu'avec peine; les suc qui doivent se séparer dans les différens organes du corps, ne le font qu'imparfaitement. Ils sont très-épais & disposés à la coagulation, la matiere de l'insensible transpiration embarrassé dans le corps épais du sang & de la lymphe; se trouve d'ailleurs trop grossiere elle-même par les corps cutanés, qui sont de plus rétrécis par l'affaiblissement des fibres nerveuses de la peau relâchées fautes d'esprits.

Enfin dans ceux qui ont reçu cet héritage de leurs parens, cette disposition à la goutte vient de la petitesse & de la petite quantité des pores cutanés pour la transpiration, de la dispo-

sition

d'Observations. Juillet 1754. 33

sition naturelle des liqueurs & sur-tout de la lymphe nourriciere, à s'épaissir & à s'arrêter par conséquent en différentes parties, & enfin de la foiblesse particuliere des membranes qui enveloppent les jointures.

La personne pour laquelle on consulte, étant dans le dernier cas, il est question d'examiner ; si on peut guérir la goutte ; si on doit tenter de la guérir en cas qu'il soit possible, ou du moins si on peut le soulager, en rendant les accès de goutte légers & moins fréquens.

A l'égard du premier point, si on ne considère que les symptômes de la goutte, c'est-à-dire la douleur, l'inflammation & la tumeur qui surviennent de temps-en-temps aux articles, il n'est pas absolument impossible de les détourner. Tous les remèdes astringens & repercussifs appliqués sur les articles, soit dans le commencement des douleurs, soit hors des accès, peuvent tellement fortifier & resserer les membranes nerveuses ou tendineuses des jointures, qu'elles ne céderont pas aisément aux humeurs qui avoient coutume de s'y déposer de temps-en-temps. Mais cette pratique est tout-à-fait pernicieuse au malade, comme on en peut juger par ce que nous avons dit ci-devant, des causes de la goutte. Fermant ainsi le passage à l'humeur de la goutte, il faudra que cette humeur reflue dans le sang, qu'elle se porte sur d'autres parties souvent plus considérables & plus nécessaires à la vie. De-là viennent ces gouttes irrégulières, ou ces dépôts auxquels on donne le nom de goutte remontée, qui se font sur le diaphragme, à l'estomac, dans la tête & qui font souvent périr le malade. Ainsi, quoiqu'il ne soit pas impossible de détourner les dépôts de

G

34 *Recueil périodique*

la goutte, on ne doit pas du tout le risquer. Si d'un autre côté on considère la goutte en elle-même ou par rapport à ses causes, on convient que celle qui survient à un mauvais régime, à des excès de débauches, à des passions vives, à des chagrins, se peuvent quelquefois guérir par un bon régime de vie & par l'usage de remèdes convenables, sur-tout dans les personnes jeunes, où elle n'a pas encore jetté des racines bien profondes : que dans les vieillards elle guérit très-difficilement ; mais que pour celle qui est héréditaire, on ne la guérit point radicalement. Il n'est pas au pouvoir de la Médecine de changer totalement la disposition organique des parties qu'on apporte en naissant, qui s'oppose à la transpiration des humeurs superflues. Il est vrai que si on ne peut pas promettre une parfaite guérison à ceux qui sont affligés d'une goutte héréditaire, on peut leur procurer du moins un soulagement considérable, en rendant ces accès de goutte plus légers & moins fréquents.

La goutte héréditaire dépendant comme nous l'avons dit de la petitesse naturelle des pores de la peau, du défaut de la transpiration, de l'épaisseur du sang & des humeurs qui devoient transpirer, du reflux de ces humeurs sur d'autres parties, & de la foiblesse des enveloppes membraneuses des jointures, il faut pour éviter les retours fréquents de la goutte, entretenir toujours la transpiration aussi libre & aussi abondante qu'il est possible, tenir les pores de la peau très ouverts, donner au sang & aux liqueurs du corps toute la fluidité qu'on peut leur procurer, détourner par d'autres voies les humeurs qui ne peuvent s'évacuer par la transpiration, & enfin raffermir les jointures relâchées.

d'Observations. Juillet 1754. 3^e
 ou affoiblies. Ce sont aussi les vûes que nous
 nous proposons, pour procurer tout le soulage-
 ment possible au malade pour lequel nous som-
 mes consultés.

Il faut premièrement hors des accès pour en
 prévenir les retours, éviter soigneusement le
 passage trop précipité du chaud au froid. Ce
 changement subit supprimant tout-à-coup une
 grande partie de la transpiration, refoule dans
 le sang l'humeur qui s'en séparoit, d'où elle
 peut se porter sur les artères & y renouveler
 la goutte.

Il doit se tenir toujours assez couvert pour
 ne point sentir trop vivement l'action du froid
 de l'air. Les Anglois ont une pratique fort
 avantageuse pour aider la transpiration, qui
 est de porter des chemisettes de flanelle fort
 fines, à crud sur la peau. La flanelle retient
 beaucoup plus facilement que le linge, les
 émanations du corps. L'air contenu en grande
 quantité entre les filamens de la flanelle échauf-
 fée par ces émanations, foment la transpira-
 tion, en tenant les pores de la peau plus ou-
 verts. D'ailleurs cette légère irritation, que les
 poils de la flanelle produisent sur la peau, y
 attire une plus grande quantité de sang & d'es-
 prits, ce qui donne encore lieu à une transpi-
 ration plus abondante.

Les mêmes Anglois ont soin de se faire brof-
 ser le corps tous les matins avec une brosse
 douce. Par cette friction ils ôtent la crasse
 qui peut s'amasser sur la peau & en boucher
 les pores; ils y attirent plus puissamment par
 ce moyen le sang & les esprits. Ils rendent par
 conséquent la transpiration plus libre & plus
 abondante: ainsi nous conseillons l'une & l'autre.

C ij

tre pratique comme très-salutaire au malade.

Il faudra la même attention à se garnir les pieds & les jambes, afin de n'y point sentir de froid. Quelques personnes à Paris, à l'imitation de quelques Hollandois, arment leurs pieds contre la goutte, de chaufsons de grosse laine, teinte en écarlatte, qu'ils ne quittent ni jour ni nuit. Nous ne croyons pas que la couleur de l'écarlatte soit en cette occasion de grande utilité ; mais la chaleur dans laquelle cette chaussure entretient les pieds n'est pas inutile. Elle conserve le sang & les liqueurs qui se portent aux pieds dans leur fluidité naturelle, & prévient leur épaissement & les dépôts de goutte qui commencent par se faire sentir pour l'ordinaire aux articulations des orteils.

Le malade évitera de se mouiller trop souvent les pieds & les jambes de peur de trop affaiblir ces parties, & d'y attirer par conséquent une humeur à laquelle nous voulons faire prendre une autre route.

Il prendra garde de ne se pas laisser aller à des passions trop vives, sur-tout à la colere, qui trouble le mouvement circulaire du sang & son mouvement de dépuration. La bile qui s'y mêle pour lors le met dans une violente effervescence qui interrompt toutes les fonctions, ou les rend moins parfaites & corrompt par conséquent ce fluide. On ne lui permet qu'une joie modérée, qui faisant couler une grande quantité d'esprits dans le sang le rarefie, le rend fluide, augmente l'oscillation réglée des fibres nerveuses sans froncement, favorise toutes les sécrétions & par conséquent la transpiration.

Il ne doit pas se livrer à de trop grandes

d'Observations. Juillet 1754. 37

applications , & à des contentions d'esprit trop fortes & trop longues, qui retenant une trop grande quantité d'esprits dans le cerveau , ne leur permettent pas de couler en suffisante quantité dans toute l'habitude du corps , soit pour aider aux digestions , soit pour faciliter les sécrétions & les évacuations sensibles & insensibles.

Si nous lui défendons les peines & les travaux de l'esprit , nous lui conseillons de s'en dédommager par les exercices du corps ; une grande règle d'Hypocrate pour la santé est celle-ci , *non impleri cibis & impigrum ad laborem sanum efficit corpus*. Rien ne contribue plus à la santé que de manger peu & de faire beaucoup d'exercice. Très-rarement voyons nous les gens qui fatiguent attaqués de la goutte. C'est la maladie des gens aisés , rarement du Bucheron. La chasse, le jeu de paume, le jeu de mail, les promenades à pied & à cheval fournissent différentes sortes d'exercices. Ces mouvemens du corps triturent le sang & les humeurs, les subtilisent, accélèrent leur circulation , augmentent les sécrétions & la transpiration ; mais sur-tout les exercices qui se font à pied sont les plus convenables pour dissiper l'humeur de la goutte, qui occupe le plus souvent les pieds ; c'est même le seul & le plus sûr moyen pour fortifier ces parties, qui dans l'inaction restent accablées du sang & des humeurs qui les inondent & les relâchent. Les temps les plus propres pour les exercices, sont le matin à jeun , & un peu loin du repas, pour ne pas troubler la digestion. La règle de l'exercice est de le pousser jusqu'à une légère sueur ou même jusqu'à une lassitude modérée. Il ne faut rien outrer en cela comme

C iij

en toute autre chose. On peut dire néanmoins que l'excès de ce côté-là est moins dangereux pour la santé qu'en toute autre chose ; un peu de repos répare très-promptement le désordre que la trop grande fatigue pourroit avoir causé. Il faut avoir soin de changer de linge si l'on avoit poussé l'exercice jusqu'à la sueur , & de ne point s'exposer trop promptement ensuite à l'air froid ; ne point boire froid , & se faire bien frotter le corps après ces sueurs , non-seulement pour l'essuyer , mais même pour augmenter la transpiration.

L'autre condition qu'Hypocrate demande pour la conservation de la santé est , *non reple-ri cibis* , de ne pas trop manger. Il est difficile de déterminer jusqu'où peut aller ce trop. Dans son livre de *Dieta* , il dit que la nourriture doit être proportionnée au travail. *Si inventa fuerit ciborum mensura & laborum ad unam quamque naturam , ita ut excessus neque supra neque infra modum fiat ; inventa erit exacta hominibus sanitas*. Mais comment déterminer cette qualité juste d'alimens ? Si on ne mangeoit comme les premiers hommes , ou la plupart des animaux , que des choses simples , notre appétit seroit une règle suffisante ; mais les différens mets , tant de ragouts divers avec lesquels nous piquons nos sens & notre imagination , nous font sentir encore un faux appétit , quand la nature cesse de nous rien demander. Accoutumés à manger beaucoup plus qu'il ne faut , cette habitude devient en nous une seconde nature que nous cherchons à satisfaire , souvent au détriment de notre santé , *plures enim occidit gula quam gladius*. La Médecine statique pratiquée par

Sanctorius, faisant connoître ce que le corps est capable de transpirer, pourroit marquer très-exactement la quantité d'alimens dont on a besoin pour suppléer à cette perte ; mais elle n'est pas praticable pour les personnes qui sont dans le courant du monde.

Nous ne prétendons pas y assujettir M. & nous ne lui prescrivons d'autre règle sur la quantité d'alimens qu'il doit prendre, que son appétit avec lequel il doit toujours sortir de table. Il y est d'autant plus engagé, que son estomac nous paroît un peu foible, puisque ses digestions, dit-on, tournent en matieres glaireuses, & lui causent de temps-en-temps des flatuosités dans les hypocondres. Il ne doit donc pas charger son estomac d'une trop grande quantité d'alimens à la fois, qu'il ne digérerait qu'imparfaitement. Les matieres crues & indigestes sont incapables de se dissiper par la transpiration, & par conséquent très-propres à produire ou à entretenir la goutte & la gravelle.

Ainsi M. fera deux ou trois repas médiocres par jour plutôt qu'un seul & trop ample. Il prendra à son lever deux ou trois tasses de thé ou d'infusion de Chamædrys avec un peu de sucre pour laver son estomac des matieres glaireuses, qui peuvent y être restées des digestions du jour précédent, & pour porter en même-temps dans son sang un fluide propre à le diviser & à entretenir la transpiration. Il mangera dans le milieu de la matinée un peu de pain, s'il sent en avoir besoin, pour n'être pas trop long-temps sans prendre de nourriture. La quantité d'alimens qu'il prendra à son dîner sera proportionnée à son appétit ; mais le souper doit être léger, parce que la digestion se fait plus lentement, &

C iv

moins bien pendant le sommeil, à cause que le cerveau répand dans ce temps-là peu d'esprits dans toutes les parties, & par conséquent dans les fibres nerveuses de l'estomac.

Pour la quantité des alimens, il doit se consulter lui-même, prendre ceux que son estomac digère plus facilement, parce qu'ils feront moins de crudités, & seront plus en état de transpirer.

Le pain de seigle est préférable au pain de froment, sur-tout à celui qui est fait de fine fleur de farine. Celui-ci nourrit trop & produit un sang trop épais. L'autre fait moins de sang, il le fait moins épais, & il a cet avantage qu'il tient pour l'ordinaire le ventre libre, ce qui est absolument nécessaire aux gouteux. Simon Pauli & Nonnius ne font point de difficulté d'attribuer à l'usage du pain blanc fait de fleur de farine de froment, la goutte & la gravelle à laquelle les gens aisés sont sujets. *In quotidianâ victûs ratione*, disent-ils, *qui similagine pane vescuntur nec corpus laboribus validoque opere aliquo exercent, parum cibi consulunt: nam cum palato morem gerunt in varios morbos incurunt. Confestim enim illis jecur & lien obstruitur, nephriticis arthriticisque doloribus corripiuntur atque hæc est ratio, cur magnates & diviores calculi & podagræ doloribus assidue vivant obnoxii.*

Pour ce qui est de la viande, la chair des jeunes animaux est préférable à celle des vieux. Il préférera toujours la viande blanche à toute autre. Il s'abstiendra de viandes dures, salées, fumées, de viandes étouffées ou en pâtes, de croustes de pâté & de gâteaux.

Quoique nous croyons la chair de poisson

d'Observations. Juillet 1754. 41

très-bonne pour faire un sang doux, fluide, & moins inflammatoire ou moins bilieux, cependant la facilité avec laquelle l'estomac du malade tourne les nourritures en glaires, nous fait hésiter à la lui conseiller. Il faut qu'il consulte sur cela sa propre expérience, & qu'il essaye si son estomac digère bien le poisson, s'il n'en est pas incommodé, en ce cas nous lui conseillerons d'en manger quelquefois. Il préférera les poissons dont la chair est tendre & légère. On les lui servira cuits au court-bouillon, frits & grillés. Il les mangera au sec, ou à l'huile avec peu de vinaigre & de sel. Le beurre, les épices & les sautes de haut goût rendent souvent mal faisant le poisson, qui de lui-même ne le seroit pas.

Nous ne défendons pas absolument les salades de laitue & de chicorée, ni les fruits fondants tels que les figues, les pêches, les poires fondantes de beurré, de virgouleuse, de doyné, &c. Les pommes de calville & de reinette; mais nous croyons qu'on en doit user très-moderément. Nous rejettons les salades de fines herbes, de cornichons, perce-pierre, & autres choses confites au vinaigre, comme très-indigestes; & les fruits fermentant, comme cerises, fraises, framboises, groseilles, raisins, &c. qui fournissent un suc glaireux, qui fermentent aisément dans les entrailles, & qui produisent un chyle grossier, gluant, disposé à s'aigrir & à se grumeler.

Il fera un usage très-moderé des sucreries: les choses douces chez les bilieux se tournent facilement en bile, c'est-à-dire, portant les liqueurs du corps à la fermentation, & par conséquent au développement de leurs principes salins & sulphureux.

Il s'abstiendra de beurre, de toutes sortes de fromages, de choux, de navets, de pois, de fèves, de légumes, & autres alimens capables de produire un chyle grossier, glaireux, & un sang épais, peu propre à la transpiration. Pour ce qui est de la boisson, nous sommes du sentiment que l'eau est celle qui lui convient le mieux. Elle rend les digestions plus parfaites; elle produit un chyle plus doux, plus fluide; elle fournit un sang moins âcre, moins chargé de sels, & plus propre à la transpiration. Elle lave le sang & en enlève plus facilement les sels grossiers par la voie des urines, au défaut de celle de la transpiration. Ce seroit un des moyens sur lequel nous compterions le plus pour éloigner les accès de goutte, & les rendre plus légers.

C'est aussi le sentiment des meilleurs Praticiens de *potu tantum dicemus*, dit Riviere, *vinum arthriticis esse maxime noxium multosque ejus abstinentiâ penitus fuisse liberatos*. C. Celse, dit en parlant des gouteux: *Quidam enim toto anno à vino, mulso, venere sibi temperassent, securitatem totius vitæ consecuti sunt*. Les gouteux & les graveleux en France, rarement boivent impunément des vins de Champagne. Quelques-uns pour un seul verre ressentent des atteintes de goutte, & de gravelle. Nos vins de Bourgogne sont moins mal-faisans. *

Il pourroit arriver que dans les commencemens l'estomac du malade qui n'est pas accoutumé à l'eau, auroit de la peine à s'y faire. En ce cas il faudroit s'y accoutumer peu-à-peu, la boire avec peu de vin de Bourgogne, & se déshabituer insensiblement du vin. Nous ne croyons

* Liger D. M. P. ne paroît pas être de cet avis dans son *Traité sur la goutte*.

d'Observations. Juillet 1754. 43

pas la biere bonne ; elle forme des obstructions dans les sujets qui y sont déjà disposés , & produit un sang grossier & visqueux. Sa boisson sera donc ou de l'eau commune très-claire , & bien pure , quelquefois de chiendent , d'autres fois une infusion légère de salse pareille bien choisie , & d'un peu de réglisse , animée d'un peu de nitre purifié , environ dix ou douze grains sur chaque pinte de liqueur , ou une infusion de chicorée sauvage.

Pour les liqueurs spiritueuses nous les croyons absolument nuisibles. L'esprit de vin versé sur le sang ou sur la sérosité les coagulent dans l'infant , & les durcit peu après presque comme du plâtre , en une matiere semblable à celle qu'on trouve dans les nœuds des gouteux. Le caillé met le sang en mouvement à la vérité : il paroît d'abord le subtiliser , & en effet il en divise les molécules sulphureuses , qui sont pour ainsi dire , les réservoirs des esprits , de telle maniere que les esprits n'étant plus retenus dans le sang , s'exhalent & laissent cette liqueur dénuée de principes actifs , comme un vin poussé ; de sorte que par la suite les molécules salines & terreuses se rapprochent aisément & forment en s'unissant un sang grossier & visqueux. Le chocolat tient un peu du caillé. Pour le thé , c'est un eau chaude quand il est léger & qu'il y a peu de sucre , qui ne sauroit faire de mal , sur-tout étant animé par la légère astriction du thé. L'infusion de chamœdrys que nous proposons pour prendre le matin comme du thé , produit à peu près le même effet. Elle incise la masse du sang , & procure une transpiration plus abondante.

Le lait entre les nourritures mérite une atten-

tion particulière, outre les observations que J. Dolæus dans son *Traité de furia podagræ lactæ victâ & mitigatâ*, rapporte des Cures de la goutte par l'usage du lait pour toute nourriture, nous avons ici l'expérience de plusieurs personnes très-âgées, qui dans leur jeunesse se sont trouvées affligées d'accès de goutte très-violens, & qui se sont délivrées, ou qui n'en ont eu que des ressentimens très-légers, en prenant le lait de vache pour toute nourriture. *

Mais nous ne croyons pas qu'il doive se mettre présentement à ce régime, qui pourroit l'incommoder. Il est naturellement bilieux, mélancolique, & ces tempéramens ont beaucoup de peine à s'accommoder du lait, & sur-tout du lait de vache, qui est fort épais, chargé de beaucoup de parties butyreuses, & fromageuses. Ce lait augmenteroit les flatuosités & le gonflement des hypocondres. Il pourroit occasionner des obstructions dans les entrailles, & peut-être même allumer de la fièvre. On ne doit penser à ce régime, qu'en cas que tout ce que nous proposons ici soit utile. Pour lors par le régime que le malade aura observé, il sera préparé. Il aura réformé en quelque sorte par-là son tempérament, & il se fera mis en état de prendre plus utilement cette nourriture.

Cependant nous sommes d'avis qu'il fasse usage du lait d'ânesse pendant six semaines dans le Printemps & dans l'Automne. Ce lait étant plus séreux que le lait de vache, ne sera pas sujet aux mêmes inconvéniens ; il en a d'ailleurs

* M. Liger dans l'ouvrage susdit, pense que le lait est lui-même très-propre à produire la goutte, & qu'il ne soulage les gouteux que parce qu'ils ne mangent alors que fort peu.

d'Observations. Juillet 1754. 45.

les mêmes avantages, qui sont de produire un sang plus doux, plus fluide, en embarrassant par ses parties onctueuses les pointes des sels trop développés de la masse du sang; de diviser par un sel subtil & ammoniacal dont il est chargé, le tissu trop ferré du sang & de sa viscosité, & d'empêcher par conséquent les concrétions tartareuses qui s'y forment, & qui occasionnent les gouttes & les gravelles.

L'usage de ce lait pour la goutte est très-ancien dans la Médecine. Il paroît qu'on le donnoit avec succès aux malades dans les commencemens de la goutte, & qu'il étoit leur seule nourriture. C'est ce qu'on peut voir par ce passage de Celse, *quidam etiam cum lacte asinino poto ex toto se eluissent in perpetuum hoc malum evaserunt*. Comme ce lait n'est pas assez nourrissant, pour que le malade en puisse faire son unique nourriture, il faut qu'après y avoir été préparé, il en prenne d'abord une fois le jour de grand matin, dormant par dessus, & s'il s'en accommode comme nous l'espérons, il en prendra une seconde fois le soir en se couchant. Pour lors, il ne soupera point; il se contentera de bien diner, & s'il a besoin de quelque nourriture, il pourra manger du pain, du biscuit, ou une soupe légère trois ou quatre heures avant le lait du soir.

S'il arrivoit que le lait d'ânesse n'accommodât pas l'estomac du malade, dont les digestions un peu glaireuses marquent qu'il ne fait pas ses fonctions aussi parfaitement qu'on le pourroit souhaiter, en ce cas on lui substituerait le lait de chèvre qui n'est pas si séreux, & qui est plus propre à aider les digestions, quoique d'ailleurs moins rafraîchissant.

Outre le lait & le régime que nous venons de proposer, nous croyons qu'il est absolument nécessaire que le malade, pour suppléer à la transpiration qui n'est pas suffisante chez lui, soit saigné & purgé de temps-en-temps, pour prévenir la plethore qui s'accumule. Nous lui conseillons de se faire saigner deux fois au moins l'année vers les équinoxes du Prin-temps & de l'Automne, pour prévenir les révolutions qui se font ordinairement vers ces temps-là dans nos corps comme dans l'air. Ces saignées se feront au bras, & seront de trois à quatre palettes, à moins que des raisons particulières ne demandassent qu'on les fit au pied. Outre ces saignées réglées, si le malade dans le cours de l'année se sentoit de la plénitude dans les vaisseaux, il ne doit pas craindre de les réitérer. Quelque prévention que les gouteux aient ordinairement contre la saignée; cette prévention n'est fondée que sur ce que la saignée, disent-ils, leur réveille ordinairement la goutte; ce qui véritablement arrive quelquefois; mais c'est se plaindre d'un bon effet de la saignée. On ne la propose pas sans quelque raison de plénitude. Le sang trop abondant se trouvoit resserré dans ses vaisseaux & ne pouvoit pas se dépurer des humeurs superflues dont il étoit surchargé. Ce sang circulant avec peine, & s'embarrassant par-tout menacoit d'un dépôt en quelques endroits, & peut-être sur quelques parties nobles. La nature soulagée par la saignée rejette cette humeur sur les articles des membres éloignés, qui sont les seuls émonctoires propres pour cette humeur gouteuse incapable de transpirer. C'est donc un bon effet de la saignée que l'accès de goutte qui la suit, & qui délivre le malade d'as-

d'Observations. Juillet 1754. 47

ciens plus fâcheux dont il étoit menacé.

Pour la purgation, il est aisé de juger de la nécessité, & de la déduire des causes de la goutte que nous avons établies. L'utilité de ce remède est prouvée par l'expérience de la plupart des gouteux. Mais doit-on faire vomir le malade ? Plusieurs habiles Médecins conseillent le vomissement, qui seul a guéri quelquefois des gouteux, en débarrassant leur estomac des crudités dont il étoit surchargé. Prosper Martian dans son Commentaire sur Hypocrate dit, *ego observavi quam plurimos podagricos ab hoc affectu liberatos, aut mitigatos fuisse, ubi acetosa evomuerint.* Prosper Alpin de *Medicina Aegyptiorum* dit ces mots : *multos novi à podagrâ renunquæ calculo vexatos, vomituum crebro usu magnopere adjutos.* Il est vrai que Cælius Aurelianus blâme cette pratique de la plupart des Médecins de son temps qui faisoient vomir le gouteux deux ou trois fois le mois. *Plurimi, dit-il, vomitum post cibum laudarunt singulò vel tertio per menses singulos adhibendum ; si quidem & materiam avertit ab articulis, & indigestos esse non finit ; non advertentes quod magis vexabilis ipso morbo approbetur.* Il considère que le remède étoit pire que le mal, parce qu'on faisoit vomir dans ce temps-là avec l'élleboro qui étoit un remède très-violent & dangereux, qui laissoit de fâcheuses impressions à l'estomac & à tous les nerfs du corps ; au lieu que nous avons aujourd'hui le tartre émétique, & d'autres préparations d'antimoine, dont l'effet est infiniment plus sûr, & dont cet Auteur n'auroit peut-être pas blâmé l'usage.

Ce n'est pas que nous pensions qu'il soit utile de faire vomir si fréquemment. Il est quelque-

fois nécessaire de vider l'estomac; mais il ne faut pas le fatiguer au point de l'affoiblir assez considérablement pour donner lieu à l'humeur de la goutte de tomber ensuite sur cette partie.

Nous croyons donc qu'il est à propos de faire vomir le malade deux fois l'année au Prin-temps & en Automne, après les deux saignées qu'il se fera faire dans ces saisons, immédiatement devant que de prendre le lait d'ânesse, pour nettoyer son estomac & le préparer au lait; ce qu'on fera avec quatre ou cinq grains de tartre émétique fondus dans de l'eau chaude. Comme l'émétique seul ne purge guères par en bas, il sera bon de faire suivre l'émétique d'un verre de Médecine qu'il prendra le lendemain composé de manne, rhubarbe & sel végétal, pour achever d'emporter les humeurs que l'émétique auroit ébranlées dans les entrailles sans les évacuer.

Depuis quelques années plusieurs goutteux observent ici avec succès cette manière de se purger. Ils prennent tous les mois vers les quatre derniers jours de chaque Lune le matin, l'infusion d'un gros de rhubarbe en un ou deux verres d'eau. On la prépare en mettant le soir dans un demi-septier, ou chopine d'eau bouillante, un gros de rhubarbe bien choisie & rompue en très-petits morceaux, on la laisse infuser toute la nuit, & le lendemain on fait chauffer le tout, & on passe l'infusion qu'on boit chaude, en un ou deux verres, à demie-heure l'un de l'autre. On prend un oignon deux heures après.

D'autres se purgent une ou deux fois dans le mois, dans le temps du décours de la Lune avec les purgatifs fondans & phlegmagogues, tels que le turbit, les hermodactes, le jalap, &c. mais le succès ne nous a pas paru si constant que dans l'usage

d'Observations. Juillet 1754. 49

l'usage de la rhubarbe. La purgation avec la rhubarbe convient mieux ici que toute autre. Le malade est naturellement bilieux, & a besoin d'une espèce de purgation qui évacue la bile.

D'ailleurs son estomac foible a besoin d'un remède capable de le fortifier. Il trouve cela dans la rhubarbe; il y a seulement quelques observations à faire.

1°. Dans les personnes dont les entrailles sont très-échauffées, la rhubarbe purge peu & laisse quelque impression de chaleur. On remédie à ces inconvénients en y joignant un boile de deux ou trois gros de moëlle de casse du levant, qu'on prend le soir avant souper, la veille des jours qu'on prend l'eau de rhubarbe, ou bien le matin du même jour immédiatement avant que de boire cette eau.

2°. On tempère aussi la chaleur de la rhubarbe, soit en mettant dans son infusion dix ou douze grains de nitre purifié, soit en faisant boire au malade dans les jours de ces purgations quelques bouillons faits avec le veau & quelques herbes tempérantes, comme laitue, pourpier, chicorée ou bien de l'infusion de feuilles de chicorée sauvage avec un peu de nitre purifié.

3°. A ceux dont l'estomac est foible, & dont les digestions sont mauvaises, nous ne nous contentons pas de les purger tous les mois les quatre derniers jours de chaque Lune. Nous leur faisons prendre encore une fois toutes les semaines, l'infusion d'un gros de rhubarbe, & nous les purgeons même quelquefois avec des médecines plus fortes selon le besoin.

Nous conseillons au malade de suivre cette pratique. Il prendra une fois toutes les semaines, le matin à jeun, une chopine d'eau dans

D

laquelle on aura fait infuser pendant la nuit un gros de rhubarbe bien choisie, & rompue en très-petits morceaux. S'il se trouvoit un peu échauffé, on feroit fondre dans l'infusion douze grains de nitre purifiée. Il prendra de même l'infusion d'un gros de rhubarbe les quatre derniers jours de chaque Lune; & s'il avoit le ventre très-referré, & qu'il observât que la rhubarbe ne le purgeât point; en ce cas il prendroit la veille de la rhubarbe, le soir à l'entrée de son souper, deux autres gros de moëlle de casse de levant nouvellement mondée en bole, qui prépareroit son ventre à s'ouvrir, & le lendemain l'infusion de rhubarbe qui le purgera bien & sans aucune impression de chaleur.

Il observera aussi les jours qu'il prendra de la rhubarbe, d'éviter toutes sortes d'application & de contention d'esprit, ou de mouvement de colere, jusqu'à ce que l'effet de la rhubarbe soit passé, parce que nous avons observé en quelques personnes que cela arrêtoit l'effet de la rhubarbe, d'où il s'ensuivoit quelque désordre. Quoique nous ne soyons pas persuadés qu'il soit d'une grande importance que cette purgation se fasse scrupuleusement les quatre derniers jours de Lune, cependant nous suivons en cela un sentiment depuis long-temps établi, & reçu assez généralement, que les purgations de précaution font toujours un meilleur effet dans le décours des Lunes, & nous le faisons d'autant plus volontiers que nous éprouvons tous les jours, que dans l'usage des remèdes de précaution qui ne se prennent que de temps-en-temps, si nous ne fixons pas scrupuleusement un certain temps aux malades, entraînés ou par leurs affaires, ou par leurs parties de plaisir, ils négligent peu à peu,

d'Observations. Juillet 1754. § I
 & enfin abandonnent totalement des remèdes pour lesquels ils ont d'ailleurs naturellement assez de répugnance.

Dans l'usage du lait d'ânesse, il ne se dérangera pas de celui de la rhubarbe, qu'il prendra seulement ces jours-là plus tard, c'est-à-dire, environ trois heures après avoir pris le lait.

Il suppléera par ces légères purgations répétées, au défaut de la transpiration, en dérobant toujours par les selles une partie de l'humeur gouteuse. Il mettra en même-temps son estomac & ses entrailles en état de faire de meilleures digestions, & par conséquent de fournir moins de matière à la goutte.

Pour ce qui est des remèdes altérans, qui sont en usage pour cette maladie, ils se peuvent réduire à deux classes, les Spécifiques Anti-arthritiques, proprement dit, & les sudorifiques.

Entre les Spécifiques, il y a la fameuse poudre du Prince de la Mirandole, à laquelle on peut rapporter toutes les autres. Elle est composée de parties égales de feuilles de chamædrys & de chamæpytis, de sommités de petite centaurée, des racines d'aristoloche ronde & de gentiane, le tout séché & mis en poudre subtile. On fait infuser un gros de cette poudre pendant la nuit dans un demi-verre de bon vin, ou dans un verre d'eau de veau. Le lendemain matin à son réveil, on avale le tout bien brouillé. On prend cette poudre tous les jours pendant un an, puis tous les deux jours pendant quelque temps, & enfin une fois la semaine pendant long-temps pour confirmer sa guérison.

Il est vrai que ces poudres amères fortifient l'estomac, aident aux digestions, divisent la masse du sang, rétablissent les sécrétions, aug-

D ij

mentent la transpiration, & entretiennent souvent la liberté du ventre. Mais dans les sujets bilieux & échauffés, elles augmentent peu à peu l'ardeur des entrailles ; à force d'augmenter le ressort des fibres nerveuses, elles les froissent, elles disposent le sang à l'inflammation, & la portent à la fin dans quelque viscère. Nous voyons souvent arriver à ceux qui font un trop grand usage des stomachiques amers, que leurs urines deviennent peu à peu fortes & hautes en couleur, ensuite briquetées & en petite quantité, & qu'ils tombent enfin dans des obstructions de foie ou dans l'hydropisie. Il est rare qu'un trop long usage de ces amers soit tout-à-fait innocent. Cælius Aurelianus confirme cela par l'autorité des anciens Médecins qui l'avoient précédé. Il pense avec beaucoup de raison, que ceux qui ont guéri dans le long usage de ces remèdes spécifiques, doivent moins leur guérison à ces prétendus spécifiques, qu'à la diète sévère & exacte qu'ils ont observée pendant ce temps-là. *Sic denique legimus, dit-il, quoddam veteres memorasse ex jugi medicamine potu in celeres vel acutas venisse passiones, & alios apoplectos, alios pleuréticos, alios peripneumonicos interiisse, &c...* *Alii vero qui se iste medicamine profecisse testantur non advertunt servatæ bonæ & severæ diætæ causâ id fuisse factum: quippe cum cæterarum rerum excessus declinando quidam servaverint sanitatem, cum interrompere metuerint sumptionem medicaminis sui; & propterea iis intentionibus occupati, alias sibi nesciverint esse profuisse rationes.* D'ailleurs, s'il y a quelque utilité à attendre de ces amers, nous l'espérons de la rhubarbe que nous croyons beaucoup plus convenable.

L'autre genre de remèdes altérans, dont on

d'Observations. Juillet 1754. 53

à coutume de faire usage dans la goutte pendant long-temps, sont les racines & les bois sudorifiques donnés sous la forme d'électuaires, ou ptisanes. Ce que nous avons dit des Stomatiques & des amers, nous pouvons le dire de ceux-ci; ils divisent considérablement à la vérité le tissu de la masse du sang, ils en subtilisent les parties, ils aident pour l'ordinaire à la transpiration. Mais si le défaut de transpiration vient moins de l'épaisseur du sang que de la petitesse ou du petit nombre des pores de la peau, comme nous l'avons établi dans la goutte héréditaire, inutilement subtilisera-t-on le sang pour le faire passer par des pores qui ne sont pas ouverts. Les parties du sang subtilisées, & retenues dans les vaisseaux sanguins, agiront sur elles-mêmes, se fermenteront & causeront bientôt la fièvre & l'inflammation de quelque partie. Il est donc bien plus sûr, comme nous le proposons d'étendre le sang par de simples délayans, de dérober par la voie des selles le superflu des digestions, & de ne point refournir au sang plus de nourriture qu'il ne lui en faut, & que le corps n'en peut dépenser. Ce n'est pas que nous ne croyons que le malade ne puisse user quelquefois pour boisson d'une légère infusion de salse pareille, comme nous l'avons déjà dit, en y joignant quelque peu de nitre, pour déterminer par la voie des urines ce que la salse pareille pourroit fondre.

Après avoir établi les remèdes que nous croyons plus convenables, pour prévenir les retours des accès de goutte, il s'agit d'examiner présentement ce qu'il y a à faire dans le temps des accès, soit pour calmer les douleurs, soit pour prévenir les tumeurs.

D iij

54 *Recueil périodique*

Le meilleur conseil que nous puissions donner dans le temps des douleurs, c'est d'avoir patience, de rester tranquille de corps & d'esprit autant qu'il sera possible, de tenir chaudement la partie affligée, d'observer une diète très-austère, sur-tout si la vivacité des douleurs donnoit la fièvre, de ne prendre pour lors que des bouillons légers, de l'eau de poulet émulsionnée, des ptisanes légères de chiendent & de racine de chicorée aiguillée quelques fois d'un peu de nitre, si elles ne passaient pas facilement par les urines, de ne mettre aucun remède topique sur la partie affligée.

Quelques-uns proposent des cataplasmes émolliens sur les parties affligées de la goutte, dans le commencement des douleurs, afin de relâcher les parties, de les faire prêter plus facilement à l'humeur de la fluxion qui n'est douloureuse que par la résistance que font les membranes au dépôt qui se forme. Mais si en relâchant par les onctions & les cataplasmes émolliens, on diminue les douleurs du malade, on lui laisse quelquefois la partie dans une si grande faiblesse, qu'il est très-long-temps sans pouvoir marcher ni se servir de la partie affligée. Le ressort des membranes une fois trop relâché ne se rétablit qu'avec beaucoup de peine.

D'un autre côté, les cataplasmes résolutifs étant chauds pour l'ordinaire, font à la vérité transpirer une partie de l'humeur qui forme le dépôt, & qui en est souvent la partie la plus fluide; le plus grossier reste engagé dans l'articulation & y forme avec le temps des nodus très-difficiles à résoudre.

Nous ne parlons pas des repercutifs, le danger en est trop évident.

Quelques-uns ne mettent point l'opium ni les autres narcotiques au rang des repercutifs ; ils en proposent l'application pour calmer les violentes douleurs & ils les regardent en même-temps comme de puissants résolutifs. Néanmoins comme ces narcotiques portent toujours de la stupeur & de l'engourdissement dans les parties, nous en craignons l'usage pour deux raisons.

La première parce qu'ils produisent cette résolution de nerfs, ou de relâchement que nous redoutons dans les émolliens. La seconde parce que ces mêmes narcotiques suspendant la douleur & par conséquent le cours des esprits vers la partie affligée, interrompent aussi le mouvement par lequel la nature s'efforce à dissiper la cause du mal ; car nous regardons la douleur & tout ce qui l'accompagne, comme le remède que la nature se prépare elle-même pour dissiper la cause du mal, c'est-à-dire, l'engorgement des glandes ou des vaisseaux excrétoires des extrémités des jointures. La quantité d'esprits qui surviennent à la partie à l'occasion de la douleur, la chaleur que contracte cette partie, occasionnent une fermentation dans les suc épais & grumelés qui forment le dépôt. Dans cette fermentation ces suc se fondent, se dissipent, se rarefient, s'atténuent & deviennent en état ou de transpirer par les pores de la peau de la partie même, ou de repasser dans la masse du sang, & d'y chercher quelque autre endroit pour s'échapper d'autant plus facilement qu'elle aura été plus retenue. Ainsi il n'est pas toujours à propos de suspendre les douleurs, à moins qu'elles ne soient si violentes qu'il y ait à craindre qu'elles ne portent un notable préjudice au malade. D iij

Par la même raison, on voit bien qu'on ne doit point faire prendre intérieurement des narcotiques au malade, pour suspendre ces douleurs de goutte, à moins que ces douleurs ne soient excessives.

Il n'est pas hors de propos de faire mention du Moxa, * des Chinois, brûlé sur la partie affligée de douleur de goutte, & qui a été beaucoup vanté pendant quelque temps. Ce cautère qu'ils font sur le lieu de la douleur, par la supuration qu'il occasionne emporte une partie de la matière qui faisoit la fluxion, & la termine par conséquent un peu plutôt, qu'elle n'auroit fait, si on avoit laissé faire la nature. Mais ce soulagement n'est que momentané. Ce caustique dissipe cet accès de goutte un peu plus promptement; mais il n'emporte pas la cause qui reproduira dans quelque temps un nouvel accès.

* On peut voir à ce sujet une Thèse composée par M. Hatté, Bachelier en Médecine, & soutenue aux écoles de Médecine le 16. May 1754. Le point est *an Moxa ustulatio Arthritidi* ? L'Auteur conclut pour l'affirmative. Quoique cette Thèse soit remplie d'érudition, de recherches, & d'excellentes observations sur la goutte, & qu'elle présente d'une façon avantageuse, tout ce qu'il est possible de dire en faveur de ce remède; il n'y a pas lieu de croire, que l'on le mette en usage, lorsqu'on voudra bien réfléchir, que chaque dépôt de matière gouteuse est critique, & est la suite d'un effort que fait la nature pour se débarrasser d'une surabondance de principe muco-lagineux: que toute l'indication que doit avoir un Médecin, est de faciliter ce dépôt, & de disposer les articulations à le recevoir avec le moins de douleur qu'il se peut, lorsque le malade est dans l'accès; & d'éloigner cette surabondance, lorsque l'accès est passé. Ce qui très-certainement ne peut être procuré par le remède proposé.

d'Observations. Juillet 1754. 57

Il faut à chaque accès avoir recours au même remède, brûler de nouveau la partie qui est attaquée par l'humeur de goutte. Ce remède n'est-il pas aussi fâcheux & aussi douloureux que la goutte même, dont les accès passent souvent promptement sur-tout avec les précautions que nous avons marquées.

En effet les anciens Médecins qui n'étoient pas trop pitoyables envers leurs malades, après avoir mis en pratique la brûlure contre la goutte, l'ont rejetée parce qu'ils ont remarqué qu'elle n'alloit pas à ôter la cause du mal, comme on le peut voir dans le passage de Cælius Aurelianus *item alii ustionem nodorum faciendam probant quam nos reprobamus ; si quidem consensus faciat tumorem.* On pourroit croire bien plutôt qu'un cautere ouvert en quelque partie & qu'on laisseroit couler continuellement, seroit un préservatif plus utile contre la goutte, si on n'avoit pas vu souvent des gens chargés de cauteres, très incommodés de la goutte, l'humeur de la goutte n'étant pas de nature à s'unir avec celle qui s'écoule par la suppuration.

Tant que l'humeur de la goutte se porte à l'extrémité des membres loin du tronc. Il n'y a rien à craindre pour la vie du malade. Il faut la respecter dans ces endroits, l'y laisser scrupuleusement s'user & s'éteindre entièrement sans l'émouvoir en aucune façon de peur de pis. Mais lorsque par quelque mouvement de colere, par quelque autre passion forte, par quelque dérangement dans le régime, par quelque changement subit dans l'air, ou par quelque autre cause que ce soit, l'humeur de la goutte qui paroïssoit fixée à quelque jointure éloignée se

reporte vers le tronc ; ou bien lorsque par quelque cause intérieure cette humeur au lieu de se porter aux extrémités se jette vers l'estomac , le diaphragme , la poitrine , ou l'intérieur de la tête ; pour lors on doit tout craindre , & on ne doit point rester tranquille jusqu'à ce qu'elle se soit déplacée pour se reporter aux jointures des membres. Dans ces cas là les meilleurs praticiens ont premièrement recours aux saignées. Ensuite Paul de Sorbait , dans sa pratique de Médecine vante fort la poudre *diamargaritum frigitum*, la fleur de soufre , ou le diaphorétique minéral. Guillaume Musgrave dans son traité de *arthritide anomala* propose les préparations du Mars jointes aux poudres absorbantes cordiales & diaphorétiques ; & le Sçavant M. Sthal propose le nitre dans sa dissertation de *usu nitri medico polychresto*.

Pour nous , nous regardons les saignées comme le principale remède , le plus efficace dans cette occasion , & celui qui seul fait souvent tout ce qu'il y a à faire , comme l'expérience nous le fait voir tous les jours. Nous croyons donc que le meilleur moyen pour rappeler cette goutte irrégulière & fourvoyée ; c'est de faire brusquement une ou deux saignées du pied en très-peu de temps , ou même davantage selon le besoin plus ou moins pressant & les forces du malade.

Par ces saignées qui diminuent considérablement le volume du sang , on lui donne plus de facilité pour circuler , on donne aux solides plus de liberté pour leurs oscillations , plus de force pour triturer les humeurs , on facilite la séparation des parties hétérogènes du sang dans les divers émonctoires du corps. De plus en dé-

d'Observations. Juillet 1754. 59

semploissant par ces saignées révulsives les vaisseaux des parties inférieures, on force le sang à s'y porter plus abondamment & à abandonner un peu les parties supérieures, où son cours étoit embarrassé. On donne lieu par conséquent au dépôt qui se formoit dans les parties supérieures de se jeter sur les parties inférieures, qui sont rendues plus foibles par ces saignées.

Cela n'empêche pas que nous ne soutenions l'effet des saignées par des remèdes variés suivant les différentes circonstances. S'il y a beaucoup de feu, d'ardeur, d'agitation dans le sang, les poudres absorbantes, les yeux d'écrevisses, la nacre de perle, les perles, le Diaphorétique mineral joints au nitre purifié, peuvent être très-utilement employés. Si le mouvement du sang est modéré, si la fièvre est considérablement relâchée par les saignées, on donnera avec beaucoup de succès le Kermès mineral à très-petites doses de demi grain ou d'un grain souvent réitérées, mêlées avec deux ou trois grains de nitre purifié, pour faciliter le mouvement de dépuracion du sang, & pousser les humeurs du centre à la circonférence. On joindra très-utilement à ces remèdes de très-petites doses de safran, de Mars, lorsque l'humeur de la goutte sera reportée aux extrémités, pour fortifier par la petite astriction tous les viscères & empêcher par conséquent que les parties internes ne se portent de nouveau au reflux de l'humeur goutteuse.

Mais avec les uns & les autres de ces remèdes, il faut avoir soin immédiatement après les saignées du pied, de faire avaler au malade beaucoup de boisson & bien chaude & le tenir dans une moiteur continuelle, mais modérée.

Par ce moyen on détrempe le sang, on le tient en quelque manière en fonte, & on facilite la séparation des matieres grossieres & hétérogenes qui y sont contenues ; ces boissons feront aussi différentes selon les circonstances. S'il y a de la fièvre on se contentera d'une eau de gruau, de ptisane de bardane, de scorfonere, ou d'une légère eau de poulet émulsionnée ; s'il n'y en a point un peu on pourra donner de légères infusions de feuilles de chamædrys, de chamæpytis, de racine de squine ou de falsé pareille.

Enfin si malgré tous ces remèdes, la goutte se tenoit opiniâtement fixée dans l'intérieur avec danger pour la vie du malade, il faudroit pour l'attirer plus vivement aux extrémités, faire tremper les jambes dans l'eau chaude & les y frotter quelque temps, appliquer aux endroits que la goutte avoit coutume d'affliger les Sinapismes avec la graine de moutarde, de roquette, le levain ou même les vésicatoires.

Lettre à M. sur la transpiration & sur la cause du flux menstruel des Femmes.

IV. Vous parutes surpris, Monsieur, il y a quelques jours dans une conversation que nous eumes à l'occasion des maladies qui regnent dans les différentes saisons, lorsque j'avancai que l'on transpiroit plus en hyver qu'en-été, & que l'on devoit déduire de la même cause l'évacuation périodique qui arrive chez les femmes tous les mois ou environ. Il ne me fut pas possible alors de vous exposer les raisons qui me déterminoient à penser ainsi, la compagnie nombreuse & le peu d'intérêt qu'elle prenoit à une

d'Observations. Juillet 1754. 61

question, qui n'affecte guères que les Médecins, m'empêcherent de vous prouver mon sentiment ; mais en sortant, vous me pressâtes de vous écrire les motifs qui me faisoient embrasser un sentiment que vous semblez ne point approuver. Pour satisfaire votre impatience, je vais vous exposer en peu de mots pourquoi suivant moi l'on transpire plus en hyver qu'en été, l'on se sent plus léger, on dort mieux & on a plus d'appétit.

L'hyver raffermir les fibres du corps en les rapprochant les unes des autres, & l'air qui se mêle dans les liqueurs de notre corps, fait des efforts nouveaux parce qu'il est plus pressé : le cœur est obligé de battre plus fréquemment, & par ces pulsations redoublées le sang se subtilise davantage, & se triture avec plus de ténuité.

Le sang coule donc avec plus de vivacité, & se distribue plus aisément dans toutes les parties du corps, de-là vient que nous sommes plus légers l'hyver que l'été. Comme le sang est fort atténué, les molécules en sont très-fines, & la transpiration des choses inutiles est plus abondante ; au lieu que dans les chaleurs d'été, l'utile & l'inutile se confond également par les sueurs, & tous les pores étant plus dilatés, la substance du sang s'échappe, & l'inutile reste à cause de la lenteur plus grande du cœur, & de la mollesse des solides qui ne subtilisent & ne broient pas suffisamment les différentes humeurs de notre corps, à cause de leur relâchement. On mange d'avantage & avec plus d'appétit l'hyver que l'été, parce que la vivacité, c'est-à-dire, le mouvement plus vif des liquides, les pulsations plus fréquentes des solides

sont plus propres à s'assimiler les alimens , & à en faire une digestion plus prompte , ce qui oblige l'estomac à en demander plus souvent : car vous sçavez mieux que moi , M. que la faim n'est excitée , que par l'irritation que produisent sur les fibres nerveuses de l'estomac , les sels des sucs digestifs trop exaltés , ou le frottement trop immédiat des parois de ce viscère l'un contre l'autre : l'été au contraire , la digestion ne se fait que lentement , souvent même on se sent lourd & appésanti après le repas à cause de la mollesse des fibres qui n'ont qu'une force languissante , & de la grossièreté des sucs qui ne coulent qu'avec lenteur , & qui se trouvent peu propres & plus lents à réduire en chyle les différens alimens , surtout ceux qui sont un peu trop solides ; c'est sans doute pour cela que la nature toujours attentive à nos besoins , ne donne dans ce temps que des fruits fondans , & qui se digèrent avec facilité.

On dort mieux l'hiver encore , parce que la transpiration est plus abondante , & les parties du sang étant mieux unies entre elles , tout est plus disposé à produire de douces oscillations dans toutes les fibres. Cette harmonie réciproque produit une agréable tranquillité dans tout le corps , & un repos plus doux & plus long , mais dans l'été le sommeil est court , inquiet , & agité , à cause d'une irritation ou d'un éréthisme que des alimens mal digérés , des sucs grossiers , des sueurs acres & salées peuvent produire dans différens endroits , ce qui cause des inquiétudes , des rêveries , & un sommeil imparfait & court.

C'est de la même théorie sur la transpiration que l'on doit déduire la cause du flux mens-

d'Observations. Juillet 1754. 63
 truel chez les femmes, & du flux hémorrhoidal, qui se fait régulièrement chez quelques hommes. Car si les femmes ont une évacuation périodique, c'est qu'elles ne transpirent pas autant que les hommes. Ce défaut de transpiration leur vient de la mollesse de leurs parties, du battement du cœur plus lent, & d'une vie ordinairement plus oisive que celle des hommes. Ces trois causes produisent une abondance de matière ou de sang qui se dépose dans certaines parties, ne pouvant s'évacuer suffisamment. Les animaux femelles peuvent être aussi regardés de même : car les singes & les ours qui sont des animaux qui marchent debout quelquefois, se trouvent selon les naturalistes dans le même cas des femmes : leur matrice avant la conception est très-petite, & est arrosée d'une infinité de vaisseaux repliés qui s'étendent dans le temps qu'elle contient le fœtus, & ces différents vaisseaux reçoivent entre eux le superflu de ce qui n'a pu être dissipé : les orifices de ces vaisseaux sanguins se trouvent continuellement augmentés de diamètre par le sang qui survient sans cesse, & étant à la fin trop gonflés, ils s'entrouvrent & laissent couler un sang que l'on appelle règles. La lune n'a aucune part à ces évacuations, & si les anciens on dit,

*Luna vetus veteres, juvenes nova Luna
 repurgat;*

C'est qu'ils avoient recours à des qualités occultes, que les modernes expliquent d'une façon très-vraisemblable. La raison pour laquelle le sang s'écoule plutôt par la matrice, que par un autre endroit, est que la matrice

64 *Recueil périodique*

est parsemée d'une infinité de vaisseaux d'une texture très-délicate, & que le marcher, & la situation d'être debout détermine le sang dans ces endroits, plutôt que dans aucun autre. Les orifices de ces vaisseaux s'entrouvrent plus aisément à cause de la masse du sang, qui s'y ramasse insensiblement pendant le cours périodique du mois, & peut-être que par ce repos ou cette lenteur du sang dans la matrice, les parties sanguines fermentent entre elles, se rarefient, se dilatent, & forcent par-là les orifices de laisser écouler cette matière sanguine que la transpiration lui refuse. Dans les autres animaux qui ne marchent point debout, quoiqu'ils n'aient pas d'ordinares réglés chaque mois, ils survient dans le temps de l'amour des évacuations sanguines, qui ne leur viennent que de la lenteur du sang dans l'utérus, & qui s'écoule dans leurs chaleurs. La seule différence qu'il y ait, c'est que dans les animaux qui se tiennent debout, la situation du corps le détermine plus fréquemment, & que dans les quadrupèdes il s'y amasse plus lentement, & qu'il faut ces chaleurs de l'amour pour produire le même effet. Le défaut de transpiration, qui ne peut être proportionné à la quantité d'alimens que l'on prend, est la preuve certaine de la cause que j'ai apportée, qui produit les règles: car il se trouve quelquefois des hommes, dont la transpiration n'est pas plus abondante que chez les femmes. Aussi leur arrive-t-il des évacuations périodiques: tantôt ce sont des hémorroïdes, qui leur tiennent lieu de règles tous les mois, tantôt ce sont des flux de ventre, tantôt des saignemens de nez, tantôt une abondance de pituite qui leur sort de la bouche ou des narines, & souvent

d'Observations. Juillet 1754. 65

Souvent lorsque la nature n'a pas assez de force pour pousser dehors ces superfluités, mille maladies leur font ressentir le défaut de cette transpiration si nécessaire.

Dans les femmes même qui se trouvent dans un âge trop avancé pour que la nature permette ces évacuations, il survient un dédale de maux, qui ne se guérissent que difficilement. Elles ont souvent de longues & dangereuses pertes de sang, soit à cause que les vaisseaux de la matrice n'ont pas la force de se refermer, soit à cause que l'âge diminue encore la transpiration, ce qui augmente la surabondance des humeurs : souvent elles ont des maux de tête violents, des vapeurs, des migraines, des saignemens de nez, des palpitations de cœur, & mille autres accidens qui ne les font périr que trop souvent, si l'on n'y remédie par les saignées & la diète.

Les règles sont donc causées par le défaut de transpiration, tant par rapport à la texture de la matrice, & aux vaisseaux repliés, que par rapport à la situation d'être debout ; ce même défaut de transpiration dans les hommes leur fait essuyer mille maux. Je ne m'étens pas davantage pour vous prouver mon sentiment, que vous trouverez très-bien développé dans une Thèse de M. Th. Bern. Bertrand, D. M. P. soutenue le 21 Mai 1711, dont le point étoit *An Catamenia à Plethora ?* Vous aurez je crois grand plaisir à la lire, j'en connois peu de mieux écrites.

De tout ce que j'ai avancé on doit conclure que la transpiration interceptée est la cause d'une infinité de maladies, & reconnoître avec Sanctorius, que c'est la plus abondante de tou-

E

66 *Recueil périodique*

tes les évacuations, quoiqu'elle échappe à nos sens. Je suis cependant persuadé que l'on peut former bien des objections contre ce que je soutiens ; je ne vous ai même exposé en détail mon sentiment , que pour me conformer à votre volonté , & vous donner des preuves de l'attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être , Monsieur, Votre , &c. B.

ARTICLE II.

Contenant quelques Observations de Pharmacie.

Lettre Critique sur la Pharmacie Moderne de M. Pyraux.

L'AUTEUR ingénieux , & digne de beaucoup de considération, qui vient de mettre au jour un Livre intitulé, *la Pharmacie Moderne*, se récriera peut-être contre un jeune Candidat, qui prétens en lisant son Livre, y trouver des principes plus nuisibles qu'utiles ; mais, Monsieur, quelque soit ma témérité, je ne puis m'empêcher de faire voir le ridicule de ce nouveau Coriphée.

A parcourir exactement cette Pharmacie, on ne voit autre chose que des raisonnemens, qui bien loin d'être de l'Auteur, ne sont que des compilations ; qui, si elles eussent été copiées soigneusement, auroit pût lui faire quelque honneur ; mais sans doute pour s'acquérir plus de gloire, il a cru qu'il étoit bien de les déguiser, & en effet, il a si bien réussi qu'elles sont méconnoissables. Son point de vue cependant, est

d'Observations. Juillet 1754. 67
 de marcher sur les traces d'un habile Maître, *
 dont la seule réputation lui est connue, qu'il
 cite dans sa préface; & sous lequel il eût été à
 souhaiter qu'il eût fait cinq ou six Cours de
 Pharmacie, peut-être après ce temps auroit-il
 sçû faire une Médecine. Analysons, Monsieur,
 quelques-unes de ses formules.

Décotion purgative.

℞ Sené en poudre.
 jalap, aa. ʒi
 turbith, ʒb
 casse en bâton, ʒij
 sel de nitre, ʒi

Cuisez le tout dans l'eau commune, f. q.
 passez-le ensuite, & que le malade en prenne
 ʒiv pour chaque dose. **

Premièrement, il auroit dû spécifier la quan-
 tité du véhicule, principalement ordonner pour
 combien de doses: car enfin, est-ce pour quatre
 ou pour six? Cependant, lorsque notre Auteur
 parle de la façon de formuler, il dit qu'il faut
 régler la quantité de l'occipient, & sur-tout ne
 pas oublier de marquer en combien de doses,
 & l'intervalle que le malade doit mettre entre
 chaque. *** A quoi sert de dicter des règles, si
 celui qui les donne s'en écarte? On a ajoûté à
 ces purgatifs le sel de nitre pour rendre les res-
 nes solubles dans l'eau, & pour retenir les parties
 volatiles que les purgatifs pourroient contenir.

* M. Robielle.

** P. 46.

*** P. 33.

68 *Recueil périodique*

Pour emprunter le langage de l'Auteur ; c'est sans doute la science de l'Analyse qui lui aura appris que les sels fixoient les parties mobiles d'un purgatif, & que le nitre rendoit les résines solubles dans l'eau. S'il avoit quelque teinture de Chymie, il sauroit qu'il n'est pas possible qu'un sel empêche la dissipation des parties volatiles ; que le nitre ne fut jamais le dissolvant des résines, ni aucun sel neutre, excepté le sel végétal, de seignette, & la terre foliée qui les attaquoient à raison de leurs parties grasses ; que l'alkali fixe à aussi cette vertu, mais différente, puisqu'il décompose en partie les résines.

Lotion pour la Galle.

℥ Racines de patience sauvage broyée.
 d'aunée, aa. ℥iv
 d'hellébore blanc broyée, ℥v
 feuilles d'absinthe coupées,
 de creffon de fontaine, aa. mj
 sel de tartre, ℥vj
 Cuisez-les dans de l'eau commune, ℥bv jusqu'à la réduction de la quatrième partie.*

Remarquez, Monsieur, qu'un remède qui n'est que pour l'extérieur, notre Docteur détermine le volume d'eau & sa consommation, & pour ce qui concerne l'intérieure qui est l'essentiel, il en laisse l'arbitre ; peut-être bien dans sa pratique le dit-il à la Garde-malade : *l'absinthe agit en ce cas par ses parties huileuses, le creffon par son sel fixe, & le sel de tartre est détersif.*

Tous les gens de l'Art croyent que le creffon,

* P. 71.

d'Observations. Juillet 1754. 69
 qui est de la bande des crucifères, donnent dans l'ébullition de l'alkali volatil ; point du tout, Monsieur, ils se sont trompez : c'est de l'alkali fixe, que les Chymistes disent présentement qu'il n'existe pas dans les plantes, & qu'il ne se forme que dans leur incinération ; ceci n'est que le commencement de ses découvertes.

Injection Anodine.

℥	Du lait,	℥ij
	huile d'amandes douces,	℥ij
	du laudanum en opiate,	℥ij

Mélez le tout, & faites-en une injection. * 77.

L'Auteur est si inconséquent qu'il ne se ressouvient pas de ce qu'il a écrit au-dessus de cette recette, ce qui lui arrive à chaque instant.

Il faut éviter une erreur assez commune, qui est de faire entrer les huiles dans les lavemens & les injections. Comme elles nagent sur la liqueur, elles entrent les premières dans les conduits qu'elles enduisent de leurs parties oléagineuses, & les rendent insensibles aux impressions du médicament, ** certainement quelque expérience lui aura montré que le lait & le laudanum étoient miscibles avec l'huile.

Pour tirer le suc des plantes, il faut les piler, ensuite de quoi on les presse. Les borraginées, la laitue, le pourpier donnent beaucoup de suc ; il y en a qu'il faut faire macérer pour le tirer : celles qui contiennent de l'huile comme l'anis, le fenouil, &c. ne peuvent donner leur suc par l'expression ; on n'en tire que l'huile. *** . . .

* P. 70.

** P. 70.

*** P. 72.

70 *Recueil périodique*

On distillent les végétaux pour en retirer l'huile essentielle ; point du tout , si on en croit ce Chymiste , la pression suffit ; en vérité , Monsieur , c'est avoir l'imagination heureuse.

On peut encore clarifier les sucres en y mêlant un blanc d'œuf , & leur faisant faire un bouillon. Il ne faut pas se servir de cette méthode pour ceux qui contiennent un esprit volatil , ils perdroient leurs parties actives ; il vaut donc mieux le donner verd. *

Quel dégoûtant breuvage pour un malade , d'avaler la partie colorante des plantes ! Quoi ! ce Docteur si fécond ne sçait-il pas la leur enlever sans en dissiper les parties mobiles ? Sûrement il n'y a pas réfléchi , ses lumières sont trop profondes pour ignorer un procédé si trivial.

Oxymel.

℞ Bon miel ,
du fort vinaigre ,

℥ij.
℥ij.

Des fruits de concombre
dans le point de leur ma-
turation ,

℥ss **.

L'oxymel & le miel de concombre sont deux compositions. M. P Y R A U X n'en fait qu'une , il paroît qu'il aime les amalgames , aussi est-il Chymiste. Règle générale pour donner la consistance avec syrops , il faut deux parties de sucre sur une de fluide : cependant dans les syrops acides , on peut mettre un peu plus de sucre , ils se conservent mieux : mais il ne conviendrait pas de le faire pour les autres plantes ; cela oc-

* P. 74.

** P. 76.

d'Observations. Juillet 1754. 71
 casionneroit une fermentation qui gâteroit le
 syrop. *

Ce début n'annonce rien de bon. Les syrops
 acides qui se gardent facilement, & auxquels
 on met moins de sucre à cause du corps mu-
 queux, sont cependant au vouloir de M.
 P Y R A U X ceux qui se gâtent plus prompte-
 ment. Si on en mettoit trop aux syrops faits avec
 les décoctions, ils fermenteroient, un syrop cuit
 avec excès se candit, & le reste a sa juste pro-
 portion de sucre; c'est-à-dire, deux parties de
 sucre sur une de fluide comme l'Auteur la mar-
 qué plus haut. Que l'on mette une surabondance
 de sucre, ou que l'on cuise fortement, je crois
 que c'est la même chose; de plus, celui qui
 cuit trop est bon Artiste. Examinons mainte-
 nant, Monsieur, le manuel d'un de ces syrops.

Syrop d'Orgeat.

℞ Amandes douces séparés de
 leur écorce, ℥iij
 amandes ameres sans écorce, ℥j
 d'une décoction d'orge mondé, ℥ix

Broyez-les dans un mortier de marbre avec
 un pilon de bois, passez-les après en les expri-
 mant, & ajoutez-y du sucre blanc. ℥xx

Cuise-les selon l'Art jusqu'à la consistance de
 syrop, quand il sera froid, ajoutez-y de l'eau de
 fleurs d'oranges, d'esprit de citron, aa. ʒ. *

L'Auteur demande jusqu'à la consistance de
 syrop, c'est une méprise; assurément, il veut

* P. 80.

** P. 99.

parler de la consistance d'extrait, puisqu'en fondant seulement le sucre dans le lait d'amande, la consistance est déjà plus que syrupeuse; convenez, Monsieur, que le préambule répond à l'exécution.

Pour connoître, ajoute l'Auteur, s'il y a du cuivre dans un syrop, on y verse du sel de tartre fondu, & la liqueur devient bleue; * au moins devoit-il dire verte.

Gelée de Corne de Cerf.

℞ Rapure de corne de cerf, ℥ij
faites-la bouillir à petit feu
dans de l'eau commune, ℥iv
jusqu'à la consistance de gelée, passez-là; & clarifiez-là avec le blanc d'œuf; ajoutez-y du bon
vin vieux, ℥iv
de la canelle, ℥ij
du suc de citron, ℥ij **.

L'Auteur de sa pure grace donne cette gelée à la considération des Pharmaciens, parce qu'ordinairement ils la préparent très-mal. Soyez certain, Monsieur, que quant à moi, je lui en témoigne ma sensibilité; mais elle seroit plus grande, s'il nous avoit prescrit une gelée qui puisse s'exécuter. Est-ce avant ou après la clarification que l'on employe le vin, la canelle, & le suc de citron? Sans contredit, il suppose que les Apoticaire sont instruits, mais M. P Y R A U X a donc oublié qu'il a dit qu'ils étoient des ignorans? Ainsi, lorsqu'il révoit à

* P. 81.

** P. 103.

d'Observations. Juillet 1754. 73
 l'ombre de son cabinet que quatre livres d'eau
 extrairoient la partie lymphatique d'une livre
 de corne de cerf, il falloit qu'il eût la bonté de
 ne rien omettre dans son Chef-d'œuvre qu'il
 propose comme de lui, n'étant qu'un plagiaire
 peu exact de CHARAS, qui en bon Pharma-
 cien a demandé douze livres d'eau, & même
 si on en avoit le temps, laisser tremper la corne
 de cerf pour la mollifier.

Pilules Mercurielles.

℞ Racine de jalap. aa. ℥ij
 aloës soccotrin, aa. ℥ij
 rhubarbe choisie. aa. ℥ij
 scammonée, aa. ℥ij
 feuille de fené. aa. ℥iv
 mercure doux, aa. ℥iv
 thérébenthine de Venise. aa. ℥ij
 conf.ction hamec, aa. ℥ij
 syrop de Nerprun, f. q.

Il est essentiel, pour faire ces pilules, d'é-
 teindre le Mercure doux dans la térébenthine. *

Jugés de M. P Y R A U X par son extinction
 de Mercure doux, & pour apprécier entière-
 ment ses talens, suivez-moi, & armez-vous de
 courage ?

Tablettes d'Althéa.

℞ Racine de pulpe d'althéa pas-
 sée par le tamis, ℥xij
 sucre, ℥ij
 eau de fleurs d'oranges, ℥ij

* P. 126.

74 *Recueil périodique*

Faites-les évaporer au bain-marie, jusqu'à la consistance d'électuaire, & vous en ferez des tablettes.*

Faut-il que l'Auteur avance de pareils raisonnemens sans avoir consulté l'expérience ? Car il est évident qu'il parleroit mieux.

Gouttes Anodynes de Sydenham.

℥ Vin d'Espagne,	℥i
opium,	℥ij
saffran,	℥i
poudre de canelle ;	
de gérofle,	aa. ʒj

Vous les ferez infuser ensemble au bain-marie pendant deux ou trois jours, jusqu'à ce qu'enfin la liqueur ait acquise une certaine consistance.**

Le bain-marie, tant de fois répété, se trouve à la fin bien placé ; mais que la liqueur ait acquise une certaine consistance, c'est toujours être auteur à spéculation.

Elixir cordial de Garus.

Il a copié la description du *Codex de la Faculté de Paris*, mais pour tâcher de se faire un mérite, il y a joint du neuf.

Syrop de Capillaire.

Esprit aromatique,	aa. parties égales;
tartre rectifié,	℥vi ***

* P. 136.

** P. 130.

*** P. 194.

d'Observations. Juillet 1754. 75

Que signifie du tartre rectifié ? C'est ce que je n'entens pas , j'en aurois accusé mon ignorance , si je n'avois pas consulté le célèbre Maître qu'il s'attribue ; qui ne le comprend pas plus que moi. Apparemment , est-ce une préparation Chymique qu'il n'a pas encore publié.

Pommade pour les Lèvres.

℥ Graisse de porc lavée , ℥iij
moëlle de bœuf , ℥i
racines d'iris de florence en
poudre ,
de calament aromatique , aa. ℥j
de gérofle , ℥i

Après avoir pilé grossièrement ces aromates ; vous les mettrez dans un nouet , & vous le ferez cuire à petit feu , avec la moëlle de bœuf & la la graisse de porc. Vous y ajouterez ensuite eau de fleurs d'orange. ℥β

Après une légère ébullition , vous les passerez par un linge , & vous les laisserez refroidir. Vous en séparerez l'eau , & vous y ajouterez de la cire blanche , ℥j

racine d'orcanette ℥. q.

pour la colorer.

* Vous les ferez fondre ensuite au bain-marie en les remuant jusqu'à la consistance du syrop. *

Cette pommade, Monsieur, est trop bien conditionnée pour ne pas décider pertinemment que l'Auteur ait passé quelque tems chez les Parfumeurs , qui comme vous sçavez sont grands amateurs de leurs odeurs ; mais admettre le bain-marie pour des onguens , des pommades & des

* p. 219.

76 *Recueil périodique*
 tablettes ; n'est autre chose que le ridicule Pharmaceutique.

Emplâtre de Cinnabre naturel.

℥	huile rosat ,	℥xx
	cinnabre naturel ,	℥xij
	cire jaune ,	℥iij
	eau commune ,	℔ss

Cuisez le tout à petit feu ; en le retirant de tems-en-tems , de crainte que l'emplâtre ne brûle ou ne blanchisse. Ajoutez la cire sur la fin pour la faire fondre , & vous aurez votre emplâtre. *....

L'huile & le cinnabre s'unissent-ils ? A la bonne heure , puisque l'Auteur nous l'assure ; mais n'auroit-il pas confondu le minium avec le cinnabre ? Tous les deux sont rouges ; de-là , il a tiré les mêmes inductions.

Il n'est pas aisé , Monsieur , de tenir contre de pareils absurdités , ni de soumettre à la Censure le nombre des fautes qui y régissent d'un bout à l'autre , car l'énumération se monte à cinquante-trois ; si vous en exceptez les phrases inintelligibles , & les expressions dures & étrangères. Puisque son dessein est que sa Pharmacie serve de préceptes aux élèves , n'étoit-il pas plus juste au lieu de sa Dissertation sur la petite Vérole , & la fièvre intermittente , de faire un appendix des termes qu'il lui plaît d'innover , que de s'étendre sur une matière qui ne les regarde point ? Il faut qu'il soit bien borné dans les connoissances Pharmaceutiques , si de son Livre , qui n'est qu'un index , elles n'en composent que la moitié. Croyons que ses discours sont de ; mor-

* P. 223.

œuvres achevés, je laisse aux Médecins à en juger ; pour moi, je pense, Monsieur, que ce que je viens de vous détailler est suffisant pour ne pas refuser votre applaudissement à cet Auteur. Ce seroit injustement, puisque sa bonne volonté supplée à sa capacité, car il invite tous les Médecins à réformer l'ancienne Pharmacie pour lui en substituer une fondée sur les Loix de la Chymie. Peut-être quelqu'un y travaillera, mais je doute fort qu'il suive la route de notre Auteur. Nul n'ignore que les mauvais Livres de notre Art ne sont déjà malheureusement qu'en trop grand nombre sans encore les multiplier, & ne produisent tous les jours que trop de sophistiqués qui ne s'occupent qu'à donner des Médicaments préjudicables à la société ; rien n'est moins surprenant, puisqu'ils y puisent tous leur savoir. Au reste, Monsieur, il faut que nous soyons dans le siècle de la Librairie, pour qu'il soit imprimé, d'autant plus qu'il n'a l'approbation d'aucun Médecin.

Je suis, Monsieur, votre obéissant T... F. .

TABLES DES CARACTERES MÉDECINALES.

Livre,	℔
once,	℥
gros,	ʒ
scrupule,	ʒ
grains,	ʒ
gouttes,	gt
demie-livre, demie-once,	℔
demie-gros,	℥
poignées,	m.
suffisante quantité,	f. q.

Réflexion sur les sels Neutres avec quelques conséquences utiles à la Médecine.

II. **O**N regarde les sels neutres comme l'union d'un acide avec une substance soit alcaline, soit terreuse, soit métallique : mais on n'a pas fait assez d'attention aux sels neutres qui sont formés par l'union de deux acides avec quelqu'une de ces substances. On sçait néanmoins que l'or n'est soluble que dans l'eau régale, & qu'il y a d'autres substances métalliques que l'eau régale dissout : ces connoissances auroient dû faire conclure qu'il y avoit des substances susceptibles de deux acides à la fois, & cette conclusion auroit bientôt conduit à quelque découverte. Mais une marque qu'on n'a pas songé à tirer cette conséquence, c'est qu'on assure que l'acide vitriolique chasse tout autre acide uni à une substance alcaline : si on se contentoit de dire, que l'acide vitriolique affoiblit l'union de tout autre acide avec une substance alcaline, il n'y auroit rien que de vrai : mais la première manière de s'exprimer est défectueuse & erronée ; l'expérience suivante qui est la seule que j'aye faite à ce sujet, suffit pour le prouver.

Si on prend de l'huile de vitriol qui ne soit pas trop concentrée, & qu'on la verse sur le double du nitre qui ne soit pas desséché au feu, à peine sent-on l'odeur d'esprit de nitre, & même on n'en sent point du tout, si l'huile de vitriol est assez phlegmatique. Si on a fait le mélange dans une cornue de verre blanc, & qu'on distille à feu nud, on remarquera les phénomènes suivans ; 1°. Tout le nitre se dissout à un degré de chaleur assez léger & avant que la liqueur bouille ; il passe pour lors très-peu de vapeurs nitreu-

d'Observations. Juillet 1754. 79

tes; 2°. A un degré de chaleur un peu plus fort, la liqueur commence à bouillir & produit d'abord un peu d'écume qui cesse bientôt: alors les vapeurs rouges sont plus apparentes, elles sont encore cependant très-phlegmatiques; 3°. En continuant la distillation, le phlegme surabondant à l'état salin se trouve passé dans le récipient avec une certaine quantité d'esprit de nitre; mais la plus grande quantité de cet esprit se trouve encore dans la cornue. C'est dans ce moment que le sel qui est dans la cornue passe de l'état de dissolution à l'état de fusion; on s'aperçoit, à ce qu'il m'a paru, de ce passage, par l'écume qui recommence de nouveau avec un plus grand bouffonnement que la première fois, mais le sel ne cesse aucun instant d'être fluide. Il est visible qu'alors le degré de chaleur est plus que suffisant pour faire passer tout l'esprit de nitre dans la cornue, s'il étoit absolument dégagé: mais si on n'augmentoît pas le feu, on cesseroit bientôt de voir les vapeurs rouges; mais il ne faut pas l'augmenter trop subitement, de peur de faire passer le sel dans le récipient; 4°. Pour retirer les derniers atômes d'esprit de nitre, on est obligé de donner un feu qui fait fondre le cul de la cornue; 5°. Lorsque l'esprit de nitre est presque tout passé, le sel qui est dans la cornue commence à perdre sa fluidité, parce que c'est pour lors un tartre vitriolé qui n'est pas susceptible de fusion.

6°. Si un peu avant que le sel ait perdu sa fluidité, on en retire une partie, il se coagule sur le champ en une masse d'une belle blancheur ressemblante à du cristal minéral; mais qui a une saveur fort acide.

Cet exposé paroît suffisant pour conclure
1°. Que l'Alcali du nitre (& peut-être toutes

les substances alkales) sont susceptibles de l'union de deux acides qui forment un sel différent de ceux qui sont formés par l'union de l'un des deux acides : cette différence peut se prouver par l'eau seule de dissolution, car le sel dont il est question demande moins d'eau que le nitre pour être dissous, & par conséquent beaucoup moins aussi que le tartre vitriolé.

2°. Le nitre en fusion, & qui n'est exposé qu'au degré de feu absolument nécessaire pour le tenir en cet état de fusion, est susceptible d'une addition d'acide vitriolique, sans perdre autant de son acide que cette addition pourroit lui en faire perdre à un plus grand degré de feu.

3°. Cette théorie donne lieu de soupçonner que le cristal-minéral n'est pas simplement du nitre uni à un peu de tartre vitriolé, comme plusieurs Chimistes le pensent ; que c'est un nitre qui a un peu d'excès d'acide, à cause d'une légère addition de l'acide vitriolique, & qui est par conséquent plus rafraichissant que le nitre ordinaire.

4°. Que faute de précaution, on peut avoir un sel *de duobus* qui soit émétique ou trop acide, quoiqu'on se soit servi d'huile de vitriol pour la distillation de l'eau forte, on croit communément que l'éméticité du sel *de duobus*, vient des parties vitrioliques cuivreuses qui se trouvent dans le vitriol de Mars, lorsqu'on emploie ce dernier pour la distillation de l'eau forte : mais lors même qu'on emploie l'huile de vitriol, si on ne pousse pas assez le feu sur la fin, il reste toujours un peu d'excès d'acide, & si on vient ensuite à faire évaporer la dissolution du sel dans les chaudrons de fer, il se forme un vitriol de Mars qui se mêle avec les dernières cristallisations, & rend le sel émétique.

F I N.



T A B L E

D E S

M A T I E R E S

Contenues dans cette partie.

A R T I C L E P R E M I E R.

- I. **L**ettre de M. de Cantovel, Docteur Régent de la Faculté de Médecine, à M. le Camus, Docteur Régent de la même Faculté.
- II. Sur une maladie singulière.
- III. Consultation pour M... attaqué d'une goutte héréditaire.
- IV. Lettre à M... sur la transpiration & sur la cause du flux menstruel des femmes.

A R T I C L E I I.

- I. Lettre critique sur la Pharmacie Moderne de M. Pyraux.
- II. Réflexion sur les sels neutres, avec conséquences utiles à la Médecine.

Fin de la Table des Matières.

a

A P P R O B A T I O N .

J Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit intitulé , *Recueil périodique d'Observations, de Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie* , Juillet 1754. & je n'y ai rien trouvé qui puisse empêcher l'impression. A Paris ce 2. Juillet 1754.

LAVIROTTE .

Censeur Royal.

P R I V I L E G E D U R O I .

L OUIS PAR LA GRACE DE DIEU ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amez & feux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, prévôts de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé le Sr ***, Docteur en Médecine en l'Université de Paris ; Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au public un ouvrage qui a pour titre, *Recueil périodique d'Observations, de Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie* : s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège, pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis, & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre, & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de dix années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère, dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contre-faire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait sous

quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposé, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mil livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposé; ou à celui qui aura droit de lui & de tous dépens, dommages, & intérêts: A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles: que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément aux conditions portées par l'acte sous seing privé du premier Mars 1754. joint sous le Contre-Scel des Présentes: que l'impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725: qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis dans le même état ou l'Approbation y aura été donnée, es mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en fera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique; un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Gardes des Sceaux de France, le Sieur DEMACHAULT, Commandeur de nos Ordres: le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposé & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble, ou empêchement. VOULONS que la Copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement, ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée; & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. COMMANDONS au premier notre Huissier, ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires: CAR TEL

EST NOTRE PLAISIR, DONNE' à Paris, le vingt-deuxième jour du mois d'Avril, l'an de grace mil sept cent cinquante-quatre, & de notre Regne le trente-neuvième. PAR LE ROY EN SON CONSEIL.

Signé, PERRIN.

Réglé ensemble l'Acte sous feing privé, attaché sous le Contre-Scel du présent Privilège, sur le Registre XIII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 372. fol. 294. conformément au Règlement de 1723, qui fait défense, Art. VI. à toutes personnes, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à ladite Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris les neuf Exemplaires prescrits par l'Art. CVIII. du même Règlement. A Paris ce trois Juillet mil sept cent cinquante-quatre.

Signé, DIDOT, Syndic.

RECUEIL
PÉRIODIQUE
D'OBSERVATIONS

De Médecine , de Chirurgie & de Pharmacie.

A O Û T 1754.

Tome I.



A P A R I S ;

Chez JOSEPH BARBOU , rue S. Jacques ,
aux Cigognes.

M D C C L I V .

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.

A V I S.

C'est à BARBOU, Libraire, rue S. Jacques, qu'il faut adresser les Pièces qu'on souhaitera faire mettre dans ce *Récueil périodique*. Elles seront insérées *gratis* ; mais on prie les Auteurs de vouloir bien en affranchir le port. Ce livre, qui sera toujours de même forme & de même étendue, paroîtra successivement le premier jour de chaque mois, & se vendra *douze sols* broché. Les six mois formeront un Volume.



RECUEIL PÉRIODIQUE D'OBSERVATIONS

De Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie.

A O Û T 1754.

ARTICLE PREMIER.

Contenant quelques Observations de Médecine.

Lettre au sujet de trois maladies différentes.

I. **Q**UOIQUE je ne sois point Médecin, Monsieur, je prends part à tout ce qui peut perfectionner cette profession dont l'objet intéresse tous les hommes. Cette raison m'a fait prendre le parti de vous communiquer trois Observations de maladies qui sont survenues à des personnes de ma connoissance, pour vous prier de les rendre publiques, si vous croyez qu'elles puissent être de quelque utilité. J'aurois désiré que le Médecin qui a vu ces trois malades eût pu rédiger lui-même.

Tome I.

F ij

84 *Recueil périodique*

me ce que je vous envoie ; mais ses occupations ne lui ayant pas permis, j'ai cru qu'il valoit mieux encore vous en faire part moi-même que de les laisser dans l'oubli. J'ai l'honneur d'être, &c.

Sur une Paralysie des parties internes.

M. Âgé de vingt-cinq ans fort & robuste se sentit tout-à-coup attaqué d'une forte douleur avec difficulté d'uriner & vomissement.

Le Médecin fut appelé & croyant que c'étoit une colique néphrétique, comme les symptômes sembloient le prouver, il le fit saigner promptement, & lui fit donner un lavement ; mais quelques heures après, il tomba dans une paralysie depuis la ceinture en bas. La vessie & les intestins furent aussi attaqués de paralysie. Il ne sentoit pas les lavemens quelque chauds qu'ils fussent, & ne pouvoit les rendre qu'à force d'y dissoudre du sel ; ce qui obligea d'introduire dans la vessie par l'urètre une *algalie* & la presser sur l'adomen vers la région hypogastrique pour le faire pisser. M. C. ayant été appelé & l'ayant vu, désespéra de lui, à cause de la paralysie interne, qui prouvoit que la matière s'étoit insinuée dans les nerfs d'où elle ne pouvoit être chassée que très-difficilement. Cependant il lui fit donner l'émétique pour tenter de le dégager. Il ne fut que peu vidé & sans soulagement ; parce que les voies inférieures étoient en partie paralytiques & comme insensibles. Son poulx devint petit & bas & il mourut à dix heures du soir.

M. C. regarda ceci comme un cas fort particulier, parce que les paralysies des parties in-

d'Observations. Août 1754. 85

terres, sont rares, & d'ailleurs dans ces cas on voit une matiere qui cause tous les symptomes & qui résiste quelquefois aux plus forts purgatifs. M. C. s'informa avec soin de tout ce qui avoit pu précéder la maladie, & il sçut que le malade avoit eu l'été passé des chancres qu'on lui avoit fait passer trop tôt, & qui de tous les maux Vénériens, donnent le plus souvent & le plus vite la vérole, sur-tout quand ils sont mal traités, & négligés : ce qui fit que le virus se méla avec la masse du sang, l'infesta & se manifesta de nouveau dans la suite. Car on vit sur son corps après sa mort des pustules, on trouva un petit ulcere à la langue, & il avoit senti auparavant des douleurs de Rhumatisme ; mais comme la saison étoit devenue froide, le virus n'ayant pas pu gagner l'habitude du corps que le froid de l'hyver avoit rendu trop serré, a regorgé dans les vaisseaux internes, & s'est jetté au commencement vers les lombes où il a causé des douleurs ; & vers l'estomac, ce qui a occasionné le vomissement. Il a pénétré dans les nerfs de la vessie & des intestins, & dans les nerfs cruraux & s'est jetté aussi sur le nerf intercostal & même sur les cardiaques, puisque le pouls a toujours été fort petit. M. C. dit qu'il faut que ces accidens & la mort soient causés par le virus ; car on ne peut pas soupçonner autre chose ; ce que confirment les chancres : d'ailleurs l'homme étoit fort, vigoureux, réglé dans sa maniere de vivre & n'avoit fait aucun autre excès. M. C. dit que s'il n'avoit eu que la paralysie des parties inférieures, il l'auroit fait passer par les frictions, omettant les bains qui ne conviennent pas dans les paralysies, excepté les thermaux, qui sont l'unique remède pour les

F ij

88 *Recueil périodique*

guérir, attendu que l'émétique n'avoit pas pû le dégager. L'usage du Mercure auroit été bon pour deux raisons; 1°. Pour le virus; 2°. Pour la paralysie, en tant qu'il fait évacuer une grande quantité de sérosités, en augmentant beaucoup la transpiration. C'est même à cette transpiration interceptée que l'on doit attribuer la salivation, qui est toujours plus fréquente, à choses égales, l'hiver que l'été, telles précautions qu'on prenne.

Ulcère Scrophuleux & Fistuleux avec carie des Os du carpe.

II. Une fille avoit une tumeur à la main, qui avoit été traitée au commencement avec les remèdes ordinaires; ensuite de quoi elle diminua en quelque manière, mais reparut peu à près avec dureté & une résistance extraordinaires, approchant fort des tumeurs qu'on appelle *froides*. On lui appliqua les remèdes émollients, résolutifs; ce qui n'avança de rien. On fut d'avis d'en faire l'ouverture, & comme on soupçonnoit quelque carie à l'os, à cause de l'opiniâtreté de la tumeur, on fit deux ouvertures; une d'un côté, & l'autre, de l'autre côté de la tumeur. On les prolongea jusqu'à ce qu'on aperçût l'os carié. Cette carie jeta du pus tout séreux, elle avoit ses bords calleux, étoit fort dure & sans douleur. Tous les remèdes qu'on appliquoit ne servoient de rien, ce qui fit dire au Médecin que c'étoit une tumeur scrophuleuse, qui venoit apparemment d'un sel acide mêlé avec beaucoup de parties terreuses & tartareuses, dont le sang tout séreux qu'il étoit, étoit chargé; on attribua ce vice du sang à la suppression des mois de la malade, laquelle ne

les avoit jamais eue que deux ou trois fois, & en petite quantité. Cette tumeur se produisit plutôt en cette partie qu'en une autre, à cause de la disposition particulière qui donna lieu peu à peu à la congestion de cette matière. Les Médecins disoient que la matière qui produisoit cette tumeur pouvoit devenir assez corrosive pour se changer en cancer, parce que ces sels acides embarrassés, venant à être en liberté & plus dégagés, agiroient contre la substance des parties & les rongeroient, d'où s'ensuivroit le cancer qui diffère des écrouelles, en ce qu'il est douloureux, & qu'il s'étend vers les parties voisines; ce qu'on voit arriver tous les jours.

Pour guérir cette maladie, on tomba d'accord, de purifier la masse du sang de ces parties salines & terrestres qui caufoient cette tumeur. Le meilleur remède étoit de se servir des apéritifs pour redonner les mois à cette fille, & par ce moyen décharger la masse du sang de ses impuretés. Les bouillons apéritifs avec les purgations faites avec le Mercure doux répétées de temps-en-temps soulagerent la malade. Ensuite on en vint à l'opiate d'acier dans lequel on fit entrer les résines, la poudre d'écrevisse. On y ajouta ensuite la poudre de eloporte, & on lui fit faire usage du petit lait, & d'autres remèdes. Afin de ne pas laisser périr la main de cette fille, on se servit de l'éponge préparée, laquelle dilate la playe en se gonflant par les eaux & humidités qu'elle reçoit, à laquelle on ajouta le sublimé corrosif, qui rongant petit à petit, fit une ouverture assez grande par son escharre, pour que l'on pût porter le feu ou les remèdes nécessaires sur la carie des os. Sur la

fin la pitfane sudorifique fut employée avec bien du succès ; & pendant ce temps on fit faire des frictions sur la partie avec deux gros d'onguent mercuriel à parties égales de deux jours l'un. Ce traitement a duré cinq mois, & la malade a été parfaitement guérie.

Sur une suppression d'urine causée par un ulcère aux deux reins.

III. Un homme de trente ans ayant un ulcère aux deux reins depuis quatre ans, y sentoit une grande chaleur, ce qui venoit apparemment de quelque inflammation ou embarras qu'un pus âcre y pouvoit causer. Il lui prit une suppression d'urine avec vomissement, ce qui probablement étoit occasionné par les ulcères des reins, car la vessie n'étoit point tendue. Dans le premier jour de la suppression d'urine, il fut saigné une fois sans soulagement. M. *** ayant été consulté ordonna une saignée le second jour, & on le mit dans le demi-bain. Pendant qu'il y étoit, on lui donna un gros de cloportes séchés au four dans un verre d'eau de manne. Le même soir il fut encore saigné, & cependant le vomissement continua toujours. On lui donna dix gouttes d'esprit de térébenthine dans un julep qu'il vomit. Comme il vomissoit le bouillon & l'eau, M. *** lui fit prendre un jaune d'œuf dans le bouillon, & un verre d'eau à la glace par-dessus. On le saigna au pied le matin du troisième jour de sa maladie, & il prit un lavement avec la térébenthine & la casse. Après l'avoir rendu, on le mit dans le demi-bain, où il prit deux cuillerées d'huile d'aman- des douces avec autant de suc de citron, pour

d'Observations. Août 1754. 89

dissoudre quelque gouttes de sang ou de pus qui bouchaient les reins. Il rendit alors un peu d'urine sanglante, à cause, sans doute, que quelques vaisseaux des reins s'étoient ouverts; ce qui empêcha de donner de plus forts apéritifs de crainte d'occasionner une hémorrhagie plus violente par les reins.

Le soir il se mit dans le demi-bain, & prit une émulsion avec l'esprit de sel, & continua d'en faire usage pendant quatre jours. La nuit il rendit encore un peu d'urine sanglante avec du pus. Il essaya souvent d'uriner, mais il n'y avoit rien dans la vessie, ce qui étoit facile à connoître par le défaut de tension. Le quatrième jour de sa maladie, il ne vomissoit pas la crème d'orge ni les bouillons. On fit le matin une saignée de deux palettes, & le sang se trouva tout séreux. Le cinquième, il urina un peu, mais il rendit du pus & du sang. Il s'assoupit ensuite, mais le vomissement recommença; cependant on le nourrissoit toujours avec des œufs comme dessus. On auroit voulu pouvoir le saigner encore, quoiqu'il l'eût été quatre fois, mais on ne put le faire davantage, parce que son poulx étoit petit, qu'il se nourrissoit peu, qu'il rejettoit tout, & que son sang étoit noyé de sérosité. On continua le lavement ordinaire, le bain & la potion suivante.



Prenez

racines de guimauve,
de pissenlit, de chaqué, une
once & demie ;
feuilles de mille pertuis,
de foucis de campagne ; de
chaqué, deux pincées,
d'aigremoine,
de capillaires,
de turquette, de chaqué, une
demie poignée.

Après les avoir coupées & lavées, jetez dessus
trois demi-septiers d'eau bouillante : laissez in-
fuser jusqu'à ce que l'eau soit froide. Passez le
tout pour trois prises, à chacune desquelles vous
ajouterez,

syrop de guimauve de fernel, une
demie-once,
esprit de sel, six gouttes.

Dans la première prise que le malade prendra
une demie-heure après avoir été dans son demi-
bain, on y fera fondre,

pulpe de casse, une once.

Le septième jour de sa maladie, il ne rendit
qu'un peu d'urine mêlée de pus & de sang, ne
gardant que les jaunes d'œufs & la crème d'orge
qu'il prenoit alternativement, avec un verre
d'eau à la glace par-dessus. Quand on vouloit
lui faire garder le bouillon, il falloit qu'il fut
froid. Comme il eut quelques tranchées, on lui
fit prendre des lavemens de lait & d'eau d'orge
avec le miel rosat. Il a toujours continué les de-
mi-bains soir & matin, pendant lesquels on lui
faisoit prendre la potion indiquée ci-dessus. On
lui fit aussi faire usage de la ptisanne de cynor-
rhodon. Il passa la nuit suivante sans dormir,

d'Observations. Août 1754. 91

& il rendit un peu d'urine & de sang. On continua toujours à le nourrir avec la crème d'orge & les œufs.

Le malade passa huit jours sans uriner, & il paroît surprenant qu'il ne soit arrivé aucun accident de ceux qui ont coutume de survenir dans les suppressions, comme assoupissement, difficulté de respirer, hydropisie, &c. Enfin le huitième jour au soir, les reins se débouchèrent, & il rendit une quantité prodigieuse d'urine; ce qui le tira pour lors entièrement d'affaire.

L'année suivante, le même malade fut attaqué de nouveau d'une suppression d'urine. Le Médecin qui l'avoit traité dans sa dernière maladie fut appelé, & il le fit saigner quatre fois. Le malade cependant rendoit des urines sanglantes, & en petite quantité. Il prit le demi-bain le soir & le matin, avec les potions apéritives décrites ci-dessus. Il fut purgé avec de la casse, & des lavemens plus forts, auxquels on ajouta le diapalme, parce qu'il alloit plus difficilement à la selle que dans sa dernière maladie. On lui fit faire usage de la ptisane de cynorhodon avec la semence de lin; mais il ne vouloit boire que très-peu, afin de ne pas augmenter l'urine qui ne passoit pas. Sa nourriture fut la même que dans l'autre maladie.

Quoiqu'il ait eu de fréquens hoquets dans le commencement de sa maladie, il n'a cependant vomi que le huitième jour; mais il se trouvoit souvent mal. On lui ordonna alors la poudre suivante :

Prenez

cloportes en poudre, un scrupule,
corail rouge préparé, un demi-gros.

est-diap

Mettez-les en poudre, & prenez cette poudre dans un verre de décoction de pois-chiches rouges.

La suppression continua toujours, & le malade ne rendoit que quelques gouttes d'urine mêlée avec du sang, & le ventre ne se lâchoit pas. Le douzième jour, il rendit beaucoup par les selles ; ce qui lui causa un grand soulagement. On fut obligé de discontinuer le demibain à cause de la foiblesse du malade, & l'on avoit lieu de craindre qu'il ne lui survint quelque défaillance lorsqu'il le prendroit. On le purgea de temps-en-temps avec la casse & le jalap. Il n'avoit pas le ventre tendu, ni aucune marque d'épanchement d'eau, & l'assoupissement n'étoit pas considérable ; il vomissoit cependant des matieres amères. Comme il ne pouvoit conserver les bouillons, on lui fit prendre des gelées de veau & de poulet. Tous les remèdes ont été inutiles, & il mourut le vingt-huitième jour. Ce qui est surprenant, c'est qu'il n'a eu aucun accident considérable. Sur la fin, son ventre étoit un peu tendu.

Consultation pour une affection scorbutique.

IV. La maladie par laquelle nous sommes consultés, nous paroît d'autant plus grave qu'il y a environ vingt ans qu'elle s'est manifestée d'une façon non équivoque, quoiqu'on ait imaginé pendant un certain temps que la malade étoit attaquée de la poitrine ; sans doute pour n'avoir point fait attention aux signes qui démonstroient clairement l'affection scorbutique, & pour avoir pris quelques symptômes de la maladie, pour la maladie elle-même. Ceux qui

se sont ainsi mépris ignoroient apparemment que la maladie dont il s'agit, se maïque de mille façons différentes, qui n'empêchent cependant pas les gens éclairés de la reconnoître. Il y a même tout lieu de croire que les différens accidens, sçavoir, les rhûmes fréquens, les péripneumonies, les lienteries, les rétentions d'urine, les fièvres de différentes espèces, & les douleurs de rhumatismes qui ont tourmenté depuis la maladie, & qui ont empêché M. le Médecin ordinaire de continuer les remèdes appropriés à l'affection scorbutique, il y a lieu, dis-je, de penser que tous ces accidens ont été produits par la même cause.

Il s'agit d'apporter remède à l'état présent de la malade, qui depuis quatre ans spécialement éprouve une douleur de sciastique, & actuellement a une foiblesse si grande dans les extrémités inférieures, qu'elle ne peut marcher ni même se soutenir; en outre, il s'est joint des humeurs crémateuses, aux jambes & aux cuisses, le bas-ventre & les parties supérieures même commencent à s'enfler: tout semble menacer une hydropisie prochaine, d'autant plus que tous les remèdes sagement administrés par M. le Médecin ordinaire, & dont il étoit important d'être instruit, n'ont jusqu'ici paru produire aucun soulagement à la malade. Car il faut peu compter sur les règles qui ont toujours paru périodiquement, la facilité que les parties du sang ont à se défunir, le peu de liaison qu'elles ont entre elles, tout à concouru à les faire paroître régulièrement; d'ailleurs, on observe que la malade a été sujette à des fleurs blanches en différens temps.

Dans ces circonstances, nous proposerions

94 *Recueil périodique*

l'usage d'une pifane faite avec une demi-once de racine de raifort fauvage, & pareille dose de racine de patience dans trois chopines d'eau réduites à pinte, & à laquelle on ajouteroit, après l'avoir paffée, vingt grains de fêl de nître, il faudroit que la malade en bût une pinte tous les jours; il feroit néceffaire qu'elle prit pendant huit jours les bouillons fuivans.

Prenez racine d'aunée, une once; feuilles de fumeterre, de cochlearia, creffon, de chaque une poignée; femence de raifort fauvage, une demi-once; douze écreviffes; une demie livre de rouelle de veau dans fuffifante quantité d'eau pour deux bouillons, dont la malade prendroit un le matin à jeû, & l'autre quatre heures après fon diner. Immédiatement avant chaque bouillon elle prendroit un gros de l'opiate fuivant.

Prenez conferve d'aunée, une demi-once; tartre vitriolé, un gros; rhubarbe, deux gros; jalap, un fcrupule; canelle, un gros, incorporez le tout avec fuffifante quantité de fyrop de Nerprun.

Après huit jours de l'usage des bouillons, & de l'opiate, la malade fera purgée de la façon fuivante.

Prenez racine de petit houx, une once; polipode de chêne, fix gros; feuilles de chicorée fauvage, une poignée; fenné mondé, une once; tartre vitriolé, deux gros; rhubarbe, un gros, avec un bâton de reglifse dans fuffifante quantité d'eau pour réduire à une pinte, que la malade prendra en deux matinées, en trois verres chaque fois, ayant foin de laiffer deux heures d'intervalle entre chaque verre, & de ne boire un bouillon qu'une heure après le fecond.

d'Observations. Août 1754. 95

Elle reprendra ensuite encore pendant huit jours l'usage des bouillons, & de l'opiate susdit, & sera repurgée après de la même manière.

Pendant tout ce temps, la malade ne vivra que de soupes peu mitonnées, de bouillons, de ris au gras, & d'œufs frais, & aura soin de manger quatre ou cinq fois dans la journée peu à chaque fois, pour faciliter la digestion, qui vraisemblablement se fait mal.

Je proposerois aussi de frotter avec des linges chauds, ou avec une liqueur spiritueuse, & de l'eau vulnéraire les parties inférieures de la malade, pour tâcher de ranimer le ton des parties, qui est considérablement affaibli. La malade pourroit aussi user suivant le besoin pour ses gencives d'un gargarisme fait avec deux onces de suc de limon, une once d'esprit de vin camphré, un gros de sel ammoniac, & quatre onces d'eau de plantain.

Si l'enflure diminuoit par les remèdes indiqués, je conseillerois de passer à l'usage d'eaux minérales, analogues, à celles de Forges, s'il est possible d'en avoir dans le pays, dont la malade prendroit pendant quinze jours trois chopines ou deux pintes tous les matins, ayant soin de les rendre purgatives de deux jours l'un, par un paquet ou un demi paquet de sel de seignette, suivant la force des eaux & l'état de la malade : qui pourroit alors manger à son dîner un peu de poulet seulement, ayant soin de prendre tous les jours dans sa première cuillerée de soupe quinze grains de rhubarbe en poudre. Pour lors la malade quitteroit l'usage de la ptisane prescrite, & boiroit seulement l'après-midi quelques verres de limonade.

Si par tous les remèdes proposés la malade

96 *Recueil périodique*

se trouvoit mieux, alors je serois d'avis qu'elle se mit au lait de chèvre, que je préférerois à tout autre dans les circonstances présentes.

Tels sont les remèdes que j'imagine les plus propres pour l'état actuel de la malade, qui par là pourra prévenir les accidens dont elle est menacée. Je m'en rapporte cependant en tout à la prudence & à l'habileté de M. le Médecin ordinaire, qui les pourra modifier suivant les différentes circonstances, si l'on n'aime mieux me faire part de leur effet. B... d. m. p.

La malade a fait usage des remèdes indiqués ci-dessus, & jouit maintenant d'une parfaite santé.

Maladie extraordinaire de la peau arrivée à une Dame dans le Royaume de Naples, & qui a été guérie par les soins de M. Charles Curzio, Médecin de la même Ville.

V. Le 22 Juin 1752, une jeune Dame âgée de dix-sept ans; nommée Patrice Galieri, dont la peau s'étoit endurcie comme l'écorce d'un bois sec & dur, se transporta à l'Hôpital Royal des Incurables de Naples. Les Médecins qui s'y étoient assemblés, affluèrent que cette maladie étoit très-extraordinaire. Cette Dame ne sentoit autre chose qu'une extrême tension & dureté par toute la peau; ce qui l'empêchoit de mouvoir ses membres avec facilité. Cette tension & cette dureté n'étoient cependant pas égales par toutes les parties de son corps. Elles étoient plus sensibles au col, au front, & aux paupières, en sorte qu'elle

ne

ne pouvoit, ni ouvrir ces dernières, ni les fermer entièrement. Les lèvres, la langue, l'abdomen, & la largeur de quatre doigts de la ligne blanche se trouvoient aussi particulièrement affectés de cette maladie. À la vérité, les muscles étoient libres, & les articulations s'étendoient & se fléchissoient à la volonté de la malade. Ainsi ce n'étoit pas le défaut des muscles eux-mêmes qui empêchoit les parties de son corps de faire les mouvemens naturels; mais seulement la dureté & la tension de la peau qui ne cédoit pas au mouvement des muscles.

Si l'on touchoit à la peau, on la trouvoit beaucoup moins chaude que dans l'état naturel; lorsqu'on la pressoit avec l'ongle, la malade disoit qu'elle sentoit une douleur semblable à celle que produiroit le déchirement de la peau. Le pouls étoit profond & lourd, mais le battement en étoit égal & régulier. La respiration étoit libre & nullement interrompue ou forcée: il paroissoit que la digestion se faisoit assez bien, si ce n'étoit qu'après le dîner la malade éprouvoit une plus grande tension & pression dans le ventre. À l'égard des excréments, la matière fécale étoit ordinaire, naturelle & rendue avec facilité; mais l'urine étoit beaucoup plus abondante que la quantité de boisson qu'elle prenoit. Elle étoit chargée de sels: ce qui devoit nécessairement arriver, la transpiration sensible & insensible étant entièrement supprimée, puisqu'il y avoit long-temps que la malade n'avoit sué, quoiqu'elle se fût beaucoup fatiguée & exercée. Elle dormoit tranquillement, & autant de temps que les douleurs qu'elle sentoit en se remuant lui pouvoient permettre.

G

Elle déclara que son mal avoit commencé par le col, qu'il avoit ensuite gagné le visage, & que successivement elle avoit senti sa peau s'endurcir, & se roidir à chaque extrémité de son corps. Elle déclara aussi qu'elle n'avoit jamais eu d'autre incommodité qu'une petite fièvre qu'il l'avoit prise quelques années avant sa maladie: que d'ailleurs elle n'avoit jamais été saisie d'aucune peur, ou agitée de quelque passion violente, mais qu'elle n'avoit jamais eu ses règles.

M. Curzio ordonna d'abord à sa malade de prendre les bains d'eau douce, qui loin de diminuer le mal, ne servirent qu'à l'augmenter & à causer à la malade des convulsions spasmodiques. Le Médecin persuadé que la pesanteur de l'eau contribuoit à ce désordre, lui fit prendre les bains de vapeurs dans son lit même. Cet expédient eut tout l'effet que le Médecin pouvoit en espérer, car la malade commença à suer dès le sixième jour. Ces bains furent continués pendant vingt jours, après lesquels le Médecin fit prendre à la malade le petit lait l'espace de deux ou trois jours de suite. Il passoit assez facilement par la voie des urines; mais quand cela n'arrivoit pas, la malade prenoit des lavemens anodins ou un électuaire de casse. Après toutes ces préparations, le Médecin lui fit tirer du pied une livre de sang. Cependant les bains de vapeurs furent continués pendant quarante jours, & alors on commença à appercevoir quelque mollesse dans la peau des jambes.

Comme le Médecin s'aperçut que l'air froid incommodoit la malade, il la fit transporter dans un lieu où l'atmosphère avoit un degré

égal de chaleur. Il continua à lui faire prendre de temps-en-temps les bains de vapeurs, & lui fit boire à chaque repas une eau antivénérienne, mêlée avec de l'eau commune. Enfin au bout de cinq mois la mollesse de la peau qui avoit commencé par les jambes s'étendit jusqu'aux cuisses, & ensuite jusqu'aux bras. Le Docteur Curzio se détermina alors à donner à la malade des remèdes plus efficaces. Il lui fit prendre par la bouche du mercure bien dépuré, & dépouillé de tout ce qu'il a de plomb. Il l'avoit purgée avec deux onces de casse & une livre de petit lait, & lui avoit fait faire une saignée. Elle prit ainsi le mercure pendant quatre mois, ayant commencé par une dose de cinq grains avec une demie dragme de casse. Elle buvoit par-dessus un verre de décoction de felsepareille, infusée dans de l'eau bouillante, qu'on laissoit ensuite refroidir. Dix jours après, on ajouta un grain de mercure qui fut poussé dans la suite jusqu'au nombre de douze qu'on n'a jamais passé. Pendant que la malade prenoit le mercure, elle demeura toujours dans un lieu où la chaleur étoit égale, & elle faisoit usage de temps-en-temps des bains de vapeurs. Enfin la peau parut molle & flexible, & la malade put se lever, se tenir sur ses pieds, & se servir librement de tous ses membres. Il étoit cependant resté quelques duretés au visage & aux extrémités des lèvres, mais elles ont cessé insensiblement, & la peau s'est relâchée. Il est vrai qu'on observoit au toucher une certaine tension contre nature dans les muscles, sur-tout dans ceux du radius & de l'extrémité de la main. M. Curzio ordonna à la malade de faire un long usage du lait dont elle avoit ressenti de si bons effets.

G ij

100 *Recueil périodique*

Cette observation est tirée d'une dissertation de M. Curzio. Elle est imprimée à Naples, & contient quatre-vingt-trois pages.

Voyez la Gazette littéraire de Florence, n. 22. pag. 346. & suiv.

On demande si cette maladie n'auroit pas quelque rapport avec celle de la nommée Supiot, sur laquelle M. Morand d. m. p. a donné un petit traité historique, & l'on prie en même-temps les personnes qui sont en état de travailler sur ces sortes de matieres, de donner leurs observations sur cette maladie, & de les communiquer au public par la voie de ce Recueil.

OBSERVATIONS.

Sur un lait répandu, & autres fâcheuses suites d'un accouchement.

IV. Une Dame âgée d'environ 36. ans, après avoir déjà souffert deux ou trois accouchemens fâcheux, eu égard à leurs suites, devint grosse en 17... & vers le troisième mois de sa grossesse, fut attaquée d'une fièvre érysipélateuse. On la traita de la manière la plus convenable, & elle accoucha heureusement & à terme le 20 Février 17... quoique cependant elle ait toujours eu une santé bien foible, le cinquième jour de son accouchement, elle fut si fort agitée par la suppression des lochies & du lait, qu'ayant fait venir un Médecin & un Chirurgien, elle fut administrée le matin même. Elle prenoit déjà l'*arcanum duplicatum* (le tartre vitriolé) en ptisane. Mais en place de ce sel, on lui ordonna du nitre, des anodins, des huileux, un régime approprié à la maladie, des

d'Observations, Août 1754. 101

fomentations sur la région hypogastrique, des cordiaux doux à prendre par cuillerées. Ces remèdes & autres semblables soulagerent la malade. Ses lochies coulerent, elle avoit le ventre libre; on la purgea plusieurs fois avec de la manne & de l'huile dans des bouillons. Cependant les sueurs abondantes diminuerent peu à peu, l'appétit revint avec le sommeil, & au milieu du mois de Mars, la malade n'eut plus besoin de Médecin.

Il faut remarquer qu'elle ne fut point saignée à cause de l'abattement total de ses forces, & que depuis six mois, suivant l'observation des plus habiles Chirurgiens, il périssoit beaucoup de femmes en couches par rapport à l'intempérie de l'air qui passoit d'une chaleur excessive à un froid subit, & peut-être aussi par rapport au mauvais régime qu'elles observoient pendant leur grossesse.

Mais quoique la malade parût hors de danger, son lait se répandit insensiblement par tout son corps; la fièvre s'alluma, elle perdit l'appétit, eut des élancemens dans le bas-ventre, des nausées, & une insomnie: en un mot, elle se trouva dans un triste état. On appella le Médecin au commencement du mois de Mai. Il observa outre les accidens susdits une fièvre presque continuelle, mais avec des redoublemens irréguliers. Il fit aussi-tôt saigner la malade deux fois du bras, & une fois du pied. Elle ne se trouva que fort peu soulagée. Elle prit cependant des lavemens pour débarrasser les premières voies de la bile & du lait dont elles étoient engorgées, ainsi que tout son corps. Pendant l'évacuation des selles & des urines, on lui fit prendre une potion purgative de manne & de tamarins par-

G iij

tagée en trois prises, & dans chacune on mit un grain de tartre stibié. La malade évacua par haut & par bas une grande quantité de lait & de bile. On lui prescrivit un régime très-moderé, peu de nourriture, des lavemens, des potions, des apozèmes avec du syrop violat. On la purgea une seconde fois avec une pinte d'eau minérale, pour quatre verres, composée de deux grains de tartre stibié & de la manne. Elle rendit par haut une bile verte, & l'évacuation par bas fut aussi abondante que la première fois.

Depuis son accouchement, ce ne fut que par l'abondance des selles qu'elle sentit diminuer la pesanteur de son corps. Mais pendant tous ces traitemens, des hémorrhoides lui survinrent la nuit même du jour de sa dernière purgation, & le jour suivant on lui appliqua à l'anus des sang-sues. Elle en fut un peu soulagée, mais elle sentoît toujours de la douleur, principalement dans le bas-ventre; elle ne respiroit de temps à autre que très-difficilement, avoit continuellement la fièvre, étoit sans appétit, ne pouvoit dormir, & maigrissoit de jour en jour. Il y avoit des embarras dans les viscères du bas-ventre, tels que le foie, le mésentère, la rate, & autres, & peut-être enfin quelques abcès: ce qui obligea le 26 Mai de lui donner pour boisson ordinaire les eaux de Passy, à la quantité de trois chopines par jour. On cessa les apozèmes (dont elle avoit fait usage pendant 14 jours & plus) de crainte de fatiguer davantage l'estomac déjà affoibli. Quant au régime, il fut toujours le même, c'est-à-dire, très-régulier. Le grand nombre des symptômes, qui depuis trois mois tourmentoient cette Dame, la

d'Observations. Août 1754. 103
 détermina à demander une consultation de Médecins. Elle se fit le 27 Mai, tout ce qui avoit été fait jusqu'alors fut approuvé. On y ajouta le bol suivant que la Dame prit à jeun tous les matins.

27 safran de Mars préparé à la rosée de
 Mai, gr. x
 extrait de creffon, gr. vi
 aloës, gr. ii
 quantité suffisante de syrop de cinq
 racines,
 faites-en un bol suivant l'Art.

Elle buvoit par-dessus de l'eau de Passi depurée, qui pour lors étoit sa boisson ordinaire, & prit des lavemens, afin que les matieres stercorales pussent s'évacuer en même-temps que les urines; jusques-là, le lait ne séjournoit spécialement dans aucune partie, quoique toutes les glandes du bas-ventre en fussent attaquées, ainsi que tout le corps. Mais on présuma que la maladie seroit chronique. Le 28 Mai, la Dame prit le matin un bol, & but par-dessus un verre d'eau de Passi qui étoit toujours sa boisson ordinaire. Elle n'avoit encore pris que quatre bols, & quoiqu'elle n'en fût point fatiguée, le premier Juin, on lui en interdit l'usage à cause du retour de ses règles, pour le lui faire continuer, lorsqu'elles cesseroient; ce qu'elle fit. Mais des élancemens dans le bas-ventre, & sur-tout des douleurs de poitrine furent cause que l'usage du bol fut interrompu par intervalles. Elle prit toujours les mêmes lavemens, & les eaux de Passi. On la purgea avec du sel polychreste, & un ou deux grains d'émétique. Les selles furent assez abondantes, & d'une odeur très fétide. On la traita ainsi alternativement

G iij

jusqu'au 23 Juin qu'on lui ordonna de prendre le bol susdit, y ajoutant un grain d'extrait d'aloës, & lui faisant boire par-dessus un verre ou deux d'armoïse infusée en forme de thé. On mit de l'armoïse dans ses lavemens ordinaires, & sa boisson étoit toujours de l'eau de Passi dépurée. Le soir on lui donnoit à prendre deux grains de pilules de cynoglosse pour adoucir l'humeur devenue caustique, & par son séjour, & par l'aigreur que le lait avoit contractée; pour relâcher les fibres irritées & faire cesser leur éretisme, & enfin pour évacuer peu à peu, & sans irritation l'humeur qui devoit nécessairement l'être.

On lui prescrivait une diète rigoureuse, car elle avoit une fièvre lente & erratique, & l'appétit & le sommeil ne revenoient qu'avec bien de la peine. Les mêmes douleurs continuoient dans le bas-ventre, causées par la tension des parties, & on craignoit quelqu'abcès ou dans le foie, ou dans le mésentère; & depuis l'accouchement la malade maigrissoit de jour en jour. Ses règles revinrent le 26 Juin. On cessa les remèdes ci-dessus, jusqu'à ce que les règles fussent passées. Elle prit néanmoins toujours des lavemens avec de l'armoïse, & but de l'eau d'armoïse, de l'eau de Passi purifiée, toutes choses qui provoquent le flux menstruel. Cependant les règles coulerent à peine, excepté les deux premiers jours, & sans que la Dame reçût du soulagement; ce qui fit que le 2 Juillet elle évacua par haut & par bas une grande quantité de lait & de bile d'une fétidité insupportable. Et le lendemain, on lui donna des lavemens plus fréquemment répétés. Mais comme la tension & la douleur persévéroient dans tout le bas-

d'Observations. Août 1754. 105

ventre spécialement, & par affinité autour de la poitrine, on fit une consultation le 5 du même mois. On conclut unanimement qu'il falloit faire une saignée du pied, & donner des lavemens pour rendre le ventre libre; qu'elle devoit prendre une potion émético-purgative, & faire usage le matin, pendant quelques jours, des eaux de Cranfac, à la dose de deux pintes, au lieu des eaux de Passy, prescrivant toujours un régime approprié. Car jusqu'alors il n'avoit presque point été question de sommeil, ni d'appétit; mais la fièvre prenoit de nouvelles forces, la tension & la douleur continuoient dans le bas-ventre, & étoient accompagnées de battemens & d'élanccemens, sur-tout vers la région du foie, & tout le corps tomboit de plus en plus dans l'amaigrissement. Elle fut donc saignée du pied le même jour, & le lendemain 6 Juillet son état se trouva presque le même: il y avoit toujours une *intempérie chaude de viscères* selon l'idée des anciens; c'est pourquoi on lui donna les mêmes anodins que ci-dessus, & le 9. elle but pour potion émético-purgative deux pintes des eaux de Cranfac; dans la première, on avoit fait fondre une once de sel de seignette pour rendre les selles plus copieuses. Ce qui réussit: car elle commença par rendre beaucoup de matière bilieuse & elle en fut soulagée. Le jour suivant elle prit une pareille dose des mêmes eaux minérales, mais sans sel; & l'évacuation fut moins abondante, & toujours de matières laiteuses & bilieuses en même-temps. Le troisième jour, on mit du sel dans les derniers verres, parce que les premiers avoient occasionné des tranchées, sans presque aucune évacuation. Le sel en causa une plus abondante,

mais accompagnée de coliques ; ce qui obligea le quatrième jour de faire prendre à la Dame, seulement dans les trois premiers verres d'eau de Cranfac, six gros de sel de seignette. Il s'ensuivit une pareille évacuation assez copieuse. Comme le cinquième jour il survint tout à coup une toux, une foiblesse de poitrine, & une difficulté de respirer, elle ne but point d'eau minérale. Mais le ventre étoit pareillement libre, au moyen des lavemens. Le sommeil ne revenoit cependant pas encore, elle sentoît toujours de vives ardeurs dans le bas-ventre, & la fièvre continuoît toujours avec ses inégalités. Mais l'appétit commençoit à se réveiller. On lui ordonna pour le soir de la crème de ris pour la poitrine, de l'eau de lin avec une infusion de pied de chat pour calmer l'ardeur de l'urine, & pour appaiser la toux. Le 13 Juillet, mêmes médicamens, même régime, des lavemens trois fois le jour, afin que la matière bilieuse qui couloit, s'évacuât encore plus librement ; & pour ranimer & fortifier davantage la poitrine, on lui prescrivit les bouillons suivans.

℥	Veau,	℔ ss
	orge battu,	3j.
	feuilles de pulmon.	
	lierre terrestre,	
	buglossé,	
	scolopendre de chacune une pincée ;	
	faites-en deux bouillons, un pour le ma-	
	tin & l'autre pour le soir.	

On lui donna souvent à boire d'une légère décoction de fleurs de mauve, ou de bouillon blanc, ou de lin. Des potions huileuses faites de syrop de ruisilage & d'huile d'amandes douces, avec un régime pectoral & approprié.

d'Observations. Août 1754. 107

Le 14 du même mois, elle se sentit mieux, au moyen des bouillons ordonnés; mais quoique plus tranquille, elle ne dormoit point, & avoit toujours la toux, & les ardeurs de bas-ventre. On lui prescrivit pour le soir le bol suivant.

27.	Pilules de cynoglosse	gr. ij
	gomme arabique,	gr. xx.
	quantité suffisante de syrop de lierre terrestre.	

Et dans chaque bouillon pectoral, on mit douze grains de gomme arabique pour calmer la toux, & la chaleur du bas-ventre; faisant observer exactement à la malade ce qui a été dit ci-dessus, c'est-à-dire, lui faisant prendre trois lavemens dans un jour, pour tenir le ventre libre. Car elle sentoit souvent des coliques, & on voyoit dans les excréments des filamens huileux & séreux. Le 15 Juillet, le bol & les bouillons apaisèrent la toux. Mais la malade étoit toujours fatiguée de la même insomnie pendant la nuit, & des mêmes ardeurs de bas-ventre. On lui ordonna en conséquence pour le soir trois grains de pilules de cynoglosse sans gomme. Elle prenoit de la gomme arabique, pendant le jour, de temps-en-temps dans ses bouillons & ptisanes. Elle faisoit cependant usage des mêmes médicamens, & l'évacuation des selles & des urines étoit la même, & avec quelque soulagement, quoique cependant les symptômes fussent presque les mêmes que ceux que nous avons rapportés plus haut. Le 16 du même mois, les trois grains de pilules de cynoglosse lui firent passer une nuit un peu plus tranquille, & elle continua les mêmes remèdes & le même régime. Car quoique la toux & la

difficulté de respirer diminuassent peu à peu ; elle avoit toujours les mêmes ardeurs d'entrailles. Le 17, on lui donna quatre grains des mêmes pilules pour calmer son insomnie. Le 18, la toux s'appaisa, mais sur le soir, la Dame fut attaquée tout à coup de douleurs de tête très-violentes, ce qui fit qu'on ne lui donna point de pilules le soir. Elle prit les mêmes lavemens, & garda le même régime ; la digestion se fit mieux ; elle eut plus de repos pendant la nuit, sa douleur de tête étant diminuée. Le 19, les Médecins s'assemblerent, & conclurent qu'en continuant toujours l'usage des lavemens pour faciliter les selles, & faire évacuer les humeurs aigries & inépuisables depuis cinq mois, il falloit donner à la malade sur les cinq heures le bouillon pectoral ci-dessus ; & le lendemain 20 du mois au matin, les eaux de Cranfac à la quantité de deux pintes avec une once de sel de seignette, avant que les règles revinssent ; mais que le soir elle ne prendroit pas les pilules de cynoglossé de peur d'arrêter les évacuations, qui seules étoient le fondement de quelque espérance. La malade en effet alla par haut & par bas, & même assez abondamment ; & le soir elle prit un bouillon béchique, & garda le même régime. Le 21, autre évacuation copieuse, peu de sommeil, même régime. Le 22, elle but une égale quantité d'eaux de Cranfac, & prit le même bouillon pectoral. Mais la toux & l'insomnie ne lui permirent aucune tranquillité pendant la nuit. Le même jour le soir les règles revinrent après plusieurs selles abondantes. On fit cesser l'usage des eaux de Cranfac, & on ordonna des adoucissans avec des lavemens, & des pilules de cynoglossé pour le len-

d'Observations. Août 1754. 109

demain, deux bouillons pectoraux, toujours un régime exact: car ce devoit être de l'évacuation périodique de ses règles qu'on devoit attendre en partie la guérison de cette Dame. La première fois l'usage des eaux de Cranfac pendant quatre jours avoit procuré des selles abondantes, ce qui déterminâ à en user une seconde fois pendant trois jours, & elles eurent le même effet; mais les règles ne parurent qu'à peine, quoique la Malade plongeât ses pieds dans l'eau tiède. C'est pourquoi on lui donna pareillement à prendre le 28 Juillet pour la troisième fois les eaux de Cranfac, dont l'usage avoit été interrompu depuis le 22, à cause des règles; les suites furent un vomissement abondant, & des selles copieuses, mais qui n'occasionnerent qu'un foible soulagement. Le jour suivant, encore les eaux de Cranfac, & le même régime, parce qu'il n'étoit pas question de flux menstruel, & comme la poitrine étoit rétablie, & les symptômes diminués, on cessa les bouillons béchiques, & on continua les mêmes lavemens avec assez de succès. Dans les deux ou trois premiers verres d'eau de Cranfac, on mettoit deux gros de sel polychreste; autrement les eaux ne passoient ni par les selles, ni par les urines.

Les 30 & 31 Juillet, on fit encore usage des mêmes eaux, & l'évacuation fut la même.

Le premier Août, jour où l'on fit cesser les eaux de Cranfac, quoique l'évacuation eût été abondante, néanmoins il étoit resté des élancemens douloureux dans la région du foie, autour des fausses côtes; & cependant l'appétit, & le sommeil commençoient à revenir, mais le sommeil plus rarement, & la malade se trouvoit mieux: toutefois elle n'étoit pas sans fièvre, ni sans inquiétude d'esprit.

Mais le 2 Août sur le soir, on rejetta tout à fait les eaux de Cransac, à cause d'une nuit fâcheuse occasionnée par une indigestion. Ainsi on lui prescrivit plus exactement des lavemens, des alimens choisis & de facile digestion, lui défendant l'usage de la viande le soir. On avoit en vue de prévenir toute rechûte, dont le principal remède, surtout dans les maladies chroniques, consiste dans les alimens.

Le 3 Août comme la malade avoit eu une insomnie toute la nuit, & tout le jour des élancemens accompagnés d'ardeurs vers la région du foie, & dans le bas-ventre, avec une vive inquiétude d'esprit, on essaya de lui faire prendre le soir un demi-bain simple & tiède; elle en reçut quelque soulagement, & le lendemain 4. au matin, elle en prit un second, avec des lavemens anodins; les deux jours suivans même bain, avec des herbes émollientes. Le 7. Août, la même chose; & parce qu'elle n'avoit joui d'aucune tranquillité pendant la nuit, elle prit le soir quatre grains de pilules de cynoglosse, gardant toujours un régime exact, pour éviter toute indigestion, qui ne pouvoit qu'être très-nuisible. Les lavemens occasionnèrent des selles, & la malade se promena & sortit. Malgré les pilules la nuit ne fut guères plus tranquille; mais enfin la malade commençoit à mieux aller; les élancemens dans le bas-ventre étoient moins vifs, quoiqu'ils durassent toujours. La fièvre cessa peu à peu, l'appétit revint, la respiration fut plus libre, & l'on espéra beaucoup des bains. C'est pourquoi on lui avoit donné des pilules le 7 au soir, & le lendemain matin elle prit un bain, se promena modérément, & garda son régime ordinaire. Les bains lui furent

d'Observations. Août 1754. III.

favorables, aussi bien que les pilules, dont elle prit chaque jour cinq ou six grains depuis le 3 Août, jusqu'au 8 qu'étant hors de danger, elle congédia son Médecin, qui lui prescrivit de continuer les bains jusqu'au retour de ses règles; de prendre le soir par intervalles des pilules de cynoglosse, pour provoquer le sommeil, de garder toujours un régime convenable, & d'aller à la campagne pour rétablir entièrement ses forces.

Mais le 18 du même mois il fallut rappeler les Médecins, qui trouverent la malade dans un triste état. Elle avoit eu la veille des élancemens autour du foie, dans tout le bas-ventre, & partout le corps, cette rechûte vint peut-être des pilules qui lui avoient été ordonnées, à l'insçu du Médecin, & qui, comme on le rapporta, avoient occasionné une évacuation très-abondante, & très-fétide; & peut-être aussi du reflux d'une matière purulente dans le sang, ce qui est d'un très-mauvais présage. Quoi qu'il en fût, les Médecins appelés, après avoir bien examiné toutes choses, voyant des douleurs & des inquiétudes partout le corps, une fièvre qu'ils ne jugerent que symptomatique, une toux sèche, un engourdissement dans les pieds & dans les bras, une insomnie, les règles sur le point de couler, firent faire sur le champ une saignée du bras, & le lendemain, une saignée du pied, ordonnant pour boisson des bouillons pectoraux, des potions huileuses & pectorales; & pour lavemens les anodins dont il a été parlé ci-dessus, avec de l'huile, & une diète adoucissante. Les saignées causerent le retour des règles le 19 Août; ainsi on prescrivit seulement, comme à l'ordinaire, les potions anodines huileuses &

T 12 *Recueil périodique*

béchiqes ; & les symptômes se calmerent ; mais non sans fièvre. Les douleurs avec des élancements qui affectoient auparavant tout le bas-ventre , attaquèrent le foie , surtout depuis le mois d'Août ; ainsi il y avoit à craindre un abcès dans ce viscère. Par rapport aux symptômes du 11 Septembre , accompagnés de fièvre , d'insomnie , & de manque d'appétit ; la malade fut purgée le 12 avec de l'huile & de la manne , à peine se fit-il quelqu'évacuation ; on la purgea une seconde fois le 14 , & elle alla copieusement par haut & par bas ; le ventre s'étoit tenu jusqu'alors dans une tension considérable ; la Dame fut soulagée , mais non pas guérie ; car les symptômes continuoient presque toujours les mêmes. Le 15 Septembre on lui conseilla les pilules de stahl. Les Médecins ignoroient qu'elle en avoit fait usage pendant cinq jours sans aucun soulagement ; elle devoit en prendre deux après le retour de ses règles qu'elle attendoit alors ; on lui recommandoit toujours un régime très-exact. Elle prit ces pilules à dîner dans la soupe pendant quelque jours , jusqu'à ce qu'elle eût le ventre libre. Jusques-là rien n'avoit fait un meilleur effet que l'huile avec des purgatifs doux. Le 18 Septembre la Malade alla à la campagne , & devoit faire usage de potions huileuses , & d'une diète convenable. De retour à Paris , vers le milieu d'Octobre , voyant que sa santé n'étoit pas meilleure , elle ne voulut plus entendre parler d'aucun remède. Cependant sur la fin du même mois elle fit usage de l'emplâtre de l'Abbé Pipon , * elle en

* Cette emplâtre de l'Abbé Pipon est composée de cire jaune , de poix noire , de graisse de porc , & d'huile d'olives.

prit

d'Observations. Août 1754. 113

prit intérieurement en forme de pilules, jusqu'à un demi gros; elle s'en appliqua extérieurement; elle fut soulagée, le ventre devint assez libre, l'appetit se reveilla, le sommeil revint; mais de temps en temps la région du foye étoit douloureuse. La Malade fut purgée légèrement par intervalles dans le mois de Janvier, temps qui fut jugé le plus propre pour cela; quoiqu'elle eût encore une santé bien foible; l'emplâtre attira au dehors une sérosité, & la Dame sentoît des démangeaisons à la peau; ce même emplâtre lui relacha le ventre, les choses se passèrent ainsi au mois de Janvier 17...

Elle s'est servie pareillement de la même emplâtre pour la tête, & le gardoit jour & nuit, elle la prenoit de temps en temps en forme de pilules; les choses étoient en cet état, depuis un an qu'elle étoit accouchée. Elle sentoît encore quelque légère douleur vers de la région du foye. Mais cette partie désenfla peu à peu, la Malade observa pendant long-temps, que toutes les fois qu'elle ne faisoit point usage de l'emplâtre, elle étoit bien plus mal, & qu'au contraire elle se trouvoit soulagée lorsqu'elle en appliquoit sur la région du foye & à la tête. Ainsi l'appetit, le sommeil, l'exercice, les sécrétions, tout alloit au mieux: de temps en temps l'emplâtre excitoit des sueurs légères & salutaires, & sur la fin de Février, il n'y avoit ni pustules, ni démangeaisons à la peau comme auparavant. Dans les mois de Mars & d'Avril la Malade eut des intervalles de douleurs, pour avoir interrompu l'usage des bols de l'emplâtre de l'Abbé Pipon. C'est pourquoi on la réitera intérieurement & extérieurement. Elle fut ré-purgée au mois de Mai, prit le lait d'ânesse,

H

& garda un régime régulier. Mais comme les règles revinrent au temps marqué, & que sa santé fut meilleure, elle cessa les purgations & le lait; mais elle usa toujours de régime, & de la même emplâtre. Elle se portoit mieux au commencement de Juin 17... mais dans ce même mois la fièvre revint. On la saigna, on la purgea deux fois, & on lui donna les eaux de forges, on y jettoit pour les trois premiers verres, trois gros de sel de la rochelle, elle en but d'abord une pinte, & ensuite par degrés on lui en donna jusqu'à deux. A peine ces eaux passoient-elles, malgré le sel de la rochelle. C'est pourquoi le premier juillet elle prit le soir de la casse cuite depuis deux gros jusqu'à une demi-once; les selles & les urines en devinrent plus fibres, ce qui lui procura du soulagement. Les eaux de forges furent continuées depuis le 27 Juin, jusqu'au 4 Juillet, & elle guérit enfin.

On consulta le célèbre Boerrhaave, dont voici la réponse datée à Leyde du 13 Août 17...

« J'ai examiné attentivement la description
 « qui m'a été faite de la maladie de Madame ***,
 « & j'ai conclu que c'étoit une véritable cachexie
 « causée par la crudité des humeurs, laquelle
 « crudité vient du peu d'action des viscères, de la
 « pauvreté du sang, du relâchement des fibres,
 « de la faiblesse du système nerveux, & de sa
 « trop grande facilité à être ébranlé.

« Sans doute il y a à craindre que cette Dame
 « ne tombe dans une éthisie fâcheuse, à moins
 « que l'art ne prévienne ce malheur promptement,
 « avant la fin de l'été. Comme au moyen
 « de tant & de si puissans évacuans, la matière a
 « été assez épuisée, il me paroît qu'il ne reste
 « plus qu'à rétablir les forces d'un corps tendre
 « & si affoibli.

d'Observations. Août 1754. 115

» Ce qui se fera, si sur les sept heures du matin
 » la Malade à son réveil, avant que de rien
 » prendre, se fait frotter pendant un quart-
 » d'heure les parties molles du bas ventre avec
 » des morceaux de gros drap.

» Cela fait : qu'elle prenne trois pilules....
 en voici la recette.

℞ safran très-choisi,	gr. xv.
curcume,	℥ss
maftich,	℥j
myrrhe,	℥jss
opoponax,	℥j
rhubarbe,	℥ss
sel polychresté,	℥j
thérébentine,	gr. xv.

Mélez : faites des pilules chacune de trois grains.

» Qu'elle boive par dessus ces pilules une
 » once de ce vin.

℞ écorces de capres,	℥j
cannelle,	℥ij
tamarisc,	℥j
bois d'aloës,	℥ss
fantal citrin,	℥iv.
limaille d'acier nouvelle,	℥xiv.
racines de benoîte,	℥ijj
quatre semences chaudes mi- neures, aa	℥ijss

Mélez : faites une poudre fine,
 prenez vin du rhin, ℥v.

Faites suivant l'art un vin médiécal.

» Qu'elle reste tranquille dans son lit pendant
 » une demi-heure, ensuite qu'elle prenne une
 » prise de chocolat ; qu'elle se leve, & se
 » promene en voiture dans la campagne pen-

H ij

116 Recueil périodique

» dant l'espace d'une demie-heure. A midi
 » qu'elle prenne encore trois des mêmes pilu-
 » les, & une once du même vin. A une heure
 » qu'on lui donne pour son dîner une soupe
 » faite d'un bouillon à la viande, & aux her-
 » bes, & de pain (*bis cocto*) ; ou des légumes
 » & de la viande rôtie ; qu'elle prenne pour sa
 » boisson ordinaire du lait coupé avec une égale
 » quantité d'eau ; qu'elle termine son dîner par
 » un petit verre de vin de canarie. Elle peut se
 » reposer un peu, & même dormir, après son
 » dîner ; & quand la digestion sera presque faite
 » entre les 4 & 5 heures du soir, qu'elle fasse
 » en voiture la même promenade que le matin ;
 » & à cinq heures qu'elle prenne encore un peu
 » de chocolat. Qu'elle mange à 8 heures une
 » soupe faite d'un bouillon au veau cuit avec du
 » ris, & de pain rôti. Qu'elle termine pareille-
 » ment son souper par un petit verre de vin de
 » canarie. Qu'elle se couche à neuf heures, &
 » dorme jusqu'à six heures du matin, si cela se
 » peut. Si une toux fâcheuse l'empêche de re-
 » poser, il faudra en appaiser la violence par
 » des calmans, & par des narcotiques, si une
 » trop vive irritation agite la poitrine.

» Il faut observer très-exactement toutes ces
 » choses, si l'on veut rétablir les forces *vitales*,
 » qui sont présentement si affoiblies. Mais com-
 » me la maladie est invétérée & opiniâtre, il
 » faut du temps & de la constance, avant que
 » de pouvoir statuer rien de certain sur l'évé-
 » nement. Ainsi il faut suivre pendant deux
 » mois entiers la méthode que je donne, pour
 » détruire la maladie jusque dans sa racine.

» Mais j'avertis encore de se donner bien de
 » garde de prendre pendant ce temps-là des

d'Observations. Août 1754. 117
 » évacuans , qui épuisent les forces , & trou-
 » vent l'action des nerfs.

OBSERVATION

*Sur une Fièvre putride inflammatoire sur-
 venue à une suppression subite de Régles.*

VII. Une fille âgée de 15 ans avoit les pâles couleurs depuis quelques mois. Ses règles parurent pour la première fois le 4 Juin 17... & coulerent pendant deux jours entiers. Le 6 elles s'arrêtèrent , & elle fut attaquée tout à coup de la fièvre. Le 7 on la saigna deux fois du bras. On lui donna des lavemens & des potions béchiques. La fièvre devint plus forte ; elle étoit putride & inflammatoire , le bas - ventre étoit dans une tension excessive & douloureuse. La malade fut saignée du pied le 8 , & son ventre qui jusqu'alors avoit été extrêmement resserré se lâcha , sans que les symptômes diminuassent. Elle but continuellement de l'eau de nître , des potions béchiques , & adoucissantes , des bouillons légers , sans aucun soulagement. Le quatrième jour depuis sa maladie on lui fit deux saignées du bras : son sang étoit toujours fort coeneux. On lui appliqua sur le bas-ventre des fomentations ; & elle rendit, sans en être soulagée, un ver long & vivant. Malgré les lavemens , les potions & les fomentations , la fièvre augmentoit toujours : il se fit même une évacuation bilieuse , dont elle ne se trouva pas mieux. Le 10 du même mois de Juin elle tomba dans le délire , les symptômes augmentèrent , & on remit au lendemain , par rapport au flux de

H iij

ventre, la saignée qu'on s'étoit proposé de lui faire le jour même : elle fit exactement usage trois ou quatre fois dans la journée de lavemens émolliens avec de l'huile ou du beurre, aussi-bien que des fomentations & des potions anodines sulfites : à scavoir d'huile d'amandes douces, d'eau d'orge, de potions béchiques, &c. Le 12 les symptômes devinrent encore plus violens, le ventre étoit fort tendu : elle avoit une grande difficulté de respirer, l'ardeur de la fièvre étoit extrême, le pouls inégal, & l'on conclut à une sixième saignée du bras. Le sang n'avoit rien perdu de sa qualité inflammatoire. On employa les mêmes remèdes qu'auparavant. Le bas-ventre devint moins tendu ; mais la poitrine fut plus affectée, la toux plus fréquente, & la respiration plus gênée : les crachats étoient légèrement teints de sang. Les symptômes diminuèrent au moyen des anodins, & béchiques sulfites ; & quoique la fièvre fût au même degré jusqu'au 16, c'est-à-dire jusqu'au onzième jour depuis la maladie, avec quelque diminution, néanmoins par intervalle, on saigna la malade du bras pour la septième fois, & son sang étoit toujours inflammatoire. Cependant le ventre étoit libre, & à cause de la difficulté de respirer, elle fit continuellement usage des remèdes dont on a parlé ci-dessus, de looch blanc, de potions pectorales, de bouillons, &c. Comme après cette septième saignée, l'expectoration se faisoit difficilement, que les crachats étoient teints de sang, & la respiration toujours aussi peu libre, on craignit que la maladie d'aiguë ne devint chronique. C'est pourquoi, après une mûre consultation, les Médecins, pour procurer l'évacuation de

d'Observations. Août 1754. 119
l'humeur, ordonnerent le 17 cette legere pur-
gation.

27	Moelle de casse nouvellement	
	tirée,	3j
	manne calabre,	3jss
	syrop de violettes,	3j
	eau de fleurs d'oranges,	3ss

Faites, suivant l'art une potion pour deux
prises : entre ces deux prises il faut prendre un
bouillon,

La malade sentit quelque soulagement de
cette purgation. Son ventre fut autant libre,
que la nature le demandoit. Elle buvoit con-
tinuellement; & pour calmer sa toux elle pre-
noit alternativement du bouillon, du looch avec
le syrop d'orgeat, de l'infusion de bouillon blanc,
avec six grains de nitre dans une pinte d'eau;
& par intervalles de l'huile d'amandes douces.
Elle évacua; mais la fièvre continuoit, & de-
vint plus forte le soir, & pendant toute la nuit.
Le 18 on lui donna de grand matin un lave-
ment, qui procura une évacuation abondante
& bilieuse, quoique le ventre & la poitrine
fussent douloureux. Il n'y avoit plus alors de
crachement de sang: la fièvre de temps en
temps n'étoit pas si violente; mais la malade
sensoit de la douleur au bas-ventre, du côté
gauche. Elle fit usage des remèdes susdits, & le
matin elle prit le bol suivant.

27	blanc de baleine,	3ss
	corne de cerf philosophiquement	
	préparée,	
	succin,	aa gr. xv.
	kermes,	gr. j
	syrop d'herbe au chantre,	q. s.

Faites deux bols, l'un pour neuf-heures, &
l'autre pour une heure après midi.

120 *Récueil périodique*

La malade but par-dessus ce bol plusieurs verres d'un apozème de fleurs de bouillon blanc, tussilage & de coquelicoc. Elle ne prit point le second bol ; mais le soir elle but par cuillerées de l'infusion d'une tête de pavot blanc avec des apozèmes, & des bouillons, & prit un lavement pour calmer ses douleurs de ventre, & passer une meilleure nuit. Ce jour là, qui étoit le treizième de la maladie, les symptômes augmentèrent en nombre & en violence. Mais le soir ils s'adoucirent, après une évacuation assez abondante, & la malade eut la nuit un peu plus de repos. Le lendemain elle prit un lavement à huit-heures du matin, d'où s'ensuivit une évacuation assez abondante. On lui ordonna les deux prises suivantes.

27 huile d'amandes douces tirée sans
feu, ℥ij
kermès minéral, gr. ff.

Elle en prit une à neuf-heures ; & l'autre à une heure après midi ; & toujours des potions pectorales & des bouillons. La fièvre & les symptômes s'apaisèrent ; elle alla plusieurs fois par bas sans douleur, & l'infusion de tête de pavot qu'elle avoit prise pendant la nuit précédente provoqua le sommeil. On cessa l'usage de l'eau d'orge, & du looch dont la malade étoit dégoûtée. Mais elle continua celui des bouillons, & d'une légère infusion de verbas-cum ou bouillon blanc. Elle prit le soir un lavement d'eau de lin & de beurre, & à l'heure du sommeil deux cuillerées d'eau de pavot. Elle avoit été tout le jour plus tranquille à tous égards qu'à l'ordinaire ; mais le soir elle souffrit beaucoup, & la fièvre étoit plus violente.

Le quinzisième jour de la maladie, quoiqu'

d'Observations. Août 1754. 121

les deux cuillerées du susdit narcotique eussent procuré de temps en temps quelque repos pendant la nuit, le matin, la fièvre étoit ardente & accompagnée de douleurs de ventre très-vives. La malade prit sur les sept heures un lavement avec de l'eau de lin & du beurre; dont l'effet fut une évacuation bilieuse, & une moindre tension du bas-ventre. De trois en trois heures elle but de l'apozème des fleurs susdites, auquel on ajouta par prise un demi-grain de kermès. Son dégoût pour l'eau d'orge étoit passé elle en but : mais elle ne voulut plus d'huile. Elle prit alternativement de la décoction de verbasum, & des bouillons. On avoit résolu de lui appliquer des topiques d'herbes émollientes & de baume tranquille : mais elle les refusa à cause de leur odeur. Toute la journée fut très-fâcheuse, par rapport à la fièvre, à la difficulté de respirer, & aux douleurs dans le bas-ventre, quoique les urines passassent assez bien, & que le ventre se fût relâché au moyen d'un lavement pris à six heures. On lui donna à onze heures du pavot, & la nuit fut plus tranquille.

Le seizième jour on la purgea de la même manière, ajoutant à chacune des deux prises un grain de kermès. L'évacuation fut abondante, & accompagnée de soulagement, les matières que la malade rendit étoient visqueuses, grumelées, bilieuses, fort colorées; d'où il s'ensuivit plus de liberté de poitrine, & quelque relâchement du bas-ventre. Toutefois la fièvre existoit toujours, quoique moins forte. Mais parce que les fesses étoient devenues douloureuses presque depuis le commencement de la maladie, on continua l'usage du blanc raisin,

ou de l'onguent rosat. Jusques-là la nature com-
mença à seconder les efforts de l'art. La nuit fut
tranquille, & il y eut un peu de sommeil. En
conséquence le dixseptième jour on continua
l'usage du lavement ordinaire, de l'apozème
avec un demi-grain de kermès, dont la malade
but quatre verres dans le jour; des bouillons,
des potions susdites, & de l'eau d'orge. Le ven-
tre se relâcha, la respiration devint plus libre,
la fièvre s'apaisa, les maux de ventre se cal-
merent, quoique la douleur causée par le séjour
au lit durât toujours, malgré l'onguent rosat,
& une diète très-exacte. Le soir on lui donna
un lavement, qui fit cesser les douleurs erratiques
du bas-ventre, en procurant une légère évacua-
tion d'humeurs bilieuses. A l'heure du sommeil,
on prit le narcotique ordinaire, la nuit fut tout
à fait tranquille, & la malade reposa douce-
ment jusqu'à cinq heures, que sa toux revint.

C'est pourquoi le 18 au matin on lui donna
un lavement qui la fit évacuer: elle prit quatre
verres de l'apozème, sans eau de fleurs d'oran-
ges, pour laquelle elle avoit du dégoût; du
sioch blanc par cuillerées, les mêmes potions &
les mêmes bouillons, qu'elle avaloit avec goût,
& de temps en temps de l'eau d'orge. On vou-
loit calmer la toux, faire cesser les douleurs
du bas-ventre qui revenoient par intervalles,
& la fièvre qui diminueoit quelquefois, quoi-
qu'elle fut continuelle. La malade n'avoit plus
rendu de ver depuis le quatrième jour de sa
maladie, comme il a été dit. Mais elle sentoit
autour du coxis une douleur vive & sans relâche,
quoique les urines fussent abondantes, & que
l'on continuât l'onguent rosat.

Il faut remarquer qu'on ne pouvoit lui don-

d'Observations. Août 1754. 123

ner les lavemens qu'avec peine, à cause de la douleur qu'elle sentoît aux deux côtés du bas-ventre depuis le commencement de sa maladie. L'expectoration n'étoit plus teinte de sang ; pendant le jour elle eut des intervalles de repos, elle évacua par les selles & par les urines. Mais comme elle avoit touffé une partie de la nuit, elle prit dès cinq heures du matin dans un bouillon chaud un scrupule de blanc de baleine. On lui avoit donné auparavant son lavement ordinaire. Elle vomit le blanc de baleine, & le lavement lui lâcha le ventre. A l'heure du sommeil on lui donna à prendre deux onces de pavot, après avoir pris sur les 8 heures & vomi sur le champ un demi-scrupule de blanc de baleine delayé dans deux onces d'huile. Ainsi cette journée fut très-fâcheuse par le retour des mêmes symptômes, quoiqu'ils fussent moins violens.

La nuit fut néanmoins assez tranquille ; & le dix-neuvième jour on donna à la malade la purgation suivante, observant de lui faire prendre en deux prises, avec un bouillon dans l'intervalle.

℥ moelle de casse,	℥j
manne calabre,	℥i℥
syrop de pommes composé,	℥j
kermès minéral,	gr. ij
eau de fleurs d'orange,	℥℥

Elle reçut du soulagement, évacua six ou sept fois, but beaucoup, & put se mettre sur le côté droit ; mais elle étoit encore bien foible. Au lieu de blanc raifin, & d'onguent rofat, on lui appliqua une emplâtre de l'Abbé de Grace, au moyen de laquelle elle put prendre une situation plus commode. A l'heure du sommeil on lui

124 *Recueil périodique*

donna deux onces de décoction de pavot, sans eau de fleurs d'orange. Tout paroïssoit en sûreté : elle eut des intervalles de repos pendant la nuit, & le vingtième jour de la maladie on lui donna le matin le lavement ordinaire, qui causa une évacuation assez copieuse. Elle prit pendant la journée quatre verres de l'apozème avec un demi-grain de kermès minéral pour chaque verre. Elle continua l'usage des bouillons, de l'eau d'orge, du looch blanc, & des mêmes potions. La fièvre & les symptômes se calmerent. Le même jour on donna à la malade un second lavement qui la fit évacuer, & le soir un narcotique. Son ventre s'étoit lâché de lui-même une ou deux fois depuis midi, & la fièvre devint moins forte. Elle passa tranquillement la nuit, & le vingt-unième jour un lavement le matin, deux prises seulement du susdit apozème, avec deux grains de kermès minéral, les potions ordinaires, un second lavement. Elle fut soulagée, cracha, évacua par les selles & par les urines, & prit le soir son narcotique. Elle avoit beaucoup bu pendant la journée, pris des bouillons, & toussé fréquemment. La nuit fut plus tranquille que de coutume, quoiqu'elle toussât par intervalles, crachant de temps en temps avec quelque difficulté. Ainsi le vingt-deuxième jour elle fut purgée en deux verres, de la même manière. Elle évacua beaucoup sans être soulagée à cause de sa toux, & de douleurs vives partout le corps. C'est ce qui fit qu'on lui donna le soir trois onces de son calmant ordinaire. Au reste elle fit usage pendant toute la journée des mêmes potions, de looch blanc, & d'eau d'orge. Les selles étoient tout-à-fait bilieuses, mais la ma-

d'Observations. Août 1754. 125

lade étoit plus impatiente qu'elle ne l'avoit encore été, quoique la fièvre fut moins violente pendant la nuit, la toux fut plus fréquente, & plus incommode. Les trois onces du narcotique lui procurerent néanmoins quelques intervalles de repos. C'est pourquoi, indépendamment des évacuations précédentes, le vingt-troisième jour au matin on lui donna un lavement, qui lui fit rendre de la bile. La toux continua, accompagnée par intervalles d'expectoration. Elle but plus que de coutume : ses crachats n'étoient point teints de sang, mais elle sentoit un *malaise* universel. Elle prit à midi pour la première fois une légère soupe, de l'avis des Médecins. On lui ordonna de l'eau de ris avec les potions & les bouillons dont elle avoit fait usage jusqu'alors. Si la toux eût cessé, tout auroit été en sûreté, quoique cette jeune Demoiselle devint plus maigre de jour en jour, & qu'elle fût d'une constitution naturellement fragile & délicate : à tant & de si longs symptômes ajoutez l'intempérie de l'air, qui dans ce temps-là passa d'un chaud subit à un froid extraordinaire. Son ventre se lâcha deux ou trois fois de lui-même ; les matieres étoient toujours bilieuses ; la toux & les symptômes perdoient quelquefois de leur violence, sans que les inquiétudes qu'elle sentoît partout le corps diminuassent, ou que sa foiblesse fût moins grande. Trois onces de narcotique lui firent passer une nuit plus tranquille.

Le vingt-quatrième jour, quoiqu'elle n'eût point pris de lavement le matin, elle alla plusieurs fois. La fièvre s'adoucit peu à peu, & non la toux, qui étoit quelquefois accompagnée d'expectoration. Elle fit usage des mêmes boissons, & on lui donna pour la seconde fois une

126. *Recueil périodique*

legere soupe qu'elle mangea avec appétit. Mais parce que la toux & les selles étoient plus fréquentes, on lui prescrivit à six-heures du syrop de karabé jusqu'à trois gros dans trois cuillerées d'eau commune. Point de soulagement, toujours une toux sèche & sans relâche, cinq ou six évacuations pendant la journée, & aucune diminution de fièvre. On continua le looch blanc, & une boisson abondante, aussi-bien que l'emplâtre de l'Abbé de Grace pour différentes écorchures au croupion, & aux deux cuisses, occasionnées par l'extrême maigreur de la malade. Elle passa toute la nuit sans dormir à cause de la continuité de sa toux, de trois évacuations, & de l'abattement total de ses forces. Ce qui fit que le vingt-cinquième jour, on lui donna des gelées à prendre par cuillerées, & toutes les heures aussi une cuillerée de cette potion, qui est en même-temps calmante & absorbante.

℞ eau de pavot rouge,	℥iv.
corne de cerf philosophiquement	
préparée,	
succin préparé,	
mere de perles,	aa ʒj
laudanum,	gr. j
eau de canelle orgée,	ʒij
syrop d'Althea,	℥℥
faites une potion. f. a.	

Outre cela elle fit usage de ses boissons, & de ses bouillons ordinaires. A midi elle mangea avec gout & appétit une legere soupe, quoique depuis plus de vingt-quatre heures, elle eût rendu par bas sans douleur des matieres en partie bilieuses, en partie séreuses, en partie vertes, crues & quelquefois cuites, mais plus ou moins

d'Observations. Août 1754. 127

fétides. Après-midi elle mangea une seconde soupe legere , & elle alla une fois sans lavement , après avoir pris les boiffons ordinaires. Tout alloit bien , si cela eût continué. Car après avoir pris à dix heures une cuillerée de la suflite potion calmante , elle dormit toute la nuit jufqu'à quatre heures. Elle prit les boiffons convenables ; le fommeil revint par intervalles. Sur les fix heures elle ne rendit que de la bile. La toux & la fièvre s'étoient adoucies ; mais elle étoit extrêmement foible. C'est pourquoi le vingt-fixième jour , après une confultation des Médecins ordinaires , le lavement qu'on avoit coutume de donner tous les matins à fept heures , depuis le commencement de la maladie , n'eut pas lieu , par rapport à des hémorrhoides furvenues. On fe contenta de faire boire davantage la malade , pour procurer l'évacuation des felles & des urines. A midi elle mangea avec appétit une legere soupe. Mais vers la moitié de l'après dinée la fièvre & la toux revinrent & durèrent plusieurs heures. On lui donna un lavement avec du beurre ; fon ventre fe lâcha un peu. Elle prit donc les boiffons & les bouillons ordinaires. Mais le foir on ne lui donna point de potion calmante. Sur les neuf & dix heures la toux & la fièvre furent moins violentes , quoiqu'il y eût ardeur de poitrine , & abattement de forces. La nuit fut affez tranquille ; elle rendit par bas de la bile cuite : mais les urines n'étoient pas abondantes.

Le vingt-feptième jour de la maladie , on lui donna le matin du thé avec du fucré , & deux grains de nitre , parce qu'on s'étoit aperçu depuis un ou deux jours de quelque cœde-

me au visage & aux pieds. Elle en but deux ou trois verres, sans cesser l'usage des potions & des bouillons ordinaires : peu à peu elle prit dans le lit une situation plus commode, ce qui lui occasionna de temps-en-temps quelque repos, la fièvre & la toux s'adoucissant d'ailleurs par intervalles. Sur le midi, elle mangea une légère soupe avec appétit, & à cinq heures, elle but autant de thé qu'elle en avoit bu le matin. Elle évacua aisément deux ou trois fois des matières bilieuses, mais plus cuites, & ses urines étoient d'une bonne couleur. Le temps étoit alors fort mauvais, froid & pluvieux. La toux augmentoit par intervalles, & quelquefois elle étoit accompagnée d'expectoration : pendant toute la journée la fièvre fut moins forte. A huit heures, elle prit une seconde soupe, mais plus légère. Les urines coulerent en assez petite quantité. Elle eut de la fièvre toute la nuit, elle toussa plus fréquemment, & ses crachats étoient blancs ; elle eut quelques momens de repos & de sommeil ; elle alla par les selles & par les urines sans soulagement. L'œdème au visage & aux pieds augmenta aussi-bien que les inquiétudes de la malade.

Le vingt-huitième jour, elle ne sentit point de douleur dans le bas-ventre ; la poitrine lui fit plus de mal, & elle urina moins. Il falloit donc accélérer l'évacuation ; ce qui se fit avec succès, au moyen d'un lavement avec du beurre, comme de coutume ; elle le prit à huit heures du matin, & s'en trouva mieux que jamais. Elle évacua avec les urines des matières bilieuses. Elle fut soulagée, & les symptômes se calmèrent. Elle but du thé, des bouillons, de l'eau de ris & autres boissons semblables ; & pour ses hémorroïdes,

d'Observations. Août 1754. 129

hémorroïdes, on les lui baigna avec de l'eau de cerfeuil : car ce ne fut qu'avec beaucoup de difficulté qu'on pût lui donner l'après-dîné, un second lavement. A midi, elle avoit mangé une petite soupe, & une aîle de poulet avec un peu de pain. Ceux qui la saignoient avoient eu la complaisance de ne point se refuser à son désir. Cela s'étoit fait néanmoins à l'insçu du Médecin. Mais il n'en arriva rien de mal. A cinq heures, elle prit donc le mieux qu'elle pût le second lavement au beurre qui lui fit rendre de la bile ; la toux & la fièvre s'augmenterent par intervalles, quoique l'expectoration ne fut pas extrêmement difficile : les crachats étoient toujours blancs & épais. On lui fit boire plus souvent du bouillon, du thé, du riz, du chocolat ; la respiration étoit toutefois plus gênée de temps-en-temps. Les urines furent plus abondantes, mais plus colorées que la veille. Cependant, le retour subit des symptômes fit craindre qu'il n'y eut quelque suppuration intérieure, car depuis quelques jours les évacuations étoient abondantes, & les symptômes étoient devenus tout à coup plus violens. On voyoit de plus au fond du vase quelque matiere cendrée, & de la bile. Ce qui fit soupçonner quelqu'ennemi caché, auteur de la fièvre, de la toux, de l'œdème, des inquiétudes, & des autres symptômes qui cessoient & renaissoient tout-à-coup & sans cause manifeste. C'est pourquoi on n'attendoit plus rien que du temps, & sur-tout de la jeunesse de la malade, sans négliger cependant l'application prudente des remèdes. Il auroit été à souhaiter que la saison fut plus constante : mais elle étoit très-variable comme nous l'avons déjà dit. On fit toujours l'usage du looch à cause

de la continuité de la toux, & d'une respiration difficile par intervalles. La nuit fut mêlée de sommeil, de toux, & de fièvre.

Le vingt-neuvième jour, les symptômes se calmerent, la région du foie étoit tendue; ce qui fut cause qu'on prescrivit à la malade, de deux heures en deux heures, du petit lait & du syrop de violettes. Elle prit son lavement ordinaire, & évacua de la bile en abondance: ses hémorrhoides diminuèrent. Du thé, du looch blanc, des potions à l'orge, du bouillon furent sa boisson. Sur le midi, elle mangea une soupe avec appétit. Les urines furent assez abondantes pendant la nuit, ce qui empêcha l'œdème de croître: mais la malade extrêmement faible touffoit souvent & plus doucement. Les symptômes étoient toujours les mêmes, quoique moins violens; car toutes les évacuations se faisoient assez librement.

On voit par-là que la maladie d'aigüe étoit devenue chronique, comme il a déjà été dit. En effet, cette jeune Demoiselle sentit pour la première fois des picotemens & des élancemens au côté droit, vers de la région du foie & des reins. La cause de cette douleur étoit peut-être la première éruption de ses règles, qui coulerent pendant deux jours entiers, depuis le 4 jusqu'au 6 Juin, comme nous l'avons observé; ou bien des vents, ou un amas purulent.

Elle prit le même jour, à six heures du soir, un lavement qui la fit aller, mais moins copieusement qu'elle n'avoit fait le matin. Pendant la journée, faiblesse extraordinaire, douleurs très-vives par tout le corps, aucun soulagement. La nuit fut aussi fort mauvaise.

Le trentième jour au matin, on ordonna à la ma-

d'Observations. Août 1754. 131

lade du thé, du petit lait, des bouillons & un lavement, parce qu'elle avoit beaucoup uriné pendant la nuit, quoiqu'avec un peu d'ardeur. Jusqu'alors la tête étoit saine, mais la poitrine & le bas-ventre étoient extrêmement fatigués par l'inflammation précédente, ce qui faisoit craindre quelque suppuration intérieure. Le lavement du matin occasionna une légère évacuation de bile cuite. La malade ne le prit qu'avec beaucoup de peine, tant elle étoit foible. C'est pourquoi il fut résolu qu'on ne lui en donneroit point d'autre ce jour-là, quoique les hémorrhoides fussent diminuées. A trois heures, les urines furent assez abondantes & colorées; on lui donna le petit lait. Elle avoit mangé à midi une légère soupe avec appétit, & avoit bû plus qu'à l'ordinaire. Pendant la journée, toux plus fréquente, & néanmoins plus modérée; de-là, expectoration plus libre, & plus facile, & moins de tristesse d'esprit. La nuit ne fut pas aussi tranquille que le jour.

Ainsi depuis trente jours que la maladie avoit commencé, ce n'étoit qu'une vicissitude continue du pis ou du mieux, la toux, la fièvre, les élancemens & autres symptômes de cette espèce, ayant toujours duré avec plus ou moins de violence.

Le soir du même trentième jour, la toux revint & fut continue, & accompagnée de temps-en-temps d'une expectoration assez difficile. Les urines coulerent, mais sans aucun soulagement pour la malade, quoiqu'elle eût bû tout le jour assez copieusement. Elle eut quelque relâche pendant la nuit.

Le trente-unième jour de la maladie, on lui fit boire beaucoup de petit lait, & elle conti-

132 *Recueil périodique*

nua l'usage de ses remèdes ordinaires. Elle prit le matin un lavement avec beaucoup de difficulté à cause de sa toux, & de sa respiration gênée, & elle rendit des matieres moins bilieuses & plus blanches, quoiqu'on vit néanmoins surnager des flocons de bile. Après cette évacuation, elle dormit. A midi, soupe légère, & même appétit. Elle jouit par intervalles d'un sommeil plus tranquille. Les urines coulerent, & comme elle buvoit fréquemment, la fièvre & la toux de temps-en-temps s'apaisoient. Le soir, elle prit avec autant de succès que la veille, environ une pinte de petit lait en plusieurs verres. Ce qui fit que les Médecins ordonnèrent qu'elle en continuât l'usage. On la crut hors de danger. Toutes les évacuations se firent bien, tous les symptômes se calmerent. Sur les neuf heures, on lui donna une autre petite soupe. Elle passa cependant une assez mauvaise nuit, par rapport à la douleur qu'elle sentoît depuis trois ou quatre jours au côté droit. Elle urina assez abondamment, mais elle ne rendit de toute la nuit aucune matiere stercorale.

Le trente-deuxième jour au matin, elle prit son lavement ordinaire, qui procura une évacuation semblable à celle de la veille, avec du soulagement. Elle fit usage de toutes les choses qu'elle avoit coutume de prendre, & du petit lait à l'heure prescrite. Il faut remarquer qu'on ne pût lui donner le lavement qu'avec beaucoup de peine; non pas à cause des hémorroïdes qui avoient cessé; mais parce que la douleur & les élancemens qu'elle sentoît au côté droit étoient si vifs, qu'ils l'empêchoient de respirer.

La chaleur de l'été revint le 6 de Juillet.

d'Observations. Août 1754. 133

Ainsi depuis le commencement de la maladie, la fièvre & la toux furent plus ou moins fortes, à raison des changemens de temps: le ventre étoit toujours tendu, quoiqu'un peu moins, & il y avoit eu inflammation dès la première atteinte du mal.

Le jour fut plus tranquille que la nuit, & la nuit auroit été assez bonne, si la douleur des écorchures n'eut pas interrompu souvent le sommeil de la malade. Elle évacua cette même nuit deux ou trois fois, par les urines & par les selles: ce qui engagea les Médecins à lui ordonner pour le lendemain de prendre une cinquième purgation en deux prises, observant d'avaler un bouillon après la première.

27 Moëlle de casse,	℥j
manne de calabre,	℥jss
sel d'epsom,	℥i
syrop de pommes composé,	℥j

La malade avala la première prise à huit heures, & la seconde à onze heures du matin; & pour les écorchures qui la tourmentoient cruellement, on fit usage d'un cataplasme anodin & dessiccatif, ajoutant par-dessus l'emplâtre de l'Abbé de Grace, pour contenir le tout plus exactement. La fièvre n'avoit point encore cessé, ni les autres symptômes qui ont déjà été détaillés tant de fois, & qui, sans cause manifeste, varioient, augmentoient, & diminuoient, ou dans la poitrine, ou dans le bas-ventre, ou dans tous les deux à la fois. Le bas-ventre étoit toujours tendu; peut-être que des vents étoient la cause de cette tension: & toutes les fois que la malade évacuoit, elle y sentoit du soulagement.

On commença le trente-troisième jour à bien

I iij

espérer de la malade, pourvu que les symptômes, dont la violence avoit duré si long-temps, ne revinssent point fondre tout-à-coup sur un corps aussi tendre. Il est surprenant qu'une jeune fille de quinze ans, d'un tempérament si délicat, ait pu supporter une maladie inflammatoire, les symptômes les plus violens, des évacuations si fréquentes & si abondantes, & tous les maux que nous avons exposés ci-dessus; & cela malgré la maigreur excessive dans laquelle elle est enfin tombée.

La purgation du jour la fit aller dix fois, & autant de fois elle rendit en abondance des matieres bilieuses, & d'autres de différente nature. Elle but beaucoup, & fit usage, à cause de sa toux, du looch & des béchiques: elle mangea deux petites soupes avec appétit, prit du thé, des potions à l'orge, & autres semblables. Le soir il fallut changer le cataplasme à cause des douleurs qu'elle sentoît au coccyx, & lui substituer l'emplâtre de l'Abbé de Grace, qui apaisa ces mêmes douleurs. Elle passa une nuit tranquille, & dormit un peu.

Le trente-quatrième jour, comme il n'y avoit eu pendant la nuit aucune évacuation, elle prit le matin son lavement ordinaire qui lui fit rendre sans douleur des matieres sereuses, bilieuses, &c. après avoir uriné copieusement. Elle fut tout le jour assez tranquille; la toux étoit moins forte, & la fièvre un peu calmée; & pour tâcher de détruire l'une & l'autre, elle fit toujours usage de béchiques, d'eau d'orge, de thé, de looch, &c. Elle prit deux bouillons, mangea deux petites soupes, & avec celle de midi, un peu de pain, & la moitié d'une aile ou d'une cuisse de poulet. Elle y trouva du goût. On la

d'Observations. Août 1754. 135
changea de chambre ; ce qui lui occasionna une toux plus fréquente , & non sans fièvre. Ses urines étoient cependant plus colorées. Le soir , plus de tranquillité ; soupe légère. La nuit fut entremêlée de repos & de mal-aise.

Le trente-cinquième jour, même état ; il y avoit néanmoins du mieux. Le lavement causa une évacuation assez ample, elle fut soulagée. Elle prit les mêmes potions , & usa du même régime. Le soir , elle but par intervalles plusieurs verres de petit lait & de syrop de violettes , afin de calmer peu-à-peu la toux , qui étoit néanmoins accompagnée d'expectoration. La malade ne laissoit pas que d'avoir de l'appétit ; elle se leva. La toux & la fièvre, quoique diminuées, continuoient toujours. Les douleurs du bas-ventre , & du coccyx furent moins vives. La peau étoit sèche & ardente, telle qu'elle avoit toujours été dès le commencement de la maladie, quoique la malade suât assez souvent de la tête. Ce même jour, le coccyx suppura, la fièvre & la toux cessèrent par intervalles. Le soir, le ventre se lâcha de lui-même , & les urines coulerent, mais elle en ressentit fort peu de soulagement. La nuit, point de repos à cause de la suppuration du coccyx , & parce que la malade lâcha ses urines dans le lit. Les inquiétudes du corps & de l'esprit, & l'insomnie augmentèrent la force de la toux , & l'ardeur de la fièvre.

Le trente-sixième jour au matin, on donna à la malade le lavement ordinaire : on renouvela l'emplâtre : cette jeune fille étoit très-foible & souffroit beaucoup. Le lavement lui fit évacuer néanmoins sans douleur une grande quantité de bile cuite. Elle continua l'usage des

I iij

136 *Recueil périodique*

mêmes potions ; mais on ajouta à ses bouillons de la crème de riz, & au lieu du looch blanc, on lui donna à prendre par cuillerées cette potion béchique.

27	Eau de pavot rouge ,	3	a	3ij
	scabieuse.			
	Huile d'amandes douces,	5	a	3ß
	syrop d'Althea.			
	Eau de fleurs d'orange ,			3ij
	blanc de baleine.			3ß

Faites une potion à prendre par cuillerées : agitez bien la bouteille avant que d'en donner.

A cette potion béchique, on ajouta pour rétablir les forces, deux gros d'eau de canelle orgée. L'état de la malade devint pire ; ses forces s'étoient affoiblies davantage, & les symptômes étoient devenus plus violens. La nuit elle sentit des douleurs plus fortes qu'à l'ordinaire, & son ventre se lâcha deux fois légèrement, & les matieres qu'elle rendit étoient très-solides.

Le trente-septième jour, se trouvant d'une foiblesse extrême, & désespérant de recouvrer sa santé, elle refusoit tout : on fit cependant usage des remèdes ordinaires, mais on eut bien de la peine à les lui faire prendre à cause des nausées qu'ils exciterent. Elle évacua six ou sept fois dans la journée sans tourment ni soulagement ; les matieres étoient toujours bilieuses, la toux fut moins rude, & la fièvre ne diminua pas. Elle passa une mauvaise nuit, dormit par intervalles, mais d'un sommeil agité.

Le trente-huitième jour, on lui ordonna les mêmes remèdes, & quelques alimens de facile digestion ; & par rapport aux flux de ventre, on lui défendit le petit lait. Elle ne voulut, ni riz, ni gelée ; ils l'excitoient à vomir. La maigreur

d'Observations. Août 1754. 137

augmentoient ; la fièvre & la toux continuoient quoiqu'un peu apaisées. Elle but de l'infusion de fleurs de mauves, qui la dégoûtoit moins que les autres boiffons : elle prit des cuillerées de la potion susdite pour rétablir ses forces, & toujours un peu de bouillon après chaque prise. Les douleurs du bas-ventre & du côté se calmèrent ; les écorchures faisoient moins de mal, & on les pansa de la même manière. Elle rendit quatre ou cinq fois des matieres plus sereuses, & de même nature jusqu'à dix heures du soir. La nuit auroit été plus tranquille, sans trois évacuations du ventre jusqu'à six heures du matin : les autres symptômes s'étoient calmés. La malade devint encore plus foible. Elle fut tourmentée d'une soif continuelle, qui l'obligea de boire tout le jour & toute la nuit.

Le trente-neuvième jour, la fièvre & la toux s'adoucirent, & à cause d'un flux de ventre sans douleurs, on ajouta à la potion béchique ci-dessus, au lieu d'huile & de blanc de baleine, un scrupule de corne de cerf philosophiquement préparée. Le matin, la malade avala avec appétit un jaune d'œuf délayé dans l'eau avec un peu de sucre, & elle prit les mêmes choses, & dans le même ordre que les jours précédens. Elle mangea une légère soupe sans y trouver de goût ; ensuite un peu de pain & d'aîle de poulet, sans avoir aucun appétit. Elle rendit trois fois de la bile sans douleurs ; sa fièvre & sa toux continuoient, mais avec moins de violence. Elle étoit extrêmement foible, peut-être à cause de la chaleur de la saison. Sa joue droite devint rouge & enflammée ; ce symptôme dura plus de deux heures. Sur les cinq heures, la fièvre s'augmenta, & elle diminua le soir. Pen-

dant le jour, il y eut trois évacuations de matieres de la même nature, & autant pendant la nuit. Le sommeil revint par intervalles, quoique la toux augmentât; & la fièvre se calma.

Le quarantième jour au matin, l'expectoration se teignit de sang: la fièvre & la toux ne donnerent aucun relâche à la malade, dont le corps étoit fort maigre & fort sec. C'est pourquoy de l'avis des Médecins, on lui donna du lait d'amandes, avec de l'eau de pavot rouge, & du fyrop d'althéa. Elle rendit trois fois des matieres bilieuses, & les urines furent assez abondantes jusqu'à quatre heures. Elle respiroit avec tant de difficulté qu'elle refusât soupe & bouillons. On lui donna donc le matin un jaune d'œuf délayé dans de l'eau qu'elle avala avec appétit, & elle mangea un peu de pain avec dégoût. Elle but de l'infusion de fleurs de mauves, & prit une potion béchique sans huile, des bouillons, & sur-tout du lait d'amandes. Sa cuisse gauche s'écorcha, & fut pansée de la même maniere que le coccyx, qui peu-à-peu se guériffoit. Un siflement de poitrine se fit entendre avec le râle par intervalles: elle expectora le matin pendant quelques heures, & les crachats qu'elle tiroit du gosier & des narines n'étoient point reints de sang. Jusqu'à neuf heures, elle poussa deux selles; ses urines étoient toujours de la même nature. Tout le jour, l'expectoration ne parut point sanguinolente, & l'état de la malade n'en étoit pas pire; il n'étoit pas meilleur non plus: elle n'avoit plus de forces. Peut-être que le grand chaud nuisoit à la respiration. La nuit, elle évacua trois fois des matieres bilieuses, sereuses & aqueuses; & tout alloit toujours de meme.

d'Observations. Août 1754. 139

Le quarante & unième jour, après avoir été administrée le matin, elle prit un lait de poule, & on continua, très-exactement les remèdes ordinaires. Elle évacua quatre fois jusqu'à dix heures des matières assez sereuses & bilieuses. La nuit fut tranquille: elle dormit: la fièvre & la toux étoient diminuées, & il y eut encore deux évacuations jusqu'au lendemain sept heures du matin. Ce qu'elle rendit étoit plutôt de l'urine, que de la matière stercorale, & ce qu'il y avoit de celle-ci étoit moins fétide qu'à l'ordinaire. On pansa de la même manière les écorchures de la cuisse gauche & du coccyx. Cette dernière partie se rétablissoit insensiblement. Mais en moins d'une heure, la poitrine de la malade fut suffoquée; & cette Demoiselle mourut dans un état de phthisie le dix-septième jour de Juillet, qui étoit le quarante-deuxième de sa maladie, dans l'année 17... à 10 heures du matin.

On voit que dans ces circonstances la poitrine fut attaquée trop violemment, & qu'il y eut une trop grande consommation de forces, pour que l'on pût espérer de réussir. La suppression subite des règles, qui commençoient à couler pour la première fois au gré de la nature, fut la cause unique de la maladie, & de la mort de cette jeune fille.



ARTICLE II

Contenant quelques observations de Chirurgie.

OBSERVATION.

Sur un Cancer aux Mammelle.

UN E femme âgée d'environ 55 ans , sentit au mois de Septembre 17 ... une certaine dureté à la mammelle gauche. Elle la negligea , & cette dureté augmenta au point de causer à la partie quelque pefanteur & quelque douleur. Au mois de Novembre on examina le mal avec attention , & l'on apperçut sur la mammelle une tumeur dure , fixe , inégale , quelquefois fans douleur. Lorsqu'on touchoit la partie tuméfiée , tantôt la malade avoit un sentiment de douleur , accompagné d'une légère inflammation , tantôt elle n'en avoit aucun. Mais la tumeur qui au commencement n'étoit pas plus grosse qu'un pois , le devint insensiblement autant , ou plus qu'une grosse noix.

Pendant les quatre premiers mois la peau étoit saine extérieurement. Elle devint un peu rougeâtre , de couleur de lentille. La tumeur perça d'elle-même , & il sortit fans beaucoup de douleur un pus très-blanc. Le pus continua à couler fans douleur pendant un mois entier ; mais en petite quantité , & la tumeur s'amollit au

d'Observations. Août 1754. 141

mois de Février 17... c'est-à-dire le sixième mois, le pus cessa de couler, & la fièvre, qui à peine étoit sensible auparavant s'alluma : une toux sèche, continuelle, & fâcheuse, une grande difficulté de respirer, un abattement total de forces, avec une soif violente incommoderent vivement la malade.

Cette femme depuis deux ou trois ans étoit de temps en temps affectée d'une passion hystrérique ; elle tomboit dans une maigreur dont on ignoroit la cause. Pendant tout ce temps elle fut saignée trois ou quatre fois du pied & du bras, pour la suppression de ses règles, suppression naturelle à l'âge où elle étoit, & pour des flux de ventre incommodes. Les saignées produisirent l'effet qu'on attendoit. Mais la malade périssoit insensiblement ; & enfin cette tumeur parut être l'effet de la suppression des règles, comme le remarque Hippocrate.

Les Chirurgiens les plus célèbres ne furent pas d'accord sur la nature de cette tumeur. Les uns au seul toucher jugerent que c'étoit un cancer commençant ; d'autres qu'il n'y avoit point de cancer à craindre, que ce n'étoit qu'une petite glande tuméfiée, un ganglion, une petite vésicule pleine de pus.

Si l'on en croit la doctrine d'Hippocrate, de Galien, de Celse, de Lommius, il est certain que ce n'étoit pas encore un cancer. Car dans le cas dont il s'agit, aucunes veines autour de la tumeur ne s'enflaient : on n'en voyoit point de pâles ni de livides. Celse dit que dans certaines personnes attaquées d'un cancer, souvent les veines ne paroissent pas. Mais ici aucune douleur ne palloit des mammelles à la gorge ni

142 *Recueil périodique*

aux épaules, comme il arrive dans un cancer, suivant l'observation d'Hippocrate. La respiration étoit affoiblie, la malade sentoit de l'amertume dans la bouche. Après avoir soigneusement tout examiné, & avoir médité tout ce qu'ont dit les Auteurs sur le cancer, malgré leurs différens sentimens sur cette maladie, les Médecins ont présumé que dans le cas présent ce pouvoit être un cancer véritable; mais qui n'étoit pas accompagné de tous les symptômes qu'on vient de rapporter, ou quelque chose d'analogue au cancer, ou un cancer commençant, qui exigeoit des remèdes tout à fait doux. Car selon Etmuller & les Praticiens les plus fameux, & suivant l'expérience il faut prendre bien garde d'irriter ce mal par des médicamens trop violens.

Voici ce qu'on prescrivit à la malade; une nourriture douce, sçavoir tous les matins des bouillons faits avec du veau, du cerfeuil, de la pimprenelle, de la chicorée, & des écrevilles de rivière, & vingt grains de cloportes en poudre. A midi une soupe très-peu salée faite avec de la volaille, & avant dîner & souper vingt grains d'yeux d'écreviffe. On lui défendit expressément les ragoûts & les alimens difficiles à digérer. On lui donna pour boisson de la ptisane de riz, avec peu de vin: & on lui fit prendre toutes les semaines des lavemens, & des purgatifs doux. Lorsqu'on s'appercevoit de quelqu'inflammation à la mammelle, on bafinoit la partie deux fois par jour avec portions égales d'eaux de fray de grenouilles, de sedum, & de folanum bien mêlées: on la traita ainsi jusqu'à ce que les symptômes fussent devenus plus graves.

d'Observations. Août 1754. 143

Lorsqu'ils se manifestèrent, la fièvre occasionnée par leur violence, fit cesser l'usage des clorportes & des yeux d'écrevilles. La malade fut saignée trois fois. Son sang étoit fort mauvais. On lui mit sur la mammelle une emplâtre de styrax, après l'avoir baignée avec les eaux sulfides. Elle prit des béchiques pour la toux, & pour calmer les symptômes, elle fit usage de la potion suivante, qu'on lui ordonna de prendre par cuillerées :

℞ confection d'hyacinthe,	3j
eau vulneraire,	℥ss
syrop de diacode,	3j
eau de melisse,	
de plantin, aa,	℥iij

On lui prescrivit, à cause des vents continuels qui la fatiguoient, deux lavemens émolliens par jour, avec de l'anis & du miel Nénuphar ; & après une troisième saignée, elle en prit tantôt avec de la casse, tantôt sans casse. Sa ptisane étoit faite avec du nitre purifié, de la grande consoude, du chiendent, & de la réglisse ; elle prit de la manne & du nitre dans un bouillon ; les symptômes s'appaisèrent, & elle eut la nuit des intervalles de repos.

Quoiqu'elle parût un ou deux jours sans fièvre, elle en avoit cependant une qui étoit accompagnée des symptômes d'une fièvre tierce simple, & quelquefois double, d'un léger frisson & de baillemens. Pour calmer l'ardeur de l'œsophage & de la poitrine, & la soif presque continuelle qui la tourmentoît, elle buvoit sans cesse le jour & la nuit de la ptisane par cuillerées, & aucune ne lui faisoit plus de bien que celle où il entroit du nitre purifié. On lui donnoit en petite quantité les bouillons, les

144 *Recueil périodique*

juleps , & la ptisane. Cependant elle prit, comme il a déjà été dit, des lavemens une ou deux fois par jour suivant l'état de ses forces; qui diminuoient sensiblement. Pour les rétablir on lui ordonna de prendre pendant huit jours le matin dans un bouillon une once de manne, & un gros de nitre purifié. Cette potion lui lâcha un peu le ventre, & soulagea son estomac rempli d'humeurs. C'est pourquoi quatre jours après qu'on lui eut ordonné de la manne, on lui prescrivit la potion purgative suivante, que l'on n'auroit pas pu lui donner plutôt, à cause de la diminution ou même de l'abattement de ses forces.

27. Moëlle de casse nouvellement

tirée,	
tamarins, aa,	ʒss
fenné,	ʒj
rhubarbe choisie,	ʒj
nitre purifié,	ʒj
manne,	ʒij

Faites suivant l'art une potion purgative pour deux verres. Entre ces deux prises on donna un bouillon à la malade. Cette potion lui fit rendre par bas des humeurs noires, bilieuses en grande abondance, & un ver. Cette évacuation se fit doucement sans douleur, & la malade s'en trouva fort soulagée. Les deux jours suivans, elle se porta beaucoup mieux, ses forces étoient un peu rétablies. Enfin elle fut guérie, quoique sa santé eut été jusques-là bien foible. Elle fut deux ans sans s'apercevoir d'aucune tumeur sur aucune partie de son corps; mais sur la fin de 17... il lui en vint une à la main. Elle étoit dure, indolente, & participoit de la nature du schirre ou du cancer, & peut-être de tous les

d'Observations. Août 1754. 149

les deux. Elle augmenta toujours de plus en plus ; & cette femme négligea pendant plusieurs années l'usage des remèdes internes appropriés à la maladie. La tumeur devint fort grosse à la partie supérieure & inférieure de la main , & demandoit d'être ouverte promptement. Plus de retard auroit causé un sphacele aux tendons , aux os , aux muscles , aux cartilages , à toute la main. On fit venir des Médecins & Chirurgiens , & le 16 Mai 17 . . . on ouvrit la tumeur à la partie supérieure de la main , & le jour suivant à la partie inférieure , pour procurer s'il y avoit lieu , l'écoulement des humeurs. On trouva beaucoup de chairs fongueuses , & les parties solides étoient un peu rongées. On prescrivit cependant à la malade de faire diète , pour prévenir la fièvre , qui dans pareille circonstance est d'un funeste présage. On pansa la playe tous les jours. Le prognostic de cette playe l'annonçoit fort longue à guérir , & fort dangereuse. La tumeur à la main venoit d'un vice de tout le corps , & les parties solides embarrassées d'humeurs , indiquoient une mauvaise disposition de tout le sang , eu égard surtout à l'âge sexagenaire de la malade , & au cancer qu'elle avoit eu auparavant. On continua de panser tous les jours la main , qui avoit été incisée des deux parts , avec de l'eau de lavande , & de l'onguent *brun* , & des caustiques pour manger les chairs fongueuses. Le pansement & la suppuration durèrent pendant le mois de Novembre 17 . . . comme la suppuration continua long-temps , la malade prit par intervalle des purgatifs , & de bons alimens. Elle guérit enfin , & mourut quelques années après d'une autre maladie.

K

AUTRE OBSERVATION

Sur la même Maladie.

II. Un garçon âgé de 63 ans, qui avoit toujours joui d'une assez bonne santé, se plaignit au commencement de l'année 17... d'une légère tumeur à la mammelle gauche. Il y eut une suppuration lente, & qui se desséchoit de temps à autre, sans douleur. Depuis huit mois il avoit un écoulement verd, sans y avoir donné lieu, ayant avoué que depuis environ 40 ans, il n'avoit eu aucun commerce avec les femmes; qu'il avoit bien eu affaire dans sa jeunesse avec une; mais qui étoit parfaitement saine. Enfin au mois de Septembre de la même année il consulta un Médecin qui lui ordonna des remèdes généraux, & lui prescrivit une diète appropriée à sa maladie. Cependant il alla trouver de célèbres Chirurgiens qui lui conseillèrent l'amputation du cancer. Il se fit en attendant saigner deux fois, prit des bouillons rafraichissans, & fut purgé d'une manière convenable. Son Médecin qu'il revit, lui dit de ne point se laisser couper la mammelle, qu'il n'eût auparavant fait une consultation de personnes habiles & prudentes. Il défera à cet avis, & le 27 Septembre, il appella deux Médecins & deux Chirurgiens. Après avoir examiné la chose mûrement & attentivement, ils conclurent que, quoique le malade depuis 40 ans, se fût abstenu de tout acte vénérien, & qu'il n'eût jamais eu aucune des maladies qui sont les suites ordinaires de la débauche, néanmoins il pouvoit y avoir quelque virus caché; & qu'il ne falloit

d'Observations. Août 1754. 147

pas procéder à l'amputation , parce qu'il se pouvoit faire que la cause du cancer fut la même que celle de l'écoulement , sans aucune douleur ni incommodité. Quoique cela arrive rarement, néanmoins il y en a quelques exemples. Le virus vénérien est comme on sçait un vrai prothée. On lui ordonna donc de nouveau des bouillons rafraichissans, des purgatifs, des bains, la diete, & enfin du mercure. La raison des Médecins & des Chirurgiens étoit que, si l'écoulement & le cancer procédoient de la même cause, l'un & l'autre seroit également guéri par le mercure : qu'autrement on donneroit tous ses soins au cancer, convaincu qu'il n'y auroit point de virus vénérien, & qu'ainsi le corps seroit mieux préparé, & l'amputation plus sûrement faite, s'il falloit en venir là.

C'est pourquoi on le purgea le 28 Septembre : on lui fit prendre ensuite les bains & des bouillons, & garder un régime exact, suivant ce qui a été dit ci-dessus : enfin les préparations mercurielles, comme nous le dirons en son lieu.

Les bains commencerent le 30 Septembre, & il en prenoit un par jour. Ses forces ne s'affoiblirent point, l'écoulement duroit toujours sans douleur, & sa couleur étoit toujours verte. Après quinze bains, on le repurgea de la même manière le 16 & le 17 Octobre. Le 17 au soir, on lui fit la première friction. Jusqu'alors le malade se portoit bien, & avoit toujours le même cancer & le même écoulement : de temps en temps néanmoins le cancer jettoit un peu de sang, & le malade sentoît une légère douleur. Le 20 du même mois, on lui fit une seconde friction semblable à la première, & il

K ij

vécut de bouillon, de soupe, de beaucoup de ptisane ; il y avoit dans sa chambre un feu continu, afin d'y entretenir la température de l'air. Le 22, troisième friction ; jusques-là, point de salivation, aucune incommodité. Il observoit le même régime, & ne perdoit rien de ses forces ; en un mot, il étoit toujours dans le même état. Le 24, autre friction, même régime ; & aucun changement, ni dans le cancer, ni dans sa santé, & point de salivation. On différa la cinquième friction à cause d'un enrouement auquel il étoit souvent sujet aussi-bien qu'à un asthme, mais qu'il n'avoit point alors. Le malade demeura dans le même état sans aucune salivation, ni incommodité, gardant toujours le même régime, si ce n'est qu'à cause de l'interruption des frictions, on lui permit un peu plus de nourriture, c'est-à-dire, l'usage une fois par jour d'une viande de facile digestion. Le 30 Octobre, même état du cancer. Cependant l'écoulement n'étoit plus si verd ; le malade avoit bon appétit, reposoit bien, & faisoit toutes ses fonctions comme s'il eut été en bonne santé. Mais il ne quittoit point sa chambre où il y avoit toujours du feu. Comme l'enrouement continuoit, & que les deux jambes commençoient à s'enfler, on ajouta dix grains de sel de nitre sur chaque pinte de ptisane, lui faisant toujours observer son régime ordinaire, & on le purgea ainsi.

27

mann. calabr.

huile d'amandes douces, aa ʒij

sel de nitre purifié, ʒj

eau de fleurs d'oranges, 3j

Faites suivant l'Art une potion purgative dans une infusion de thé.

d'Observations. Août 1754. 149

Il se fit une évacuation si abondante qu'il en fut fatigué : aussi le laissa-t-on reposer pendant trois jours, & le 8 Octobre, on le purgea de la même manière, & avec le même succès.

La dose des quatre frictions fut un once de mercure : car on en employoit à chaque friction deux gros, avec une égale quantité de graisse.

Mais le malade, las des remèdes, les cessa, retourna à ses fonctions ordinaires, garda un régime convenable, appliqua sur son cancer des feuilles de sedum broyées. Le cancer cependant étoit toujours dans le même état, aussi bien que l'écoulement. Les jambes désembloient peu à peu, il respiroit plus librement qu'à l'ordinaire, & sans asthme, auquel il étoit plus sujet en hyver. Mais au Prin-temps de l'année suivante, il s'aperçut que son cancer croissoit de jour en jour, & il sentoît une douleur qui alloit toujours en augmentant. Il fut saigné au mois de Mai, & purgé deux fois avec la potion dont il avoit déjà fait usage : mais il ne voulut entendre parler, ni de bain, ni de frictions, ni de lait. Il se contenta de garder son régime ordinaire, & s'ourd à tous les conseils des Médecins, il attendoit une triste fin. Il se faisoit saigner tous les mois, & se purgeoit à sa fantaisie. Il vivoit ainsi dans un état de langueur : le cancer fit cependant de rapides progrès, & devint enfin incurable.

Observation sur une gangrene à la jambe.

III. Une Dame âgée de 26 ans eut un accouchement naturel au mois d'Août 17. . Tout alloit bien, lorsque le douzième jour, depuis ses cou-

K iij

ches, elle se plaignit d'un engourdissement à la jambe. Elle ne sentoit cependant pas une douleur bien violente. On fit venir un Chirurgien, qui sans avoir ni vu ni touché la partie affligée, imaginant que des sueurs interceptées pouvoient en être cause, lui ordonna des cataplasmes anodins. L'engourdissement devint plus fort, & sur les quatre heures après midi, le Chirurgien qui étoit fort expérimenté, & qui l'avoit accouchée, examina la jambe, & y vit une gangrène, accompagnée de tous ses symptômes. Les Médecins & les Chirurgiens conclurent unanimement qu'il falloit la lui couper au-dessus du genoux; ce qui se fit le 2, même jour 24 Août, à neuf heures du soir. La malade souffrit cette opération avec beaucoup de constance, & peut être sans grande douleur; ce qui est d'un très-mauvais présage.

Cette observation est très-rare & fort importante. Comment s'est-il pu faire qu'après un accouchement, tout-à-fait heureux, dans un temps fort doux, pour ne pas dire froid, la malade étant à la fleur de son âge, n'ayant eu précédemment aucune maladie, enfin tout allant aussi-bien qu'on pouvoit le désirer, une gangrène subite ait fait en si peu de temps de si rapides progrès, qu'on fut obligé de procéder sans aucun retard à l'amputation.

Après cette opération on fit tout ce qu'il convenoit de faire; mais à peine les artères fournissoient-elles du sang, quoiqu'on eût lâché le tourniquet.

La malade n'avoit point perdu ses forces, son esprit étoit même assez tranquille, & on la saigna du bras le même jour. Le 27 du même mois, on leva l'appareil, & on ne vit

d'Observations. Août 1754. 151

point de suppuration, peut-être parce qu'on l'avoit levé trop tôt, ce qu'il falloit néanmoins absolument faire, pour arrêter les progrès de la gangrene. On traita la Dame intérieurement & extérieurement comme il convenoit, & on lui fit une seconde saignée. Mais la fièvre qui avoit été jusqu'alors assoupie, s'alluma le 28. avec douleur. Le pouls étoit intermittent à chaque quinzième pulsation; d'où l'on pouvoit présumer, ainsi que du commencement de la maladie, une mort presque certaine.

Cependant le 29, la malade fut plus tranquille, peut-être parce qu'on supprima l'usage de cordiaux trop forts. On eût quelque lueur d'espérance, si ne paroissoit point de gangrene dans aucune autre partie du corps, quoique la cause de cette maladie subite eût d'abord paru interne. Ainsi comme rien ne pressoit, on fut deux ou trois jours sans lever l'appareil, pour donner à la nature le temps de produire la suppuration: car il n'y en avoit point encore eu. En effet, on doit observer que lorsqu'il n'y a rien à craindre de l'amputation, on ne doit lever l'appareil que le troisième, quatrième ou cinquième jour, de peur que la playe trop-tôt nettoyée ne s'irrite & ne s'enflamme, & que la suppuration ne soit retardée au grand danger du malade, parce qu'alors on détourne la nature du but où elle tend. Les fûcs nourriciers convertis en pus humectent la playe d'une rosée salutaire, & la détergent beaucoup mieux. Le 30 Août, on leva l'appareil, & il y eut suppuration. L'on en augura bien, quoique le pouls fut toujours intermittent, & la douleur plus vive. Le 31, même état. Les 1 & 2 Septembre, le sommeil revint par intervalle. Le 3,

K iij

la même chose ; & tous les jours depuis le 30 Août on pansa la playe. La suppuration étoit en partie purulente, & en partie séreuse. La malade vécut de bouillons & de gelées. Les 4 & 5 Septembre, on conçut beaucoup d'espérance. Le 6 après l'appareil levé, la Dame sentit une douleur autour de la playe ; esset du reste de son lait : toute chose d'ailleurs étoit en très-bon état. Le 7, la playe rendit du pus, & une sérosité âcre avec douleur & fièvre. Jusqu'au 11, ce fut la même chose, & la malade alloit assez bien. Mais le 12, matière ichoreuse & point de pus, douleur très-vive, fièvre plus ardente, inquiétudes par tout son corps, point de sommeil à moins qu'on ne le provoquât par des calmans. Cet état dura jusqu'au 14. La playe cependant n'étoit plus si merveille, elle devint livide, & les symptômes, qui jusqu'alors avoient été assez doux, furent plus violens ; les forces s'affoiblirent, & la Dame vivoit cependant de soupes, de gelées & de bouillons. C'est pourquoi le 14, on lui donna un purgatif doux. Elle n'en reçut que très-peu de soulagement, quoiqu'elle eût été bien purgée. Le 15, la malade se trouva dans un pire état ; au lieu de suppuration, la playe ne rendoit toujours qu'une matière ichoreuse, la fièvre s'alluma de plus en plus, les forces s'abattirent, le pouls ne cessoit point d'être intermittent, & la gangrene, dont la cause étoit cachée, attaqua l'autre jambe, & insensiblement tout le corps. La Dame mourut enfin le 18 Septembre.

Il est certain que la cause de sa maladie & de sa mort étoit une gangrene interne. Mais la cause même de la gangrene n'a pas été connue clairement. Ce n'étoit apparemment qu'un

d'Observations. Août 1754. 153

fang corrompu, scorbutique, peut-être sans aucune cause manifeste. Le mal commença par attaquer la jambe, dont l'amputation retarda les progrès, sur-tout la suppuration ayant été assez heureuse pendant quinze jours. Mais cette suppuration ne diminua pas & ne s'arrêta pas plutôt, que la même humeur en se répandant toujours, acquit de nouvelles forces, corrompit la masse du fang, renversa toute l'économie animale, & causa une mort prompte & inévitable.

LETTRE DE M. L. H. S. CHIRURGIEN,

*A Monsieur Pontardin le jeune, Maître
en Chirurgie de Reims.*

IV. Vous me demandez, Monsieur, quel a été le succès de l'opération de la taille latérale, selon la méthode de Monsieur le Cat. Comme y ayant assisté, je suis fort en état de vous apprendre le vrai, & vous en rendre un fidèle compte.

Monsieur le Cat, a taillé à l'Hôtel Dieu de Rouen le 15 Mai 1754, sept malades en dix-sept minutes.

La pierre du premier a laissé échapper de la ténette toute sa couche extérieure, qui s'est cassée, & qu'on a été rechercher dans la vessie.

Celle du sixième taillé s'est brisée en entier en quatre ou cinq morceaux, & en graviers qu'on a aussi exactement recherchés & tirés.

Celle du cinquième ne s'est cassée qu'après avoir été tirée de la vessie.

Le plus grand nombre de ces sept taillés a dormi l'après dîner même de l'opération, & une partie de la nuit suivante.

154 *Recueil périodique*

Le premier taillé âgé de 20 ans, n'a point eu un seul accès de fièvre.

Cinq autres n'en avoient plus le quatrième jour.

Six de ces taillés ont guéri parfaitement, & ont été en état de s'en retourner chez eux dès le 17 Juin.

Un seul a eu des accidens, & y a succombé le sixième jour.

Il a été taillé en deux minutes douze secondes. Dans le premier temps de l'extraction de la pierre, on s'aperçut d'une résistance de la part du fond de la vessie même, qui fit soupçonner que ce corps étranger étoit engagé dans des excroissances.

On découvrit le troisième jour après l'opération que ce Sujet avoit la teigne, & l'on a remarqué depuis long-temps que presque tous les teigneux qu'on a taillé ont péri par la suppression & la rentrée de cette humeur.

Le cadavre de ce taillé fut ouvert en présence des Chirurgiens de l'Hôtel-Dieu, & du Chirurgien Major des Dragons Royaux, &c. Le trajet de l'incision étoit régulier; mais mortifié. On trouva trois ou quatre excroissances dans la partie postérieure & inférieure de la vessie. C'est dans ces excroissances qu'on avoit trouvé la pierre engagée pendant l'extraction. Il y avoit inflammation & un commencement de suppuration dans la circonférence de la vessie, & dans les intestins voisins, ce qu'on attribue à la rentrée de l'humeur de la teigne, jointe à l'état fongueux de la vessie. Il paroît évident aux gens de l'art que sans ces circonstances très-étrangères à l'opération, tous les sujets de cette taille eussent guéri, comme il est déjà

d'Observations. Août 1754. 155
arrivé dans neuf Prin-temps par cette méthode.
Sçavoir, dans ceux de 1732, 33, 34, 37,
38. 1746, 48. 1751 & 53.

Je crois avoir suffisamment satisfait à ce que
vous m'avez demandé, je ne pousserai pas plus
loin mes réflexions. Je crois que vous êtes assez
instruit à présent. Je suis, &c.

L. H. S. CHIRURGIEN.

A Paris, ce 17 Juillet 1754.

Nota. On trouvera peut-être que la plupart des
Observations de ce Recueil sont trop longues &
trop détaillées : comme on ne la fait que pour
présentir le gout du Public, on les retranchera
dans la suite si on pense qu'elles ne sont d'au-
cune utilité. Si au contraire elles font plaisir au
plus grand nombre, on continuera à en donner
quelques-unes de semblables dans chaque Recueil.

F I N.

TABLE
DES
MATIERES
Contenues dans cette partie.

ARTICLE PREMIER.

- I. **S**ur une Paralysie des parties internes, p. 84
 II. Ulcere scrophuleux & fistuleux, avec carie des os du carpe, p. 86
 III. Suppression d'urine causée par un ulcere aux deux reins, p. 88
 IV. Consultation pour une affection scorbutique, p. 92
 V. Sur une Maladie extraordinaire de la peau, p. 96
 VI. Sur un Lait répandu, &c. p. 100
 VII. Sur une Fièvre putride, &c. p. 117

ARTICLE II.

- I. Sur un Cancer aux Mammelles, p. 140
 II. Sur le même sujet, p. 146
 III. Sur une Gangrene à la jambe, p. 149
 IV. Lettre sur la Taille, p. 153

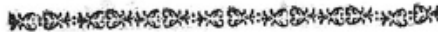
Fin de la Table des Matieres.

ERRATA.

DU RECUEIL DU MOIS DE JUILLET.

Différentes circonstances ayant empêché l'Editeur de relire les épreuves du Recueil du mois de Juillet, il s'est glissé un grand nombre de fautes, qu'on pourra corriger sur cet errata. Les autres Recueils seront plus corrects.

- P*
Ag. 17 lig. 13 dénouiatiens, lisez dénominations.
P. 18 lig. 15 parleroit, lisez parleroit-il.
P. 23 lig. 1 pratique, lisez pratiqua.
P. 30 lig. 25 de transpiration, lisez de la transpiration.
P. 33 lig. 10 le foulager, lisez la foulager.
P. 37 lig. 13 après impietum, ajoutez esse.
P. 38 lig. 23 qualité, lisez quantité.
P. 40 lig. 21 similagines lisez similagines.
Ibid. lig. 23 cibi lisez sibi.
P. 41 lig. 34 portant, lisez portent.
P. 42 lig. 21 enim, lisez cum.
Ibid. à la note, lisez M. Liger, &c.
P. 44 lig. 2 lactæ, lisez lacte.
Ibid. lig. 23 utile, lisez inutile.
P. 47 lig. 19 le, lisez les.
P. 52 lig. 22 quoddam, lisez quosdam.
Ibid. lig. 26 lûc, lisez liso.
Ibid. lig. 32 ôtez esse, & ne faites qu'un mot de ces deux profuisse.
P. 59 lig. 26 safran, de Mars, ôtez la virgule.
Ibid. lig. 30 portent, lisez prêtent.
P. 67 lig. 7 quelqu'un, lisez quelques unes.
Ibid. lig. 22 occipient, lisez excipient.
P. 68 lig. 11 attaquoient, lisez attaquent.
P. 71 lig. 5 musqueux, lisez muqueux.
P. 74 lig. antépénultième, tyrop de Capillaire, lisez ces mots en romain : ils font corps de la recette.
P. 77 lig. 23 Tables des caractères Médecinales, lisez Table, &c.
Ibid. lig. 28 $\frac{g}{r}$, lisez gr.
Ibid. lig. 29 $\frac{g}{r}$, lisez gutt.



APPROBATION.

J'ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit intitulé, *Recueil périodique d'Observations, de Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie*, Août 1754. & je n'y ai rien trouvé qui puisse empêcher l'impression. A Paris ce 2. Août 1754.

LAVIROTTE,

Censeur Royal.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amez & feux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : S A L U T. Notre bien amé le S***, Docteur en Médecine en l'Université de Paris; Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au public un Ouvrage qui a pour titre, *Recueil périodique d'Observations, de Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie* : s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission, pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis, & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre, & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de dix années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere, dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait sous

quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mil livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant; ou à celui qui aura droit de lui & de tous dépens, dommages, & intérêts: A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles: que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément aux conditions portées par l'acte sous seing privé du premier Mars 1754 joint sous le Contre-Scel des Présentes: que l'impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725: qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, es mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique; un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur DEMACHAULT, Commandeur de nos Ordres: le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble, ou empêchement. VOULONS que la Copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement, ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée; & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. COMMANDONS au premier notre Huissier, ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR TEL

EST NOTRE PLAISIR, DONNE' à Versailles, le
vingt-deuxième jour du mois d'Avril, l'an de grâce
mil sept cent cinquante quatre, & de notre Règne le
trento-neuvième. PAR LE ROI EN SON CONSEIL.

Signé, PERRIN.

Réglé ensembler l'Acte sous seing privé, attaché sous
le Contre-Scel du présent Privilège, sur le Registre
XIII. de la Chambre Royale & Syndicale des Librai-
res & Imprimeurs de Paris, N°. 372. fol. 294. confor-
mément au Règlement de 1723, qui fait défense, Art.
VI. à toutes personnes, autres que les Libraires &
Imprimeurs, de vendre, débiter, & faire afficher
aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils
s'en disent les Auteurs ou autrement, & à la charge de
fournir à ladite Chambre Royale & Syndicale des Li-
braires & Imprimeurs de Paris les neuf Exemplaires
prescrits par l'Art. CVIII. du même Règlement.
A Paris ce trois Juillet mil sept cent cinquante-quatre.

Signé, DIDOT, Syndic.

RECUEIL
PÉRIODIQUE
D'OBSERVATIONS

De Médecine , de Chirurgie & de Pharmacie.

SEPTEMBRE 1754.

Tome I.



A PARIS;

Chez JOSEPH BARBOU, rue S. Jacques,
aux Cigognes.

M D C C L I V.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE,

A V I S.

C'est à BARBOU, Libraire, rue S. Jacques, qu'il faut adresser les Pièces qu'on souhaitera faire mettre dans ce *Récueil périodique*. Elles seront insérées *gratis* ; mais on prie les Auteurs de vouloir bien en affranchir le port. Ce livre, qui sera toujours de même forme & de même étendue, paroitra successivement le premier jour de chaque mois, & se vendra *douze fois* broché. Les six mois formeront un Volume.



RECUEIL PÉRIODIQUE D'OBSERVATIONS

De Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie.

SEPTEMBRE 1754.

ARTICLE PREMIER.

Contenant quelques Observations de Médecine.

OBSERVATION

*Sur un vice singulier de conformation par
M. Missa M. P.*



ADAME D.... accoucha le 18
Juillet 1754. d'une fille qui étoit
extrêmement bouffie, tant du corps
que des membres; son menton gros
& allongé formoit quatre plis, &
descendoit sur sa poitrine; elle avoit les cheveux
bruns; sa lèvre supérieure étoit échanquée dans
sa partie moyenne de la largeur d'un pouce &
demi, un peu plus cependant du côté droit que

L ij

du côté gauche ; chacun des angles étoit dur ; calleux , allongé , de la grosseur & de la figure du petit lobe de l'oreille d'un homme fait ; ces deux angles rentrant dans la bouche couvroient les deux corps cartilagineux , qui tenoient la place de l'os de la mâchoire supérieure , & dont nous parlerons plus bas. Cette mâchoire étoit échancrée dans la partie qui répondoit à l'échancrure de la lèvre ; mais son échancrure étoit un peu plus considérable.

La partie qui manquoit à cette mâchoire sembloit être attachée & suspendue à la pointe du nez vers l'union de son cartilage moyen avec l'os *vomer* , & tenoit en partie au cartilage gauche vers son extrémité , bouchant par-là l'ouverture de la narine gauche , ainsi qu'une partie de l'échancrure de la lèvre du même côté. Ce corps suspendu ne ressembloit pas mal à un *bourdonnet* de la grosseur d'une cerise ; les extrémités étoient oblongues , dures comme de la corne , & renflées en forme de pois ; son corps étoit oval , déprimé transversalement par son milieu membraneux , qui se trouvoit surmonté près de la pointe du nez d'un morceau de chair mollet , de couleur un peu plus vermeille que dans l'état naturel ; & couvert d'un petit duvet.

Il sembloit que cette partie tenoit lieu de celle qui avoit été destinée à former l'échancrure de la lèvre supérieure.

Ce morceau de chair étoit de la figure , & à peu près de la grosseur d'une petite noisette , sans être adhérent au nez , comme le corps sur lequel il portoit , quoiqu'il fût plus élevé que le nez.

Les os propre du nez étoient plus courts que dans l'état naturel , sans doute , parce qu'ils ne s'ar-

d'Observations. Septembre 1754. 165
 ticuloient point avec l'os frontal, auquel ils ne tenoient que par les enveloppes communes à toute la face ; car il y avoit un vuide de deux lignes entre leurs extrémités supérieures, & ce même os, comme il étoit aisé de s'en assurer en pressant avec le doigt cet espace intermédiaire.

On remarquoit que les cartilages, qui forment les aîles du nez, étoient fort évasés, surtout celui du côté droit, qui descendoit même plus bas, que celui du côté opposé.

On appercevoit dans la cavité droite des narines trois os spongieux ; dans la gauche il y en avoit deux : ces os au lieu d'être contournés en cornet, étoient droits, & revêtus d'une membrane qui suivoit la même direction ; ils étoient inégaux à raison de leur longueur, & de la distance où ils étoient l'un de l'autre.

Le vomer étoit fort épais, panché sur la narine gauche, dont il resserroit la capacité au point, qu'à peine elle avoit une demie-ligne dans toute sa longueur ; c'est sans doute pour cela que les deux os spongieux, dont nous avons parlé, étoient fort courts de ce côté.

Les os du palais manquoient en total, aussi bien que le palais mobile & les amigdales.

A la place du corps des os maxillaires destiné à former les alveoles, & les sinus que l'on y observe dans l'état naturel, on trouvoit deux corps cartilagineux, quarrés, longs, d'environ deux pouces, larges d'un, sur un demi-pouce de haut. Ces cartilages étoient immobiles, séparés l'un de l'autre ; le gauche un peu plus long, moins épais, approchant moins de la nature de l'os, & avançant moins sur la partie antérieure & moyenne de la bouche : ils étoient recouverts chacun d'une membrane blanche, fine, &

L. iij

ridée irrégulièrement, qui se terminoit de chaque côté à leurs parties postérieures, en un corps charnu & épais. Leur partie antérieure étoit beaucoup plus dure que le reste; on y remarquoit un point laiteux de la grandeur d'une lentille, recouvert de la membrane qui leur servoit d'enveloppe. Ils étoient attachés aux muscles intérieurs de la bouche.

De cette partie postérieure produite par la membrane blanche & fine, qui recouvroit les deux corps cartilagineux, partoît de chaque côté une espèce de lnette, dont la base avoit à peu près une ligne d'épaisseur.

Celle du côté gauche étoit un peu plus grosse, plus courte, & son extrémité étoit flottante.

Celle du côté droit, étant plus longue, son extrémité se trouvoit logée dans une espèce de rigole ou rainure, qui étoit pratiquée de chaque côté de la langue, depuis son frein, jusqu'à sa racine.

Cet enfant a apporté en naissant, les deux dents incisives moyennes de la mâchoire inférieure prêtes à percer.

Telles étoient les singularités qui concernoient la bouche; voyons maintenant ce qu'il y a de particulier dans le reste du corps.

Quand elle est venue au monde, quoique l'accouchement n'eût point été laborieux, les fesses étoient excoriées, rouges, enflammées, douloureuses, au point que pour peu qu'on la touchât, elle jettoit les hauts cris; on y remarquoit aussi une quantité de petits boutons blanchâtres, d'où sortoit une humeur caustique & puriforme.

Son corps étoit parsemé de plaques rouges, larges, vives & douloureuses.

d'Observations. Septembre 1754. 167

Aux malleoles internes des deux jambes se trouvoient des petites tumeurs écrouilleuses, savoir cinq à la jambe gauche, & trois à la droite.

Les talons étoient gonflés, rouges, & douloureux, le gauche beaucoup plus que le droit; on y observoit même un espèce de corps mou, spongieux, de la figure d'une grosse noix, qui, quoique continu au talon, formoit une tumeur saillante & circonscrite.

Ce cas m'a paru si particulier, que j'ai cru devoir le rendre public, après avoir fait voir cet enfant à plusieurs Médecins & Chirurgiens.

Les changemens qui lui sont arrivés depuis sa naissance, & qui lui arrivent journellement, la façon dont on le nourrit, les phénomènes qui accompagnent la déglutition, & enfin le rapport que le tempéramment & les maladies précédentes de la mere peuvent avoir, avec quelques-uns des accidens de cet enfant, me fourniront la matière d'un second mémoire qui paroîtra le mois prochain.

Q U E S T I O N.

Sur la Rage.

II. La nature de la maladie qu'on appelle *la rage*, n'est peut-être pas assez connue, quoiqu'on ait déjà écrit plusieurs fois sur cette matière; & les funestes effets qu'elle produit, la rendent si redoutable & en même-temps si dangereuse, qu'il paroît qu'on ne doit rien négliger à ce sujet. Ces considérations ont engagé à placer dans ce Recueil la question suivante, qui

L iij

peut occasionner d'utiles dissertations dont on fera part au public.

En parlant, il y a quelques jours des effets de la rage, & de la manière dont elle peut se communiquer; on agita, Monsieur, la question suivante, sçavoir si le lait d'une vache enragée, ou le beurre qu'on en feroit, seroit nuisible ou non? Les avis furent partagés à ce sujet. Plusieurs penserent qu'à la vérité l'action du poison devoit être moins prompte, mais qu'il y avoit lieu de craindre que la rage ne se développât par la suite; que c'étoit sans doute à cette vivacité plus ou moins grande, du poison qui produit la rage, que l'on devoit attribuer ce que l'on trouve rapporté dans différens Auteurs, sçavoir que les accidens de cette maladie ne paroissent quelquefois que long-temps après la morsure; qu'il en étoit de même que dans la morsure de la vipère, dont le venin est plus ou moins actif, suivant que la vipère est plus ou moins irritée; & d'ailleurs, que la constitution du sujet pouvoit aussi diminuer ou augmenter l'action du venin, mais qu'il existoit toujours. Car ajoutoient ceux qui étoient de ce sentiment; si la salive des animaux enragés est capable de communiquer la rage, à plus forte raison le lait, qui de toutes les humeurs de notre corps, est celle qui se sépare la première, doit-il participer de la nature des sucs digestifs, qui sont toujours altérés dans ceux qui ont la rage.

Ceux qui soutenoient le sentiment opposé, prétendoient que la rage ne peut se communiquer que par l'intromission du virus dans le sang même, qu'alors à la vérité il se faisoit une fer-

d'Observations. Septembre 1754. 169
 mentation dans le sang, & que les accidens de la rage paroissent ; mais qu'on ne devoit point en conclure que les humeurs de l'animal enragé fussent assez altérées pour produire la rage dans un animal en santé ; qu'il pourroit peut-être arriver que dans une personne mal constituée, les sucs qui en résulteroient, seroient d'une moins bonne qualité, mais qu'ils n'occasionneroient jamais la rage. Ils confirmoient leur sentiment par l'altération que souffrent tous les alimens, avant que d'être changés en chyle ; ils ajoutoient enfin qu'ils sçavoient de différens Médecins, qui avoient été consultés à ce sujet, que des Payfans qui avoient vécu du lait & mangé du beurre d'une vache enragée, & cela pendant plus d'un mois, n'en avoient point été incommodés. Cette expérience, qui naturellement auroit dû convaincre ceux qui étoient d'un avis différent, ne les fit point changer de façon de penser. Votre Journal étant destiné, Monsieur, à éclaircir les différentes questions de Médecine, qui paroissent avoir de l'obscurité, les deux partis opposés m'ont engagé à vous prier, de vouloir bien proposer cette question, dans l'espérance que quelqu'un voudra bien se charger de la décider, en apportant les raisons qui doivent faire embrasser l'un ou l'autre sentiment.

J'ai l'honneur d'être très-parfaitement, M.
 Votre, &c. T.



CONSULTATION

Pour une personne atteinte de concrétions pierreuses dans les reins.

III. Il y a lieu de croire sur l'exposé que l'on nous fait de la maladie de M... qu'il s'est formé, premièrement dans les reins, une incrustation pierreuse, qui pendant quinze ans n'a pas incommodé le malade bien sensiblement; puisque le cours des urines s'est toujours conservé libre. Les urines cependant sont venues par intervalle troubles & noirâtres, lorsque par quelque dérangement, le malade venoit à s'échauffer considérablement, & à occasionner, ou quelque excoriation légère à la surface interne du bassin, & peut-être même des mammelons des reins, ou à gonfler trop les vaisseaux des reins; ce qui pouvoit donner quelque léger suintement du sang, capable de colorer les urines en noir.

Il y a deux ans que quelque portion de cette croute pierreuse, s'étant détachée & augmentée, a engorgé en quelque sorte l'entrée de l'urètre, & a donné lieu à l'urine de couler comme en se filtrant, & de paroître en conséquence claire, crue, & verjutée. Enfin par les remèdes & l'émétique qui ont causé des secousses assez vives, ces pierres étant sorties, le malade se trouva guéri en apparence pendant quelque temps. Cependant il y a lieu d'imaginer qu'une portion encore assez considérable de la croute pierreuse est restée dans les reins, qu'elle s'y est accrue, & que c'est-là la cause qui a jeté le malade dans les accidens dont il a été attaqué depuis. Cette matière pierreuse s'augmentant,

d'Observations. Septembre 1754. 171

a presque bouché le passage des urines; ses inégalités & son poids, en irritant les reins continuellement, ont donné lieu aux accès de colique néphrétique, au gonflement inflammatoire des reins, & les urines retenues dans ces mêmes reins, & rendues fort âcres par leur séjour, se sont mêlées de la partie pour jeter les nerfs dans une espèce de crispation ou de tension convulsive, qui s'est communiquée aux autres viscères par les nerfs stomachiques, hépatiques & spléniques, que l'on sçait avoir une très-grande communication avec le plexus renal. Il ne faut donc pas s'étonner, si les sucs qui se distribuent dans le foie, la rate, n'y coulant plus avec la même facilité, s'y sont épaissis & accumulés peu-à-peu au point d'y produire des tumeurs schirreuses ou fort approchantes du schirre. Il n'est pas étonnant que l'estomac fasse mal ses fonctions, & soit sujet à rejeter les alimens. Ces accidens sont assez ordinaires dans les maladies des reins: il est même étonnant que le malade ait été pendant l'espace de dix à douze années incommodé des reins sans que l'estomac s'en soit senti. C'est à ces défauts de digestion de l'estomac qu'on doit rapporter l'amaigrissement du malade. Il n'est pas surprenant qu'avec tous ces désordres dans le bas-ventre, la circulation du sang étant embarrassée dans les parties inférieures, les jambes soient devenues enflées: il y a même lieu de craindre que cette enflure n'augmente par la suite.

A l'égard de la fièvre, c'est l'effet du désordre général répandu, tant dans les parties solides que dans les liqueurs: mais comme cette fièvre donne quelque relâche, & qu'elle n'est

pas même violente, il y a lieu de croire que le désordre des parties, tant solides que fluides n'est pas encore à un tel point qu'on ne puisse pas en espérer la guérison : car quelque mal affecté que soit l'estomac, le peu d'alimens qui y passe paroît fortir bien digéré ; ce qui prouve que les coctions qui se font dans les intestins, réparent en quelque sorte les défauts de la digestion dans les parties supérieures.

Il est vrai que les déjections quoique bien digérées sont fréquentes, & la raison en est que la capacité du ventre étant occupée par les tumeurs, ne permet pas aux excréments de s'accumuler en quantité dans les gros intestins.

La principale cause de tous ces accidens est donc dans les reins, & c'est principalement à détruire cette cause que nous nous attachons dans la Cure de cette maladie. Nous espérons que la cause étant ôtée nous remédierons plus facilement aux autres accidens.

Nous proposons 1°. de retrancher totalement le vin au malade, s'il en boit encore : de le réduire pour toute nourriture au potage & au bouillon, lui permettant au dîner quelque peu de viande blanche & sans ragoût, dans le temps où il n'y a point de fièvre. Il s'abstiendra de fruit crud, salade, laitage. Sa boisson ordinaire sera d'une ptisane faite avec le fruit sec du cynorrhodon, le chiendent & la graine de lin ; on pourra quelquefois entremêler cette ptisane d'une infusion légère de *camphorata*.

Le malade prendra deux fois par jour des bouillons faits avec une poignée de feuilles d'orties, une poignée de feuilles de lierre terrestre, une once de tige & de racine de chardon étoilé ou *calcitrapa*, une once de pois chiches, trois

d'Observations. Septembre 1754. 173

douzaines de clôportes, un jeune poulet écorché dont on aura coupé la tête & les pattes. On fera cuire le tout dans f. q. d'eau pour deux bouillons, dont le malade prendra l'un à son réveil, & l'autre trois ou quatre heures après son dîner. Il continuera ces bouillons pendant douze ou quinze jours, après lesquels nous conseillons l'usage des eaux minérales ferrugineuses, telles que sont celles de Vals, avec cette précaution, que le malade n'en prendra pendant quinze jours ou trois semaines, que quatre ou cinq verres par jour, distribués de quatre heures en quatre heures. Après lequel temps, on lui en donnera une pinte le matin en quatre verres dans l'espace d'une heure, & une autre pinte distribuée par verres le long de la journée, de quatre heures en quatre heures : ce qu'on pourra continuer jusqu'à ce qu'il arrive un soulagement considérable, ou tant que les Médecins ordinaires le jugeront à propos.

Nous nous proposons par ces remèdes de fondre les matières glaireuses qui peuvent entretenir ou augmenter les croutes pierreuses des reins, sans néanmoins charrier trop fortement sur les parties malades ; de laver & détremper avec les eaux minérales ces concrétions, sans les entraîner avec précipitation dans les urethères. Nous remettons à la prudence des Médecins ordinaires de placer, s'ils le jugent à propos, quelques purgations au commencement & dans l'usage de ces remèdes, en cas qu'ils jugeassent les premières voies remplies de suc glaireux, indigestes & grossiers.

Fait à Paris le 17 Juin 17 .. le T... G... B. d. m. p^e

L'usage de ces remèdes a beaucoup soulagé le malade, mais ne l'a point guéri.

CONSULTATION

Pour une disposition catarrheuse.

IV. La cause des différentes incommodités dont la malade a été atteinte jusqu'à présent, vient d'une disposition catarrheuse. Les principes du sang mal liés laissent échapper aisément leur sérosité, qui répandue dans les glandes de la tête, de la gorge & de la poitrine, y cause les différens accidens dont la malade se plaint dans son mémoire.

On pouvoit craindre que cette disposition presque habituelle ne jettât la malade dans une phthisie, si on n'apportoit pas toute l'attention nécessaire pour la prévenir; car nous ne pouvons attribuer cette disposition catarrheuse à rien autre chose qu'à la nature du sang de la malade qui est épais, grossier, & qui s'épaissit encore davantage, & plus aisément par les causes extérieures; de telle sorte qu'il est très-propre à s'embarrasser dans les vaisseaux de la tête, de la gorge & de la poitrine. Cela donne occasion aux différens accidens dont la malade est tourmentée par l'épaississement de cette sérosité, qui s'épaississant par degrés dans les conduits du nez, des oreilles, de la gorge & de la poitrine, y cause les accidens fâcheux dont elle se plaint.

Les vûes que nous devons avoir, sont de rendre le sang plus fluide, d'en atténuer les parties trop grossières, d'en réunir les principes, d'en adoucir les sels, & de donner issue aux humeurs crues & indigestes dont il se trouve surchargé.

Ainsi nous conseillons un régime de vivre convenable, c'est-à-dire, d'éviter le sel, poi-

d'Observations. Septembre 1754. 175
 vre, vinaigre, ragouts; de manger peu & souvent : faire quatre repas au moins, & toujours modérés; de boire peu ou point de vin. La boisson ordinaire sera la ptisane d'orge, de réglisse & de chiendent. Elle ne fera maigre ni jeune; point de veille. Elle évitera les chagrins & toute application d'esprit, & l'exercice trop violent du corps. Elle mangera peu le soir.

Outre ces précautions, elle aura soin d'avoir le ventre libre, soit par les lavemens d'eau, ou décoctions émollientes & laxatives.

Outre ce régime de vivre qui doit être suivi exactement. La malade se fera saigner au moins une fois du bras, & deux jours après du pied, pour prévenir les ébullitions auxquelles elle est sujette, & que le Prin-temps pourroit occasionner. Deux jours après la saignée du pied, elle se purgera avec deux onces de manne, un gros de rhubarbe, un gros de sel végétal, un gros d'agaric, & deux gros de fenné bouillis dans deux grands verres d'eau de veau, coulés ensuite & partagés en deux verres qu'elle prendra riédés à une heure l'un de l'autre, & un bouillon après le dernier verre. Le lendemain de la purgation, elle commencera l'usage de la ptisane suivante.

Prenez de racines de squine & salse pareille & bois de sassafras, de chaque un demi-gros : feuilles de sauge, betoine, pulmonaire, aigremoine, marjolaine, de chaque une pincée : iris de florence & fené de chaque un gros : jetez le tout concassé dans un demi-septier d'eau bouillante que l'on laissera infuser comme du thé, ou jusqu'à ce que l'eau soit refroidie : on coulera le tout, & la malade en prendra un verre le matin à jeun chaud comme du café, avec

176. *Recueil périodique*

un peu de sucre ou de syrop de capillaires. Elle en prendra autant trois heures après le dîner, & le soir en se couchant. Elle continuera l'usage de cette infusion pendant trois semaines, le suspendant néanmoins dans le temps des règles.

Nous espérons par cet usage de détourner l'humeur qui se porte à la tête, à la gorge & à la poitrine, où les dépôts sont si fréquens, & l'évacuer par les selles & une douce transpiration. Nous croyons devoir faire succéder immédiatement après, le lait d'ânesse, pour réunir les principes du sang qui auront été atténués par l'usage de cette ptisane.

La malade le prendra pendant un mois ou six semaines avec les précautions requises, ne se purgeant vers le milieu & la fin avec la purgation ci-dessus, qu'en cas qu'elle se sentit quelques aigreurs, ou un peu moins d'appétit.

Après avoir cessé l'usage du lait, nous sommes d'avis que la malade tous les mois, pendant huit jours, quelque temps avant ses règles, boive la même ptisane qu'elle aura prise avant l'usage du lait, de la manière qu'il est dit. Elle reprendra ensuite dans l'Automne suivante le lait d'ânesse de la même façon qu'au Prin-temps.

Nous espérons que l'usage de ces remèdes garantira la malade des accidens dont elle est tourmentée depuis si long-temps, & de ceux qui pourroient la menacer par la suite.

Si la difficulté de respirer revenoit par l'embarras qui se feroit dans le nez, on conseille la fumigation faite avec les fleurs de succin,

G... B. d. m. p.

Délibéré à Paris ce 7 Avril 17..

Quoique ces remèdes eussent soulagé la malade,

d'Observations. Septembre 1754. 177
 lade, on crut devoir lui mettre un caustère au
 bras pour en prévenir les rechûtes ; ce qui réus-
 sit pleinement & la fit jouir d'une santé parfaite.

A U T R E

*Pour des urines sanguinolentes à la suite
 d'une suppression d'un flux hémorrhoidal.*

V. La maladie pour laquelle on consulte est une évacuation de sang mêlé avec les urines, qui sans fatiguer le malade lui en fait craindre les suites. Le malade étoit sujet à un flux périodique d'hémorrhoides qui a cessé après plusieurs années, & qui paroît être la cause du sang qui coule aujourd'hui abondamment avec les urines. Il n'y a pas lieu de soupçonner que ce soit une autre cause, puisqu'il n'a jamais rendu de sable, de gravier, ni de pierre ; qu'il n'a jamais ressenti de difficulté d'uriner, & qu'il ne s'est jamais plaint de colique néphrétique.

Ainsi les hémorrhoides supprimées demandent ici une attention particulière, puisque nous regardons que leur suppression est la véritable cause de la maladie présente. En effet, lorsque le flux hémorrhoidal cesse, on doit craindre quelque dépôt funeste, sur quelque partie, ou quelque autre évacuation qui tienne lieu de la première, & pour lors le danger est moins pressant, à moins que ces nouvelles évacuations ne se suppriment à leur tour. C'est alors que l'on doit craindre quelque affection soporeuse, d'autant plus dangereuse qu'elle accable quelquefois tout-à-coup. C'est-là la raison pour laquelle on laisse une ou deux hémorrhoides couler à ceux à qui on est obligé de faire l'opération. Dans

M

toutes ces circonstances, la plethôre & l'effervescence du sang doivent être regardées comme les causes premières de ces évacuations & de ces métastases, qu'un régime de vivre peu exact, & des exercices peu modérés entretiennent & augmentent par degrés.

Ainsi dans la maladie présente, les urines teintes de sang sont une suite de la suppression des hémorrhoides, qui paroît principalement affecter la vessie comme nous l'avons déjà remarqué: mais comme il seroit dangereux de supprimer tout-à-coup cette évacuation, il ne le seroit pas moins de la laisser couler trop longtemps. La vessie perdrait peu-à-peu de son ressort, le sang épaissi causeroit la suppression de l'urine, & peut-être que le sang extravasé dans la vessie croupissant avec les urines, s'agrireroit à tel point qu'il enflammeroit ces parties avec crainte de mortification.

Pour prévenir ces suites fâcheuses, ou quelque reflux dangereux, il est nécessaire de diminuer le volume du sang, d'en adoucir l'âcreté, & de prescrire au malade un régime exact, & différent de celui qu'il a suivi jusqu'à présent.

Le volume du sang a déjà été diminué par quatre saignées du bras, & cependant le sang s'écoule encore avec les urines presque en aussi grande abondance. Je suis d'avis qu'on fasse présentement une saignée du pied, pour dégager la partie même. Cette pratique est heureuse dans les femmes qui souffrent des pertes de sang. Il faut non-seulement désempêcher présentement les vaisseaux, mais il faut continuer tous les mois, soit du bras, soit du pied, soit des deux parties pour agir par révulsion & dérivation.

En diminuant ainsi le volume du sang, on

d'Observations. Septembre 1754. 179
 aura grande attention d'en adoucir l'âcreté par un régime de vivre doux & humectant. La boisson ordinaire sera faite avec le ris ou la guimauve, ou la grande consoude. Le matin & le soir le malade prendra des bouillons faits avec la rouelle de veau, & la volaille, le ris & les suc's dépurés de cerfeuil, d'ortie grêche à parties égales. Il ne boira pas de vin, & s'abstiendra de café, de chocolat, & de toutes liqueurs spiritueuses; il ne mangera ni alimens maigres, ni viandes noires, ni ragoûts. Il évitera toute sorte d'exercice violent, & mangera peu le soir.

On ne doit pas se rebuter de ce régime de vivre: car cette maladie, ne se peut guérir que par la persévérance. On doit faire en sorte que le ventre soit libre; s'il étoit paresseux, le malade prendroit des lavemens avec la casse & le petit lait. Quand il sera nécessaire de le purger, on emploiera les purgatifs les plus doux; comme la casse, les tamarins, la manne, le syrop violat, en deux ou trois verres dans une décoction légère de chicorée sauvage, pour rafraîchir en évacuant.

Lorsque les urines seront moins teintées de sang, on se servira utilement d'injections détersives avec l'eau d'orge, & d'aigremoine ensuite, & si le sang cessoit tout-à-fait de couler avec les urines, on ne doit pas perdre de vue ce que nous avons déjà dit. C'est pour lors que les saignées du bras & du pied doivent être plus fréquentes pour prévenir quelque dépôt fâcheux.

L'usage du lait d'anesse dans la saison sera un puissant secours pour adoucir le sang, que l'on doit regarder comme la cause première.

M ij

& du flux des hémorrhoides & du sang mêlé
présentement aux urines. Voilà de quelle ma-
nière on doit calmer l'impétuosité d'un sang
qui cherche à s'échapper.

Ce 17 Décembre 17....

A U T R E

Sur un Ulcere à la Matrice.

VI. La perte de sang qui a duré près de six
mois, & qui coule encore par intervalle quoi-
qu'en moindre quantité ; l'écoulement sanieux
qui est survenu après des douleurs & des ten-
sions à la matrice ; une fièvre habituelle avec
des vomissemens bilieux qui ont accompagné
tous ces accidens ; & qui tourmentent encore
présentement la malade presque tous les jours,
surtout dans un âge avancé (75 ans,) nous font
craindre avec raison un ulcere dans la matrice.

Il est assez ordinaire aux femmes lorsque
leurs règles cessent, d'avoir des pertes de sang ;
c'est un soulagement que la nature se procure
quelquefois d'elle-même ; mais lorsqu'il y
a long-temps que ces évacuations sont finies ;
c'est ordinairement une autre cause qui produit
ces espèces de perte de sang.

La matrice n'est qu'un tissu de fibres & de
glandes qui la tiennent continuellement humec-
tée ; & lorsque les liqueurs viennent à s'aigrir par
quelque cause que ce soit, elles corrodent sou-
vent la tissure de cette partie, causent à la matri-
ce un météorisme douloureux, & déchirent quel-
quefois les vaisseaux qui la tapissent. Le sang ne
tarde guères à paroître, & l'évacuation qui s'en
fait donne souvent lieu de croire que c'est une

d'Observations. Septembre. 1754. 181

perte de sang, lorsque ce n'est qu'une suite d'un engorgement, qui s'augmentant par degrés, découvre enfin une humeur sanieuse qui est la preuve complète d'un ulcère dans la matrice.

En effet le reflux de cette matiere dans la masse du sang entretient non-seulement la fièvre ; mais une partie de cette humeur que l'on peut regarder comme caustique, se filtrant dans les glandes de l'estomac, excite des secousses violentes qui font entrer le ventricule en contraction, & qui l'obligent à se dégager par les vomissemens de ces mêmes humeurs qui y refluent continuellement ; ainsi c'est la même humeur qui fait tout le désordre dans la matrice & dans l'estomac, & qui entretient la fièvre.

Lorsqu'un ulcère se fait appercevoir dans une partie interne, il y est d'autant plus dangereux que la partie est plus glanduleuse, & qu'elle fournit continuellement des suc prompts à se corrompre, & à se distribuer sans cesse dans la masse du sang. C'est pour lors autant le vice de la partie que de tout le corps. Nous pouvions ajouter pour le pronostic que *vitium positum in substantiâ partium emendare, non est virtutis humore.*

Nous avons cependant deux choses à tenter dans la maladie présente ; à mundifier la matrice & à corriger la mauvaise disposition du sang. Pour mundifier la matrice ; on s'est déjà servi d'injections détersives avec l'eau d'orge, l'aigremoine & le miel rosat, mais ces injections seroient un faible secours, si l'on ne songeoit premierement à corriger la mauvaise disposition du sang, qui entretient & augmente le désordre. Ainsi les détersifs & les narcotiques sont les principaux remèdes, dont on puisse sûrement

M iiij

182 *Recueil périodique*

se servir. On usera d'injections détersives comme on a fait jusqu'à présent, & tous les soirs on prendra six ou huit grains de pilules de cynoglossé pour calmer les douleurs. On aura soin d'entretenir le ventre libre par l'usage des lavemens anodins, pour faciliter l'évacuation d'une partie des humeurs qui se filtrent dans les glandes de l'estomac & des intestins. Ensuite on se servira d'une légère eau de casse, avec le petit lait, dont la malade prendra quatre verres. On ajoutera dans cette eau un gros ou deux de nitre purifié, & deux ou trois grains de tartre stibié, si les forces le permettent.

Les alimens doivent être légers & humectans. La pûsane sera faite avec chiendent, réglisse & ris : les eaux de forges & de Passy irriteroient plutôt que de calmer. Les bouillons sans sel seront faits avec la volaille, le veau & le ris : & on ajoutera quelquefois un jaune-d'œuf dans le bouillon. Si l'estomac demandoit quelque chose de plus, on prendroit de la gelée & une panade au ris. Il s'agit d'adoucir & non d'irriter.

CONSULTATION

Sur la maladie des Yeux de Monsieur ;

H. 17... Septembre 17...

VII. Le Mémoire qui nous a été communiqué touchant la maladie des yeux de Monsieur, présente divers objets, qui demandent chacun une attention particulière. Nous allons les examiner séparément selon l'ordre que le malade leur a donné dans l'excellent exposé, qu'il a fait lui-même de sa maladie.

d'Observations. Septembre 1754. 183

Nous ne dirons rien sur les deux opérations qu'on lui a fait inutilement pour la fistule ; sur les accidens survenus à l'œil droit, soit avant, soit après ces opérations, non plus que sur l'accident de l'année dernière, touchant la cornée qui s'est crevée. Ce sont des maux sans remède. Il n'en sera pas de même des réflexions que nous avons à faire sur l'adhérence de la paupière inférieure avec le globe de l'œil, qui est la suite de la suppuration survenue à l'œil droit, au mois de Novembre dernier 1746.

Pour ce qui concerne l'adhérence de la paupière avec le globe, on demande s'il est possible de la détruire sans danger, afin de pouvoir porter un œil d'émail.

Nous répondons, qu'il n'est pas facile de détacher les paupières, lorsqu'elles sont collées avec la conjonctive, sans intéresser l'une ou l'autre ; que cette opération est cruelle, douloureuse, & incertaine : quoiqu'il soit dit dans l'exposé, que l'adhérence ne paroît que comme un fil, il y a cependant lieu de croire, qu'elle s'est faite dans toute l'étendue de la paupière inférieure : & que dans ce cas la séparation n'en seroit pas aisée. En supposant qu'on put l'entreprendre, elle ne pouvoit l'être sans témérité, que par une main exercée à cette opération, ce qu'on auroit de la peine à trouver, parce que ce cas est rare. Nous ajoutons à toutes ces raisons, que l'avantage qu'on pouvoit retirer de cette opération, ne paroît pas assez grand, pour oser conseiller de s'y soumettre, en supposant même qu'elle fut moins incertaine que douloureuse. Nous pensons donc que Monsieur H. . . ne doit point songer à se faire faire cette opération, à moins toutesfois, qu'on

M iijj

ne fut sûr, qu'il n'y a effectivement que le bord de la paupière qui soit colé avec la conjonctive, & que l'adhérence n'a pas plus d'étendue que l'épaisseur d'un fil, ce qui ne nous paroît pas vraisemblable.

A l'égard de la paupière supérieure, le défaut de mouvement qu'on y remarque, ne peut venir que de ce que selon les apparences, elle est un peu enfoncée dans l'orbite, qui n'est pas rempli par le globe de l'œil, dont il ne doit rester que les membranes & les muscles. Or si cela est, comme on doit présumer, il s'en suit que le point d'insertion du muscle releveur de la paupière, est autant rapproché qu'il se peut du point d'origine, & que par conséquent il ne reste plus de mouvement à faire à ce muscle, puisque toute son action ne tend qu'à rapprocher ces deux points. Il n'y a qu'à écarter cette paupière, autant que l'est celle de l'œil gauche, & pour lors elle pourra agir. Ainsi l'immobilité de la paupière supérieure ne suppose ici aucune affection particulière dans cette partie. Nous n'avons insisté sur cet article, que parce que Monsieur H. . . , l'a mis au nombre de ses inquiétudes.

Il demande de plus, si sans trop intéresser la vue de l'œil gauche, il peut se faire l'opération au droit, dont la fistule suppure toujours.

Nous répondons à cela, que non-seulement nous n'y voyons aucun inconvénient, mais que cette opération pourroit même devenir nécessaire, pour prévenir la carie des os, suite ordinaire des fistules lacrymales négligées : cependant comme le malade craint que cette opération n'intéresse la vue de l'œil gauche, nous lui conseillons de la retarder, jusqu'à ce qu'il ait

d'Observations. Septembre 1754. 185
 éprouvé quel sera , par rapport à cette fistule ,
 l'effet du régime que nous avons à lui prescrire
 pour arrêter les progrès de l'accident dont l'œil
 gauche est menacé.

C'est cet œil , touchant lequel Monsieur a des
 inquiétudes , qui ne nous paroissent que trop
 fondées , qui doit être l'objet principal de notre
 consultation.

La protubérance qu'on remarque à la cornée ,
 ne peut être que l'effet de l'hydropisie des cham-
 bres de l'humeur aqueuse , & cette hydropisie
 dépend d'une sérosité surabondante & peu fluide ,
 qui abreuve la masse du sang , & se porte à l'œil
 en trop de quantité.

Nous conseillons donc l'usage du collyre dont
 le malade se sert , & d'y joindre les remèdes in-
 ternes suivans.

Monsieur sera saigné du bras & du pied ; il
 prendra de suite pendant vingt & un jour les
 bouillons faits avec la chair de vipère & le cœur
 de laitue ; il se purgera après avec un gros de
 pilules *lucis majores* , & le lendemain de la
 purgation il se mettra pendant six semaines , se
 purgeant au milieu & à la fin avec les pilules
 précédentes , à l'usage des bouillons suivans.

Prenez demi-livre de rosielle de veau , racines
 de *rubia tinctorum* & persil de chacune une
 once , racine de valeriane deux gros ; creffon
 de fontaine , cochléaria & pissenlit de chacun
 demi poignée. Faites bouillir dans s. q. d'eau
 pour deux bouillons , dont l'un le matin à jeun ,
 & le second à quatre ou cinq heures après le
 dîner. De plus & pendant l'usage des bouillons ,
 prendre tous les jours à l'entrée du dîner un bol
 fait avec douze grains de poudre de clôportes ,
 autant de gomme ammoniac , incorporés avec s.

186 . . . *Recueil périodique* . . .
 q. de syrop des cinq racines , & tous les trois
 jours ajouter à ce bol six grains d'extrait d'é-
 lixir des propriétés dès le commencement de
 ce régime. Le malade usera pour boisson ordi-
 naire d'une ptisane faite ainsi.

Une once de saffraas rapé , jetée le soir
 dans une pinte d'eau bouillante , & pendant
 la nuit la laisser infuser hors du feu. Le ma-
 lade pourra y ajouter aux repas un peu de vin.
 De plus se baigner l'œil droit avec l'eau tiède ,
 & appliquer sur la fistule une petite éponge
 trempée dans l'eau aussi chaude qu'il pourra ,
 trois fois par jour deux à trois minutes matin ,
 midi , & soir.

Le régime doit être exact & adoucissant ,
 éviter les alimens cruds , venteux , pécans , in-
 digestes , comme salades , fruits , légumes ,
 maigre , ragoûts , même les alimens trop nour-
 rissant , & prendre un peu de vin avec la ptisane
 de saffraas , comme il est dit.

Nous espérons par ce régime rendre les hu-
 meurs fluides , dépuré le sang , arrêter le pro-
 grès de l'accident , dont l'œil gauche est me-
 nacé , & faire l'opération de la fistule avec plus
 de sécurité. Si le ventre étoit naturellement pa-
 resseux , on conseille les lavemens , & dans
 les saisons favorables les bains domestiques. Si
 le malade est pléthorique on pourra réitérer la
 saignée , & le malade nous informera du succès
 des remèdes prescrits , ce qui nous déterminera
 sur le choix de ceux qu'il faudroit faire , supposé
 que les premiers n'eussent pas produit tout l'effet
 que nous en attendons. B. . . D. . . M. P.

d'Observations. Septembre 1754. 187

OBSERVATIONS

*Sur différentes maladies survenues à la
cessation du flux menstruel.*

VIII. La suppression des règles est ordinairement suivie d'un grand nombre de maladies difficiles à guérir. L'hémorrhagie en est une, & vient non-seulement de la matrice, mais encore de toute les parties du corps; elle est accompagnée de dégoût pour les alimens, d'abattement de forces, de cachexie, d'hydropisie, de défaillances, &c. Si depuis plusieurs années le sang a coulé de la matrice en une quantité excessive, les vaisseaux n'ont plus de ressort, ils sont toujours ouverts; & de là vient l'œdème ou l'hydropisie, cause d'une mort inévitable. Si l'hémorrhagie est tout à coup arrêtée, les sécrétions cessent dans l'instant; & bientôt la malade a des maux de ventre accompagnés de tension & d'œdème; les jambes, la poitrine, la tête sont douloureusement affectées. On sent à la poitrine comme un poids considérable qui étouffe: des nausées, des hoquets, des vomissemens fatiguent l'estomac. La tête est pesante; on y sent des picotemens & des élancemens: il se répand sur les yeux une espèce de brouillard, les oreilles tintent; & l'esprit souvent n'est pas dans son assiette ordinaire. Alors si l'art ou la nature ne procure aucune évacuation dont l'effet soit proportionné à celui de la suppression, la malade est fort en danger.

C'est pourquoi une hémorrhagie de matrice, après une suppression de règles, est toujours

dangereuse. Car ou elle dure long-temps , ou elle est mortelle , ou du moins les femmes qui en guérissent , ne jouissent souvent que d'une santé bien foible.

*Sur une Hémorrhagie de Matrice survenue
à une suppression de Régles.*

1. Une femme âgée d'environ 50 ans , en 17... avoit une perte de sang depuis deux ou trois années. Tantôt tout son corps étoit œdémateux & livide ; tantôt elle vomissoit le sang ; quelquefois elle tomboit en défaillance : sa perte s'arrêtoit , & revenoit par intervalles : elle étoit continuellement dégoutée , & la respiration étoit de temps-en-temps très-gênée. Elle avoit beaucoup souffert , & éprouvé inutilement bien des remèdes. Au commencement de la cure , on lui avoit fait plusieurs saignées du bras & du pied. Car selon Hyppocrate , il faut tirer presque tout le sang de ceux qui ont des hémorrhagies ; *hæmoptoici fiant exsanguis*. Elle a pris des lavemens anodins ; des bouillons à la viande avec de l'althea , du ris , du cerfeuil & du plantin ; quatre fois dans le jour du suc dépuré de cerfeuil avec du nitre ; de la ptisane , l'eau de ris , & la potion cordiale suivante.

27. Confection d'hyacinthe ,	3j
syrop de coins ,	3j
eau de canelle ,	3℥
alun cru ,	3℥
eau de plantin ,	
eau de millefeuilles ,	aa 3iij

On lui ordonna de plus une purgation douce. On lui recommanda de manger peu , & de ne prendre que des alimens incraissans ; & de se tenir

d'Observations: Septembre 1754. 189
 toujours au lit, chose d'autant plus nécessaire dans les pertes, que la situation perpendiculaire détermine encore une plus grande quantité de sang à se porter vers la matrice, & empêche la réunion de ses vaisseaux. La malade fut pendant deux ou trois ans usage de ce qui vient d'être dit; se trouva soulagée par intervalles, & enfin recouvra peu à peu sa santé.

Sur la même Maladie.

2. En 17... une autre femme âgée d'environ 40 ans, avoit pareillement une perte de sang. Son corps œdémateux étoit parsemé de taches de couleur de safran; son ventre enflait; sa poitrine & son estomac étoient affectés; ordinairement elle avoit le ventre paresseux, & la fièvre revenoit par intervalles. Tantôt elle saignoit abondamment du nez, tantôt l'hémorrhagie de matrice étoit considérable. Ainsi elle avoit un écoulement continu d'un sang diffus. On employa les mêmes remèdes qu'on vient de citer dans la première Observation; les symptômes diminuerent, & la malade fut soulagée pendant un mois ou deux. Mais l'hémorrhagie revint: le sang couloit en abondance, lorsque sa fille vint à se noyer. Cette mère en fut si troublée, qu'il se fit tout à coup chez elle une suspension de toute évacuation. A peine pouvoit-elle respirer, une douleur vive la rendoit toute brûlante, elle ne cessoit de crier & de pleurer sur le malheureux sort de sa fille qui n'étoit âgée que de 12 ans. Au bout de trois ou quatre jours l'hémorrhagie revint & fut plus abondante. Alors on la saigna du pied à cause des souffrances, & d'un étouffement qui

menaçoient de la suffoquer ; on lui donna des lavemens anodins , & la susdite potion cordiale à prendre par cuillerées. Elle fit usage de soupes & de bouillons , nourritures faciles à digérer , & l'hémorrhagie cessa peu-à-peu. La perte de sang étant ainsi apaisée , on la purgea avec une once de casse , une once de manne , & autant de sirop de pommes. Elle fut soulagée pendant quelques jours , mais l'edème , les nausées , & la difficulté de respirer continuèrent. Elle fut purgée une seconde fois de la même manière , & elle reçut du soulagement pendant quelques mois ; & quoique son corps fut toujours œdémateux , & son visage teint d'une couleur de safran , elle s'acquittoit des fonctions ordinaires de son état , & avoit deux ans après une santé encore bien fragile. La perte revint au bout de ce temps , occasionnée sans doute par les mouvemens de passions violentes , auxquelles cette malade étoit sujette.

En Décembre de la même année , la fièvre , les défaillances , les nausées , & les autres symptômes dont nous avons déjà parlé , accompagnés d'une hémorrhagie très-abondante de matrice , attaquèrent cette femme. Le sang qu'elle rendoit , tantôt étoit coagulé & noir , tantôt fluide & fort rouge ; & elle ne le rendoit qu'avec des douleurs très-vives. On la saigna deux fois du bras. Elle fit usage des bouillons au ris , de pûsane avec de la grande consoude , d'une potion cordiale & astringente , d'alimens de facile digestion , & incraissans , de lavement anodins , & des autres remèdes ci-dessus détaillés. Mais rien ne réussissoit ; on la saigna du pied , & elle fut plus soulagée quoique la perte durât toujours. On lui ordonna aussitôt cette opiate.

d'Observations. Septembre 1754. 191

27. Conserve de cynorrhodon,
 Racine de grande consoude en
 poudre, aa 3℥
 Yeux d'écrevisses préparés, 3ij
 Pierre hémathite réduite en poudre très-
 fine, 3j
 Syrop de coins ; q. s.

Faites suivant l'art une opiate, dont la dose
 soit d'un gros & demi soir & matin.

Elle continua de prendre la même potion
 cordiale & astringente. On lui appliqua sur la
 région hypogastrique des fomentations qu'on
 avoit soin de renouveler, de bourse à pasteur,
 de mille-feuilles, de sceau de Salomon. On
 avoit pris une poignée de chacune de ces plan-
 tes, & on avoit fait bouillir le tout dans du vi-
 naigre. Ces fomentations firent cesser la perte
 de sang, & la malade recouvra une santé bien
 foible au mois de Septembre de l'année sui-
 vante; elle vécut cependant encore long-temps,
 & sa santé se fortifia par la précaution qu'elle
 eut de se faire saigner de temps à autre.

*Sur une Hémorrhagie de nez, sur une
 Hydropisie; suite de la suppression des
 Règles, & sur le cadavre d'une femme
 ouverte.*

3. Une femme, âgée d'environ quarante-cinq
 ans, après la suppression de ses règles, fut at-
 taquée d'une violente douleur de tête, d'un fai-
 gnement de nez, d'une lassitude dans tous les
 membres, & de la fièvre. On lui ordonna une fai-
 gnée, des lavemens, des bouillons, des ptisanes,
 des purgations, & autres remèdes appropriés à
 la maladie. Elle fut guérie pendant deux ou trois

mois. Les symptômes revinrent ensuite les mêmes; ils étoient aussi violens qu'auparavant, accompagnés d'ailleurs d'une leucophlegmatie universelle.

Car on observe que ceux qui ont des hémorrhagies continuelles, sont enfin atteints d'hydropisie, & meurent hydropiques pour la plupart, à cause du peu d'union qu'ont-entr'eux les différens principes du sang. Ce fut en vain qu'on employa pendant une année entière tous les remèdes convenables pour guérir la personne dont il s'agit de son hydropisie. Les symptômes augmentèrent; les globules du sang, qui étoit dilués & appauvri, n'avoient plus aucune liaison entr'eux. La sérosité s'écouloit continuellement, les forces s'épuisèrent; enfin les fibres perdirent tout leur ressort, & la malade mourut.

On l'ouvrit, on ne trouva rien dans la tête: le bas-ventre & la poitrine étoient pleins d'eau. Le foie étoit livide, comme s'il eût été à moitié cuit: la rate desséchée; les reins plus charnus qu'ils ne le sont ordinairement. On n'en voyoit point les glandes; elles avoient disparu. Le poulmon étoit abreuvé d'eau, & toutes les autres parties dans un état de maigreur & de consommation.

On peut conclure de-là, que de continuelles hémorrhagies sont cause que le sang s'appauvrit, que la sérosité s'en sépare, & que tandis que cette sérosité s'écoule de tout côté, le sang proprement dit, ou, si l'on veut la partie rouge, se dessèche. La partie rouge & la sérosité étant ainsi séparées, les parties solides deviennent minces, tenues, maigres, faute de nourriture & de réparation; les sécrétions & les fonctions cessent peu-à-peu, & enfin la malade perd ce qui lui restoit de forces & meurt.

d'Observations. Septembre 1754. 193

Il faut remarquer de plus, que les purgatifs diminuent la douleur les premiers jours ; mais aussi dans la suite, ils augmentent & entretiennent le foyer de la maladie. C'est ainsi que par l'usage, surtout de ces purgatifs véhémens qu'on nomme en médecine *mochliques*, l'hydropisie va toujours de mal en pis. Cependant au commencement de l'année 174... plusieurs personnes ont fait usage avec succès du *mochlique* suivant, ordonné par un nommé Hary de Paris, & qui passoit alors pour un Médecin Arabe.

27 Safran de Mars, préparé avec le soufre, 3j
antimoine crû, de chaque, 3j
scamonee, 3jv
réduisez ces poudres en alkool, & mêlez-les dans
syrop de limons, fbjv

Prenez-en deux ou trois fois dans le jour une cuillerée ou deux ; au moyen de ce remède, les eaux s'évacuent sans douleur par les selles & par les urines.

Il y a eu dans les Hôpitaux de Paris & ailleurs, des exemples d'hydropisies guéries par ce violent purgatif, qu'on dit être un remède ancien, & qu'une expérience quelquefois heureuse a renouvelé. Néanmoins la dose de la scamonee, qui comme tout le monde sçait, est un purgatif des plus forts, est énorme dans la recette précédente.

*Sur une Passion hystérique, ou plutôt sur
une Epilepsie survenue à la cessation
des Régles.*

4. Madame** étoit d'un tempéramment pléthorique, elle eut plusieurs enfans, & son estomac digéroit bien. Vers la quarante-cinquième année

N

194 *Recueil périodique*

de son âge, l'écoulement de ses règles diminua ; & elle fut attaquée d'une maladie hystérique, ou plutôt d'une épilepsie le 16 Septembre 17... Le délire, des mouvemens convulsifs, la fièvre, une expectoration sanguinolente, la perte totale de la mémoire, & autres symptômes de même nature la tourmenterent avec tant de violence, que pour prévenir une mort prompte, dont elle étoit menacée ; on la saigna en dix heures deux fois du bras, & une fois du pied. Le sang qu'on lui tira étoit tout-à-fait inflammatoire. On la fit beaucoup boire d'une eau de tamarins avec le sel végétal, & il se fit par bas une évacuation qui fit concevoir quelque espérance.

C'est pourquoi le 18 du même mois on la purgea ainsi.

27 Manne calabre, } aa 3ij
huile d'amandes douces, }
eau de fleurs d'oranges ; 3ij

Faites suivant l'art une potion purgative.

Cette potion la soulagea, quoiqu'il y eut eu quelque convulsion pendant la nuit. On lui fit garder un régime fort exact : elle mangeoit très-peu, mais elle buvoit beaucoup de ptisanes, & autres potions faites avec des antispasmodiques, tels que la fleur de tilleul, la valeriane, &c.

Le 21 elle fut plus tranquille, & elle avoit plus de forces. On lui donna alors à boire par verres une pinte d'eaux de *balatuc* avec du sel de Seignette. Les selles furent abondantes, ce qui lui rendit beaucoup plus légère la tête, qui avoit été jusques-là fort pesante ; le sommeil revint. Elle en continua l'usage aussi-bien que de son régime, de la même manière, & avec

d'Observations. Septembre 1754. 198
 le même soulagement. Depuis le 21 jusqu'au 24
 Septembre, elle prit de temps - en - temps des
 émulsions avec de l'eau de fleurs d'oranges, de
 l'infusion de *gallium* ou caille lait, en forme de
 thé, tant pour adoucir la poitrine que pour ar-
 rêter les mouvemens spasmodiques. Les acci-
 dens s'apaisèrent par ce moyen, & elle fut con-
 valescente au mois d'Octobre, non sans crainte
 de rechûte, comme il arrive ordinairement dans
 les maladies chroniques, surtout dans les atta-
 ques d'épilepsie.

En effet, tous les mois elle avoit quelques ac-
 cidens, & on employoit les mêmes remèdes
 pour la soulager.

En Février 17... après lui avoir prescrit d'ob-
 server avec ordre l'usage des choses qu'elle avoit
 coutume de prendre, on lui recommanda de
 s'abstenir des eaux de *balnearum*, & on lui ordon-
 na deux prises d'une potion laxative qui cal-
 ma les mouvemens spasmodiques, & lui pro-
 cura une respiration un peu plus libre. Ou-
 tre cela, elle prit le bol suivant quatre fois dans
 le jour, gardant toujours un régime exact.

℥ Castoreum,	3℔
nitre purifié,	gr. x.
syrop de stéchas;	q. s.

Faites du tout quatre bols.

Le sommeil revint; les symptômes diminue-
 rent. Mais dans les mois de Juin & Juillet, re-
 tour des mêmes symptômes, application des
 mêmes remèdes, auxquels on ajouta le bain
 domestique, & un demi gros de poudre de gut-
 tete soir & matin; la malade buvoit par-dessus
 un verre de *gallium* infusé à froid pendant la
 nuit. Elle reçut du soulagement, observant de

N ij

196 *Recueil périodique*

se faire saigner * tous les mois, de faire diète; autant qu'il seroit possible, & de se tenir le ventre toujours libre.

Au mois de Novembre de la même année, les mêmes symptômes revinrent avec plus de force, ce qui détermina promptement à lui tirer du sang deux fois du bras, & une fois du pied.

La respiration en devint gênée, & l'hydropisie étoit à craindre. Ainsi le ventre étant libre, & après avoir bû des béchiques, on la purgea comme ci-devant avec de l'huile, de la manne, & de l'eau de fleurs d'oranges. Elle évacua par bas beaucoup d'humeurs : on lui prescrivit de prendre de trois en trois heures le bol suivant.

℥j Blanc de baleine,	℥j
kermès minéral,	gr. jss
safran oriental,	gr xii
syrop de lierre terrestre ;	q. s.

buvant par-dessus une infusion de *gallium* ou de zilleul.

La poitrine en fut soulagée. On lâcha le ventre de la malade par des lavemens ; elle mangea peu, & prit de temps à autre des potions béchiques. Mais on craignoit toujours l'hydropisie, ou l'asthme. Car elle ne pouvoit point être couchée : elle avoit les pieds enflés & ne respiroit qu'avec difficulté. Le 15 Novembre, elle se mit au lit pour la première fois, & malgré une toux violente, elle eut des intervalles de repos. Mais le 17, elle pensa mourir d'un exomphale, qui avoit commencé depuis environ vingt

* Quelques Médecins prétendent cependant que la saignée est plutôt capable de rappeler les accès d'épilepsie, que de les prévenir. Cette question mérite d'être examinée avec soin.

d'Observations. Septembre 1754. 197
ans, & qui pour lors rentra heureusement au
bout de quelques heures, au moyen de plusieurs
lavemens, de très-peu de nourriture, le réta-
blissement des forces, & un bandage convenable,
la mirent à l'abri des rechûtes. Ce danger passé,
& le ventre étant libre, on la purgea avec
de l'huile & de la manne dans un bouillon,
y ajoutant de l'eau de fleurs d'oranges, & le
vingtième jour tout alloit mieux. Mais comme
elle passa une nuit fort agitée, on lui ordonna le
bol suivant, à-peu-près semblable au précédent.

℞ Castoreum,	3℔.
nitre purifié,	gr. x
pilules de cynoglosse,	gr. xii
syrop de stéchas;	q. s.

Faites du tout quatre bols, dont elle prendra un
tous les jours au soir.

La malade fut soulagée, & reposa la nuit;
cet heureux état dura pendant trois ans, au bout
duquel temps les mêmes symptômes revinrent.
On craignoit une mort très-prochaine, mais les
remèdes ordinaires & les saignées en calmerent
un peu la violence. Elle fit usage du *gallium*, du
tilleul, des pilules de cynoglosse, & de temps-en-
temps de la poudre de guttete. Trois mois après
les mêmes symptômes, & mêmes remèdes. En Oc-
tobre & en Novembre, les symptômes revinrent
plus fréquemment: les saignées, tant du pied que
du bras furent aussi plus fréquentes. On lui lâcha
continuellement le ventre par des lavemens;
elle but des eaux de *balnearum* avec le sel de Sei-
gnette, & on lui ordonna cette opiate, lui pres-
crivant de boire par-dessus soir & matin du *gal-
lium* en infusion.

℞ Racines de valeriane sauvage,
de la pivoine mâle,

N iij.

du crâne humain,	aa 3ß
sel sédatif,	3j
syrop de stéchas ;	q℥

Faites suivant l'Art une opiate dont la dose sera d'un gros deux fois par jour.

La malade guérit enfin, en ayant soin de se faire saigner & purger de temps-en-temps.

IX. CONSULTATIONS

Sur une affection mélancholique hypochondriaque.

1. Le tempérament mélancholique de la personne pour laquelle on consulte, & les accidens fâcheux dont elle a été affligée depuis quarante à cinq mois ; savoir les étourdissemens, les pesanteurs de tête, le sommeil inquiet, la crainte de tomber à chaque moment, l'attaque d'apoplexie ; l'hémi-plégie à quoi ont succédé l'insomnie & les violentes douleurs de rhumatisme, avec les secousses convulsives des nerfs, jointes à la profonde mélancholie ; font suffisamment connoître la nature de la maladie, qu'on ne peut définir autrement qu'une affection mélancholique, hypochondriaque poussée jusqu'à son dernier période.

La cause de tous ces maux est une lymphe croupissante & aigrie par son séjour, dont une partie se répandant dans le sang, l'a rendu trop épais pour pouvoir couler librement dans les vaisseaux du cerveau ; delà les pesanteurs & les assoupissemens : une autre portion se jettant dans les nerfs y interrompt l'irradiation directe des esprits dans tout le genre nerveux, d'où est venu l'apoplexie & l'hémi-plégie : quelque partie de

d'Observations. Septembre 1754. 199

cette sérosité, s'échappant sur les membranes, & les muscles, cause les douleurs de rhumatisme & les secousses convulsives.

La longueur & l'opiniâtreté de la maladie, qui a résisté aux remèdes, quoique très-appropriés & sagement appliqués, nous font craindre que tous les remèdes que l'on pourra faire au malade, ne lui procurent pas un secours aussi considérable & aussi prompt que nous le souhaiterions.

Nous avons à corriger une sérosité âcre de la nature de l'eau-forte qui inonde les parties, & à dissoudre un sang gluant & épais propre à faire toutes sortes d'embarras.

Cette nature de sang paroîtroit demander des remèdes capables de diviser son tissu, & de le subtiliser, tels que sont les sels & les esprits volatils, huileux; mais la tension convulsive où sont toutes les membranes, nous doit faire appréhender d'en augmenter l'érétisme; ce que feroient infailliblement ces remèdes actifs, dans un sujet où les liqueurs ne sont que trop armées de sels, & où les parties fibreuses ne sont que trop disposées à se froncer.

Le but que nous devons donc nous proposer ici, doit-être de rendre au sang sa fluidité, à la lymphe sa douceur, & aux fibres la souplesse naturelle qu'elles ont perdues.

C'est dans ces vues que nous conseillons les bouillons faits au bain-marie avec le cerfeuil, la chicorée sauvage, la bourrache, la buglosse, la fumeterre, les écrevisses & le veau, dont le malade prendra trois par jour; sçavoir, un le matin à jeun, l'autre trois heures après-midi, & le dernier le soir.

Une ptisane pour boisson ordinaire, faite

N iiii

200 *Recueil périodique*

avec racine de false-pareille, bois de gaiac aa
 ʒij, squine ʒj, senné, rhubarbe, réglisse aa ʒss,
 salpêtre raffiné ʒij, racine d'aunée, de patience
 sauvage, de bardanne aa ʒij, on fera bouillir
 le tout dans cinq pintes d'eau réduites à quatre;
 on y ajoutera pour lors un citron coupé par
 tranches: le tout étant refroidi, on le passera;
 le malade en prendra deux verres le matin, &
 un trois heures après son diner.

Il usera tous les matins à jeun d'une opiate
 faite de cette sorte.

ʒj Blanc de baleine,
 racine de pivoine mâle en poudre, de
 chaque, ʒss
 antimoine diaphorétique, ʒj
 sel de Mars de riviere, gr.xviij
 syrop de bétaine; f. q.

Faites suivant l'art une opiate dont la malade
 prendra tous les matins à jeun un gros & demi,
 en buvant par dessus le bouillon qui a été or-
 donné.

A l'égard des purgatifs, outre ceux qu'on a
 mis dans la ptisane ordinaire du malade, pour
 dérober insensiblement avec les légers diapho-
 rétiques, une portion de cette sérosité surabon-
 dante, qui se répand sur les membranes du cer-
 veau, & des autres parties; on croit qu'il seroit
 à propos de purger le malade de la maniere sui-
 vante, tous les six jours.

ʒj Senné mondé, ʒij
 tartre vitriolé; ʒj

Faites infuser la nuit sur les cendres chaudes, dans
 infusion de bétaine, ʒvij
 dans la colature, faites-y fondre,
 électuaire diacarthami, ʒij
 syrop de fleurs de pêcher,

d'Observations. Septembre 1754. 201.

manne de calabre ; de chaque $\mathfrak{z}\mathfrak{j}$
Faites suivant l'art une potion purgative pour
un verre.

On frotera les parties paralitiques avec le lini-
ment suivant.

\mathfrak{z} Huile de vers de terre ,
eau de mille-pertuis ou *hypericum* ,
eau-de-vie camphrée, de chaque $\mathfrak{z}\mathfrak{i}\mathfrak{j}$

Faites-en un liniment suivant l'art.

Nous espérons que l'usage de ces remèdes le
mettront en état d'aller à Vichy, dont nous esti-
mons les eaux nécessaires.

Fait à Paris ce 3 Mai 17...

Le T... G.... B.... d. m. p.

A U T R E

*Pour une Phthysie accompagnée d'accidens
scorbutiques.*

2. Pour répondre avec ordre à votre mémoire
exact & détaillé, Monsieur, le malade paroît
avoir une phthysie accompagnée d'accidens scor-
butiques. La maigreur qui a succédé à son état
assez replet depuis l'âge de trente ans, quoi-
qu'il ait joui d'une santé assez parfaite jusqu'à
quarante-cinq ans, où la phthysie a commencé
de se déclarer, avec des retours assez fréquens,
ne laissent aucun doute de cette fâcheuse dis-
position.

En effet, un tempérament naturellement
sec & mélancholique, un poulx petit & lent,
font connoître un sang épais, qui ne coule qu'a-
vec lenteur dans les vaisseaux, & qui par dé-
grès a causé de grands défordres dans les poul-
mons.

Depuis l'âge de quarante-cinq ans, vous avez remarqué des toux, des fontes d'humeurs, des rhumes qui durent trois & quatre mois, accompagnés de fièvres, de sueurs, de taches rouges & livides sur toute la peau, avec des ressentimens de goutte. La forge * & l'exercice que demande un tel emploi, ont augmenté considérablement cette mauvaise disposition. Les remèdes que vous fîtes alors soulagerent le malade; mais un rhume épidémique avec la forge qui a toujours été continuée, a jeté le malade dans des plus violens symptômes en Janvier dernier, & le malade se trouve à présent âgé de cinquante-cinq ans.

La fièvre lente, les sueurs légères, la toux opiniâtre, les crachats verdâtres que vous avez observé en Mai dernier, avec un mauvais air; soit de la part des lieux mêmes, soit de la forge, soit en partie d'un mauvais régime que vous avez accusé dès l'abord, confirmèrent votre indication. Vous fîtes saigner le malade deux fois du bras, & le sang étoit sec & inflammatoire: les doux purgatifs, les opiates fébrifuges & pectorales, les bouillons altérans, béchiques & antiscorbutiques, les ptisanes légèrement vulnéraires & détersives, le rétablirent en partie, & le mirent en état de prendre le lait. Mais l'exercice de la forge gâta tout; & c'est l'état présent du malade.

Un sang âcre, & chargé d'une saumûre pleine de sels, nous paroît faire tous les défordres dont nous avons repris les détails, le régime peu exact du malade, & surtout sa présence à la forge entourée de mauvais air, ont jusqu'ici oc-

* Le malade étoit à la tête d'une forge.

d'Observations. Septembre 1754. 203

caſionné les récidives, & font craindre avec raiſon, qu'une diſpoſition auſſi mauvaiſe dans le malade, ne le jette dans un état où les remèdes deviendroient enfin inutiles. Vous remarquez en effet, Monsieur, à la fin de votre mémoire, que les urines ont une ſuperficie graiſſeuſe ; ce qui déclare une colliquation prochaine.

Ainſi donc notre avis eſt que le malade quitte abſolument ſa forge, qu'il ait un régime exact, & qu'il ne ſe rebute pas. Car il ne faut pas ici le flatter, ce n'eſt que par la perſévérance, qu'il pourra avoir du ſoulagement.

Vous avez fait deux ſaignées en Mai dernier ; mais ſi la fièvre & la toux ſont violentes, nous eſtimons néceſſaire de faire encore une ſaignée du bras, pour rendre la circulation plus libre, & diſpoſer les remèdes à produire enſuite un meilleur effet. La manne & le ſel d'Epfon paroiffent être les purgatifs ordinaires, auſquels nous eſtimons qu'il ſeroit convenable d'ajouter une once de pulpe de caſſe recente, pour en faire deux verres : que le malade prendroit dans l'eſpace de quatre heures, & un bouillon au veau dans l'intervalle. Il faut repurger le malade tout les huit ou dix jours, ſoit de cette manière, ſoit avec l'huile d'amandes douces tirée ſans feu, la manne, de chaque une once & demie dans un bouillon au veau. Parlà le ventre & les urines couleront doucement, & la poitrine ſe trouvera conſidérablement adoucie, les crachats plus libres, & la reſpiration plus aiſée.

Si les accidens ſont aſſez diminués pour pouvoir prendre le lait d'aneſſe, avec les précautions ordinaires, & le régime de vivre exact, il faudra y avoir recours au plutôt, & prendre

le lait le soir, ou de grand matin à cause du chaud. Si au contraire le malade n'est pas en état de prendre le lait, il faudra présentement prendre l'opiate fébrifuge & pectorale qui a déjà si bien réussi, à laquelle nous ferions d'avis d'ajouter l'aquila-alba, à la quantité de deux grains chaque prise, quatre fois par jour; si le malade n'en pouvoit prendre que trois prises, il ne faudroit pas trop le forcer; après chaque prise de cette opiate ainsi préparées, il boiroit un bouillon fait avec le mou de veau, le lierre terrestre, l'ortie blanche, la pulmonaire & le creffon. Dans l'intervalle il boira l'eau de poulet émulsionnée. La ptisane ordinaire sera faite simplement avec la racine de guimauve, une once sur une pinte d'eau bouillante, ou l'eau de ris; ou l'infusion légère de coquelicot, ou le thé léger. On ajoutera à ces ptisanes une cuillerée de syrop de tussilage selon le besoin; & le soir une demie once de syrop de diacode, si le malade avoit quelqu'insomnie. On aura soin de plus, de purger le malade tous les huit ou dix jours, comme il a été dit ci-dessus.

Si par l'usage de ces remèdes les sérosités diminuoient, il les faudroit continuer constamment, alors les vésicatoires & cauterés seroient inutiles: au contraire il faudroit s'en servir selon l'observation de Morton, pour faire dérivation, si les accidens persévéroient les mêmes. Nous comptons que l'aquila-alba jointe à l'opiate fera un bon effet, surtout si le malade est exact à suivre les remèdes qui demandent une grande attention, & que votre prudence réglera dans toutes les circonstances.

Nous ajoutons que le régime de vivre est aussi nécessaire que les remèdes. Le malade

d'Observations. Septembre 1754. 205
 évitera le vin, la biere, le caffè, les liqueurs,
 les ragouts, les fruits, les salades; il s'en
 tiendra aux soupes, panades au ris, aux bouil-
 lions, & ne mangera pas de viande qu'il ne soit
 sans fièvre.

Ensuite de ces remèdes, le lait lui deviendra
 nécessaire dans les deux saisons; car le point
 essentiel est d'adoucir un sang chargé de sels,
 qui picotent la poitrine, qui chargent les poul-
 mons de sérosités, qui s'y aigrissent de nouveau en
 s'y épaississant, & qui occasionnent une toux vio-
 lente avec crainte enfin de rupture de vaisseaux
 qui seroit déplorable.

Délibéré à Paris ce, &c. B... C... d. m. p.

A U T R E

Pour une suppression de flux menstruel.

3. La jeunesse de la malade donne lieu
 d'espérer qu'elle pourra reprendre ses forces, &
 sa première santé, malgré la longueur de sa
 maladie, & les violens remèdes qui ont été
 pratiqués, pour rappeler les règles qui s'ont
 supprimés depuis plus d'un an: & qui ont été
 la cause d'une apoplexie qui lui a laissé des
 étourdissemens, des assoupissemens & des pé-
 fanteurs, avec une melancholie qui entretient
 & augmente ses maux.

Aussi-tôt qu'elle sera de retour chez elle, elle
 se fera saigner du bras deux fois, & une fois du
 pied. Se purgera en deux verres de ptisane laxa-
 tive, faite avec deux gros de séné, un gros de
 sel vegetal, un bâton de réglisse, une once &
 demie de manne, un citron coupé par tranche:
 on fera bouillir le tout dans trois verres d'eau

de rivière réduits à deux , on passera le tout , & on y ajoutera une once de syrop de fleurs de pêcher. Elle prendra ces deux verres tièdes dans l'espace de quatre heures , & un bouillon entre ces deux verres. Elle se repurgera de la même manière dans l'espace de quatre ou cinq jours.

Elle prendra ensuite les bains pendant quinze jours ou trois semaines , une ou deux fois par jour selon ses forces , & on changera l'eau pour chaque bain. Elle prendra dans son bain une chopine de petit lait bien clarifié , dans lequel on ajoutera le syrop violat fait de l'année. Le régime de vivre sera exact , la malade se promènera & se dissipera le plus qu'il lui sera possible , pour lui éviter les réflexions tristes qui ne servent qu'à augmenter son mal.

Après l'usage de ces bains domestiques , elle se repurgera comme il est dit ci-dessus , & si les impressions de l'apoplexie ne se font plus sentir , c'est-à-dire si les éblouissèmens , étourdissemens , assoupissemens , pêsanteurs , se trouvent dissipés ; elle prendra l'opiate que nous allons décrire : si au contraire les impressions susdites continuent quoique même diminuées , il faudra à la sortie des bains prendre les eaux de Bourbon sur les lieux , avec toutes les précautions que les Médecins des eaux jugeront nécessaires , pour effacer entièrement les restes que l'apoplexie a laissés , surtout du côté droit.

Quand il n'en restera plus d'impression , soit avant , soit après les eaux minérales de Bourbon , l'opiate deviendra nécessaire , & se prendra de quatre heures en quatre heures dans le pain à chanter , à la quantité d'un gros : mais il est essentiel avant que d'en faire usage , que la malade soit bien préparée.

d'Observations. Septembre 1754. 207

Cette opiate sera faite avec une once de quinquina en poudre , une demie-once de poudre apéritive faite avec le mars préparé à la rosée de Mai , un gros de rhubarbe choïse , un demi-gros de jalap & q. s. de syrop d'absinthe & des cinq racines de chacune parties égales.

Pendant l'usage de cette opiate , il faut se promener , & s'exercer modérément ; éviter les tristes réflexions ; avoir un régime de vivre ordinaire , nourrissant , & de facile digestion : éviter les fruits , ragouts , choses salées , poivrées , épicées ; & continuer pendant un mois de suite l'opiate de la même manière. Si les règles reviennent , il faudra pendant l'écoulement des règles en suspendre l'usage , & reprendre la même opiate lorsque les règles seront finies , jusqu'à leur retour. Ainsi continuer les deux ou trois premiers mois , pour rappeler la nature à ses évacuations ordinaires. Pour lors il suffira de prendre l'opiate trois ou quatre fois par jour , les quinze derniers jours avant le retour des règles , puis les huit derniers avant qu'elles reviennent. Si elle ne revenoit que foiblement , il faudroit se servir continuellement de la même opiate ; & même en augmenter la dose ou les ingrediens ; car tout dépend de rappeler les règles , qui seules sont la cause de tous les désordres dont la malade se plaint depuis le commencement de l'année précédente , de ne rien négliger à présent de ce qu'il faut faire ; & il auroit été à souhaiter qu'on eut moins perdu de temps , puisqu'il faut à présent combattre & les règles supprimées & les accidens de l'apoplexie , & la vivacité des remèdes qui étoient peut-être nécessaires dans le temps des allarmes , & des accidens les plus fâcheux auxquels la

malade a résisté ; ce qui donne encore espérance que les remèdes que nous prescrivons, pourront mettre dans un meilleur état , & rétablir la santé de la malade.

A Paris ce 16 Juin 17... T... B... B... d. m. p.

A U T R E

Pour des Palpitations.

4. La vigueur de l'âge , & peut-être les liqueurs & la table dont il n'est pas parlé dans le mémoire , sont les causes les plus vraisemblables des palpitations. Car les liqueurs surtout lorsqu'elles sont prises où fréquemment ou immodérément , causent des désordres différens selon le dépôt qu'elles peuvent faire sur certaines parties. La vigueur du tempérament qui croit tout soumettre, où n'être incommodé de rien , où du moins légèrement , fait oublier souvent que la santé consiste dans la médiocrité , & l'on se retient difficilement sur ce qui flatte. Voilà ce me semble les causes des paroxysmes de la palpitation , qui selon le plus ou moins de degrés attire plus ou moins d'accidens. Car les liqueurs ardentes mettent d'abord le sang en mouvement , le coagulent ensuite , & en séparent les parties sereuses. Delà les sucs sont altérés , la digestion & le chylé ne se font qu'imparfaitement , & le battement du cœur & des artères redouble , d'autant plus qu'il a plus de difficulté à surmonter la ténacité du fluide. Le sang dépouillé de sa sérosité , forme une espèce de *coagulum* ; la circulation est ralentie , & la filtration des esprits animaux ne se fait que lentement & par irritation ; de-là les convulsions ,

le

d'Observations. Septembre 1754. 209
 le ris sardonique à cause de la contraction des muscles, des joues, & une espèce de tremblement dans les membres, qui augmentent à mesure que les liens des solides se froncent en se raccourcissant davantage.

Quelque évacuation supprimée comme celle des urines, du ventre, des hemorrhoides, ou même celle de la transpiration, ou de la sueur, ou un défaut d'exercice, peuvent concourir à augmenter les palpitations, sans parler des passions qui causent souvent des secousses subites & violentes.

De tout cela il est aisé de tirer des conséquences; premièrement les liqueurs doivent être interdites si le malade veut vivre; car le bon tempérament se soutient jusqu'à un certain point; mais quand il s'affoiblit une fois, il est plus maltraité que le plus délicat. Le vin doit être pris très-moderément, & en diminuer l'usage autant qu'on pourra.

Les ragouts, choses acres, salées, épicées, qui mettent le sang en mouvement, doivent être évitées.

Peu de vin avec l'eau de ris convient fort pour l'ordinaire, les alimens d'un suc doux, les fruits fondans & autres choses faciles à être digérées, qui font un chyle coulant. La venaison ne convient en rien, outre qu'elle se digère plus difficilement, c'est qu'elle fait un chyle visqueux, qui se distribue avec peine, & qui augmente les symptômes.

Le régime de vivre est le remède le plus simple & le plus convenable. Mais outre cela si le tempérament est sanguin, les saignées sont nécessaires; faites fréquemment, ou de temps à autre

Q

210 *Recueil périodique*

s'il n'y a pas de pléthore considérable, suppose néanmoins qu'il n'y ait pas de disposition à l'hydropisie. Ensuite se purger en pisse laxative, comme :

ʒ Séné,	ʒij
reglisse,	ʒij
rhubarbe,	ʒj
crystal minéral ;	ʒj ss.

Faites infuser sur les cendres chaudes la nuit dans une chopine d'eau, faites y fondre ensuite :

Manne,	ʒij
passiez pour deux verres à prendre à trois heures de distance l'un de l'autre, on ajoutera dans le deuxième tarte stibié,	gr. ij

Dans les temps des paroxysmes, il faut faire saigner le malade, lui faire boire beaucoup d'eau, & y joindre selon le besoin quelques grains de tarte stibié, & le purger ensuite comme ci-dessus.

Il faut rappeler les évacuations supprimées par les remèdes qui leurs sont convenables ; & suivre avec exactitude un régime de vivre doux & humectant, qui est ici essentiel.

Fait à Paris, le 28 Décembre 17... T.. B.. B..



ARTICLE II.

Contenant quelques observations de Chirurgie.
*Extrait d'une Thèse * Medico-Chirurgicale
 soutenue dans les Ecoles de la Faculté de
 Médecine de Paris, le 25 Avril 1754,
 par M. H. S. Macquart, Docteur en
 Médecine de la Faculté de Reims, &
 Bachelier de celle de Paris.*

La Taille latérale s'exécute-t-elle plus sûrement & plus facilement avec l'instrument connu sous le nom de Lithotome caché ?

L'Auteur du parallèle de deux instrumens qui portent le nom de lithotome caché, déjà imprimée chez d'Houry, ayant permis qu'il parût dans ce Recueil, on a cru devoir le faire précéder par l'extrait de la thèse, dont il est en quelque façon la suite. L'importance de la matière, la façon dont elle est traitée, a fait imaginer que le Public reverroit avec plaisir un ouvrage dont l'objet est aussi intéressant. On tiendra par la suite la même conduite pour tous les morceaux utiles imprimés sur des feuilles volantes, exposés par-là à être perdus ou oubliés.

La Taille, dit l'Auteur de la thèse, est

* Cette Thèse se vend 15 sols avec la Traduction & la figure de l'Instrument, chez d'Houry fils, Imprimeur Libraire, à Paris.

212 *Recueil périodique*

une des plus anciennes opérations de la Chirurgie ; mais abandonnée pendant plus de vingt siècles à la charlatanerie & à l'empirisme , elle est restée long-temps dans le même état sans faire les moindres progrès ; cependant dès sa naissance elle n'étoit pas éloignée du point de perfection ; & il n'y avoit qu'un pas à faire pour l'y porter. Mais qui l'y eut portée ? Les Médecins dogmatiques s'interdisoient par serment cette opération ; & les Arabes qui leur ont succédé se faisoient un scrupule de toucher & d'examiner ces parties , qu'une bizarre contradiction fait appeller tantôt *nobles* & tantôt *honteuses*.

Enfin en 1520, Jean de Romanis, Médecin d'Italie, jetta les yeux sur cette opération, & il crut la perfectionner en s'éloignant de la Méthode de Celse. On doit lui sçavoir gré de ce qu'il a fait, puisqu'il a rendu cette opération à ses légitimes possesseurs ; & qu'il a excité les Médecins à ne pas négliger, comme ils l'avoient fait jusques-là, cette partie de la Chirurgie. La Méthode de Romanis fut appelée le *grand appareil*. Dans cette manière d'opérer, on coupe une partie du col de la vessie, & on force le reste. Cette Méthode est passée d'Italie en France, où elle a été long-temps le domaine de quelques familles dont elle ne sortoit pas.

Le *grand appareil* malgré ses inconvéniens & ses défauts, étoit suivi partout avec autant de sécurité, que si c'eût été le point de perfection, & qu'il n'y eut plus rien à faire ou à rechercher sur la Taille ; lorsqu'en 1697, un Hermite arrivé du fond de la Bourgogne, vint nous tirer

d'Observations. Septembre 1754. 213
 de notre indolence. Ce Moine est fort connu sous le nom de *Frere Jacques*. Il est difficile, comme le remarque M. *Macquart*, d'apprécier au juste le mérite de cet homme qui doit avoir un rang distingué dans l'Histoire de la Taille ; & ce qui rend ce jugement difficile , c'est la prévention avec laquelle on en a parlé ; ses Protecteurs en font beaucoup trop de cas , & ses adversaires n'en font pas assez. Quoiqu'il en soit , avec une main sûre & hardie , un courage & une sorte d'esprit que rien n'étonnoit & n'arrêtoit , ayant de plus toutes les qualités qui attirent la considération du Public , la tempérance , la sobriété , des mœurs innocentes , & le plus grand désintéressement , il vint à Paris muni de Certificats & de Lettres de recommandation , s'y donnant comme un homme qui avoit reçu du Ciel un moyen plus sûr & plus court de délivrer les hommes de la pierre. Il demanda à exposer sa Méthode en présence des Médecins & des Chirurgiens ; & les expériences répétées firent concevoir les plus grandes espérances. C'est pourquoi par un ordre des Magistrats , on se détermina à le laisser tailler à l'Hôtel-Dieu & à la Charité en 1698 , mais ses opérations furent très-malheureuses ; le plus grand nombre de ses malades périt ou languit misérablement. Alors de l'admiration on passa au mépris , qu'on étendit jusques sur la Méthode , & on se déchaîna contre-elle au point , qu'on affûroit qu'elle n'étoit pas même susceptible de correction.

Le *Frere Jacques* n'ayant plus de nom en France , s'en alla en Hollande. M. *Rau*, Médecin & fameux Lithotomiste vit opérer notre

Oij

Hermite, saisit la bonté de sa Méthode, ne fit pas de difficulté de l'adopter, & l'exécuta avec un tel succès, qu'il est regardé comme le plus heureux Opérateur qu'il y ait jamais eu.

Sa réputation attira près de lui tout ceux qui vouloient se distinguer dans la Chirurgie; mais ils ne voyoient que l'Opérateur, & ne pouvoient pénétrer dans l'exacte manœuvre de l'opération, que M. *Raw* cachoit autant qu'il pouvoit.

M. *Cheselden*, fameux Chirurgien Anglois, en saisit assez pour imaginer une Méthode qui, si elle n'est pas celle de M. *Raw*, en doit approcher beaucoup. Un de nos Chirurgiens des plus célèbres, ne rougit pas alors d'aller prendre des leçons en Angleterre: il vit, & il vit en maître, opérer M. *Cheselden*. De retour en France, il naturalisa la Méthode de l'Anglois, où plutôt il fit rentrer chez nous un effet qui en étoit sorti. L'époque du voyage de M. *Morand* est regardée par l'Auteur de la Thèse, comme celle des progrès sensibles, que la Taille commença à faire parmi nous.

La Méthode rapportée d'Angleterre en France, fut appelée *Latérale*, à raison de l'incision extérieure qu'on dirige sur le côté en allant vers le pli de la fesse. Au reste il est bon d'observer que ce n'est pas la direction de cette incision qui fait l'essence de la Taille *Latérale*; on ne pratique l'appareil *Latéral*, pour me servir des termes de M. *Macquart*, que lorsqu'ayant fait une ouverture au-dessous du pubis, dans l'endroit le plus favorable pour l'extraction de la pierre, on prépare à la te-

d'Observations. Septembre 1754. 215
 » nette une entrée qui soit telle quelle puisse
 » passer dans la vessie sans peine, sans rien for-
 » cer, & sans être obligée d'agrandir la voie.
 Que cette façon d'opérer mérite la préférence
 sur les autres, c'est ce qui ne fait plus guères,
 que chez un très-petit nombre de gens, la ma-
 tière d'un problème. Cependant l'appareil La-
 téral, malgré ses avantages généralement re-
 connus, ne se fait point en France. Comment
 cette Taille pourroit-elle être adoptée, puis-
 qu'on ne convient pas des parties qu'il faut cou-
 per, ni des instrumens dont il faut se servir pour
 l'exécuter.

L'objet de la Thèse de M. Macquart est de
 montrer qu'elle route il faut suivre pour exé-
 cuter la Taille Latérale, ou ce qui est la-même
 chose selon lui, pour entrer dans la vessie sans
 rien forcer; il examine ensuite si le *Lithotome*
caché du Frere Cosme mis en œuvre, comme
 il est prescrit de le faire, remplit cet objet sû-
 rement & facilement

La Taille Latérale peut se faire de deux fa-
 çons : on peut entrer dans la vessie directe-
 ment par son corps sans toucher au col ; ou
 l'on peut y entrer par le col. La première Mé-
 thode qui devoit peut-être être la seule qui
 fut appelée Latérale, n'est praticable que dans
 un très-petit nombre de cas, soit qu'on se
 détermine à suivre la manœuvre ingénieuse &
 & hardie de M. Foubert, soit qu'on suive celle
 d'Albinus, en profitant des changemens qu'a
 fait M. le Dran à la sonde. Il reste donc à
 suivre la Méthode qui attaque la vessie par son
 col ; mais ce col est fortifié d'une glande con-
 sidérable qui empêche l'extension de la playe,

O iij

ou qui ne la laisse pas faire sans beaucoup de délabrement ; c'est cette glande qu'il faut couper entièrement, & c'étoit l'idée de M. *Cheselden*. Mais couper entièrement la prostate est une chose très-difficile ; l'étendue de la playe extérieure doit être très-considérable, on n'a pas de règle sûre pour saisir avec précision l'extrémité de la prostate qu'il faut cependant couper, & il est très-facile d'intéresser quelque partie essentielle dans la section. C'est ce que propose M. *Cheselden*, qui est d'une si difficile exécution entre les mains même les plus exercées, & que M. *Macquart* prouve se faire sûrement & facilement avec l'instrument du Frere *Cosme*.

Voilà ce que contiennent le premier & second corollaire de la Thèse, dont nous ne pouvons trop recommander la lecture.

L'Auteur commence le troisième coroll. par la description du *Lithotome caché*, elle est exacte & des mieux travaillée. Il passe ensuite au manuel qui est décrit de façon, qu'en suivant ses préceptes, on peut opérer sûrement : on voit que M. *Macquart* n'a rien négligé pour se mettre au fait de la Méthode qu'il propose.

Nous renvoyons à la Thèse quant à l'instrument, & comme la façon de s'en servir est décrite brièvement dans le morceau qui suit, nous passons au quatrième corollaire ; après avoir fait observer que les femmes peuvent être traitées avec le *Lithotome caché* : « Bien plus, » comme s'explique M. *Macquart*, l'opération « est moins embarrassante & plus courte : » on introduit le *Lithotome* dans le méat urinaire, la courbure étant tournée vers les os pubis, &

d'Observations. Septembre 1754. 217

sa convexité vers la tubérosité de l'ischium , l'Opérateur de la main gauche tire à droite le vagin , & après avoir préparé le degré de l'incision qu'il veut faire , il retire l'instrument tout ouvert , & coupe ainsi net le col de la vessie.

Dans le quatrième coroll. l'Auteur considère son opération dans les trois parties ; il y fait voir que l'incision est sûre & nette , que le col de la vessie & la prostate sont coupés d'un seul trait , que les ureteres ni le fond de la vessie ne courent aucun risque. 2°. Que l'extraction de la pierre ne peut manquer d'être aisée avec la voye que prépare cette Méthode ; enfin que les deux premières parties se faisant avec autant de sûreté & de facilité , la troisième où la guérison de la plaie doit se faire d'elle-même sans le secours même de l'art , & en très-peu de temps ; c'est ce qui est exposé avec toute l'exactitude & la précision possible. M. Macquart ne parle pas de la préparation de son sujet , c'est sûrement parce que cela étoit inutile à la question présente qui est purement Chirurgicale , nous lui rendons la justice de croire qu'il est bien éloigné de la regarder comme inutile.

Jusqu'ici l'Auteur de la Thèse avoit prouvé par le raisonnement la supériorité de la Méthode du Frere Cosme ; mais le raisonnement ne suffit pas , il doit être étayé des expériences sans nombre. Or c'est le produit des expériences qui est exposé dans le cinquième corollaire. M. Macquart ne demande pas qu'on s'en rapporte seulement à celles qu'il a faites ; plusieurs Médecins & Chirurgiens véritablement attachés au bien public , lui ont envoyé le détail des leurs , elles sont des plus nombreuses , faites en différents lieux , & par différentes mains , & cepen-

dant constamment les mêmes, quant aux résultats, après les expériences sur les cadavres. M. Macquart parle des succès sur les vivans qui viennent mettre le comble à sa doctrine. Ceux qui sont morts quoique opérés par la nouvelle Méthode, ne la chargent en rien ; les Procès-verbeaux les plus exacts, munis des formes judiciaires, les ouvertures des cadavres faites en présence des Médecins & des Chirurgiens les plus intégres & les plus éclairés, convainquent tous ceux qui sont vraiment & uniquement attachés au bien de la société. Aussi plusieurs Chirurgiens ont déjà adopté la Méthode, & ils n'ont pas rougi de s'instruire de l'Auteur le Frere Cosme, même qui leur a donné tous les éclaircissemens nécessaires. Pouvoient-ils en effet ne pas trouver ces ressources & cette satisfaction dans un homme, qui sans autre vûe que celle de l'utilité publique, consacre toute son adresse & ses talens au soulagement de l'humanité.

P A R A L L E L E

*De deux instrumens qui portent le nom de Lithotome caché, à M. D****

Il y a aujourd'hui, Monsieur, pour la Taille deux Instrumens * qui portent le nom de Lithotome caché : l'invention de l'un plus ancien & le premier qui ait porté ce nom, est due au

* Nous ne parlons ici que des deux *Lithotomes cachés* les plus connus, il y a encore deux autres Instrumens qui ont ce nom, & la date de leur naissance est aussi postérieure à celle du Lithotome caché du Fr. Cosme.

d'Observations. Septembre 1754. 219

F. Cofine, Religieux Feuillant ; l'autre a été imaginé depuis peu par M. Thomas, Chirurgien, gagnant-Maitrise à Bicêtre.

Ces deux Instrumens exécutent l'un & l'autre la Taille *Latérale* ; mais le premier qui est celui du F. C. entre dans la vessie par le col qu'il coupe net, & d'un seul trait ; le second entre directement dans le corps de la vessie sans toucher à son col ; le F. C. fait la Taille de M. Chefelden, mais avec un Instrument qui lui appartient, & qui la rend plus aisée ; M. T. veut faire celle dont Albinus a donné la description, mais il emploie une manœuvre absolument différente & avec raison : C'est la manœuvre de M. Foubert dont il se sert, ce sont ses Instrumens avec lesquels il opère ; mais desquels Instrumens réunis & joints ensemble avec quelque changement & quelques pièces d'emprunt, il n'en a fait qu'un, auquel il a donné le nom de *Lithotome caché*.

Ce que ces deux Instrumens ont de commun, c'est de couper du dedans & au-dehors ; de renfermer une lame, qui sort par le côté de la gaine qui la reçoit, enfin c'est que dans tous les deux, une lame étroite y tient lieu de plusieurs qui seroient de différente largeur ; mais comme la façon de se servir de l'un est bien différente de celle dont on doit se servir de l'autre, que l'un évite ce que l'autre coupe, vous concevez, Monsieur, qu'il est très-important de ne pas les confondre, non plus que leurs succès, comme le fait, je crois un peu malicieusement, la personne dont vous me parlez.

Le but du F. C. est de couper entièrement la Prostata ; parce que la Prostata étant coupée,

on entre sans peine dans la vessie , & que dans les cas où la tenette chargée de la pierre ne peut pas sortir aisément , la plaie se prolonge alors sans peine & sans délabrement : s'il y a quelques manœuvres qui touchent à ce but , il faut avouer que souvent elles sont infidèles , & qu'elles exigent beaucoup de délicatesse & d'expérience la plus consommée ; le F. C. le fait inmanquablement & aisément avec sa méthode. *

Vous connoîtrez son Instrument dont on a donné une ample description dans la Thèse , soutenue aux Ecoles de Médecine de Paris le 25 Avril dernier ; ainsi je ne vous rappelle ici que très-succinctement son opération , pour la mettre en opposition avec celle de M. T.

Le malade étant placé dans la position horizontale , & la sonde posée dans la vessie , de sorte que la plaque en soit tournée vers l'aîne droite , l'Opérateur après avoir fait à la peau une incision de deux ou trois pouces , qu'il commence à un pouce au-delà du scrotum , qu'il continue en allant vers la tubérosité de l'Ischium , découvre la sonde de 7 ou 8 lignes. La crenelure de la sonde étant bien découverte & bien nette , il y glisse la pointe mouffe du *Lithotome* , qui s'avance ainsi jusqu'à ce qu'il se trouve arrêté par l'extrémité de la sonde où il s'engage , alors il débarrasse de l'Instrument la sonde qu'il retire , le *Lithotome* est seul dans la vessie , & y est sûrement ; il se pose de façon que sa courbure soit tournée vers les os pubis ,

* Voyez la Lettre qui se trouve à la suite de la Thèse sur le Lithotome caché , chez d'Houry fils , Imprimeur-Libraire.

d'Observations. Septembre 1754. 221
 & que la convexité ou la lame regarde la direction de la plaie extérieure. L'Opérateur applique ensuite la patte du Bistouri ou de la lame sur un des pans du manche de bois; puis il tire son Instrument tout ouvert, & l'Instrument coupe en revenant, & du dedans au-dehors le col de la vessie avec la Prostata. Les Instrumens nécessaires pour l'extraction de la pierre s'introduisent alors sans aucune difficulté, sans le secours même du Gorgeret ou du conducteur.

Le but de M. T. étant bien différent, sa manœuvre l'est aussi: il veut attaquer la vessie directement par son corps, & ménager entièrement la Prostata & l'urethre; il fait son opération avec un seul Instrument: Bistouri, Trocart, Canule, Gorgeret, tout se trouve réuni dans son *Lithotome caché*. Je vais tâcher de vous en donner une idée: vous la trouverez bien inférieure à celle que l'Auteur en donnera sans doute bientôt au public; mais ce que je vous dirai suffira pour mon dessein, qui n'est pas de vous donner la description exacte de l'Instrument & de l'opération de M. T., mais de vous faire sentir la différence qui se trouve entre la Taille de M. Thomas & la Taille du F. C.; le *Lithotome caché* du premier, & le *Lithotome caché* du second.

Pour vous donner une idée du *Lithotome caché* * de M. T. représentez-vous une verge de fer, droite & longue de dix pouces, qui n'est pas de même diamètre dans toute sa longueur,

* Le *Lithotome caché* de M. Thomas se vend chez le sieur Pradier, Me Coutelier rue Galande à la Galere, lequel tient les mesures de la main de l'Auteur même.

222 *Recueil périodique*

fendue en partie pour former une gaine à jour ; qui reçoit une lame de quatre ou cinq pouces de long, large de trois lignes ou environ. A son talon ou à sa partie postérieure plus menue, elle a un petit manche de bois fixe & immobile, dont la portion qui regarde la queue de la lame est creusée de quelques lignes pour augmenter la distance du manche à cette même queue. L'Instrument se termine par un petit poignard de la même pièce que la tige de fer. Ce poignard a ses côtés inégaux, il peut avoir environ quatre lignes de long & trois dans sa plus grande largeur.

La lame ou le Bistouri renfermé & caché dans la branche de fer comme dans sa gaine, en sort & se meut en en-haut & en en-bas, au moyen d'un manche de fer qui lui est continu. Quand on veut faire agir l'Instrument, on doit approcher le manche de bois de celui de fer, ou ce qui est la même chose de celui de la lame.

Faire six Bistouris d'un seul, allonger ou diminuer à volonté le diamètre d'une lame, c'est ce qui appartient au F. C. C'est ce qui se trouve dans son Lithotome : d'une lame, il en fait six, & cette production de lames se fait par la mécanique la plus simple & la plus aisée : c'est au moyen du manche de bois qui tient à la gaine ; ce manche est taillé à pans, plus ou moins saillans, lesquels pans on fait regarder à volonté la queue du Bistouri, ou ce qui est la même chose, on prend plus ou moins distans de la queue du Bistouri. *

* Voyez la Fig. qui se trouve à la fin de la Thèse sur le Lithotome, chez d'Houry fils.

d'Observations. Septembre 1754. 223.

Au lieu de six Bistouris, M. T. nous en fait douze avec une seule lame, & cette multiplication de lames se fait d'une autre maniere que chez le F. C. : Ce n'est pas le manche de la gaine, qui en présentant une surface plus ou moins élevée, produit une lame de telle ou telle largeur; mais c'est le manche même du Bistouri, qui s'allongeant plus ou moins, est plus ou moins distant du manche de bois, & a par conséquent plus ou moins de chemin à faire pour venir le toucher.

Vous posséderez tout ce mécanisme ingénieux, en vous représentant le manche de la lame formé en demi-cercle, épais de trois lignes, & large de quatre ou environ, & éloigné d'environ vingt lignes du manche de bois, donc il fera vingt lignes quand il le touchera; la lame qui en est la continuité, & qui tient à la gaine par une charniere fera aussi le même chemin. Qu'on suppose actuellement que le manche même puisse s'allonger de deux ou trois lignes, il n'aura plus alors que 17 ou 18 lignes de chemin à faire pour s'approcher du manche de bois, & c'est l'artifice qui se trouve ici dans la queue du Bistouri. A la partie concave, on a pratiqué douze crans, dans lesquels crans roule & se promene une espèce de cremillere, ou segment de cercle, dont l'extrémité inférieure peut déborder à volonté le manche de fer, auquel il est attaché; il l'allonge ainsi & le rapproche du manche de bois: delà les différens écartemens & les différentes lames. Il arrive ici ce qui arrive dans le *Lithotome caché* du F. C. La mécanique de M. T. est-elle plus simple & plus lestée?

A la partie supérieure de l'Instrument de M.

224 *Recueil périodique*

T., ou ce qui est la même chose, à la partie opposée au tranchant de la lame, est fixé dans une rainure un Gorgeret qui s'étend jusqu'au poignard du *Lithotome*, & il est bon d'observer que ce Gorgeret est ici d'une nécessité indispensable.

Voilà une idée ou plutôt une esquisse grossière de cet Instrument, dont vous êtes si impatient d'apprendre des nouvelles ; au moins en voilà assez pour mon objet, & pour satisfaire la dette que j'ai contractée. Vous voyez que ce qu'il a de commun avec celui du F. C. c'est de couper du dedans au-dehors, de renfermer plusieurs lames en une seule ; mais il s'en éloigne en tant de points qu'on doit le regarder comme un Instrument différent, & que les Sectateurs du F. C. auroient mauvaise grace de révéndiquer les succès que ce nouvel Instrument pourra avoir. Le *Lithotome* caché du F. C. est courbe, celui de M. T*** est droit ; l'un est conduit & mené sûrement dans la vessie le long d'une sonde qui ne peut jamais tromper ni égarer ; l'autre n'étant pas dirigé par la sonde va à tâtons & comme il peut. Le premier est destiné à couper la Prostata qui présente une résistance suffisante, le second doit couper un corps mou & qui cède ; on est sûr de la grandeur & de l'étendue de l'incision qu'aura fait l'un ; on n'est pas sûr de celle qu'aura fait l'autre par les raisons que celui-ci incisant un corps mou, & qui tend à se contracter, une plaie de 15 lignes devient un instant après la section, une plaie de 8 ou 10 lignes. Enfin, le *Lithotome* caché du F. C. est terminé en une pointe mouffe qui peut soutenir le fond de la vessie & l'empêcher
dans

d'Observations. Septembre 1754. 225
 dans certains cas d'aller rencontrer la lame de l'Instrument ; la situation horizontale à laquelle même il se détermine prévient encore ces accidents : Le Lithotome de M. T*** se termine en un poignard qui déborde la gaine de quatre lignes, & s'il taille dans la situation demi-verticale, ces rencontres de la vessie contre la lame doivent arriver plus fréquemment.

A présent que vous concevez ce en quoi le Lithotome caché de M. T** ressemble à celui du F. C. aussi-bien que ce en quoi il en diffère, il est à propos de vous faire appercevoir les droits qu'un Chirurgien célèbre a sur la nouvelle invention. Je veux parler de M. Foubert.

L'Instrument dont M. Foubert se sert pour la Taille, est un Trocart renfermé dans une canule, à laquelle on a ménagé un fillon, le long duquel l'urine coule dans l'instant de la ponction de la vessie. L'Opérateur après avoir procuré autant qu'il est en lieu la dépression de la vessie vers la tubérosité de l'Ischium, saisit le Trocart qu'il tient, comme il est prescrit de le faire pour la ponction dans l'ascite ; de deux doigts d'une main, il éloigne l'intestin *rectum* de la tubérosité de l'Ischium ; de l'autre, il enfonce près de la tubérosité de l'Ischium son Instrument qui va percer la vessie dans son corps à sa partie latérale, entre la Prostata & les ureteres. Dès qu'il voit l'urine couler le long du fillon qui se trouve à la canule, il retire le Trocart, & la canule reste seule ; alors de la main gauche il baisse le manche de la canule, & de la droite il glisse sur le fillon, le tranchant tourné en en-bas, un scalpel fort long qui perce d'abord la vessie, & dont la pointe en se relevant

P

sans quitter la canule, doit faire l'incision nécessaire vers la partie supérieure & antérieure.

Mettez d'un côté le Lithotome caché du F. C. de l'autre les Instrumens de M. Foubert, que chacun reconnoisse ses effets, vous voyez ce qui reste à l'Inventeur du nouveau Lithotome dont il est question aujourd'hui. La gaine, la lame, & ses écartemens sont au F. C. l'extrémité appartient à M. Foubert ; c'est la pointe de son Trocart changée en poignard ; le Gorgeret est la seule pièce que personne, à ce que je crois, ne peut revendiquer.

Passons actuellement à l'Opération & succinctement : la façon dont M. T** opère n'est pas précisément & à la lettre celle de M. Foubert, quoique tous les deux à la fin de l'Opération se trouvent avoir fait la même chose : M. T** a soin que la vessie de son Sujet soit pleine, pour cela il fait des injections s'il pense qu'elle n'est pas remplie d'une suffisante quantité d'urine, il prend ensuite son *Lithotome* & l'enfonce au-delà du Scrotum à deux lignes du Raphé, & à côté de l'urethre sans toucher celle-ci, de sorte qu'après avoir passé sous l'arcade des os pubis, l'Instrument ouvre la vessie dans sa partie antérieure & un peu latérale, il perce ainsi la vessie dans son plus grand diamètre, l'urine qui coule le long de l'Instrument avertit de sa présence dans la vessie, l'Opérateur approche alors le manche du Bistouri du manche de la gaine, la lame en suit les mouvemens & s'écarte de la gaine, selon le degré qu'on lui a donné. L'Instrument tiré tout ouvert & dans cet état coupe la vessie du haut en bas, & en revenant du dedans au-dehors, il fait à la peau l'incision nécessaire & proportionnée.

d'Observations. Septembre 1754. 227

L'Opérateur en retirant le *Lithotome* de la main droite, met la main gauche sur le Gorge-ret qui se dégage, & reste dans la plaie pour empêcher la retraite de la vessie, & retenir l'ouverture vis-à-vis celle qui est à la peau, il lui fait faire un demi-tour pour que sa convexité qui est en haut se trouve en bas, & que la gouttière puisse recevoir la tenette & la conduire à la vessie.

La Taille de M. T** est bien différente, comme vous le voyez, de celle du F. C. leurs Instrumens le sont aussi quoiqu'ils portent le même nom. La Taille de M. T** est celle de M. Foubert, elle en diffère en ce que M. T** finit son incision où M. Foubert la commence, qu'il coupe la vessie de haut en bas, & que l'autre la coupe de bas en haut; que M. Foubert se sert d'un Trocart, M. T** d'un poignard: que celui-ci enfonce son poignard & le dirige dans la vessie en passant sous l'arcade des os pubis; que celui-là prend son chemin par la jonction des os pubis avec l'ischium: que M. T** perce la vessie dans son long diamètre & antérieurement, que M. Foubert le fait dans son plus petit & latéralement, &c.

Quoiqu'il en soit, me direz-vous, cette Taille vaut-elle mieux que celle de M. Cheselden exécutée à la manière du F. C. Voici ma réponse à cette question.

Cette Taille est essentiellement celle de M. Foubert, elle a de plus quelques inconvéniens qui paroissent n'être pas aussi considérables chez son Inventeur. 1°. C'est que dans la manœuvre de M. T** il est plus aisé de manquer la vessie & d'aller s'égarer dans le tissu cellulaire que dans

P ij

228 *Recueil périodique*

l'autre qui l'attaque transversalement. 2°. C'est que M. Foubert n'a pas à la fois deux poignards dans la vessie, ce qui arrive chez M. T** ; car le poignard qui termine son Instrument reste pendant toute l'opération ; enfin je ne sçais pas si M. T** a une règle bien sûre pour couper la vessie, car il se peut très-bien faire qu'après l'avoir percé, & tiré son Instrument tout ouvert sous l'angle qu'il a déterminé, il n'ait fait aucune section à son corps, & la raison la voici : le poignard qui termine le *Lithotome* de M. T** a quatre lignes de longueur, qu'il soit enfoncé de deux dans la vessie, l'urine coulera aussi-tôt, si l'Opérateur tire alors son Instrument, comme il est prescrit de le faire, la lame qui est de deux lignes en deçà du corps de la vessie ne coupera rien de son corps.

Il peut arriver que les quatre lignes du poignard étant dans la vessie, l'Instrument n'occupe encore que la moitié de ses parois, pour peu qu'elle présente d'épaisseur, &c.

Mais supposé que tous ces inconvénients, qui ne sont pas à beaucoup près aussi grands chez M. Foubert, soient levés, restent toujours ceux qu'on reproche à la Méthode de M. Foubert. Pour apprécier la manœuvre de M. T**, il faut donc commencer par assurer la Méthode de M. Foubert, par montrer qu'elle mérite la préférence sur les autres, & par faire légitimement le procès à toutes celles que nous avons, comme incertaines ou meurtrières. Voilà le point d'où il faut partir pour porter un jugement sur le mérite de l'Instrument dont vous me forcez de vous dire deux mots.

Il faut d'abord convaincre toute la Médecine ;

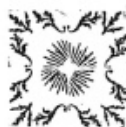
d'Observations. Septembre 1754. 229

que la vessie peut & doit en général s'attaquer par son corps; qu'elle est toujours assez grande; qu'elle a plus de penchant pour descendre vers l'Ischium que pour monter vers les os pubis; qu'elle présente communément une résistance suffisante au coup de Trocart; qu'elle le reçoit sans faire aucun mouvement; que le fond de la vessie s'éloigne à propos; que le rectum fuit devant la pointe du poignard; qu'on est sûr de l'endroit où est le *Lithotome*; qu'on ne craint jamais de percer la vessie de part en part; que l'Instrument, la main, la vessie, tous suivent à la lettre les idées & le dessein de l'Opérateur; que la vessie incisée ne tend pas à se rapprocher; qu'on est sûr qu'elle est ouverte de tant de lignes; que l'ouverture ou la plaie est parallèle à la peau; qu'après qu'on a retiré une pierre, on retrouvera aisément son ouverture pour en aller chercher une seconde, & une troisième, qu'on ne craint pas d'aller porter ses tenettes dans le tissu cellulaire sans pouvoir rentrer dans la vessie; qu'on peut sans risque, pour prévenir ces inconvéniens, laisser un Gorgeret pendant tout le temps de l'extraction; enfin, que des pierres d'une certaine grosseur ne sont pas capables de contondre les ureteres, parties dont les contusions sont suivies de la mort: quand tous ces points auront été éclaircis d'une façon non équivoque, que les esprits seront à-peu-près réunis sur la validité des preuves, des raisonnemens & des expériences sans nombre sur le Cadavre, qu'après avoir mis en opposition dans toutes ses parties cette Méthode avec celle de M. Cheselden, avoir calculé & apprêté les inconvéniens inséparables de part & d'autre, on lui aura ad-

P iij

jugé la supériorité, alors on passera à l'examen de l'Instrument qu'on propose pour exécuter cette même Méthode, on pourra juger s'il est bon, ou mauvais, s'il remplit son objet plus sûrement que ceux qu'emploie M. Foubert, plus aisément & aussi inmanquablement que le *Lithotome caché* du F. C. remplit le sien quoique différent.

Vous ne tarderez pas, Monsieur, à être satisfait sur tous ces points: l'Auteur du nouvel instrument nous promet un Mémoire qui répondra à toutes ces difficultés; après avoir établi par de bonnes & solides raisons la nécessité d'une nouvelle Méthode, & nous avoir montré qu'en général il faut & on peut attaquer la vessie par son corps & respecter son col, il nous donnera des règles sûres, aisées & inmanquables pour éviter tous les inconvéniens qui paroissent attachés à la Méthode & à l'Instrument. Je vous en ferai part aussi-tôt. Je suis, &c. 15 Juill. 1754.



R E F L E X I O N S

De Monsieur Maupillier le jeune, Chirurgien, sur la Taille de Monsieur le Cat, du 15 Mai 1754, décrite dans le Recueil Périodique de Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie, Août 1754, par Monsieur L. H. S. Chirurgien.

II. Monsieur, en lisant le récit que vous faites à M. Pontardin, du succès de la Taille Latérale par M. le Cat, j'ai été presque aussi frappé de l'attention des assistans, à en suivre seconde par seconde toutes les circonstances, que de la diligence extrême de cet habile Operateur. Car tailler sept malades en dix-sept minutes, ce n'est pas deux minutes & demi pour chaque opération. J'ai de plus appris par une Lettre de Rouen, qu'il y avoit de ces opérations qui n'avoient duré ; une, qu'une minute 54 secondes, une autre, une minute 52 secondes, & une autre, qu'une minute 30 secondes, & M. le Cat dit dans son Recueil de pieces concernant l'opération de la Taille, page 121, qu'on l'a vu plusieurs-fois n'employer qu'une minute, & moins même à faire l'opération entiere.

Introduire une sonde canellée dans la vessie, & après s'être assuré de nouveau de la présence de la pierre, reconnoître avec les doigts, à travers l'urethre & les tégumens, la principale courbure de cette sonde, pour la diriger & la faire tenir par un Aide, de façon

à lui faire faire saillie, au lieu destiné à l'incision ; puis par un autre Aide, faire introduire dans l'anus le doigt index, ou un instrument fait exprès, pour tirer l'intestin entre l'ischium droit & le coccyx. Mettre ensuite le genou droit en terre, appuyer le pouce de la main gauche sur le raphé, entre les bourses & l'anus ; & de la main droite prendre l'*Urethrotome*, pour faire à plusieurs reprises l'incision des tégumens & de l'urethre, jusque dans la crenelure de la sonde ; cette première incision faite, relever l'*Urethrotome*, dans la crenelure de la sonde, à l'endroit le plus apparent, & se relever soi-même en même-temps, & changer ensuite cet instrument de main, sans quitter la crenelure de la sonde, & de la main droite prendre le *Cistitome*, l'introduire sur la crenelure de l'*Urethrotome*, dans la crenelure de la sonde ; puis retirer l'*Urethrotome*, & le quitter. Alors de la main gauche empoigner tout ensemble, le manche de la sonde avec la main de l'Aide qui le tient : soulever ce manche pour approcher la crenelure de la sonde du pubis, & l'éloigner du rectum, & dans le même-temps pousser le *Cistitome* par la crenelure de la sonde, jusque dans la vessie ; pour couper la prostate à l'étréme & intérieurement, & débrider simplement le bourelet intérieur du col de la vessie. Après cela ramener le *Cistitome* dans le haut de la crenelure de la sonde, & abandonner ensuite le manche de cette sonde à l'Aide qui le tient toujours, & changer le *Cistitome* de main, sans quitter la crenelure de la sonde, & de la main droite prendre le gorgeret & le couler sur la crenelure du *Cistitome* dans la crenelure de

d'Observations. Septembre 1754. 233
 la sonde, puis retirer le *Cistitome* & le quitter ;
 pousser ensuite le gorgeret le long de la crene-
 lure de la sonde jusque dans la vessie, & faire
 retirer pour lors la sonde hors de la vessie.
 Changer ensuite le gorgeret de main, & pousser
 sur cet instrument le doigt index de la main
 droite dans la vessie, pour reconnoître l'éten-
 due de l'ouverture, & la dilater avec ménage-
 ment s'il est nécessaire ; puis introduire à la
 faveur du Gorgeret une tenette dans la vessie :
 retirer ensuite le Gorgeret de la vessie & le
 quitter, pour prendre & tenir de chaque main
 un des anneaux de la tenette, enfin chercher
 la pierre, la charger ordinairement à plusieurs
 reprises, puis la tirer par des mouvemens doux
 & alternatifs, hors de la vessie (*telle est la Mé-
 thode de M. le Cat, **) & tout cela avec l'exac-
 titude & les modifications qu'exigent chaque
 circonstance, & en moins d'une minute ; une
 telle diligence n'est donnée qu'à M. le Cat, &
 il faut dans ses spectateurs une présence d'es-
 prit singulière, pour partager leur attention,
 entre la différente progression des aiguilles
 à minutes & à secondes, & une fuite si rapide
 de faits.

» Vous rapportez M. que dans l'un des Taillés,
 » la pierre a laissé échapper de la tenette toute
 » sa couche extérieure qui s'est cassée, & qu'on a
 » été rechercher dans la vessie. Que dans un autre
 » elle s'est brisée en entier en quatre ou cinq mor-
 » ceaux, & en graviers, qu'on a aussi exactement
 » recherchés & tirés. Qu'il en est mort un le
 » sixième jour qui a été taillé en deux minu-
 » tes douze secondes, & qu'on s'est aperçu

* Decrite dans le Journal de Verdun, Août 1742.

234 *Recueil périodique*

» en tirant sa pierre, d'une résistance de la part
 » du fond de la vessie même, qui fit soupçon-
 » ner que la pierre étoit engagée dans des ex-
 » croissances; qu'on découvrit le troisième jour
 » après l'opération, que ce sujet avoit la teigne,
 » & que l'on a remarqué depuis long-temps que
 » presque tous les teigneux qu'on a taillés ont
 » péri par la suppression & la rentrée de cet
 » humeur; enfin qu'à l'ouverture du cadavre
 » de ce taillé on avoit trouvé le trajet de l'in-
 » cision régulier, mais mortifié, & trois ou
 » quatre excroissances dans la partie postérieure
 » & inférieure de la vessie; & que c'est dans
 » ces excroissances, qu'on avoit trouvé la pierre
 » engagée pendant l'extraction; qu'il y avoit
 » inflammation & un commencement de sup-
 » puration dans la circonférence de la vessie, &
 » dans les intestins voisins, ce qu'on attribue
 » à la rentrée de l'humeur de la teigne, jointe
 » à l'état fongueux de la vessie.

Je suis bien éloigné de penser que l'écroule-
 ment des pierres, l'inflammation, la suppura-
 tion, la mortification, & l'état fongueux de la
 vessie, qui se sont rencontrés dans les tailles de
 M. le Cat, soient en aucune façon l'ouvrage de
 la tenette; je suis au contraire très-persuadé,
 qu'il a rempli aussi éminemment les deux autres
 conditions *tuto & jucunde*. Mais permettez-moi
 de vous observer M. qu'une taille compliquée
 d'adhérence, faites en deux minutes 12 secon-
 des, une autre en une minute 30 secondes, &
 d'autres en moins d'une minute, ainsi que M. le
 Cat l'annonce lui-même, sont une espèce de
 nouveauté en Chirurgie; & qu'une telle diligence
 en toutes autres mains que les siennes, seroit

d'Observations. Septembre 1754. 235
 suspecte de précipitation, & qu'on pourroit bien y attribuer, au moins en partie, les accidens qui pourroient survenir à ses opérations. Des esprits inquiets & soupçonneux pourroient douter par exemple, si l'écrasement d'une pierre ne pourroit point être autant l'effet d'une tenette trop serrée, pour franchir brusquement une ouverture disproportionnée à son volume, que de sa fragilité ? Si les tuniques internes de la vessie, pincées avec la pierre & tirillées par la tenette, ne pourroient point en imposer pour des adhérences ? Et si les portions contuses, tuméfiées & mortifiées de ces tuniques, qui en feroient les suites, ne pourroient point tenir lieu après la mort d'excroissances fongueuses & de chaton de la pierre ? Enfin si l'extraction subite & forcée de la pierre, par une ouverture trop petite, & les atteintes de la tenette sur les tuniques internes de la vessie, ne pourroient pas aussi-bien être cause d'inflammation, de suppuration & de mortification, que la rentrée de l'humeur de la teigne ? Je ne prétends point appliquer ces doutes aux opérations de M. le Cat ; mais seulement faire appercevoir les inconveniens qui peuvent naître d'une trop grande diligence, dans les opérations de Chirurgie.

Je ne suis pas le premier à observer ces inconveniens, M. Le Dran dans son parallele des différentes manieres de tirer la pierre hors de la vessie, dit page 67 & suivantes, en détaillant les fautes qu'on peut commettre dans ce cas, » leur source la plus ordinaire est souvent moins » l'ignorance de l'Opérateur, que la précipitation avec laquelle il travaille. L'envie qu'il

» a de voir son malade promptement délivré
 » des douleurs qu'il lui cause , peut-être même
 » le plaisir qu'il se propose , & qu'un peu de
 » vanité suggere , d'achever son opération pres-
 » qu'aussi-tôt qu'il l'a commencée , le distrait
 » des choses qu'il est essentiel d'observer dans le
 » manuel ; & plus attentif à finir qu'à bien faire ,
 » sa main va plus vite que la réflexion. Cela
 » n'arriveroit pas s'il sçavoit en opérant , garder
 » un sang froid à l'épreuve de tout , & s'il pre-
 » noit pour règle cette maxime aussi belle
 » qu'elle est ancienne , *fat cito qui fat bene*.
 » Car enfin un malade ne se fait tailler que pour
 » conserver ses jours , & pour vivre sans dou-
 » leur , & sans incommodité ; s'il sçavoit qu'en
 » opérant avec tant de précipitation , on l'ex-
 » pose à périr , il cesseroit de penser comme
 » le public , qui comptant les minutes que dure
 » une opération , ne l'estime qu'autant quelle
 » est promptement faite , & il recommande-
 » roit sur toutes choses à l'Opérateur de tra-
 » vailler lentement , pour éviter d'être la vic-
 » time du ridicule honneur dont se picqueroit
 » un Lithotomiste , de faire cette opération en
 » une minute.

La mauvaise maxime de suivre les Opérateurs
 la montre à la main , pour assujettir pour ainsi
 dire les opérations de Chirurgie aux *minutes* ,
 n'est déjà que trop usitée , sans l'outrer encore
 par l'introduction des *secondes*. M. le Cat n'a
 sans doute pas pensé que la diligence dont il se
 flatte , pourroit être dangereuse , en toute autre
 main que les siennes ; & que ces rares talens
 pourroient tourner , par cette espèce d'innovation ,
 (*les secondes*) au désavantage du Public , car

d'Observations. Septembre 1754. 237

les erreurs s'accréditent , à proportion de la réputation de leurs Auteurs.

Ainsi M. je crois , sans prétendre donner de leçon à personne , qu'on ne doit point juger du mérite d'une opération , par le temps qu'on a employé à la faire , & qu'il est même très-dangereux d'accoutumer le Public à cet espèce de tarif , de *minutes* & de *secondes* ; parce que le plus grand nombre des Chirurgiens , inquiétés & contrains en quelque façon , par ce préjugé , précipiteroient leurs opérations , & pour couvrir les impérities qui en pourroient naître , ils auroient recours à des causes spécieuses , & rempliroient par des suppositions , la Chirurgie de fausses observations.

Vous voyez M. par ces réflexions , combien il est désavantageux pour le progrès de la Chirurgie , pour la réputation des Chirurgiens , & pour la santé & la vie des hommes , d'assujettir les opérations de Chirurgie , aux *minutes* & aux *secondes*.

J'ai l'honneur d'être , * * *

A Paris , le 24 Août 1754

F I N.



TABLE

DES

MATIERES

Contenues dans cette partie.

ARTICLE PREMIER.

- I. **O**bservation sur un vice singulier de conformation par M. Missa.
- II. Question sur la Rage.
- III. Consultation sur une personne attaquée de concrétions pierreuses dans les reins.
- IV. Pour une disposition catarrhale.
- V. Pour des urines sanguinolentes à la suite d'une suppression d'un flux hémorrhoidal.
- VI. Sur un ulcère à la matrice.
- VII. Sur une maladie des yeux.
- VIII. Observations sur différentes maladies survenues à la cessation du flux menstruel.
 1. Sur une hémorrhagie de matrice survenue à une suppression de règles.
 2. Sur la même maladie.
 3. Sur une hémorrhagie du nez, sur une hydropisie; suite de la suppression des ré-

gles , & sur le cadavre d'une femme ouverte.

4. Sur une passion histerique.

IX. Consultations ; sur une affection mélancholique hypochondriaque.

2. Pour une pthysie accompagnée d'acimens scorbutiques.

3. Pour une suppression de flux menstruel.

4. Pour les palpitations.

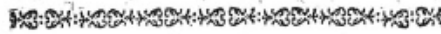
ARTICLE II.

I. Extrait d'une Thèse Medico-Chirurgicale sur la Taille Latérale.

Parallele de deux lithotomes cachés.

II. Réflexions sur la Taille de M. Le Cat.

Fin de la Table des Matieres.



A P P R O B A T I O N.

J Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier un
Manuscrit intitulé , *Recueil périodique d'Observa-*
tions , de Médecine , de Chirurgie & de Pharmacie ,
Septembre 1754 . & je n'y ai rien trouvé qui puisse en
empêcher l'impression. A Paris ce 29. Août 1754.

LAVIROTTE ;

Censeur Royal;

RECUEIL PÉRIODIQUE D'OBSERVATIONS

De Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie.

OCTOBRE 1754.
Tome I.
Paris, chez Joseph Barbou, rue S. Jacques, aux Cigognes.



A PARIS,
Chez JOSEPH BARBOU, rue S. Jacques,
aux Cigognes.

M DCC LIV.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.

A V I S.

C'est à BARBOU, Libraire, rue S. Jacques, qu'il faut adresser les Pièces qu'on souhaitera faire mettre dans ce *Récueil périodique*. Elles seront insérées *gratis* ; mais on prie les Auteurs de vouloir bien en affranchir le port. Ce livre, qui sera toujours de même forme & de même étendue, paraîtra successivement le premier jour de chaque mois, & se vendra *douze sols* broché. Les six mois formeront un Volume.

Le même Libraire débite : *Nouveau système sur la Génération de l'Homme & celle de l'Oiseau* ; par M. de Launay, Chirurgien Major du Régiment Royal Infanterie.



RECUEIL PÉRIODIQUE D'OBSERVATIONS

De Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie.

OCTOBRE 1754.

ARTICLE PREMIER,

Contenant quelques Observations de Médecins.

*Suite de l'Observation sur un vice singulier
de conformation dont il est fait mention
dans le Journal précédent, par M.
Miffa, M. P.*

I. **P**OUR remplir les engagemens
que j'ai contractés avec le Public,
je vais exposer, la façon dont on
a nourri l'enfant, dont il est parlé
dans le Journal précédent, & les
changemens qui lui sont arrivés depuis sa nais-
sance.

Lorsqu'il vint au monde il commença par
Qij

244 *Recueil périodique*

crier beaucoup ; on essaya de lui présenter le tétton , il témoigna beaucoup d'empressement pour le prendre , & faisoit tous les mouvemens qui dépendoient de lui pour tetter , il changeoit même de situation pour tâcher d'en venir à bout , & témoignoit des sentimens de joie inexprimables , lorsqu'on lui présentait le tétton : tous ses efforts devenant inutiles , son impatience & ses cris augmentèrent.

On prit alors le parti de lui tirer du lait de sa mère dans la bouche ; mais on remarqua que ce lait sortoit le plus souvent par le nez ; ce qui donna occasion d'approfondir la cause de ce phénomène. On s'aperçut donc que toutes les fois que le lait n'avoit pas été porté assez avant dans la bouche , l'enfant ne pouvoit l'avaler.

Au bout de trois ou quatre jours la mère étant excédée de la fatigue que lui occasionnoit cette manière de nourrir son enfant , on se détermina à lui donner du lait de vache pur & tiède par cuillerées , ayant soin de porter la cuillier jusque dans le fond de la bouche pour empêcher le lait de revenir par le nez.

Pour porter encore plus commodément cette nourriture , on se servit d'un biberon , ce qui réussit fort bien.

Cependant il est bon d'observer que la déglutition est toujours laborieuse , au point que lorsque le lait est poussé ou avec trop de force , ou en trop grande quantité , il occasionne des espèces de convulsions à l'enfant , & revient encore par le nez.

Quoique la configuration des organes de cet enfant l'ayent empêché de tetter , il semble s'effayer en suçant son doigt index gauche , qui par-là est devenu rouge , douloureux ; car

d'Observations. Octobre 1754. 245
 il suce avec tant de force, qu'il excite un léger sentiment de douleur au doigt de ceux qui le lui présentent. C'est même un moyen dont se sert sa mere pour l'appaiser la nuit, lorsqu'il crie trop fort.

Tels sont les phénomènes qui regardent sa déglutition, que l'on concevra aisément d'après ce que nous avons dit dans le Journal précédent, & ce qui nous reste à dire sur les changemens qui lui sont arrivés depuis sa naissance.

1°. Cet enfant, qui étoit fort boursoufflé tant du corps que des membres, est maigri dans toutes les parties, & diminué de près de moitié. Il a pelé par tout le corps environ huit ou dix jours après sa naissance, en commençant par les bras, ensuite les cuisses, les jambes, les pieds, puis le visage, le col, le bas-ventre & la poitrine. Sa peau s'en alloit par écailles transparentes & fines, dont les unes étoient larges & fort longues, & les autres comme il arrive après les dartres farineuses.

2°. L'échancrure de la lèvre supérieure a diminué sensiblement, elle n'a tout au plus que quatre lignes, & l'allongement des parties charnues, qui produit le rétrécissement de l'ouverture, se fait également de chaque côté.

3°. Les angles de la lèvre supérieure, de calleux & allongés qu'ils étoient, sont tombés par écailles, se sont ramollis, sont devenus presque charnus en s'arrondissant & perdant de leur volume. Ils rentrent encore plus qu'ils ne le faisoient dans la cavité de la bouche, de façon qu'on n'apperçoit plus à présent par l'échancrure les deux corps cartilagineux, à moins qu'on ne releve les deux extrémités de la lèvre supérieure.

Q iij

4°. L'échancrure de la mâchoire supérieure s'augmente tous les jours par le rétrécissement des deux corps cartilagineux, * qui diminuent beaucoup de volume, en se desséchant, ce qui produit des rides saillantes dans la membrane qui les recouvre. La partie antérieure est la plus desséchée; ce qui a fait disparaître le point laiteux dont il est fait mention dans le premier Mémoire.

5°. Le corps suspendu à la pointe du nez, est desséché & diminué de volume dans toute sa longueur, & ses extrémités tombent par écailles, ce qui l'arrondit, & le rend égal dans toute son étendue.

6°. Le morceau de chair qui surmontoit ce corps, se flétrit, perd sa couleur vermeille, & le petit duvet dont il étoit recouvert, devient plus épais & plus grand.

7°. Les os du nez s'allongent, & s'articulent comme dans l'état naturel avec l'os frontal.

8°. La cavité du nez diminue, par le rapprochement de ses cartilages; & l'on apperçoit sur le nez une infinité de petits points semblables à ceux qu'on observe dans la fièvre miliaire, qui paroissent être arrangés avec une espèce de symétrie; ces mêmes points paroissent s'effacer depuis quelque temps.

* M. B. m'a dit avoir observé à peu près la-même chose dans un Serin, qui naquit avec une tubérosité cartilagineuse sur la tête. Cette tubérosité étoit d'abord fort rouge, & recouverte par une membrane qui se dessécha insensiblement, & tomba par écailles, aussi-bien que la tubérosité. Il ne vint jamais de plumes à cet endroit de sa tête; il buvoit & mangeoit bien, il paroissoit gai, chantoit; & eût mort longtemps après d'accident.

d'Observations. Octobre 1754. 247

9°. La membrane qui tapisse l'intérieur du nez, est entamée & parsemée de petits chancres, qui attaquent de jour en jour sa substance.

Le premier chancre que l'on a observé, s'est manifesté dans le milieu de la partie du *vomer* qui s'articule avec la mâchoire supérieure. On remarque aussi que le *vomer* s'amincit, & se panchant de plus en plus sur la narine gauche, il l'oblitére presque en entier dans toute sa longueur.

On observe de même que l'intérieur de la bouche est rempli de petit chancres, qui commencent à gagner le corps de la langue.

10°. Les deux parties que l'on a dit tenir lieu de luettes, ont perdu beaucoup de leur longueur & de leur grosseur, de sorte qu'elles sont tout-à-fait mobiles, & ne sont plus logées dans la rainure qu'on observe toujours de chaque côté de la langue. En se racourcissant elles ont conservé la même proportion entre elles, qu'elles avoient à l'instant de la naissance.

Avant que d'être autant racourcies qu'elles le sont à présent, lorsque l'enfant venoit à crier, elles se portoit quelquefois à l'entrée de la trachée artère, & faisoient craindre que l'enfant n'étouffât sur le champ. D'autres fois elles se plioient sur le dos de la langue, & empêchoient l'enfant d'avaler le lait qu'on lui donnoit; ce qui le faisoit revenir par le nez.

11°. Quoique l'épiderme soit tombé, comme nous l'avons dit, il semble se reproduire sur les fesses, qui de temps en temps redevennent rouges, douloureuses, & laissent suinter en abondance une sérosité sanguinolente. Dans ce temps-là sur-tout, pour peu qu'on touche ces parties, l'enfant jette les hauts cris.

Qiv

12°. On voit paroître & disparaître ; tant sur le corps que sur les membranes , les plaques rouges & superficielles , dont il a été fait mention.

13°. Quant aux humeurs écrouelleuses que l'on trouvoit aux malleoles internes des jambes , les unes se sont élargies , les autres se sont desséchées.

14°. La tumeur saillante & circonscrite , qu'on observoit au talon gauche , est tombée , vers la fin de Juillet , tout à coup en démail-
lissant l'enfant , sans effusion de sang , & sans douleur. Cette chute avoit été précédée du flétrissement de la membrane qui recouvroit cette tumeur.

Tels sont les changemens arrivés à cet enfant depuis sa naissance. Il y a lieu de croire que l'amaigrissement dans lequel est cette petite fille , les chancres qui revêtent les différentes parties de sa bouche , les tumeurs écrouelleuses , qui , quoique diminuées en quantité , n'en sont cependant pas moins vives ; il y a lieu , dis-je , de penser que tous ces accidens la conduiront insensiblement au tombeau. Nous ne manquerons pas , si cela arrive , d'instruire le Public du détail de l'ouverture de son corps ; ce sera pour lors , que nous ferons voir le rapport que peuvent avoir les maladies précédentes de la mere , avec quelques-uns des accidens de l'enfant.

Si cependant la Nature , dont les ressources sont aussi inconnues , qu'admirables , conservoit les jours de ce malheureux enfant , nous en ferions part au Public , aussi-bien que de tous les changemens qui auroient pu survenir , pendant tout ce temps.

d'Observations. Octobre 1754. 249

LETTRE

De feu M. Burette , Docteur de la Faculté de Paris , à M. Falconet , Docteur de la même Faculté , au sujet d'un Dormeur extraordinaire.

II. Quoiqu'il y ait près de 40 ans que ce phénomène soit arrivé , j'ai cru faire plaisir au Public de lui en donner connoissance. Je m'y suis déterminé d'autant plus volontiers qu'on m'a assuré que cette pièce n'avoit pas encore été imprimée.

MONSIEUR,

Ce qu'on vous a dit , touchant le Dormeur de la Charité est vrai en partie ; & je suis d'autant plus en état de vous informer d'un fait si extraordinaire , qu'il s'est presque entièrement passé sous mes yeux. Trop heureux , de pouvoir sur ce point satisfaire en quelque sorte la curiosité de Monseigneur le Chancelier & la vôtre.

L'homme en question , âgé d'environ 50 ans , & Charpentier de son métier , (si je ne me trompe) ; entra dans l'Hôpital de la Charité , vers le 15 Avril dernier. Sa maladie étoit , à ce qu'on m'assura , une espèce de saisissement , causé par la mort subite d'un ami , avec qui il avoit eu querelle quelques jours auparavant. Il avoit la contenance d'un homme à demi hébété par l'étonnement & par la tristesse , avec quelque disposition à l'assoupissement ; du reste , il jouissoit d'une parfaite connoissance , répondoit aux questions qu'on lui faisoit , & n'avoit nulle

fièvre. Quelques jours après son arrivée , & nonobstant quelques remèdes généraux que je lui fis d'abord , il tomba dans le prodigieux sommeil dont vous avez ouï parler. Plus de connoissance , perte de sentiment , abolition presque entière de mouvement ; d'un autre côté , l'air tranquille , la couleur vermeille , la respiration libre , le pouls ferme , égal , & très-lent. Quelques saignées du bras & du pied , jointes aux secousses les plus vives des émétiques & des purgatifs , le reveillerent pour vingt-quatre heures ou environ ; après quoi il retomba dans un sommeil si profond , que ni les saignées répétées tant des bras & des pieds que de la gorge , ni les vomitifs les plus violens , ni les purgatifs les plus aiguës , ni les plus forts vésicatoires n'ont pu le tirer de son assoupissement. Rebuté de tant de remèdes employés sans aucun fruit , je pris le parti d'abandonner le malade aux mouvemens de la nature ; & je devins simple spectateur de son état , jusqu'à la fin du mois de Juin , que finissoit mon quartier. Il dormit sans interruption , pendant tout ce temps , & ne vécut que de quelques cuillerées de bouillon , de gelée , ou de vin qu'on lui faisoit glisser dans la bouche en très-petite quantité , après lui avoir entr'ouvert les dents avec assez de peine ; & le volume des excréments qu'il rendoit de loin à loin , répondoit à celui des alimens qu'il prenoit.

M. Collot notre Confrere , qui prit ma place à la Charité le premier Juillet , ne jugea pas à propos d'abord de rien tenter de nouveau pour la guérison du malade. Cependant , ayant appris dans la suite par les Religieux , qu'on introduisoit dans sa bouche les alimens avec moins de difficultés ; qu'il l'ouvroit même de son bon

d'Observations. Octobre 1754. 251
 gré aux approches des nourritures , & que de temps-en-temps il se glissoit de lui-même vers le bord de son lit , pour rendre à terre les gros excréments ; M. Collot proposa aux Religieux de plonger le malade dans l'eau d'un bassin qui orne le Jardin de l'Hôpital ; ce qui fut exécuté à différentes reprises ; mais sans aucun succès , puisque le malade sortit toujours de l'eau aussi endormi qu'il y étoit entré. Il est vrai qu'étant dans l'eau , il se donnoit à peu près les mêmes mouvemens que se donne un chien en pareil cas , pour éviter de se noyer ; mais au sortir du bassin , il ne marquoit ni plus de connoissance , ni plus de sentiment qu'auparavant. Il a persévéré dans cet état , jusqu'à la fin du mois d'Août , que sa femme vint le redemander aux Religieux , dans l'espérance (dit-on) de tourner à son profit la curiosité du Public , dont l'empressement à voir le Dormeur attiroit à la Charité un concours extraordinaire. Les Religieux fort aises de se débarrasser d'un malade qu'ils regardoient comme incurable , le rendirent à sa femme , qui selon toutes les apparences n'a pas recueilli de cette restitution tout le profit qu'elle en attendoit ; car j'appris en rentrant en exercice à la Charité , au mois d'Octobre dernier , que le Dormeur s'étoit réveillé peu-à-peu de son sommeil de près de six mois , & qu'à quelque imbécillité près il étoit en parfaite santé. J'appris encore que cette femme qui d'abord avoit fait mystère aux Religieux de la véritable situation de son mari , lorsqu'il étoit entré dans l'Hôpital , leur avoit enfin avoué que cet homme s'étoit jetté depuis quelques années dans une dévotion excessive & mal entendue , & que depuis environ un an , il lui

prenoit de temps-en-temps des assoupissemens qui se dissipoiént après quelques jours de durée, & pour lesquels on lui avoit déjà fait chez lui quelques remèdes.

Voilà, Monsieur, à quoi se réduisent les principales circonstances de l'Histoire du Dormeur de la Charité. Il peut sans doute m'en être échappé quelques-unes de moindre importance, & que je me ferois facilement rappelées, par quelques entretiens avec les Religieux de cet Hôpital. Mais j'ai crû qu'un détail plus particulier, qui se feroit trop long-temps attendre, ne feroit plus le même plaisir, &c.

BURETTE.

Ce 17 Janvier 1714.

EXTRAIT

*De la Séance publique de l'Académie
Royale des Sciences, des Belles-Lettres
& des Arts de Roïen.*

III. M. le Cat Secrétaire perpétuel pour les Sciences, ouvrit cette séance par le compte qu'on a coutume de rendre au Public, des travaux de l'année académique. Nous n'en rapporterons ici que ce qui est du ressort de ce Journal.

Observation d'un accouchement fort extraordinaire, dans lequel l'enfant a été trouvé hors de la matrice, dans le bas-ventre; par M. Thibaut.

Dissertation sur le sucre de lait. Mémoire sur le Mercure & l'Antimoine; par M. le Danoy.

d'Observations. Octobre 1754. 253

Discours sur la fructification des Plantes ;
par *M. Pinard*.

Observation sur une Chenille de la Martini-
nique, qu'on prétend qui germe & végete après
sa mort, à la maniere des Plantes ; par *M.*
Trochereau.

Lettre de *M. de Robiens*, à qui *M. Ullon*
mande de Madrid que le Sculpteur du Roi, en
construisant un Lyon d'un bloc de marbre roux,
couleur naturelle du Lyon, avoit rencontré dans
le centre du bloc deux cavités, où il a trouvé
deux vers vivans, qui n'avoient ni issue pour
respirer, ni autres passages pour l'air. Ils se
nourrissent de la propre substance du marbre
dont ils avoient la couleur. Un des deux tiré
du bloc & remis dans un trou d'un autre mor-
ceau du même marbre, y a encore vécu trois
mois. *M. Ullon*, Auteur de cette Lettre, a
été témoin oculaire du fait ; par *M. du Bocage*.

Cette Observation donna occasion à *M. le*
Prince, Sculpteur & membre de l'Académie,
de lui donner une Histoire détaillée d'un Crapau
vivant, trouvé aussi au centre d'une pierre dure,
sans aucune issue, &c vu par lui-même.

Observation envoyée de Jouarre à *M. le Cat*,
sur une grossesse d'environ trois ans, suivie d'un
accouchement ordinaire, & ensuite d'une se-
conde grossesse qui en étoit déjà à vingt-six mois,
en Juillet 1753.

Histoire d'une superfétation observée dans
une femme de Louviers, laquelle est accouchée
en trois mois de trois enfans, qui ont tous
eu baptême ; par *M. le Cat*.

Le même ayant démontré à l'Académie, le
11 Juillet 1752. la communication des vais-
seaux sanguins du fœtus & de la mere, dans un

254 *Recueil périodique*

placenta attaché à un utérus & injecté, il a trouvé cette année deux occasions pareilles de répéter cette expérience, la première fois, devant les Commissaires de l'Académie, & la seconde, en particulier, avec un succès égal à celui de 1752.

Observation d'un engorgement par congestion dans toute l'étendue du péritoine devenu suppuratoire, compliqué d'adhérence & d'ulcération des intestins, avec issue des matières fécales par l'ombilic; *par le même, M. le Cat.*

Observation d'une luxation convulsive & périodique de la mâchoire, précédée de mal de tête & d'un peu de fièvre; *par le même.*

Observation d'une luxation incomplète de la mâchoire, dont la réduction avoit résisté à beaucoup de moyens employés par divers Chirurgiens, & qui céda enfin à des manœuvres nouvelles, dont on donne la description; *par le même.*

Observation d'un délire fiévreux dégénéré en folie, dont la cause avoit son siège dans les viscères du bas-ventre, contre l'opinion où l'on est communément, que ces désordres ont leur principe dans le cerveau; *par le même.*

Lettre d'un Magistrat de Bordeaux, communiquée par M. de la Maltieres, à M. le Cat, laquelle annonce la découverte d'un Géant, dont l'os de la cuisse alloit jusqu'à la hanche d'un homme ordinaire, dont la tête étoit trois ou quatre fois grosse comme la notre, & les dents douze ou quinze fois plus grosses que celles d'un Adulte. Ce Géant a été trouvé en Mai 1754, dans un tombeau de pierre du Cimetière de l'Eglise Collégiale de S. Séverin de Bordeaux. *

* On fera en sorte de donner dans le Recueil du

d'Observations. Octobre 1754. 255

Après l'énumération des travaux Académiques de l'année, M. le Cat lut le résultat des Observations météoro-nôso-logiques, par lequel on voit que

Les jours où le Barometre a été le plus haut à Rouen, sont le 21 Janvier & le 19 Février matin, le Mercure étant alors à 28 pouces 5 lignes $\frac{1}{2}$.

Le jour où il a été le plus bas, est le 8 Janvier, à une heure après midi; le Mercure n'étoit alors qu'à 27 pouces 71. $\frac{1}{2}$.

Les jours les plus froids de l'année ont été le 6 & le 7 Février, le Thermometre étant ces jours-là à 8 heures du matin dans la cour de l'Observateur, à 8 degrés au-dessous du terme de la glace; mais à son observatoire placé sur son laboratoire, au faite de la maison, le Thermometre, à 7 heures, ces mêmes jours, étoit à 10 degrés $\frac{1}{2}$, même degré que celui de 1740.

Il observe à cet égard que l'abri, que prête la Cathédrale à sa Maison, & un amphithéâtre de montagnes à toute la Ville de Rouen, y diminue beaucoup les grands froids causés par les vents Nord & Nord-est, ce qu'il confirme par des observations faites dans les endroits découverts de la Ville, où le Thermometre étoit à 11 degrés, quand le sien à son observatoire n'étoit qu'à 10 $\frac{1}{2}$; & par d'autres observations faites sur les montagnes de cet amphithéâtre, où le 23 Juin 1753. le Thermometre étoit le matin
mois suivant les Extraits des Mémoires dont on vient de donner les titres, & qui font du ressort de cet Ouvrage.

256 *Recueil périodique*

un peu au-dessous du terme de la glace, comme en hiver, tandis que chez lui il étoit à 7 degrés au-dessus du terme de la glace. Il explique par là la différence de ses Observations, avec celles que lui a adressées M. Varnier, Docteur en Médecine de Montpellier, établi à Vitry-le-François, lequel a trouvé que le froid de la nuit du 2 Février 1754, a été égal à celui de 1709, c'est-à-dire, de 14 degrés $\frac{1}{2}$.

Le plus grand chaud de cette année a été à Roüen de 26 degrés, le 22 Juillet.

Le jour le plus humide a été le 12 Février, & les plus secs, les 5 Mai, 21, 22 & 24 Juillet.

La pluie de 1753, a été à Roüen de 30 pouces 9 lig. $\frac{1}{8}$ de ligne.

La déclinaison de l'aiguille aimantée, a été à l'Ouest entre 19 degrés $\frac{1}{2}$ & 16 degrés $\frac{1}{2}$.

Les maladies des mois d'Août, Septembre & Octobre 1753, ont été des fièvres intermittentes, tierces, doubles-tierces, qui devenoient continues vers le 5, & le 7, & se terminoient presque toutes par des cours de ventre.

Les mois de Novembre, Décembre 1753, Janvier & Février 1754, ont donné les maladies épidémiques qui ont fait tant de bruit. Elles commençoient par des lassitudes, des douleurs dans les articules, avec de la fièvre, le mal de tête. Ces symptômes étoient légers pendant 4 à 5 jours. Quelques saignées & l'émétique les faisoient presque toujours disparaître; mais ils revenoient bientôt avec des redoublemens, de la toux; mal à la gorge, des nausées, souvent la langue chargée & noire, le délire

d'Observations. Octobre 1754. 257

délire ou les dispositions au délire dans le fort des accès , suivis de sueurs ; une stupidité singulière dans le relâchement , à quelques-uns un peu d'oppression & des crachats sanglans ; à d'autres , le ventre gonflé & paresseux pour toute évacuation , particulièrement pour les urines : ensuite paroissoient vers le 21 les éruptions miliaires qui conduisoient , où à la mort vers le 25 , ou à la convalescence vers le 30 , ou quarantième jour. D'autres ont parcouru tous les temps de la maladie en 7 jours , & ce court espace a mis au tombeau les plus vigoureux tempéramens.

Les saignées en petit nombre ; les laxatifs & particulièrement l'émétique en lavage , ont été les vrais remèdes à cette maladie.

A la fin de l'hyver on a eu des maladies qui tenoient encore un peu de cette épidémie , mais qui se terminoient , & plus promptement & plus heureusement.

Le printemps a produit des maux de gorge , des fluxions à différentes parties de la tête , des pleurésies , des péripneumonies. Ces maux ont continué jusqu'à ce mois d'Août , les éruptions miliaires s'y sont mêlées dans ceux qui ont été les plus malades.

M. le Cat lut ensuite un Mémoire par extrait sur les fièvres malignes , & en particulier sur celles qui ont régné à Rouen à la fin de 1753 , & au commencement de 1754. Il considère ces maladies , principalement du côté de leurs causes. Le Mémoire a trois parties. La première donne l'Histoire de ces maladies , de leur cure & de l'ouverture des cadavres de ceux qui y ont succombé. La seconde partie fait voir que les maladies internes , & en particulier les fié-

R

vres malignes, dont il s'agit, ne sont que des maladies externes très-connues; il prouve par l'inspection des cadavres, que celle qui a régné à Rouen étoit un herpes placé à l'estomac & aux intestins greles, & que les remèdes qui ont réussi dans leur cure n'ont eu ce succès que parce qu'ils sont analogues aux topiques que la Chirurgie emploie dans le traitement du herpes. Dans la troisième partie qui forme seule un grand Mémoire, M. le Cat remonte aux premiers principes de ces maladies déjà connues: principes qui, s'ils étoient bien établis, nous donneroient selon lui, une théorie lumineuse qui nous garantiroit des tâtonnemens si désagréables pour les praticiens, & si dangereux pour les malades. Nous avons deux choses à faire, dit-il, pour établir une nouvelle théorie des maladies, renverser l'Idole à laquelle nous avons sacrifié jusqu'ici, élever sur ses ruines un monument où soient gravées les premières vérités que nous devons avoir pour guides dans l'exercice de notre Art. * L'Idole que j'ai ici en vue, continue-t-il, le plus grand obstacle aux progrès de la Médecine, est l'opinion presque générale où l'on est que toutes les maladies résident dans les humeurs.

M. le Cat combat cette opinion par un grand nombre d'argumens.

Il fait voir que l'état des liqueurs dépend absolument de celui des solides qui les charient & qui les filtrent, & que le réciproque est fort rare. Que si les maladies étoient dans les liqueurs, il n'y auroit pas une seule maladie

* On sçait que M. le Cat est Docteur en Médecine, & élève de la Faculté de Paris.

d'Observations. Octobre 1754. 259
 locale ; il n'y auroit pas un seul point du tissu
 de nos parties , où ne se trouvât la maladie ,
 puisque les liqueurs qu'on en suppose les cau-
 ses , se trouvent dans tous les points de nos
 solides.

Il s'objecte qu'on peut dire que la déprava-
 tion n'est tombée que sur une petite partie des
 liqueurs.

Il réplique que , quelque petite que soit
 cette parcelle de nos liqueurs infectée , elle doit
 en peu de minutes gâter toute la masse par son
 retour fréquent au cœur , où elle se mêle plu-
 sieurs milliers de fois par jour à une once de
 sang que contient le ventricule gauche , & qui
 se distribue autant de fois à toutes les parties.
 M. le Cat se flatte de porter le détail de ces
 preuves jusques à la démonstration.

Nonseulement toute maladie humorale , se-
 lon M. le Cat , doit être universelle ; mais si
 l'air contagieux avoit affaire à nos liqueurs ,
 toute contagion seroit générale , nul homme
 n'en échapperoit , & sur-tout les Médecins qui
 sont sans cesse dans l'air contagieux , & chez
 lesquels le mélange de cet air avec leurs liqueurs
 est inévitable.

M. le Cat établit ensuite que les maladies ré-
 sident dans le fluide des nerfs , soit par le dé-
 faut de sa quantité suffisante , soit par sa dépra-
 vation ; c'est-là ce qu'il appelle sa nouvelle
 théorie , dont les détails sont trop longs pour
 trouver place ici. C'est avec ces principes qu'il
 explique la formation de tous les genres de ma-
 ladies Chirurgicales , & en particulier de celles
 qu'occasionne la contagion , dont il recherche
 pareillement la nature & l'action sur nos soli-
 des & nos esprits.

R ij

Il détermine les causes par lesquelles une maladie, une contagion, affecte telle ou telle partie, plutôt que telle ou telle autre. Enfin il applique tous ces principes aux épidémies, qui sont l'objet principal de son Mémoire, & à leur cure. Il prétend faire voir que son système seul donne des raisons satisfaisantes sur toutes les circonstances de cette épidémie ; que sans cette hypothèse on ne peut expliquer comment une plaque gangreneuse de 4 à 5 lignes à l'estomac, a mis au tombeau en quelques heures une personne du plus robuste tempérament ; que le grand bien qu'on a retiré des sueurs critiques, ne s'explique que par la transpiration & l'évacuation des esprits dépravés par la contagion ; que la transpiration de quelques onces de liqueurs ne pourroit produire ces avantages, puisque l'évacuation de plusieurs livres par la saignée ne fait souvent qu'accabler le malade ; que si la contagion étoit dans les liqueurs, les évacuations ne serviroient de rien à la cure, puisqu'il faudroit ou évacuer ces liqueurs toutes à la fois, ce qui est impossible ; ou les évacuer peu-à-peu, ce qui seroit inutile, puisque les nouvelles qui les remplaceroient seroient gâtées par les anciennes qui resteroient, encore à évacuer ; accident qui n'est pas à craindre dans le renouvellement d'un fluide, comme les esprits, qui ne circule point, qui ne retourne pas à son réservoir.

L'explication des sueurs critiques conduit M. le Cat à celle des éruptions, qui sont, selon lui, la dépuration du fluide des nerfs porté naturellement dans les houppes nerveuses & dans les glandes, qu'il regarde aussi comme des productions des nerfs.

d'Observations. Octobre 1754. 261

Ce fluide expulsé, dit-il, est-il affecté d'un degré médiocre de dépravation capable seulement de produire une simple inflammation, une phlogose non suppuratoire, on a des ébullitions. La dépravation est-elle du deuxième degré, ou suppuratoire, elle donne des éruptions boutonnières, des clouds, des abcès critiques. Est-elle abondante & dispersée aux mammelons nerveux de la peau, elle produit la petite verole. Si la dépravation des esprits portés à la peau est du troisième degré, c'est-à-dire, ulcéreuse, elle produira dans la houppe nerveuse une petite ulcération invisible, dont la sanie soulèvera l'épiderme, & formera la graine milliaire. Si leur altération est du quatrième degré, ou gangreneuse, la petite-esearre produira une espèce d'échymose qui donnera les tâches du pourpre ordinaire.

Les glandes de l'estomac, des intestins, sont-elles les voies de la dépuration de ces esprits altérés, alors les évacuations, soit naturelles, soit excitées par l'Art, sont les crises heureuses de la maladie.

Nous finirons cet extrait par observer, que l'Auteur veut qu'on soit ménager du sang des malades dans les fièvres contagieuses, & l'on voit que ce sont des conséquences nécessaires de ses principes.



Rij

L E T T R E

De M. de Meysercy, Médecin ordinaire du Roi, Ancien Médecin des Armées de Sa Majesté, en Italie & en Allemagne, & Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris, à M. Imbert, Conseiller Médecin du Roi, Professeur Royal en la Faculté de Médecine, & de la Société Royale des Sciences de Montpellier, au sujet des maladies Epidémiques qui ont régné à Etampes pendant l'hyver dernier, & au commencement du printemps,

MONSIEUR,

IV. On ne peut être plus sensible que je le suis à la continuation des bontés dont vous voulez bien m'honorer, en me faisant part de la constitution épidémique qui a régné à Montpellier vers la fin de l'hyver dernier, & qui vous a enlevé bien du monde.

» Cette constitution (dites vous, Monsieur,) » tournoit du côté de la poitrine, & produi- » soit tantôt de simples rhûmes : mais qui » étoient suivis de crachemens de sang ; tantôt » des péripneumonies & des pleurésies très-vio- » lentes ; & tantôt des engorgemens sourds dans » les poulmons, qui excitoient tout à coup, & » lorsqu'on ne s'y attendoit pas, des symptô- » mes mortels. Il est vrai semblable, (continuez

d'Observations. Octobre 1754. 263

» vous, Monsieur,) que les causes principales
 » de cette constitution, sont venues de la variété
 » du temps, tantôt froid, tantôt chaud, tan-
 » tôt calme & tantôt très-agité par les vents.
 » Ajoutez à cela la prodigieuse sécheresse que
 » nous éprouvons ici depuis long-temps.

Nous avons observé ici (à Etampes en Beauce) dans tous ses environs, & même à Paris, pendant le même temps, & presque jusqu'à la fin du printemps, une constitution épidémique peu différente, que l'on peut attribuer aux mêmes causes, excepté les vents violens qui sont fort fréquens dans votre Province, & dans plusieurs autres d'alentour, & qui ne sont ni si ordinaires, ni aussi grands dans ce Pays-ci, & dans les Provinces voisines.

Cette constitution a eu cela de particulier ici, qu'elle étoit souvent accompagnée de disposition inflammatoire, & même quelquefois, d'inflammation assez considérable à la région du foie, & quelquefois aussi au diaphragme. D'ailleurs les signes de matières indigestes, & plutôt encore putrides dans les premières voyes, s'y trouvoient presque toujours : toutes raisons qui ont augmenté le danger de cette épidémie qui a été funeste à beaucoup de personnes, principalement à celles pour lesquelles, comme c'est la pernicieuse coutume dans les Provinces, sur-tout dans les Campagnes, on ne demande point de bonne heure le Médecin, ou bien l'on néglige de suivre régulièrement tous ses conseils.

Les divers moyens qui m'ont paru, & qui ont été jugés plus convenables par plusieurs de mes confreres, avec lesquels j'en ai conféré, pour combattre cette constitution épidémique,

R iv

sont à peu de différence près les mêmes qui sont très-amplement détaillés, pages 37 & suivantes, dans ma Méthode aisée & peu couteuse de traiter avec succès plusieurs maladies épidémiques, comme la suette, la fièvre miliaire, les fièvres pourprées, putrides, vermineuses & malignes, suivie dans différens endroits du Royaume & des Pays étrangers, avec les moyens de s'en préserver, & avec des observations très-importantes sur le traitement dans les maladies inflammatoires en général, &c. Imprimée à Paris, chez M. Cavelier, rue S. Jacques, au Lys d'Or, proche la Fontaine S. Séverin.

J'ai encore eu à traiter pendant le même-temps la suette, ou fièvre miliaire, dans les Paroisses de Valpuyseaux, de Puyfelay & de Bouville, situées dans l'Election d'Etampes, Intendance de Paris.

Cette maladie qui étoit épidémique dans ce Pays, où avant mon arrivée elle avoit fait périr près de vingt personnes, presque toujours les plus jeunes & les plus robustes, a bientôt cédé aux moyens divers qui sont décrites dans ma susdite Méthode; à la différence qu'il n'a pas été besoin d'y tant saigner, ni rafraichir autant que j'avois fait à Sermaise & ailleurs; & cela parce que la fièvre ni les accidens n'étoient pas si considérables, ni la saison aussi chaude qu'elles l'étoient pendant d'autres constitutions épidémiques que j'ai traitées ailleurs avec bien du succès. De près de soixante & quinze malades que j'ai traités cette année dans ces trois Paroisses, il n'en est mort que deux. Le premier étoit un homme attaqué d'une pleurésie compliquée avec une fluxion de poitrine, & une inflammation à la région du foie,

d'Observations. Octobre 1754. 265

sans suette ni éruption miliaire , ni pourpée , qui avoit fait excès de vin au commencement de la maladie , pour laquelle je n'ai été appelé qu'après la quatrième ou cinquième saignée , & pour laquelle on a rejeté une partie de mes conseils. L'autre malade étoit un garçon âgé d'environ quinze ans , qui est mort d'une violente pleurésie jointe à une fluxion de poitrine , avec fièvre considérable , crachement de sang , occasionnée par la rentrée subite ou presque subite d'une humeur miliaire , de petite vérole & de rougeole qui s'étoient déposées avec soulagement sur la peau , d'où , en conséquence d'un froid assez sensible auquel il s'exposa imprudemment en sortant dans les rues , elles se jetterent sur le côté & dans son poulmon , & donnerent par-là naissance à la pleurésie compliquée , dont je viens de parler , pour le traitement de laquelle j'ordonnai de promptes & de suffisantes saignées , que sa mere ne voulut jamais permettre qu'on pratiquât à temps & en suffisante quantité , une ptisane pectorale prise le plus chaudement qu'il seroit possible , des bains fréquens des pieds , des jambes & même de tout le corps dans une décoction émolliente tiède , même à leur défaut dans l'eau tiède , une diète convenable , & qu'on lui frottât la peau avec des orties communes ou grièches ; tout moyens propres à faire reparoître une éruption critique quelconque , rentrée mal à propos , & à dissiper les divers accidens qui ont coutume de survenir à la rentrée.

Ce malade , qui , comme je l'ai déjà dit , ne fut point saigné suffisamment , ni à de bonnes heures , mourut deux ou trois jours après qu'il fut frotté une fois ou deux avec ces or-

ties : remède , qui , aussi-bien que les cautères , les vésicatoires , les sérons , l'application de la moutarde , &c. aidés des autres secours convenables , a été pratiqué bien des fois , avec bien du succès par plusieurs célèbres Praticiens , pour faire ressortir une humeur de petite vérole , de rougeole , miliaire , de pourpre , de gale , de dartres , de lépre , d'érysipele , de rhumatismes , de gouttes diverses , &c. rentrée , ou qui ne peut se déposer à son ordinaire sur la peau aux jointures , &c. où elle a coutume de paroître quelquefois avec soulagement des malades : ou pour faire reparoître une humeur de cautères ou d'ulcères anciens , dont le dessèchement précipité & arrivé ou causé , sans qu'on l'évacue par quelques moyens convenables , comme saignées , purgations réitérées , &c. ou sans quelque évacuation que la nature procure pour la détourner , a coutume d'être très-funeste à ceux qui ne sont pas traités promptement , suivant les règles de l'Art : je ne parle point ici de trois autres personnes mortes à Bouville du temps que j'y allois ; sçavoir la mere de l'enfant dont j'ai parlé , qui périt d'étouffemens , en conséquence de son opiniâtreté à ne pas permettre qu'on lui ouvrît un abcès fort grand qu'elle avoit depuis long - temps au poignet & dans la main ; & deux autres malades qui furent traités suivant les anciens préjugés , & qui ne voulurent suivre aucun de mes conseils.

Voilà , Monsieur , un fidele état de cette maladie épidémique , qui m'a fait beaucoup d'honneur à Valpuyseaux & à Puyfelay , où près de soixante malades que j'ai traités , ont tous été guéris , tandis que des gens mal intentionnés pour moi , ou peu au fait de la vérité ,

d'Observations. Octobre 1754. 267

& qui ne jugent des choses que selon les apparences , & sans les approfondir , ont voulu blâmer ma conduite à Bouville , principalement à l'égard des frictions dont j'ai parlé. je ferai constater tout ce que j'avance , s'il en est besoin , par M^{rs} les Curés , Syndics , Chirurgiens & principaux Habitans de ces endroits. Cette maladie continuant , on a envoyé une autre personne pour la traiter ; & le mal a fait de très-prompts progrès , & causé ensuite beaucoup de mortalité que j'attribue à l'indocilité des Habitans , & à la contrariété du temps qui est venu fort chaud , & souvent orageux ; temps qui , ainsi que je l'ai observé ailleurs bien d'autres fois , augmente ordinairement la grandeur & la mortalité de cette maladie & de toutes sortes d'autres , qui consistent principalement dans une fonte , & plutôt encore dans une dissolution putride du sang & des humeurs.

J'ai lu & relu avec beaucoup de plaisir , Monsieur , votre sçavant Traité des tumeurs que vous avez eu la bonté de m'envoyer de Montpellier. Je vous ferai très-obligé de faire à votre commodité des Notes , des Observations intéressantes pour améliorer ma médecine d'armée , contenant des moyens aisés de préserver de maladie , sur terre & sur mer , dans toutes sortes de Pays , & d'en guérir sans beaucoup de remèdes ni de dépenses , les gens de Guerre & autres de quelque condition qu'ils soient : Ouvrage que j'ai eu l'honneur de présenter dans le mois de Février dernier , au Roi , à la Reine , à Monseigneur le Dauphin , aux Princes du Sang , aux Ministres , &c.

Si vous daignez , Monsieur , me communiquer ces Observations , je les inférerai pour le bien

public dans la seconde édition, si elle a lieu, de cette médecine d'armée, j'en agirai ainsi à l'égard de toutes autres personnes qui me feront la même grace, & je les citerai sous leur bon plaisir, pour les morceaux qu'elles voudront bien envoyer ou faire remettre à Paris, à M. Cavellier mon Imprimeur, rue S. Jacques, qui leur en donnera un reçu si elles l'exigent.

Continuez-moi, je vous prie, Monsieur, vos bontés, lorsqu'il régnera quelque maladie épidémique dans votre Province. Je vous ferai part, puisque vous me marquez que cela vous fait plaisir, de celles qui regneront ici ou dans les environs.

J'ai l'honneur d'être avec une très-parfaite considération, & un sincère attachement,

Monsieur,

Votre, &c.

DE MEYSEREY.

A Etampes en Beauce, ce 20 Août 1754.

OBSERVATION

Sur l'effet de l'Eau de Goudron, rapportée par une personne qui en a fait usage.

V. J'avois 33 ans, lorsque je pris l'eau de goudron : j'étois d'un tempérament ardent, & d'une santé délicate ; presque jamais malade, presque toujours indisposé : j'avois grand appétit, l'estomac foible, nulle sobriété : par conséquent une longue habitude de manger trop &

d'Observations. Octobre 1754. 269

trop vite , & de mal digérer. Je travaillois beaucoup devant & après dîner : le soir je me livrois assiduelement au plaisir depuis quatre heures jusqu'à sept. J'étois en même-temps rongé de chagrins domestiques. Ce genre de vie me réduisit dans l'état le plus déplorable : je tombai dans une foiblesse extrême , de corps seulement ; car je ne m'aperçûs point que l'esprit eut rien perdu de son activité , ni les passions de leur violence : j'étois tout aussi studieux & tout aussi amoureux ; & c'est ainsi que j'achèvois de dissiper ce qui me restoit d'esprits. Mon estomac ne pouvoit plus soutenir aucun aliment solide ; je rendois par le vomissement , le portage presque immédiatement après l'avoir pris , à moins que je ne marchasse ou que je ne me donnasse quelque autre mouvement : sur la fin l'eau même ne descendoit plus dans l'estomac sans y causer quelque douleur. Mangeois - je très-peu , j'avois le ventre excessivement resserré ; me livrois - je à mon appétit , j'étois excessivement relâché. Les extrémités du corps , les pieds , les mains & le nez me devinrent si froids , même dans les plus grandes chaleurs du mois d'Août , que ce froid me réveilleoit , & qu'on étoit obligé de me couvrir comme dans le fort de l'hiver. Dans cet état la vie me devint onéreuse , & pour guérir , je me serois privé de tout ce qu'on eût exigé , excepté d'étudier , de manger trop vite , & de me livrer à l'amour , quoiqu'infructueusement. Ce fut alors que l'Ouvrage de M. Berkley me tomba entre les mains ; c'est le Livre d'un Enthousiaste , & celui qui le lisoit ne l'étoit guère moins : j'y crus voir la description de ma maladie , quoiqu'il n'y ait peut-être rien qui y ressemble.

Dans cette persuasion je fis préparer de l'eau de goudron , précisément comme il l'ordonne , & j'en pris vingt bouillons en vingt jours , une bouteille tous les matins. Au huitième jour les extrémités du corps se réchauffèrent , l'estomac se porta mieux , & je commencai à prendre des alimens solides sans douleur , & à les garder sans effort , & de jour en jour j'en ressentis de meilleurs effets. Je remarquai seulement que mon palais , tout accoutumé qu'il étoit à ne point se dégouter des boissons les plus désagréables , me fit sentir une répugnance , qui augmentoit chaque jour pour l'eau de goudron , au point que la main me trembloit en portant le gobelet à la bouche. L'eau de goudron si désagréable à boire , cause des rapports , pour ainsi dire , parfumés , qui n'ont rien de choquant pour celui qui la boit , & pour ceux qui sont à portée d'être frappés de leur odeur ; cette odeur m'étoit si sensible , que s'il y avoit dans les endroits où je passois un atôme de goudron , je m'en appercevois.

L'eau de goudron ne fait point uriner en proportion de la quantité qu'on en prend ; elle pousse principalement par la transpiration , elle passe même jusque dans les réservoirs de la liqueur féminale à laquelle elle donne sa couleur & son odeur. Outre ces effets j'en éprouvai un que je crois singulier ; dans les derniers jours que j'en pris , je salivai immédiatement après la boisson , & environ pendant deux heures , aussi abondamment que si j'eusse été frotté de mercure ; mais cette salivation ne fut accompagnée ni de gonflement , ni d'aucune altération des parties de la bouche. Au reste lorsque je pris ce remède , je ne m'y préparai ni par la saignée ,

d'Observations. Octobre 1754. 271.
 ni par la purgation , je ne gardai ni le lit , ni la chambre pendant que j'en usai , je n'observai aucun régime , & je ne me privai ni de l'étude , ni de tout ce que mes passions ordinaires m'inspiroient. J'avoue aujourd'hui que je n'en fis pas mieux ; mais je raconte la chose , telle qu'elle est , & je ne veux dissimuler aucunes circonstances.

Le vingtième jour , quoique pâle naturellement , j'avois le visage frais à mon réveil avec les plus belles couleurs , en prenant ma bouteille d'eau le matin ; lorsque sur les quatre heures après midi , je fus subitement saisi de la fièvre : j'en eus un accès des plus longs & des plus violents , qui se termina par une éruption de boutons tels que ceux de la grosse gale : toutes les parties du corps , excepté le ventre & le dos , en furent couvertes ; le bout des doigts , des mains me devint si douloureux , qu'on fut obligé de me rendre les mêmes services qu'on rend à ceux qui sont privés de leurs bras ; je croyois toujours qu'ils abscéderaient , voyant à tous une petite tâche ronde-blanchâtre assez élevée avec une circonférence à la naissance de l'ongle , rouge , enflée & très-cuifante ; mais en moins de huit jours la matière de cette espèce de furoncles sortit entièrement d'elle-même ; la douleur des doigts se dissipa , les gales qui m'avoient infecté les lèvres , ainsi que toutes les autres pustules se séchèrent , & je sortis me portant bien mieux qu'à présent. On me conseilla de me purger , je ne crois pas en avoir rien fait : je finis comme j'avois commencé , sans aucune précaution ; j'avois alors la tête très-légère & très-mauvaise.

Il y a près de sept ans que j'ai pris du goudron ,

272 *Recueil périodique*

& quoique depuis je ne me fois pas trop ménagé, je ne suis point retombé dans l'état d'où il m'a tiré ; mais s'il m'a rendu la santé, il ne m'a presque rien restitué de cette force, dont on a besoin pour le plaisir ; je n'en suis guère plus vigoureux.

J'avois pris auparavant dix ans de suite tous les matins demi-septier de lait de vache tiède non coupé : ce lait analogue à mon tempérament passoit si bien, qu'au sortir d'un diner, me sentant la poitrine tiraillée pour avoir trop bu d'un excellent vin de Champagne, je m'avisai de boire une chopine de lait chaud, dont je ne fus aucunement incommodé ; mais quelque temps avant l'eau de goudron je ne pouvois le supporter, non plus que les autres nourritures : je le repris sans aucune préparation, immédiatement après avoir fini le remède, & je m'en trouvai tout aussi bien, qu'avant le dégoût qui me l'avoit fait quitter.

Quelque soit le jugement que l'on porte de ce remède, après les effets que j'en ai ressentis, il me restera toujours l'opinion que c'est un remède très-puissant ; mais qui ne doit pas être pris à l'aventure par des foux comme moi, ni ordonné témérairement par un Médecin ignorant.

Après cet exposé naïf & fidèle de ce qui m'est arrivé, j'ajoute quelques autres faits assez curieux sur le goudron. J'allai voir un de mes amis le matin dans le temps de sa salivation, il ne manqua pas de l'attribuer au mercure ; & sur ce que je lui dis que c'étoit l'effet de l'eau de goudron, il me raconta qu'il y avoit à Bordeaux dans la cour de la maison de son père un puits,

d'Observations. Octobre 1754. 273

puits, dont l'eau avoit été infectée par une grosse corde goudronnée, qu'on avoit mise à la poëlle, & qu'une personne de la maison, dont la poitrine étoit en mauvaise état, ayant bu par hazard de cette eau, & s'en étant trouvée soulagée, en continua l'usage, & avoit été guérie de son mal. Un homme de ma connoissance prit de l'eau de goudron dans le même temps que moi, & fut fort soulagé d'un asthme qui le tourmentoît beaucoup.

Comme on jetoit ce qui restoit d'eau de goudron dans les bouteilles par la fenêtre, & que cela tomboit toujours sur des planchers qui étoient au-dessous, je remarquai que ce reste d'eau laissoit une espèce d'enduit. Si j'avois alors un peu réfléchi, ç'auroit été pour moi une indication de l'utilité de la purgation après l'usage de ce remède.*

Pour peu que l'eau de goudron séjourne dans les bouteilles, il s'en élève une huile qui couvre la partie supérieure de l'eau : c'est sans doute ce qui préserve cette eau de la corruption ; car elle ne se corrompt pas ; la même huile se forme à la surface de l'eau dans le temps de la préparation, & comme alors on la sépare de l'eau par la filtration, je conseillerois volontiers de

* Il est aisé de voir par-là, que celui qui rapporte cette Observation, n'est point Médecin ; car ce n'est qu'à cette partie que l'eau de goudron doit sa vertu : c'est pourquoi plus on l'en dépouille, moins elle a d'action. Il est inutile de s'étendre, pour prouver cette vérité : cela est démontré par l'analyse du goudron, & par le peu d'union que ces parties contractent avec l'eau. Loin donc de filtrer de nouveau l'eau contenue dans les bouteilles, il faut remuer cette eau, pour qu'elle contienne plus de parties actives, & produise conséquemment plus d'effet.

filtrer une seconde fois l'eau des bouteilles avant que d'en boire , pour en séparer plus sûrement l'huile.

Je ne dis rien de la préparation ; j'ai suivi exactement la recette de l'Évêque de Cologne ; il n'y a qu'à consulter son Ouvrage. Je me suis servi du goudron qu'on trouve chez nos Epiciers.

OBSERVATION

Sur une Fièvre continue , avec convulsion universelle , connue sous le nom de Tetanos.

VI. Un homme âgé de 50 ans , fut attaqué au mois de Décembre 17... d'une fièvre continue , qui persévéra pendant trois jours dans le même degré. Le quatrième jour la tête fut prise tout à coup , & le délire fut si grand , que le malade voulut dans la nuit se jeter par la fenêtre ; mais il en fut empêché par sa garde qui accourut comme il étoit sur le point de se précipiter. On eut beaucoup de peine à le remettre au lit. Aussi-tôt ses membres devinrent roides ; il ne parloit , ni n'entendoit plus : il fut dans cet état l'espace de vingt-cinq ou trente heures , sans aucun mouvement. Il avoit toujours une fièvre ardente ; mais la respiration étoit presque dans l'état naturel. Le cinquième jour , on fit venir un Médecin qui trouva le malade dans un spasme universel. Le pouls étoit dur & fréquent : la respiration étoit toujours libre ; les membres d'une roideur extrême ; & plus on faisoit d'efforts pour lui ouvrir les dents

d'Observations. Octobre 1754. 276
 & les lèvres, plus elles se ferroient. On vint
 cependant à bout de les ouvrir assez pour qu'il
 pût avaler librement: tous ces symptômes étoient
 accompagnés de sueurs copieuses. On fit trois
 saignées du bras, & le Médecin prescrivit de
 faire boire abondamment le malade, & de lui
 donner à prendre cette potion émétique,
 toutes les demi-heures une cuillerée,

27 Confection d'hyacinthe,	3j.
tartre stibié,	gr. x.
eaux cordiales,	℥x.

L'émétique, & l'usage continuel de l'eau tiède
 ne procurèrent aucune évacuation ni par haut,
 ni par bas. Ils ne firent qu'augmenter les sueurs,
 & l'état du malade fut toujours le même jus-
 qu'au sixième jour, qu'il revint à lui. On lui
 ordonna même boisson, même potion éméti-
 que, & le lavement suivant:

27 Follicules de senné,	3ij
miel commun,	℥iv.
passéz le tout, & ajoutez y vin	
émétique,	℥iij

Le septième jour, le malade recouvra son
 bon sens: mais il ne se souvenoit de rien, les
 sueurs continuoient en grande abondance. L'é-
 métique pris tant en potion qu'en lavement;
 lui lâcha seulement le ventre. Le même jour,
 on lui donna deux lavemens, l'un le matin,
 & l'autre le soir, faits avec quatre onces de
 miel commun dans une décoction ordinaire,
 observant de lui donner très-peu de bouillon,
 & beaucoup de ptisanne.

Le huitième jour, pour exciter quelques
 secousses, & procurer l'évacuation des matières,
 que les remèdes précédemment mis en usage
 avoient pu fondre, on lui fit prendre en trois

℥ij

276 *Recueil périodique*

verres la médecine suivante, en observant de laisser deux heures d'intervalle entre chaque verre,

℥ Follicules de senné,	3iij
jalape,	3iſ
tartre stibié,	gr. viij

Elle lui fit rendre par bas une grande quantité de bile jaune, & quoique la dose de tartre stibié fut forte, il n'eut aucun vomissement. Il se sentit beaucoup soulagé, & fit usage de bouillons pour toute nourriture, de pulanne tiède en abondance pour boisson, & des lavemens ordinaires, les neuvième & dixième jours, pour faire revenir peu-à-peu la nature à elle-même. Le onzième jour, on lui donna en trois prises la même purgation ci-dessus. Les jours suivans, tout alla beaucoup mieux, les sueurs cessèrent, & il ne resta presque plus de fièvre: le sommeil & l'appétit revinrent peu-à-peu, quoique ses forces fussent encore bien abbatues; ayant passé dans cet état trois ou quatre jours, pendant lesquels il ne prit qu'une nourriture de facile digestion, on lui donna une troisième purgation en un verre, où il n'entroit pas de tartre stibié: il fut ainsi entièrement rétabli.

On voit par ce qui vient d'être dit que l'é-métique ne fit qu'exciter les sueurs les premiers jours, & que l'effet des remèdes change suivant la nature des humeurs, & la disposition du malade. Celui-ci ne vomit point: mais les humeurs étant devenues fluides, l'é-métique & les purgatifs lui firent jeter par bas beaucoup de matieres.

Ce qui lui est arrivé, de tomber d'un délire subit dans un spasme universel, & de demeurer

d'Observations. Octobre 1754. 277

dans cet état près de trois jours, est un exemple fort rare. Ce qu'on peut dire de plus vraisemblable sur la cause de cet accident, c'est que cet homme, dans le temps qu'il étoit en sueur, & qu'il avoit la tête prise, s'est exposé nud à l'air ; le froid l'a saisi tout à coup, & dans l'instant la transpiration a été interceptée, suite nécessaire du resserrement des pores : ce qui a produit la roideur des fibres, des muscles & de la peau, l'interception des esprits animaux, beaucoup plus de difficulté dans la circulation du sang, & enfin une tension universelle partout le corps, qui le rendoit aussi peu flexible qu'une barre de fer. Il ne se faisoit alors presque point de sécrétion ni d'excrétion, parce que le ressort de toute la machine étoit bandé au point qu'aucune partie ne pouvoit être mise en mouvement. Ainsi tant que dura cette tension, ni l'émétique, ni l'abondance de la boisson ne produisirent aucun effet. Mais ces mêmes remèdes continués, en humectant les fibres, leur rendirent peu-à-peu leur ton naturel : les sueurs, dont la suppression avoit été la véritable cause du spasme, revinrent, & emportèrent insensiblement avec elles la violence & l'opiniâtreté du mal, jusqu'à ce qu'au moyen d'évacuations copieuses, le ventre devint plus libre, & que la nature dégagée de ce qui l'embarassoit, put rentrer dans ses droits. Alors la transpiration ayant été rappelée par un usage abondant & continué de tisane tiède, les émétiques & les purgatifs firent rendre par bas au malade quantité d'humeurs d'une mauvaise condition, dont la présence entretenoit tous les accidens, dont il a été fait mention. Il est aisé de conclure de ce qui vient d'être dit, que l'unique

S ij

moyen de soulager & de détruire tous ces accidens, est de procurer une détente dans tout le corps, dont la rigidité empêche l'action & la réaction des solides, & supprime par là toute sécrétion & excrétion. On pourroit peut-être ajouter à la boisson abondante, le bain tiède, ou même de vapeurs. Si l'épreuve n'en a jamais été faite, ce que nous venons de dire pourroit engager à la faire. Sitôt que l'on est parvenu à faire cesser cette tension, il faut sans tarder employer les purgatifs ou les émétiques pour évacuer les humeurs, qui après avoir été délayées, seroient capables de produire de nouveaux accidens, si elles n'étoient pas chassées au dehors.

AUTRE OBSERVATION

Sur la même maladie.

2. Une femme âgée de 28 ans, qui depuis quelques années avoit déjà été guérie deux fois d'une passion hystérique, fut atteinte de la fièvre au mois d'Octobre 17... Cette fièvre étoit double tierce continue, & depuis le commencement de la maladie annonçoit quelque malignité. La malade respiroit difficilement, des nausées ne lui permettoient aucun repos, & la crainte de la petite vérole, maladie fort commune cette année-là, l'inquiétoit beaucoup; elle s'attendoit même à une mort prochaine, qu'elle croyoit inévitable. Le second jour, on manda le Médecin qui la fit saigner du bras, & lui ordonna des lavemens, de la pûsanne, & des bouillons pour toute nourriture. Le jour suivant, même état, & parce que les règles ne

d'Observations. Octobre 1754. 279
 couloient pas depuis un mois ou deux, elle fut
 saignée du pied. Le troisième jour, les symp-
 tômes diminuerent, & elle fit usage de ptisanne,
 de bouillons, & prit deux lavemens dans le
 jour. Le lendemain le ventre étant devenu li-
 bre, on lui donna une purgation ordinaire qui
 la soulagea; mais le cinquième jour les symp-
 tômes augmentèrent, elle tomba tout à coup
 en délire, & fut prise de convulsions; la res-
 piration devint embarrassée; elle n'entendoit,
 ni ne voyoit, & crioit de temps en temps. Dans
 ces circonstances inattendues, & dont on ne
 voyoit point de cause manifeste, on la saigna
 du pied pour la seconde fois, & on lui or-
 donna des lavemens avec des anti-hystériques,
 dix grains de castoreum, & trois onces de miel
 mercurial; on lui fit prendre par cuillerées le
 julep suivant, qui est en même-temps anti-
 hystérique & cordial:

2/ Confession d'hyacinthe,	3j
syrop d'absynthe,	3j
castoreum,	gr. viij.
eau d'absynthe,	3 aa
scorfonere,	3iv.

Cette potion, la saignée, les lavemens don-
 nerent beaucoup de soulagement à la malade;
 elle revint dans son bon sens & le même jour
 elle prit un lavement comme ci-dessus, qui lui
 lâcha le ventre; & elle continua l'usage de la
 même potion qui lui soulagea l'estomac & la
 tête. Le sixième jour, les symptômes devin-
 rent plus violens: ris sardonique, spasme dans
 les bras & dans les jambes, respiration presque
 nulle par intervalles, & tout à coup violente &
 redoublée, secousses & convulsions *opisthoto-*

Siv

280 *Recueil périodique*

niques * par tout le corps, pouls varié & incertain, plus de paroles, ni de cris. La malade regardoit de temps en temps les personnes qui l'environnoient sans les connoître, & elle leur sourioit, effet d'une convulsion dans les muscles des joues. Elle avoit les dents serrées, & ne pouvoit rien avaler : ce qu'on lui faisoit entrer avec force dans la bouche, couloit en dehors, & on ne pouvoit lui donner de lavemens, parce que tout son corps étoit agité de mouvemens convulsifs. Tous ces symptômes menaçoient une mort prochaine ; on lui ordonna la potion suivante à prendre par cuillerées,

℞ Confection d'hyacinthe,	3j
syrop d'armoisié,	3i
tartre stibié,	gr. v.
eau d'absynthe,	} aa 3v.
scabieuse,	

Tout cela fut inutile, tant à cause des mouvemens convulsifs, que du serrement opiniâtre des dents, & de l'impossibilité d'avalier. Cependant comme quelques gouttes avoient passé, on lui ordonna cette potion sur le soir, à prendre comme la précédente,

℞ Tartre stibié,	gr. x.
eau d'absynthe,	} aa 3v.
chardon bénit,	
thériaque,	3℥

Mais le spasme persévérant toujours, & n'étant pas possible que rien passât dans l'estomac, la malade mourut dans les convulsions.

* On entend par ce mot une espèce de convulsion ou le corps est retiré en arrière. *Opisthoronos est species convulsionis, quando corpus in partem posteriorem convellitur, Castell. renovat.*

d'Observations. Octobre 1754. 281

Hippocrate a bien eu raison de dire que c'est un mauvais signe, quand des mouvements convulsifs surviennent à la fièvre : que ceux qui sont attaqués d'un spasme universel, meurent en quatre jours, si la fièvre ne survient : qu'il y a bien moins de danger, lorsque la fièvre survient à la convulsion, que lorsque la convulsion survient à la fièvre : que dans les fièvres aiguës les convulsions & les douleurs violentes autour des viscères, n'annoncent rien que de fâcheux.

CONSULTATIONS.

Pour une disposition à la Phthisie.

VII. La mauvaise disposition de la personne pour laquelle on consulte, & les différens accidens dont elle a été tourmentée depuis cinq mois, comme la fièvre double tierce continue, les douleurs de têtes, les petits ulcères au palais, le violent mal de gorge survenu en Décembre, la douleur de poitrine avec quelque difficulté de respirer, la peine à être couchée sur le dos, la palpitation du cœur, les crachats glaireux, la fièvre toutes les nuits, la fréquence & la difficulté d'uriner, l'embarras dans la rate, & le peu de règles, tous ces différens accidens qui se sont succédés, font connoître une intempérie considérable dans toute l'habitude du corps, qui est une disposition à la phthisie.

La cause de tous ces maux est une lymphe aigrie & armée de sels acres, qui coulant avec peine, s'arrête dans les différens couloirs où elle s'épaissit, & y cause des embarras. Une partie même de cette sérosité croupissante s'in-

filtrant dans les couloirs du mésentère & de la rate, y forme des obstructions; & l'estomac, le poulmon & le cœur comprimés & resserrés par les pointes de sels, entrent dans une espèce de convulsion; ainsi un sang glaireux, épais, qui s'arrête & qui ne circule qu'avec peine, fatigue la poitrine, donne la palpitation de cœur, les tensions de ventre, les douleurs de tête, & affoiblit considérablement l'estomac, & sur-tout la poitrine, sur qui il y a lieu de craindre un dépôt qui tend à la phthisie, principalement si la malade s'amaigrit considérablement.

La longueur & la variété de la maladie qui a été en partie domptée par les remèdes très-propres, & sagement appliqués; mais qui n'ont point été la victime de cette cacochymie, font craindre que la maladie ne soit de longue durée. Le but que nous devons ici nous proposer, doit être de rendre au sang sa fluidité, à la lymphe sa douceur, & aux fibres des parties solides, la souplesse qu'elles ont perdue.

C'est dans ces vues que nous proposons ce qui suit:

Si les forces de la malade sont suffisantes, & qu'elle ne soit point trop amaigrie, il faut la faire saigner du bras & du pied, ou autrement aller d'abord au pied. 1°. Il faut qu'elle fasse usage de bouillons alterans, faits avec bourrache, reglisse, cerfeuil, chicorée sauvage, aa m. j. la ruelle de veau, fbj, la queue & les pates de 15 écrevisses pilées & concassées pour deux bouillons, à prendre matin & soir.

2°. D'une ptisane avec une poignée de capillaires, une cuillerée de ris, une douzaine de jujubes dans deux pintes d'eau. Elle se purgera avec une once & demie de manne, un demi-

d'Observations. Octobre 1754. 283

gros de rhubarbe, un demi-gros de sel d'absynthe, dans une décoction de chicorée sauvage ; ce qu'elle répétera tous les huit ou dix jours : elle prendra des lavemens émolliens selon le besoin, dans lesquels on ajoutera deux onces de miel nenuphar.

Voilà ce me semble ce que la malade doit faire, & voici ce qu'elle doit éviter, le vin, les ragouts, le maigre, les exercices de corps & d'esprit trop violens, l'éloignement des repas. M^{rs} les Médecins du lieu ajouteront ou retrancheront selon leur prudence, & le besoin, aux remèdes & au régime.

T. B. B. d. m. p.

Fait à Paris, ce deux Février 17...

*Pour un homme attaqué de Goutte
Erratique.*

1. L'humeur de la goutte paroît être la cause de tous les accidens dont le malade se plaint ; mais il y a lieu d'appréhender que cette même humeur n'attaque le genre nerveux, comme l'embarras de la langue paroît l'annoncer selon le mémoire. En effet la langue a été d'abord embarrassée ; & quand la goutte a été fixée au côté droit pendant six semaines, la langue est devenue libre pendant ce temps-là ; mais elle s'est embarrassée de nouveau avec des douleurs dans l'épaule & le bras droit, qui dégénèrent en engourdissement, malgré les saignées répétées des deux bras, de la gorge, & de la langue, & les purgations avec les pilules, connues sous le nom de *pilulæ coctiæ majores*.

La cause première de la maladie est un sang grossier, qui ne roule qu'avec peine dans les vaisseaux, dont la viscosité âcre & salée s'échappe dans les couloirs, & séjournant sur les parties nerveuses, donne lieu aux sels dont le sang est chargé de piquer les membranes, & d'agacer les fibres; la matière de la transpiration est en conséquence supprimée, par le resserrement des couloirs, & l'humeur de la goutte s'aigrit par degrés.

Pour remédier à ces désordres que la circonstance de la saison pourroit augmenter, il faut au-plutôt diminuer le volume du sang, ramollir les fibres, & rappeler la transpiration.

Pour diminuer le volume du sang, & le faire circuler plus librement, malgré les saignées du bras, de la gorge & de la langue, déjà faites, il faut faire une ou deux saignées du pied.

Pour ramollir les fibres, il faut un régime de vivre très-humectant, dont nous donnerons le détail, & ne se purger qu'en tisane laxative. Le ventre doit toujours être libre, & les lavemens simples sont préférables. La boisson doit être abondante, faite simplement avec chendont & réglisse, pour entraîner par les urines, cette espèce de saumure dont le sang est rempli.

Le volume du sang ainsi diminué, & les fibres ramollies, la transpiration sera par-là facile à rappeler par le régime, dont voici le détail.

Le malade ne vivra que de potages faits avec le veau, la volaille, & très-peu de bœuf; & de viandes bouillies ou roties. Le thé peut être d'usage, mais sans eau des carmes, de crainte d'agacer les nerfs. Nous préférons la véronique prise en manière de thé, les bouillons altérans faits avec le veau, la bourrache, la buglosse,

d'Observations. Octobre 1754. 285
 la chicorée sauvage, & le lierre terrestre, dont
 le malade prendra le matin, & quatre heures
 après son diner.

Si le malade avoit des inquietudes la nuit, il
 prendroit le soir un verre d'émulsion faite avec
 les quatre sémences froides, & quelques aman-
 des, dans laquelle on ajoutera le syrop de
 nymphéa, ou de diacode en cas d'insomnie;
 la dose des syrops sera de deux gros.

Quand le malade aura observé pendant quinze
 ou vingt jours le régime, & fait les saignées
 du pied comme il est marqué, il prendra la
 ptisane laxative faite de la maniere suivante.

Prenez une poignée de feuilles de chicorée
 sauvage, deux gros de réglisse éfilée, trois gros
 de follicules de fenné, un gros de cristall mi-
 néral, faites infuser le tout pendant la nuit
 dans deux grands verres d'eau chaude, faites
 y fondre le lendemain matin deux onces de
 manne; coulez & divisez les en deux prises,
 auxquelles vous ajouterez une once de syrop
 de fleurs de pêchers.

Le malade prendra la premiere prise à sept
 heures du matin, la seconde à neuf heures, &
 à onze heures un bouillon au veau.

Le malade reprendra le même régime marqué
 ci-dessus, & les bouillons altérans pendant quinze
 jours, au bout desquels il se repurgera de la
 même maniere.

Dans le Printemps prochain selon l'état du
 malade, il prendra les eaux minérales de Bour-
 bon, que nous croyons préférables. Ce régime
 a soulagé le malade, & l'a garanti des rechutes
 qu'il craignoit.

T. G. C. d. m. p.

Fait à Paris, ce 8 Novembre 17..

Pour un dérangement de Règles.

3. Nous distinguons dans le cas qu'on nous propose deux maladies compliquées, le dérangement de règles, & l'écoulement des fleurs blanches.

Le dérangement des règles qui sont beaucoup plus fréquentes & plus abondantes que dans l'état naturel, dépend du relâchement des vaisseaux sanguins de la matrice, qui ont perdu une partie de leur ressort. C'est à l'affaiblissement de ces mêmes vaisseaux que l'on doit attribuer tous les autres symptômes dont la malade est affligée. Car le sang ne coulant qu'avec beaucoup de peine & de lenteur dans toutes les parties, y cause des pesanteurs, des tensions douloureuses vers les reins & dans le bas-ventre ; se corrompant d'ailleurs par son séjour, il contracte beaucoup d'acrimonie ; delà viennent les violentes douleurs & les insomnies, toute la masse du sang étant infectée par le reflux qui se fait d'une partie de ce sang : c'est aussi à cette même acreté du sang que l'on peut rapporter en partie les fleurs blanches, dont l'écoulement est encore aidé par le relâchement des glandes du vagin.

La vue que l'on doit donc se proposer d'abord dans le traitement de cette maladie, est de remédier au dérangement des règles, en raffermissant le ressort des fibres des vaisseaux de la matrice, en corrigeant la mauvaise disposition du sang, & lui donnant lieu de se dépurer parfaitement.

Ce sont les vues qu'a eues M. le Médecin ordinaire de la malade, & qu'il a déjà essayé de

d'Observations. Octobre 1754. 287

remplir par les remèdes les plus convenables. Nous ne nous écarterons donc point de ces mêmes vues, & pour les remplir d'une manière plus efficace, nous proposons les remèdes suivans. Il faut saigner la malade du pied, & la purger ensuite avec la casse, la manne & le syrop de pommes composé, dans la décoction de chicorée, en deux doses; on réitérera cette purgation tous les huit jours pendant l'usage de l'opiate suivante.

℞ Saffran de mars apéritif préparé
à la rosee, ℥j
rhubarbe choisie en poudre, ℥j ff.
gomme ammoniac, ℥jv:
conferve de racines de grande
confoude, ℥ aa ℥ff.
d'aunée, ℥
syrop de pommes composé, f. q.

Faites suivant l'art une opiate dont la malade prendra deux fois par jour un gros chaque fois, savoir la première prise le matin à jeun, & la seconde trois heures après son diner.

La malade fera le plus d'exercice qu'elle pourra pendant l'usage de cette opiate.

Pour le régime, la malade ne fera point de jours maigres, elle ne mangera ni beurre, ni fromage, ni laitage, ni ragouts, ni pâtisseries, ni salades, ni fruits crus; elle s'abstiendra de vin, ratafiats & autres liqueurs chaudes, comme aussi de caffè. Sa boisson ordinaire sera faite avec le ris, le chiendent & la réglisse.

La malade doit continuer l'usage de cette opiate, jusqu'à ce que les règles soient entièrement rétablies, l'interrompant néanmoins, s'il est nécessaire dans le temps des règles, & le reprenant ensuite selon l'avis du Médecin.

Lorsque le cours des règles sera parfaitement rétabli, nous approuvons l'usage du lait chalibé proposé par son Médecin, pour guérir les fleurs blanches, & nous le croyons pour le moins aussi efficace que les eaux minérales.

G. B. d. m. p.

Fait à Paris, ce 5 Mars 17...

Pour une Apoplexie & Paralysie d'une femme âgée de 35 à 40 ans.

4. La nature de la maladie est une apoplexie qui paroît dégénérer en paralysie ; mais comme ces sortes de maux sont sujets à de très-dangereux retours, les plus prompts remèdes sont ceux qui conviennent le mieux. C'est une marque cependant d'un tempérament vigoureux, qu'il y ait quelque sentiment dans les parties paralytiques.

Ainsi comme la personne est d'un âge robuste, & où peut-être il y a quelque désordre dans les règles, il faut premièrement y faire attention, & la saignée du bras & du pied ne sont pas à négliger. D'ailleurs le sang qui ne roule peut-être qu'avec lenteur dans les vaisseaux, peut fort-bien comprimer les nerfs, & par-là être cause de la privation en partie du sentiment & du mouvement ; ainsi la saignée convient encore parfaitement dans cette circonstance.

Si aucontraire la personne est plutôt pituiteuse que sanguine, ce que les Médecins du lieu reconnoîtront aisément, la saignée ne convient pas dans le commencement de la guérison.

Cela donc supposé, il faut en second lieu
procurer

d'Observations. Octobre 1754. 289

procurer la liberté du ventre, qui quelquefois soulage & guérit quelques paralytiques. Troisièmement, il faut réveiller la circulation trop lente d'un sang, ou trop épais, ou mêlé avec des humeurs trop grossières, & prévenir par-là l'attaque d'une nouvelle apoplexie où il n'y auroit peut-être plus de remède; enfin il faut fortifier les parties paralytiques.

Pour procurer la liberté du ventre, on peut prendre une poignée de guimauve, de mercuriale, une once de féné, deux gros d'agarc & de coloquinte, une pincée de fleurs de camomille & de mélilot, faire bouillir le tout dans suffisante quantité d'eau, & ajouter dans la colature une once de diapheni, ou trois & quatre onces de vin émétique trouble, ou une once d'hyera-piera de galien; prendre ces lavemens autant qu'il en sera besoin.

Pour réveiller la circulation trop lente du sang, il faut faire une ptisane laxative, avec trois gros de féné, un gros & demi de rhubarbe, deux onces de manne, faire bouillir le tout dans deux livres ou trois chopines d'eau, passer le tout, & dissoudre dans le premier verre, trois grains de tartre stibié, pour procurer une grande évacuation. Les autres verres qui doivent se prendre de trois en trois heures, ou de quatre en quatre heures, seront sans tartre stibié, si l'évacuation a été suffisante; il faut se purger ainsi de deux jours l'un; la durée de ce remède doit être déterminée par les Médecins du lieu; les bouillons à la viande avec des herbes, doivent être pris dans les intervalles des verres de cette ptisane laxative: outre cela on fera une ptisane avec une once de raclure de bois de guayac, demi-once de racines de salsepareille, autant de

T

290 *Recueil périodique*

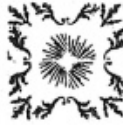
racine de squine , & deux gros de féné dans f. q. d'eau , faire bouillir le tout , en boire un verre le matin & un autre le soir , & continuer.

Pour fortifier les parties paralytiques , il faut les frotter avec l'eau-de-vie camphrée & l'huile de millepertuis , ou de camomille.

Il est nécessaire de suivre cette Méthode avec exactitude , car le délai dans ces fortes de maladies est dangereux , & les retours pleins de péril.

Si cependant il survenoit quelque nouvelle atteinte , l'esprit volatil de sel ammoniac , est un excellent remède à respirer. Les gouttes d'Angleterre au nombre de 2 , 3 , 4 , 5 , 6 , avec un grain de tartre stibié , dans une cuillerée d'eau , pris continuellement cuillerées à cuillerées conviennent parfaitement , & boire par-dessus beaucoup d'eau , pour bien laver ; ensuite faire ce qui est écrit ci-dessus. Les douches avec les eaux chaudes pourront convenir par la suite.

T. B. B. d. m. p.



ARTICLE II.

Contenant quelques Observations sur la Chirurgie.

OBSERVATION

*Sur un coup de Sabre à la joue , par
M. Destremau , Chirurgien à l'Hôtel-
Dieu de Paris.*

ON transféra à l'Hôtel-Dieu le 16 Mai 1754, un Suisse âgé de 24 ans, pour lui procurer la guérison d'une plaie faite par un coup de sabre horizontalement porté sur l'apophyse zigomatique gauche, à laquelle un Chirurgien des environs de Neuilly avoit fait trois points de suture. Cette division longue de deux pouces, & traitée dans la suite selon la simplicité dont elle paroissoit porter le caractère, fut sans accidens pendant quelques jours; mais ensuite, & tout à coup, il survint une inflammation considérable à toute la joue, qui occasionna la fièvre, fit changer le pus en une liqueur roussâtre & corrosive: on fut obligé de couper le fil; ensuite la plaie prit la forme d'un ulcère virulent, où la gangrene se manifesta en deux ou trois jours.

Dans cet état; on le fit voir à M. Moreau, premier Chirurgien de l'Hôtel-Dieu, qui, à l'aspect d'accidens si rapides & si dangereux, après s'être informé du régime de vie, & de la conduite du malade, soupçonna un vice in-

T ij

térieur. Il examina d'abord la bouche, où il remarqua que les gencives étoient non-seulement très-gonflées, mais même ulcérées en certains endroits. Enfin quelques tâches noirâtres répandues sur les jambes, acheverent de confirmer que l'état de la plaie étoit indubitablement occasionné par un principe scorbutique.

Ce fut pour combattre la cause de ce désordre, qu'on transporta le malade de l'Hôtel-Dieu, à l'Hôpital de S. Louis. Je levai l'appareil, & je vis que la plaie étoit dans un état pitoyable : elle occupoit presque toute la joue : un escarre large comme un écu de six livres, en tenoit tout le centre, les bords étoient durs, renversés, & d'un rouge très-vif : l'œil étoit très-gonflé, & la cornée extraordinairement enflammée ; en un mot, l'odeur cadavéreuse que cette plaie exhaloit, la lymphe fétide & corrosive qui en couloit, tout me fit voir les funestes effets du vice dominant.

D'abord que j'eus nettoyé cette plaie le mieux qu'il me fut possible, je la pansai avec plusieurs plumaceaux imbus d'essence de thérébentine, l'emplâtre de stirax, & les compresses trempées dans l'eau-de-vie camphrée : j'eus soin d'obvier aux accidens qui auroient pu arriver à l'œil, & le garantis au moyen d'une compresse mollette, trempée dans l'eau & l'eau-de-vie, des impressions qu'auroit pu faire sur lui la matière qui étoit exprimée des vaisseaux enflammés, & en mauvais état. J'ordonnai au malade un régime fort exact, en le réduisant à la ptisane, & au bouillon pour toute nourriture.

Le soir je tournai voir mon malade ; je le trouvai dans un état presque désespéré, la fié-

d'Observations. Octobre 1754. 293

vre étoit violente , & il souffroit considérablement ; je levai l'appareil , & le pansai de la manière décrite ci-dessus ; quelque-temps après qu'il fut pansé , il lui prit une foiblesse accompagnée d'une sueur froide , qui me faisant craindre pour sa vie , me détermina à lui faire administrer les Sacramens.

Deux heures après j'allai le voir ; je lui trouvai le pouls un peu rétabli ; il me dit qu'il sentoît des douleurs de colique ; je lui fis prendre un lavement émollient , ce qui lui fit faire une selle assez copieuse , & le soulagea beaucoup.

Le lendemain matin je le trouvai un peu mieux ; il avoit dormi quelques heures dans la nuit , la fièvre étoit légère , & il me dit qu'il ne souffroit pas tant ; je fus content de voir en le pansant , qu'en conséquence de la diminution de la fièvre , la fonte commençoit à s'établir , & que l'escarre n'étoit pas si adhérent : je m'aperçus même que la matière n'étoit pas si sereuse.

Quelques jours après en le pansant , j'ébranlai légèrement l'escarre , & j'en coupai plus de la moitié qui étoit tout-à-fait détachée.

Le lendemain , en levant les plumaceaux , je levai avec eux la portion qui en étoit restée. Cet escarre tombé , mit à découvert l'os de la pommette , que je ne trouvai cependant point altéré.

Enfin la plaie commençant à se déterger , je cessai de me servir d'essence de thérbentine , & je couvris mes plumaceaux du digestif ordinaire , que j'animai d'un peu d'eau-de-vie : cela acheva de me procurer une suppuration plus complète , qui fit diminuer un peu l'inflammation des bords de la plaie.

Tij

Je continuai ce pansement pendant quelques jours , & j'eus la satisfaction de voir que la suppuration devenoit plus louable de jour à autre.

Tous ces accidens calmés ; la fièvre diminuée & les forces du malade un peu réparées , me déterminèrent à lui faire donner les remèdes anti-scorbutiques. Je commençai donc le lendemain à lui faire prendre le vin anti-scorbutique , que j'eus la précaution de couper avec une légère décoction de creffon ; il en fit usage pendant tout le temps que dura sa maladie ; ce remède produisit de très-bons effets , je n'eus qu'un léger inconvénient à combattre ; c'est-à-dire , une suppuration un peu trop abondante à réprimer , & devenue telle par l'usage des anti-scorbutiques ; j'y remédiai fort aisément en trempant mes plumaceaux dans une lotion déterfitive faite avec l'eau d'orge , le miel rosat , & quelques gouttes d'eau vulnéraire , & en purgeant mon malade de deux jours l'un , avec la confection hamech : ce que je continuai , jusqu'à ce que la plaie tendante à cicatrice , je la favorisai au moyen des dessicatifs usités en pareil cas.

Enfin le malade fut parfaitement guéri au bout de cinq semaines , & sortit de l'Hôpital avec une cicatrice bien faite , & qui ne le défiguroit aucunement.

C'est un principe universellement reçu , que la maladie la plus simple , la plaie la plus légère , peuvent entraîner après elles tous les accidens imaginables , quand quelque vice affecte le sang : qu'elles ne peuvent même guérir qu'en détruisant le vice qui a produit ces accidens , & qui les fomentent. Je ne présume pas que personne puisse douter de cette vérité :

d'Observations. Octobre 1754. 295
 cependant comme je pense qu'il est intéressant
 d'insister sur les faits, & de publier les obser-
 vations qui peuvent rendre incontestables les
 vérités qui doivent servir de règle à ceux qui
 professent l'art de guérir, j'ai cru devoir faire
 part au Public du fait que je viens de dé-
 tailler.

ARTICLE III.

Contenant quelques Observations sur la
 Pharmacie.

L E T T R E

*En forme de Dissertation sur l'Analyse
 Chymique adressée à M. B. par M. P.
 de Ste C....*

M O N S I E U R,

I. EN toutes sortes de matieres il y a des
 opinions fausses, établies sur un fonde-
 ment difficile à renverser, quoique peu solide
 en soi. Qu'elle est en effet la base sur quoi
 portent le plus souvent des maximes inutiles? La
 gravité prétendue des Auteurs, l'ancienneté de
 date, l'extension qui en a été faite par le temps
 & l'usage. Mais ces erreurs doivent se rencon-
 trer plus fréquemment dans ces sortes de scien-
 ces, qu'un petit nombre d'hommes ose culti-
 ver, & qui ne sont, pour ainsi dire, confidées
 de la multitude, que comme des déserts
 arides, inhabités & inhabitables.

T iv

La Chymie en est une ; elle se voit en proie à plusieurs de ces opinions hazardées, qui n'ayant pas été relevées, semblent avoir prescrit contre la raison & l'expérience. Ce sont cependant autant de pierres d'achoppement semées dans la carrière des sciences, qui ne peuvent que l'embarasser, & retarder la marche de ceux qui la courent. Malgré le terrain perdu qu'elle regagne tous les jours, & le nouveau qu'elle paroît conquérir, elle n'a pû encore parvenir à renverser tous les monumens qui ont perpétué des erreurs jusqu'à nous. Nombre de ces erreurs circulaires, qu'on pourroit nommer épidémiques, frappent encore mes oreilles & mes yeux ; mais, Monsieur, une des opinions erronées que je suis le plus étonné de voir vivre de nos jours, c'est celle qui concerne l'analyse chymique.

Depuis le temps où l'on entreprend d'analyser les plantes par la distillation, on répète encore que l'analyse chymique est un moyen insuffisant pour parvenir à la connoissance & à l'extraction de leurs principes spécifiques. Il est vrai que les expériences furent faites alors avec une sorte d'authenticité qui dut en imposer au Public, entraîner les suffrages de la multitude, & faire loi pour elle. Les maîtres de l'art avoient parlé, c'étoit au reste des hommes à croire ; des réflexions approfondies auroient sans doute pû balancer la croyance qu'on leur accordoit aveuglément. Du moins étoit-on excusable en ce temps de ténèbres, de s'en rapporter à des Sçavans payés pour l'être, à qui la magnificence du gouvernement procuroit en quelque sorte exclusivement toutes les facilités nécessaires pour les tentatives expérimentales. Mais aujourd'hui, il n'est plus permis de répéter encore cette espèce d'axiome suranné.

Ceux qui ont donné naissance à l'erreur, n'ignoroient pas le vrai sens & l'étendue du mot d'analyse. On voit par leurs écrits, qu'ils ne la refraignoient pas théoriquement à la seule distillation. Dans la pratique cependant, ils l'ont réduite, pour ainsi dire, à cette seule opération; encore n'ont-ils pas embrassé les différentes sortes de distillations, ils se sont arrêtés à celle qui se fait à feu nud par la retorte; genre de procédé précisément le moins propre à remplir les vues qu'ils s'étoient proposées. Ils avoient pour but de parvenir par décompositions, à la connoissance des principes des végétaux; non des êtres primitifs, & élémentaires de la matière. Ils vouloient séparer les principes secondaires & composés, dont l'union & la combinaison formoient les végétaux.

Leur intention étoit de traiter d'une façon complète, l'Histoire des Plantes; non contents de donner la description de leurs parties externes, & de leur organisation interne, ils vouloient y ajouter l'énumération de leurs parties constitutives, & de leurs différentes combinaisons. Le projet étoit en même temps laborieux & délicat; l'exécution demandoit des esprits & des mains exercés. D'ailleurs l'entreprise ne fut pas faite dans des vues aussi saines, aussi éclairées qu'elle auroit dû l'être. On visoit à la connoissance intime & détaillée des diverses combinaisons; elles étoient sans nombre, trop subtiles, trop diversifiées pour pouvoir être saisies par les organes des sens, elles se déroboient aux manipulations, ainsi qu'aux spéculations. C'étoit à leur extraction plus qu'à leur connoissance intime qu'on auroit dû s'attacher.

D'ailleurs la multiplicité des principes admis par l'inexpérience, étoit un obstacle non médiocre à la certitude & à la netteté des connoissances. Cette confusion de prétendus principes empêchoit de connoître ceux qui l'étoient réellement, & de les distinguer. De-là souvent une combinaison passoit pour un principe, quelquefois un principe pour une combinaison.

Au reste comme je l'ai déjà dit, le moyen analytique choisi par les artistes, l'emportoit en défectuosité sur tous les autres dans la plupart des cas. Les matières végétales violentées par l'action trop rapide & trop immédiate du feu, souffroient des altérations qui rendoient les résultats vicieux, pour le moins équivoques. Tout se convertissoit sous leurs mains en phlegme, en huile empyreumatique, en acides fétides, anonymes, en alkalis volatils & fixes; ce qui donnoit des différences essentielles avant la prétendue analyse, n'en avoit souvent plus après. Les produits des opérations étoient tous assimilés, ces principes dénaturés, ou plutôt ces débris ne pouvoient être appliqués aux usages de la vie. Vouloit-on les rectifier: ce qu'on gagnoit sur la pureté & la simplicité chymique, on le perdoit sur l'efficacité médicinale, sur l'utilité économique.

Il est bon d'observer ici que ce n'est pas en général de la pureté chymique proprement dite des principes des végétaux, que dépend leur efficacité, c'est au contraire le plus souvent de leur impureté. Je m'explique; vous sçavez très-bien, Monsieur, que les principes chymiques, à parler strictement, se réduisent à un petit nombre. Encore n'entendons nous pas ici par principes chymiques les premiers éléments

d'Observations. Octobre 1754. 299

de la matière. La chymie veut, il est vrai en certains cas, remonter à l'instant de la création, & se plaît à l'entrevoir. Son domaine qui commence par la destruction de toute organisation, s'étend dans l'analyse, à la prendre dans son étendue, à la simplification des corps poussée jusqu'à la résolution purement élémentaire. Mais on sent qu'alors toute efficacité spécifique est anéantie avec les combinaisons d'où elle résulteroit: l'eau, la terre, revendiquent tous les débris palpables des végétaux.

Ainsi non-seulement ce ne sont pas ces éléments que la chymie a en vue dans une analyse qui tend à extraire les vertus spécifiques, elle trouve encore trop simples des principes beaucoup plus composés. On peut comprendre sous ce nom des corps *identiques* toujours semblables à eux-mêmes, toujours homogènes, de quelques corps mixtes qu'ils soient issus. Tels sont les acides vitriolique, marin, nitreux, l'alkali volatil, l'alkali fixe. Ces diverses combinaisons de terre & d'eau, sont les matériaux du règne végétal en entier. Or ce ne sont pas proprement ces principes qu'on a intention d'extraire du règne végétal. D'autres règnes les fournissent & plus purs & plus abondans. Ce sont donc des combinaisons particulières de ces mêmes principes, qui dans ce cas portent ce nom, comme substances différenciées par des qualités distinctives.

Ce qu'on nomme principes en matière végétale, consiste en phlegme, sel, soit acide, soit alkali volatil, ou fixe, soit neutralisé, par une base terreuse ou huileuse, ou huile de quelque espèce qu'elle soit, & en terre; il est aisé de voir que ces principes sont des combinaisons

sur-tout le pénultième. Plusieurs de ces principes, loin de paroître *identiques* de quelques corps qu'ils soient tirés, sont au contraire très-diversifiés & très-défigurés, par les modifications qu'ils ont reçues dans le sujet végétal. C'est précisément de cette modification que dépend leur efficacité ; si vous les rapprochez de l'identité, vous vous éloignez à proportion de la qualité spécifique qui naît des dissemblances. Pour jeter quelque ordre dans la distinction des principes, on pourroit appeler ce qui en porte le nom dans l'analyse végétale, économique, *combinaisons principales*.

Les vertus spécifiques des végétaux résident donc dans ces combinaisons principales, souvent même dans d'autres encore plus compliquées. Ainsi ce n'est nullement par la destruction de ces combinaisons, mais par leur extraction qu'on parvient à faire une analyse utile. Que diroit-on, Monsieur, d'un homme qui voulant connoître la tissure organique d'une Plante, commenceroit par la triturer exactement ? Eh bien ! est-ce se conduire plus adroitement que de porter la dévastation dans la substance d'un végétal par une combustion rapide, à dessein de faire une ségrégation bien ordonnée & fructueuse, des différentes parties qui la composent ?

C'est faute d'avoir pu comprendre & établir ce principe fondamental, que le projet de l'analyse des Plantes échoua & tomba dans le discrédit. Comme les substances diverses des végétaux furent souvent confondues, mécon-
nues, on jugea l'art incapable de rendre des services à l'humanité de ce côté-là. L'analyse en général, sans en spécifier l'espèce, ou plutôt

d'Observations. Octobre 1754. 301

les moyens, fut décriée. Il ne manquoit à sa proscription que la voix d'un homme célèbre ; il s'en est trouvé un, dont la plume féconde fait fleurir les Sujets les plus arides, dont le genre aisé sçait badiner avec les attributs de la Science, & arracher des souris à la gravité de la Philosophie : il a donné pour vérité démontrée, l'inutilité de l'analyse végétale ; cette analyse étoit moins connue que lui ; la condamnation a passé sans appel.

Je le dis encore, on a voulu approfondir la nature des combinaisons, il falloit se contenter de les extraire. Les Chymistes sçavent à n'en pas douter qu'un seul & même principe, le phlogistique est la cause des couleurs, des odeurs, des saveurs : personne n'ignore la prodigieuse quantité de tons & de nuances qui les diversifient. Qui pourroit parvenir à connoître combien & en quelles manieres ce principe se combine pour produire chacune d'elles en particulier ? Les organes naturels & artificiels manquent ici à l'avidité sagacité de nos recherches. J'ajoute que ce même phlogistique joue encore un plus grand rôle dans la nature ; il est le principe primitif de toute efficacité. Une matiere végétale qui en est entièrement dépouillée, est absolument privée de vertu. Eh bien ? est-il donc plus aisé de démêler de quelles combinaisons de l'huile où ce principe abonde, du sel, du phlegme, résultent les qualités spéciales des Plantes ? Dans l'impossibilité de dérober ce grand secret à la nature, attachons nous à détourner à notre profit les écoulemens de ses travaux.

Mais peut-être quelqu'un me dira, si les vertus spécifiques des Plantes dépendent le plus

souvent de certaines combinaisons , l'analyse ; qui n'est autre chose que la résolution des combinaisons est donc de nulle utilité ? Non , au contraire ; j'ai répondu d'avance à cette objection , par la distinction que j'ai faite des combinaisons plus ou moins compliquées. Ce n'est pas en beaucoup de cas , des combinaisons telles qu'elles sont formées par la nature dans les Plantes avant qu'on les soumette aux opérations de l'art , que proviennent les vertus spécifiques. Elles sont ordinairement enveloppées & comme étouffées dans des matieres inutiles ou nuisibles ; c'est à l'art qu'il appartient d'aider à ce développement , de prêter les mains à cet enfantement , de débarrasser par une décomposition plus ou moins approfondie le principe de l'efficacité ; j'entends en général par principes d'efficacité, les parties quelconques d'un végétal que leur utilité dans quelque usage de la vie à fait reconnoître pour tels , & qu'on se propose d'extraire en cette qualité ; en ce sens il s'en trouve toujours plus ou moins dans une même Plante , suivant les différentes vues de l'art. Ce n'est pas seulement à l'utilité médicinale que j'ai égard dans ce moment , quoique ce soit d'ailleurs mon but principal ; je parle relativement à tous les arts. Ceux qui ont causé le discrédit de l'analyse paroissent embrasser les mêmes objets.

Vous infererez aisément , Monsieur , de ce que j'ai l'honneur de vous dire , que ce n'est pas par elle-même que l'analyse a péché , quand on l'a condamnée , mais par les mains des auteurs de sa condamnation. C'est aux artistes , non pas à l'art que doit être imputé le défaut du succès ; tout le mal vient originaiement de ce

d'Observations. Octobre 1754. 303
 qu'on a restraint l'analyse à la distillation à feu nud ; c'est en se conformant à l'idée de cette fausse dénomination , que plusieurs Chymistes ont fait autant d'espèces d'analyses différentes , qu'il y a d'opérations analytiques. Mais il est aisé de faire voir qu'il ne se trouve aucun procédé particulier par lequel on puisse analyser correctement une Plante : il faut nécessairement conclure que l'analyse exacte n'est pas le résultat d'une seule opération. Nous allons bientôt faire venir des preuves de détail à l'appui de cette vérité ; mais il est à propos , avant que de passer outre , de bien connoître l'analyse , de la définir : il est clair qu'il ne peut être ici question d'un travail destructeur qui n'a d'autres barrières que la terre & l'eau.

J'entends donc par analyse d'un végétal , la résolution ou séparation de ses principes efficaces , opérée par ceux d'entre tous les moyens connus qui sont applicables aux diverses circonstances : suivant les indications de l'art. Ce principe posé , parcourons rapidement toutes les différentes voies analytiques , auxquelles plusieurs artistes ont donné le nom d'analyses , & faisons voir qu'elles sont toutes plus ou moins défectueuses ; je passerai sous silence quelques moyens analytiques peu employés , pour m'en tenir aux plus usuels ; j'aurois trop à faire , si je les embrassois tous.

L'analyse par combustion se présente à moi ; elle comprend deux espèces. L'union des matières qui en sont susceptibles , exposées à l'air libre , & à l'action continuée du feu ; telle est celle qui se fait dans nos cheminées , quand nous brûlons du bois pour nos usages domestiques. L'incinération des Plantes simplement dite en est la

suite, on peut aussi rapporter à cette opération l'incinération des Plantes par suffocation, à la manière de Tachenius. On me dispensera aisément de prouver que ces sortes de procédés ne sont que des analyses mutilées. L'autre espèce est celle qui se fait des matières inflammables, à la seule application du feu ou de la flamme. Les sujets ordinaires de cette analyse sont, quant aux substances végétales, en tout ou en partie, les résines, les baumes en général, les liqueurs spiritueuses, éthérées, la plupart des huiles, &c. elle s'opère dans des vaisseaux à demi clos, par conséquent à l'aide du concours de l'air.

Ces deux sortes d'opérations rentrent dans la distillation, l'une d'une façon plus éloignée, l'autre d'une manière plus rapprochée. Deux circonstances constituent toute la différence qui s'y rencontre, l'application immédiate du feu aux matières ; le concours perpétuel de l'air extérieur. Ce fluide fait dans cette occasion une fonction indispensable, en se renouvelant sans cesse, & conservant son ressort nécessaire à l'entretien de la flamme.

Or des deux moyens précisément, sur lesquels roule l'exécution, naissent tous les défauts de l'opération. L'application immédiate du feu aux matières ne peut qu'altérer, déguiser, défigurer, porter le désordre & le ravage dans leur substance ; en effet, des résines, des baumes, des huiles, des liqueurs spiritueuses, éthérées, on ne retire par cette voie qu'un phlegme acidule, une matière fuligineuse. Cet inconvénient qui n'est que trop suffisant pour faire abandonner ce procédé, ne s'y rencontre pas seul ; il est accompagné d'un autre assez grand encore, l'admission du courant d'air, cause

d'Observations. Octobre 1754. 305
 cause nécessairement une déperdition considérable des produits entraînés dans sa circulation ; je laisse à penser si cette seconde espèce d'analyse eût beaucoup plus coûté que la première. Du phlegme, de la sève, sont-ils les résultats que l'on désire ? Que deviennent toutes les différences caractéristiques qui formoient les exceptions individuelles entre ces matières, avant qu'on les soumit à ce genre de torture ? Toute spécification est abolie.

Nous avons dit que la combustion se rapprochoit de la distillation. Ces deux manières d'opérer se touchent en effet & par les moyens & par les défauts. La distillation à feu nud, qui est l'espèce dont il est ici principalement question, est une sorte de combustion. Les végétaux dans cette opération se trouvent violés par l'action du feu, que l'interposition de la paroi du receptacle des matières, n'est pas capable d'arrêter. Quelqu'attention que la patiente habileté de l'artiste apporte dans l'administration du feu, il ne peut obvier à l'altération des produits. Si l'opération étoit trop prolongée par la faiblesse de l'intensité graduelle de sa chaleur, la fermentation s'exciteroit dans le végétal ; une subversion générale des principes en seroit la suite. Le vice de la distillation à feu nud est commun à toutes celles qui se font par le secours des corps intermédiaires qui servent de bains. Les mixtes sont aussi exactement brûlés à travers ces corps, que par l'atouchement immédiat du feu, j'admets une exception pour l'eau, & sa vapeur dans les cas ordinaires seulement. Mais alors l'insuffisance des bains aqueux & vaporeux pour faire une

V

analyse suivie est démontrée. On n'en tire de secours que pour l'extraction de quelques principes volatils. On en peut dire autant de la distillation par immersion dans l'eau, sur laquelle en conséquence il est inutile de s'étendre.

J'observerai seulement en passant que l'exception n'a pas lieu quand la pression de la vapeur de l'eau est opposée à la dilatation de son volume occasionnée par la chaleur. L'interposition de l'eau, n'est pas capable alors d'empêcher l'intensité du feu d'apporter une altération considérable dans les corps ; ce qui se connoit par l'odeur d'empyreume qu'il leur communique ; c'est-là ce qui se passe dans le digesteur de *Papin*. Une matière végétale soigneusement isolée des parties de ce vaisseau, plongée dans l'eau qu'il contient, où même renfermée dans un second vaisseau que le premier tient inclus, exposée à un degré de chaleur médiocre, porte quand on l'en retire, dans la fétidité de son odeur, le sceau de la violence qu'elle y a soufferte.

Il paroît donc que si le nom d'analyse a été privativement affecté à la distillation à feu nud, c'est parce que cette voie conduit plus avant dans la décomposition du sujet. A ce titre sa combustion mériteroit autant, ou plus encore cette dénomination ; mais l'exactitude d'une analyse ne dépend pas seulement du plus ou du moins d'étendue, l'intégrité des principes extraits, y contribue encore davantage.

Passons aux autres procédés analytiques. On les a regardés comme incomplets, parce qu'ils s'arrêtent pour ainsi dire au milieu de la route, & ne mènent pas jusqu'au terme le plus reculé

d'Observations. Octobre 1754. 307
de la décomposition. Je ne me piquerai point d'assigner le rang précis à chacune de ces opérations, par l'infusion chaude, la décoction aidées des filtrations, dépurations, cristallisations; on extrait des végétaux quelques parties efficaces plus ou moins combinées, suivant les vues de l'art; mais on n'opère par ces moyens qu'une décomposition grossière. Le végétal est simplement débarrassé des parties les plus matérielles.

L'analyse par infusion froide, faite avec le secours des mêmes moyens subsidiaires qui s'emploient dans l'infusion chaude, ne diffère presque en rien de cette dernière; les produits en sont à peu près les mêmes, si ce n'est qu'en certains cas ceux de l'infusion froide peuvent l'emporter en pureté. Ces deux manières d'opérer sont louables & blamables par les mêmes endroits.

Je suis bien éloigné de parler ici de l'expression comme d'une analyse; c'est pourtant à quoi l'on seroit induit par l'abus qui a été fait de ce nom; mais je le refuse à des voies analytiques plus étendues; celle-ci n'est qu'une auxiliaire, qui s'arrête à l'extraction des huiles grasses, & de quelques huiles essentielles; car pour l'expression des sucres, c'est une sorte de trituration & de filtration forcée.

On me dispensera aussi de parler des triturations, des extractions qui se font par l'esprit de vin; est-il besoin de dire que ce ne sont que des analyses partiales. Il en est de même de l'analyse par l'alkali fixe, qui ne s'étend guères au delà d'une sorte de pétrification des sels végétaux, qui tend à les spécifier. On conçoit assez

V ij

l'insuffisance de ces analyses par combinaison.

L'exactitude me défend d'omettre cette sorte de moyen analytique qui emploie la chaleur de l'Atmosphère, ou même simplement le mouvement de fluctation de l'air, à la séparation de certaines parties les plus volatiles des corps. Le seul enoncé de ce procédé en décelez les défauts, les limites en sont trop resserrées; je remarquerai seulement qu'on n'en tire pas communément tout le parti qu'on pourroit en attendre; il semble n'avoir été considéré jusqu'ici que comme un moyen plus curieux qu'utile. Cependant non-seulement on peut par cette voie recueillir directement l'esprit recteur de Plantes, pendant même qu'elles sont encore sur pied, & qu'elles jouissent, par conséquent de toute leur santé végétative; mais encore il est possible d'introduire leur principe adhérent dans d'autres corps dont il est ensuite séparable; ou à des indices de ces procédés dans quelques Auteurs, entre autres dans M. Hales; mais on ne les a ni suivis ni développés. On peut même en marchant sur ses traces analyser facilement leurs transpirations, quoiqu'un très-habile homme, mais dont la Chymie ne fait pas la principale étude, semble l'avoir déjà tenté sans succès. Ces opérations sont délicates, & demandent toute la sagacité de l'art, jointe à une certaine dextérité mécanique. Il y a beaucoup de choses intéressantes à dire à ce sujet, mais sur lesquelles les bornes de cet écrit ne me permettent pas de m'étendre.

Il me reste encore à faire mention d'une sorte de procédé analytique pratiqué trop peu fréquemment; je veux parler de la résolution des végétaux par la gelée; c'est peut-être un des

d'Observations. Octobre 1754. 309

moyens qui causent aux principes des corps les altérations les moins notables. En exposant à la gelée une matière végétale dûment préparée, il s'opère une séparation des parties phlegmatiques qui se consolident, d'avec les huileuses qui retiennent leur fluidité, ou d'avec les salines qui ne se condensent pas au même degré de froid. Le lien d'association que les parties salines forment à la faveur du mouvement intestin causé par la présence active des corpuscules ignés entre les parties huileuses & phlegmatiques insociables par elles même, rompu par l'évasion de ces mêmes corpuscules, au lieu de cette abstraction violente causée par une chaleur trop forte, il s'opère une séparation pour ainsi dire amiable & spontanée, qui laisse paroître les parties séparées avec leur caractère & leurs propriétés naturelles.

Mais, me direz vous le même reproche que l'on fait aux infusions, tombe aussi sur cette façon d'opérer; ce n'est qu'une ébauche analytique? Je réponds 1°. Qu'on obtient par cette voie des produits que l'autre ne donne point. 2°. Qu'il ne seroit pas impossible de l'amener à un point de perfection tel qu'on en retireroit encore de plus grands secours. Nous avons déjà des exemples de l'avantage qu'on pourroit retirer de cette Méthode, dans la concentration du vin, dans celle du vinaigre, dans la manière de tirer l'huile de la fuye donnée par Glauber, &c. & dans quelques autres procédés connus. Mais on n'a pas encore essayé d'appliquer à la décomposition des corps, ces degrés extrêmes de froid qu'il fait en certains temps & en certains pays. Qu'elles merveilles ne verroit-on pas en effet éclore, si l'on exposoit des infusions

V iij

végétales à ces froids excessifs dont il est fait mention dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, donné par M. de L'isle ? Quelle résolution intestine ne s'en suivroit-il pas dans ces matières soumises à des températures d'air qui ont fait descendre le mercure dans les thermomètres construits sur les principes de M. de Reaumur, depuis 30 jusqu'à 70 degrés au-dessous du terme de la congellation ? Qu'on juge de la rigueur, & par conséquent de la puissance résolutive de ces froids par la comparaison de celui que l'on a ressenti ici en 1709, qui ne fit descendre le mercure qu'à 15 degrés $\frac{1}{2}$ dans les mêmes thermomètres au-dessous de la congellation.

J'ai prévu toutes les difficultés & toutes les objections qu'on pouvoit former contre le moyen d'analyser que j'indique ici. Je sçai qu'il n'est pas commode d'aller chercher très-loin ces degrés de froid excessifs, beaucoup moins encore de s'y exposer, peu facile d'y avoir ou d'y transporter des végétaux conservés exactement sans déperdition de leur substance ; mais aussi je n'ignore pas que tous ces obstacles peuvent être surmontés par l'opiniâtreté de l'art. Ce n'est point ici un moyen commun que je propose, & je ne le propose point au commun des artistes ; je m'adresse aux zelés, aux martyrs de la Chymie ; chaque science à les siens. Je ne discute point ici les degrés de possibilité, il me suffit pour la fin ou je tends, que l'objet de ma proposition soit possible & qu'on en puisse tirer des connoissances aussi intéressantes en soi que par leur utilité. Proposer de former des degrés de froid artificiels tels que ceux dont on

d'Observations. Octobre 1754. 311

à des exemples dans quelques Auteurs, ce seroit exiger des pratiques d'une exécution aussi difficile que les premières, & d'un succès moins sûr.

Je ne puis m'empêcher au hazard d'être long, de faire ici une réflexion qui me paroît nécessaire. Pendant que l'on tient rassemblées sous un même point de vue les diverses voies que la Chymie employe pour l'analyse des corps, je laisse à juger si c'est avec raison que quelques Auteurs lui ont donné le nom de pyrotechnie. La chymie n'est pas plus l'art du feu, que celui de l'air & de l'eau ; elle compte également parmi ses agens ces deux élémens. La pyrotechnie n'est qu'une branche de cette science ; ce nom seroit tout au plus, supportable, si ceux qui le lui ont donné avoient entendu parler du feu élémentaire comme principe matériel du mouvement, dont l'action est invisible, & non pas du feu domestique ; mais hâtons nous d'en venir à la conclusion.

J'ai démontré que tous les moyens analytiques connus sont plus ou moins défectueux, dès qu'on veut appliquer chacun d'eux séparément à toutes les circonstances, & à l'accomplissement exact d'une analyse ; donc nul moyen particulier ne peut porter le nom d'analyse. Une analyse correcte & complète ne peut être je le répète, que le résultat de tous les moyens employés les uns au défaut des autres. Il n'y a point de moyen qui pris singulièrement, puisse obvier à toutes les difficultés ; mais si tous les inconvéniens ou la plus grande partie peuvent être parés par l'universalité des moyens, qu'on ne dise donc plus que l'analyse végétale ne peut mener ni à connoître jusqu'à un certain point,

V iv

ni à extraire les principes efficaces des Plantes. Sans aller plus loin la seule branche *hydro-ihunique* de la Chymie nous enseigne les moyens d'extraire facilement la partie efficace des végétaux, débarrassée des matières inutiles, pesantes & terreuses, qui retardent cette vertu médicinale, & l'accompagnent souvent d'effets nuisibles. Il faut être dénué des premières notions de la Chymie, pour ignorer qu'un artiste sépare à son gré la partie médicamenteuse d'un végétal, soit qu'elle réside dans un principe isolé, soit qu'elle réside dans une combinaison épurée. De plusieurs principes n'avons nous pas des procédés infailibles pour extraire les parties spiritueuses, les huileuses, les salines, les gommeuses, les résineuses, les colorantes, &c? Ne savons nous pas distinguer dans un mixte les parties qui échauffent, les rafraichissantes, les sudorifiques, les diurétiques, les purgatives, les somnifères, &c. Doit-on accuser la Chymie de ce que la Médecine compte un si petit nombre de spécifiques proprement dit? Qui peut être assez ridicule pour faire un crime à cette science de ne pouvoir soumettre à la rigidité du calcul, les proportions respectives des principes qui constituent l'efficacité dans chaque individu végétal? On la voit quelquefois la balance en main, assigner la gravité de principes fugitifs, infaisissables à l'œil même?

Il n'y a donc qu'une indolente impéritie qui puisse tenir les yeux fermés sur une vérité dont chacun tient le principe dans ses mains. Mais en général on ne considère pas cette science sous le point de vue où l'on devroit la regarder. On croit qu'elle n'a d'application qu'en cer-

d'Observations. Octobre 1754. 313
 tains cas, & que son objet ne s'étend qu'à des
 matieres privées. La plupart de ceux mêmes
 que leur profession met hors d'état de se pas-
 ser de son secours, la connoissent à peine de
 nom. De là aussi ces erreurs si funestes au genre
 humain. On voit même des Physiciens de
 profession, disserter sur les premiers élémens
 de la matiere, & ne pas avoir seulement l'idée
 de ceux auxquels l'art réduit les corps. Cepen-
 dant comment parler d'organes, sans avoir
 anatomisé ? Quelle lumiere ne jetteroit pas sur
 le mécanisme universel une connoissance pro-
 fonde de la Chymie ?

Monfieur, j'ai l'honneur d'être, &c.

Août 1754. P.. de Ste C.

P. S. E X T R A I T

*D'une Lettre en Réponse aux Réflexions
 de M. Maupillier le jeune, sur la
 Taille de M. le Cat, insérées dans le
 Recueil périodique du mois précédent,
 écrite par M. L. H. S. Chirurgien,
 à M. Pontardin le jeune, Mé. en
 Chirurgie, à Rheims.*

Toute la Lettre de M. L. H. S. roule sur
 les incertitudes prétendues mal concertées que
 M. Maupillier a essayé de répandre sur des faits
 incontestables. Il rappelle la guérison des tail-
 lés dont il est fait mention dans sa Lettre en

date du 17 Juillet 1754, & imagine que M. M. a voulu faire un reproche à M. le Cat de la promptitude avec laquelle il opère ; & insinuer qu'elle étoit accompagnée d'une violence meurtrière ; il ajoute que si l'on veut jeter un ridicule sur ce dernier par rapport à la promptitude avec laquelle il opère, on peut faire un reproche plus fondé sur la lenteur avec laquelle opèrent, à ce qu'il dit, les Sectateurs du lithothome caché. Il justifie ensuite pleinement M. le Cat., sur deux articles qui se trouvent dans une Lettre du Frere Cosme, imprimée dans le Journal des Sçavans, du mois de Janvier 1754. Le premier, est que quelques Lettres de M. le Cat sont imprimées sans approbation. Le second, que M. le Cat n'a pas donné un dénombrement de ses cures : il se permet ensuite quelques plaifanteries, pour ne rien dire de plus, contre le Frere Cosme & ses Partisans. L'attachement de M. L. H. S. pour cet habile Chirurgien, & le soin avec lequel il a étudié sa Méthode depuis plusieurs années, le rendent sans doute excusable dans les vivacités qu'il s'est permises, & qui ne viennent que de son zele pour l'opérateur, & sa façon d'opérer : mais pour ce qui nous regarde, nous aurions été inexcusables de l'adopter, n'y étant point excités par le même motif. Tout ce que nous pouvons dire à ce sujet, c'est que l'instrument du Frere Cosme nous paroît d'autant plus avantageux, qu'il n'a pas besoin, pour opérer sûrement, d'une main extrêmement habile ; qu'il est confirmé par un grand nombre de succès, & adopté par beaucoup de Chirurgiens célèbres, qui conviennent de son utilité,

d'Observations. Octobre 1754. 315
 & qui s'en servent même ; uniquement conduits en cela par l'envie de perfectionner leur profession. Mais en convenant de la bonté de cet instrument , nous sommes bien éloignés de vouloir mépriser ceux qui croient avoir de bonnes raisons pour ne pas s'en servir. C'est aux Maîtres de l'art à décider , ce sont eux qui doivent porter un Jugement solide à ce sujet. On ne peut qu'approuver ceux , qui s'opposent à des innovations , lorsqu'ils imaginent qu'elles peuvent être nuisibles : ces intentions sont toujours très - louables , sur-tout lorsqu'on sçait en écarter tout esprit de parti. Car il arrive souvent qu'entraîné dans un sentiment , que l'on croit vrai , on en vient à des personnalités , qui , sans éclaircir la matière , ne font qu'aigrir les esprits. Quelquefois aussi séduit par la dextérité , la sûreté avec laquelle un Chirurgien opère , il croit devoir tout à son instrument , pendant que c'est à son adresse qu'il doit le succès de ses opérations. C'est peut-être ce dernier motif qui a engagé M. le Cat , dans sa dispute avec le Frere Cosme. Il a pu penser que comme il réussissoit ordinairement par sa Méthode , toute innovation pouvoit être dangereuse. Il ne nous conviendrait point de décider ici la question ; nous avons cru seulement devoir annoncer ici que nous n'insérerions plus désormais dans notre Journal rien de polémique , à moins que le Public n'en puisse retirer quelque utilité. Nous promettons de plus , que quoique nous nous soyons fait une loi , d'insérer les Pièces telles que les Auteurs nous les envoient , nous retrancherons de ces écrits polémiques , tout ce

316 *Recueil périodique*
qui pourroit offenser la personne contre laquelle
on écrit. Notre but est d'être utile , de per-
fectionner tout ce qui concerne les trois bran-
ches de l'art de guérir , & nous ne donnerons
par la suite rien qui n'y soit relatif.

F I N.



T A B L E
D E S
M A T I E R E S
Contenues dans cette partie.

A R T I C L E P R E M I E R.

- I. Suite d'une Observation sur un vice de conformation.
- II. Sur un Dormeur extraordinaire.
- III. Séance publique de l'Académie des Sciences , &c. de Rouën.
- IV. Lettre sur les Maladies Epidémiques qui ont régné à Estampes.
- V. Sur l'Eau de Goudron.
- VI. Observation sur une Fièvre continue.
2. Sur la même Maladie.
- VII. Consultations sur différentes Maladies.

A R T I C L E I I.

- I. Observation sur un coup de Sabre à la joue.

ARTICLE III.

I. Lettre sur l'Analyse Chymique.

Fin de la Table des Matieres.

ERRATA.

Page 303 lig. 31 l'union, lisez l'ustion.

APPROBATION.

J'ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit intitulé, *Recueil périodique d'Observations, de Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie*, Octobre 1754. & je n'y ai rien trouvé qui puisse empêcher l'impression. A Paris ce 29. Septembre 1754.

POISSONNIER,

Censeur Royal.



RECUEIL PÉRIODIQUE D'OBSERVATIONS

De Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie.

NOVEMBRE 1754.

ARTICLE PREMIER,

Contenant quelques Observations de Médecine.

CONSULTATION

Sur une affection Mélancolique convulsive.



Un jeune homme, âgé de seize ans & trois mois, d'un bon tempérament, ayant les mains un peu suantes, n'avoit jamais eu aucune maladie ni infirmité, lorsqu'il fut attaqué de la petite vérole. Elle lui dura plus long-temps qu'elle n'a accoutumé, & parut pousser à plusieurs reprises. Il lui en resta pendant plusieurs mois une petite gale au bout du nez.

Depuis cette maladie jusqu'au tremblement

Xij

A V I S.

C'est à BARBOU, Libraire, rue S. Jacques, qu'il faut adresser les Pièces qu'on souhaitera faire mettre dans ce *Recueil périodique*. Elles seront insérées *gratis* ; mais on prie les Auteurs de vouloir bien en affranchir le port. Ce livre, qui sera toujours de même forme & de même étendue, paraîtra successivement le premier jour de chaque mois, & se vendra *douze sols* broché. Les six mois formeront un Volume.

Le même Libraire débite : Nouveau système sur la Génération de l'Homme & sur celle de l'Oiseau ; par M. de Launay, Chirurgien Major du Régiment Royal Infanterie.



RECUEIL PÉRIODIQUE D'OBSERVATIONS

De Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie.

NOVEMBRE 1754.

ARTICLE PREMIER,

Contenant quelques Observations de Médecine.

CONSULTATION

Sur une affection Mélancolique convulsive.



Un jeune homme, âgé de seize ans & trois mois, d'un bon tempérament, ayant les mains un peu suantes, n'avoit jamais eu aucune maladie ni infirmité, lorsqu'il fut attaqué de la petite vérole. Elle lui dura plus long-temps qu'elle n'a accoutumé, & parut pousfier à plusieurs reprises. Il lui en resta pendant plusieurs mois une petite gale au bout du nez.

Depuis cette maladie jusqu'au tremblement

Xij

dont on va parler, & qui fait l'objet de la consultation, il eut le blanc des yeux jaunes, & ils parurent extrêmement échauffés; le visage étoit enflammé, & le ventre resserré: ce qui dénotoit une grande chaleur que l'on attribuoit aux remèdes chauds dont il avoit usé dans sa petite vérole, quoique sa trop grande application à l'étude pût en être aussi la cause.

Il lui survint ensuite un cours de ventre, qui fut à peine cessé, qu'il se trouva aussi-tôt attaqué de quelques accès de fièvre, qui furent suivis de défaut d'appétit, de difficulté d'uriner & d'aller à la selle. On le saigna alors du bras; on le purgea, & il prit quelques pîsanes avec scopolopendre & autres herbes diuretiques; mais ces remèdes ne le délivrèrent pas d'une langueur qui lui resta l'espace d'un mois.

Au bout de quelque temps, il lui prit un mouvement involontaire ou tremblement qui continua pendant trois ou quatre jours, de la manière qui sera expliquée ci-après. Ce tremblement prenoit tous les jours à huit heures du soir & cessoit à onze. Une saignée du bras, & ensuite une du pied, firent cesser le tremblement pour quelque temps.

Au bout de neuf jours, il recommença à la même heure; on lui donna alors plusieurs lavemens qui lui firent vider une grande quantité de glaires, & cessér de rechef le tremblement. Le kermes minéral qu'il prit aussi ne lui fit pas beaucoup d'effet, ni par haut, ni par bas.

Au bout de neuf autres jours, le tremblement recommença plus fort, & dura plus longtemps qu'auparavant; il prenoit à quatre heures du soir, & ne finissoit qu'après minuit. Il con-

d'Observations. Novembre 1754. 325
 tinua ainsi pendant un mois, & l'on jugea alors
 à propos de le faire suer pendant cinq à six jours
 par le moyen des bouteilles d'eau chaude; mais
 ces sueurs furent peu considérables à cause des
 gelées qui survinrent. Le malade avoit été pré-
 paré par une autre saignée du bras & une pur-
 gation.

Pendant le cours de ce mois, on lui fit user
 tous les jours d'une opiate, composée avec raci-
 ne de pivoine & sa semence, gui de chêne, crâ-
 ne humain, corail rouge préparé, la pierre d'hya-
 cinte préparée, ongles d'Élan préparés, feuil-
 les d'ortie. Ce remède ne fit pas cesser le trem-
 blement: mais il parut donner plus de vigueur
 & de santé au jeune homme. Le tein, l'appé-
 tit, le sommeil lui revinrent avec un libre usage
 de toutes les fonctions naturelles. Le tremble-
 ment qui lui dure toujours ne se fait sentir que
 dans les cuisses, les genoux & les jambes; car
 le reste du corps & les parties qui sont au-dessus
 des reins, n'en sont point incommodés.

Il commence, comme on l'a déjà dit, sur
 les quatre heures après midi, & dure environ
 jusqu'à minuit. Le reste de la journée, il ne se
 fait pas sentir; mais les veines & les artères des
 parties qui en sont attaquées paroissent plus ten-
 dues, & ont un battement semblable à celui du
 poulx d'un homme qui auroit la fièvre.

Si dans le temps du tremblement il étend ses
 jambes & ses cuisses, ou les croise l'une sur
 l'autre; s'il écrit ou fait quelque autre ouvrage,
 le tremblement discontinue dans le moment;
 mais aussi-tôt que le jeune homme demeure
 tranquille, le mal recommence, & devient
 même un peu plus fort. Cette agitation ne l'em-
 pêche pas de marcher, de souper, de se cou-

X üj

cher, pourvu que ce soit de côté, & même de s'endormir. Il est pendant ce temps-là comme une personne en santé. Il n'a point la tête embarrassée; il lit, & parle librement de tout comme à son ordinaire. Il suit les exercices du collège, & a beaucoup de goût pour la lecture & l'étude.

Pour tâcher de faire cesser ce tremblement, on a cru devoir réitérer les saignées du bras & du pied, qui ont encore suspendu le tremblement pour quelque temps. Son sang qui sort avec impétuosité du vaisseau est fort épais & coagulé. Pour tâcher de le liquéfier, on lui fait prendre deux fois le jour des bouillons amers avec des écrevisses, & les ptisanes propres pour vider les urines; ce qu'il continue. On lui a frotté les cuisses & les jambes avec de l'urine & de l'eau de sauge, & depuis avec de l'huile de laurier & de vers de terre; mais le tout avec bien peu de succès.

Les remèdes, & particulièrement les saignées réitérées ne paroissent pas l'incommoder ni l'affoiblir. Dès le lendemain, il n'y paroît plus; & il agit à l'ordinaire; il y a lieu de croire qu'il fait beaucoup de sang, soit par la force de son tempérament, soit parce qu'il mange beaucoup.

Le tremblement qui avoit cessé après une interruption de sept à huit jours a recommencé aux mêmes heures, & de la même manière qu'auparavant. Pour en procurer la guérison, si la chose est possible, & empêcher le mal de s'invétérer, on a proposé de lui procurer des sueurs, & de lui faire prendre les bains domestiques.

Pendant la dernière interruption, il a ressenti quelques douleurs de reins, qui ont disparu sitôt que le tremblement a recommencé. Il faut

d'Observations. Novembre 1754. 327
 remarquer que depuis le commencement de
 cette incommodité il n'a eu aucune fièvre.

L'action qui se fait en même temps de deux
 muscles antagonistes, & qui servent au mou-
 vement, est la cause du mouvement involon-
 taire, tremblement ou secousses des parties.
 énoncées au mémoire, & cela n'arrive qu'en
 conséquence du mouvement dépravé & irrégu-
 lier des esprits animaux dans les membranes des
 muscles de ces parties. Il faut en rapporter la
 source à un sang trop abondant, & devenu trop
 épais, qui circulant lentement dans les vaisseaux
 capillaires des membranes les distend, & par le
 rapprochement de ses parties grossières, ex-
 prime une sérosité armée de sel, qui agace les
 fibres nerveuses & tendineuses.

Sur ce fondement, on a commencé à vider
 les vaisseaux supérieurs & inférieurs par les sai-
 gnées des bras & des pieds, & l'on a nettoyé les
 premières voies par les vomitifs & les purgatifs.
 On a ensuite travaillé à rétablir dans le sang
 & dans la lymphe, la douceur & la fluidité na-
 turelle, par l'usage de la poudre de guttete & des
 herbes amères. Cependant tous ces remèdes,
 particulièrement la saignée du bras & celle du
 pied, n'ayant fait que suspendre le tremble-
 ment pour un temps, à deux ou trois reprises,
 on présume avec raison qu'il faut avoir recours
 à des remèdes plus efficaces. Comme le malade
 se trouve d'un tempérament sec, atrabilaire,
 pensif & studieux; qu'il a d'ailleurs la poitrine
 bonne, que cette chaleur naturelle paroît avoir
 été augmentée par l'usage de quantité de cor-
 diaux dans sa petite vérole, & qu'il a toujours
 depuis ressenti une chaleur étrangère; on n'a
 pas cru devoir employer les esprits volatils, &

Xiv

328 *Recueil périodique*

autres remèdes capables d'irriter & agacer encore les fibres : ce qui fait qu'au lieu de suivre la route ordinaire , & d'ordonner les remèdes chauds qui se prescrivent dans les tremblemens & paralyfies, dont la pituite est le principe & la cause : ce qui fait, dis-je, qu'on a pris la résolution d'agir comme dans les paralyfies bâtarde ; fçavoir après la réitération de la faignée du bras & du pied, & après avoir repurgé, de recourir aux remèdes rafraîchiffans, comme à l'usage des demi-bains d'eau tiède, aux bouillons d'herbes ameres, aux apozemes de pareille vertu, à l'usage du petit lait avec la fumeterre. Dans l'été, en cas de besoin, on aura recours à l'usage des eaux minérales de Forges, de la fontaine appelée la Royale, fans négliger cependant le bon régime de vivre, & l'application d'un cautere à l'une ou à l'autre jambe.

Réponse à la Consultation.

Après avoir lû avec toute l'exactitude possible les mémoires circonstanciés de la maladie pour laquelle on consulte, le Conseil fousfigné estime, que la maladie n'est autre chose qu'une affection mélancolique convulsive, causée par une petite vérole, du levain de laquelle une partie est restée dans la masse du sang. Il s'ensuit que par le mélange de cette humeur, le sang, la bile, la lymphe & les autres récrémens du sang ont été considérablement altérés & aigris : ce qui fait que le sang est devenu très-épais, que la bile s'étant aussi épaissie n'a pû circuler avec facilité & se séparer dans le foie. Elle a donc reflué dans le sang, & s'est déposée en différentes parties, & surtout dans les yeux.

d'Observations. Novembre 1754. 329

& y a causé la jaunisse. Cette même humeur s'étant jointe à celle de l'estomac, a augmenté considérablement l'appétit, d'où il s'en est suivi des digestions imparfaites qui ont produit un chyle crud & grossier, qui a augmenté encore l'épaississement du sang & des autres liqueurs.

Ainsi le sang ayant acquis beaucoup de volume & de consistance, s'engage continuellement dans les vaisseaux capillaires, s'y aigrit & irrite les membranes de toutes les parties, & présentement celles des parties inférieures, mais par intervalles.

On doit donc considérer essentiellement la quantité du sang, sa consistance & son âcreté. Ainsi il faut diminuer le volume du sang qui pèche en quantité, changer sa consistance qui est trop épaisse, en le rendant plus coulant, & en adoucir enfin la trop grande âcreté.

Pour remplir les deux premières indications, nous sommes d'avis qu'il faut d'abord saigner le malade deux fois du bras, laissant un jour d'intervalle entre les saignées : quatre jours après, le saigner du pied, quoique le malade ait déjà été saigné cinq fois en trois mois. Il ne faut pas craindre de faire de bonnes saignées, & on doit les réitérer du bras tous les quinze jours, & même du pied, si les Médecins ordinaires le jugent à propos. Ensuite on les fera en distances éloignées selon le besoin, & c'est le plus sûr moyen pour parvenir à une guérison parfaite.

Les trois premières saignées étant faites, le malade usera pour sa boisson ordinaire d'une ptisane faite avec une demie poignée de chicorée sauvage, infusée légèrement dans trois chopines d'eau en manière de thé, dont le malade boira largement, & surtout à jeun.

Il prendra trois fois par jour les bouillons suivans : prenez une demie-livre de rouëlle de veau coupée par petits morceaux, des herbes de chicorée ordinaire & sauvage, scolopendre, bourrache & buglosse, de chaque, demie poignée ; faites cuire le tout dans suffisante quantité d'eau au bain-marie, pour en tirer trois bouillons, dont le malade prendra le premier le matin à jeun, le second à quatre heures après midi ; le troisième à huit heures du soir. Il continuera l'usage de ces bouillons pendant un mois ; ce qui diminuera l'âcreté du sang qui est la troisième indication.

Quinze jours après avoir commencé l'usage de ces bouillons, le malade fera purgé avec un quarteron de casse en bâton, que l'on fera très-légerement bouillir dans une chopine d'eau de rivière ; on fera fondre dans la colature deux onces de manne choisie, un gros de nitre purifié pour deux prises à prendre tièdes, à une heure & demie l'une de l'autre. On réitérera la même purgation à la fin de l'usage des bouillons.

Ensuite le malade prendra tous les matins le demi-bain, ou le bain entier, s'il peut le supporter, & le continuera pendant quinze jours, prenant dans son bain un bouillon ordinaire.

Nous approuvons très-fort l'usage des eaux de Forges ; mais en attendant que la saison de les prendre soit favorable, nous estimons que le malade doit user de l'opiate suivante.

Prenez écorce du pérou pulvérisée en alkool, deux gros ; safran de Mars apéritif préparé à la rosée de Mai, demi-gros ; de la masse des pilules de cynoglosse, un scrupule ; corne de cerf philosophiquement préparée, un gros ; incorporez le tout dans suffisante quantité de syrop

d'Observations. Novembre 1754. 331
de chicorée simple, pour en faire une opiate, dont le malade prendra tous les matins un demi-gros dans du pain à chanter, buvant par-dessus un verre de la ptisane ordinaire. Il en continuera l'usage pendant un mois & plus, s'il s'en trouve bien.

Les lavemens d'eau simple sont très-nécessaires.

Le régime de vivre doit être très-exact; après le bouillon altérant, le malade prendra le matin un bouillon fait avec de la volaille, du veau, & un peu de bœuf: à midi, une soupe légère, & non mitonnée, & autant le soir. Après l'usage des bouillons altérans, il pourra diner, manger de la volaille bouillie; mais il ne boira point de vin. Il aura le soin de se tenir l'esprit exempt de passions, de se promener, de se dissiper, & d'éviter l'étude. Avec l'usage de ces remèdes, nous espérons que le malade se rétablira parfaitement.

A Paris, A. D. B. B. d. m. p.



OBSERVATIONS

Sur une Maladie convulsive répandue par tout le corps.

II. Un jeune homme âgé de quatorze ans & demi, avoit des mouvemens spasmodiques depuis un an & plus, & une certaine pèfanteur d'esprit, quoiqu'il s'acquittât cependant de ses devoirs de Collège. Enfin les Maîtres apperçurent dans ce jeune enfant quelque chose d'extraordinaire, & le remirent entre les mains de ses parens au mois de Mars 17... Jusq'à lors son tempérament avoit été assez fort, & porté à la gaieté. Le 27 du même mois, on fit venir le Médecin qui observa les symptômes suivans. Toute la partie droite du corps du malade étoit attaquée d'un mouvement convulsif & involontaire, au visage, à la main, au pied: il ne voyoit presque point de l'œil droit. La couleur du corps étoit partout la même: point de sommeil, ni d'appétit, ni d'évacuations. Le Médecin jugea qu'une obstruction commencée dans le genre nerveux, à l'origine même des nerfs, avoit causé cette maladie, & que cette obstruction venoit, ou de ce que le malade avoit coutume de trop manger, ou de l'épaississement de la lymphe, ou de ces deux causes à la fois, ou même des vers: car il n'avoit reçu aucun coup, & n'avoit point eu de peur vive.

Le 28, on fit une consultation de Médecins & de Chirurgiens. Après avoir appliqué des topiques sans succès, la cause du mal étant interne, on ordonna une saignée, parce que le sang trop épais occasionnoit des secousses dans le

d'Observations. Novembre 1754. 333

genre nerveux. Une saignée du bras, & une du pied, n'ayant procuré aucun soulagement au malade, on ordonna une seconde saignée du pied, & même une de la gorge, qui se firent les 29 & 30 du même mois. Après la saignée de la gorge, il y eut des mouvemens extraordinaires au cerveau, qui durèrent une heure ou deux, d'où le corps éprouva des secousses plus fortes que de coutume, qui diminuèrent ensuite. Cet accident violent étant apaisé, on donna au jeune enfant des lavemens pour rendre le ventre libre. Il fit une diète exacte, & but en abondance une infusion de *gallium*. Le 31 Mars, comme le ventre avoit commencé à s'ouvrir, on lui fit prendre deux grains de tartre stibié dans une cuillerée d'eau tiède, pour occasionner quelques secousses dans le genre nerveux, & faire évacuer le malade par haut & par bas. Après cette prise d'émétique on lui fit boire un verre ou deux de ptisane ordinaire; il vomit, & on lui donna ensuite deux autres grains de tartre stibié à prendre dans quatre verres d'eau de poulet, d'heure en heure. Il vomit assez abondamment, & sentit un léger mal de ventre, avant-coureur d'une évacuation. On calma cette douleur par des lavemens d'eau de lin avec une cuillerée d'huile, & par d'autres d'eau commune avec trois onces de miel mercuriel. Il rendit par bas beaucoup de bile, sans néanmoins en être affaibli.

On lui prescrivit donc les 1 & 2 Avril de faire une diète exacte, & de prendre les susdits lavemens: son appétit fit cependant qu'on lui donna de la soupe, du bouillon, & un peu de pain.

Le 3 Avril, on le purgea, comme ci-dessus, & l'effet fut le même; il jeta par bas beaucoup de bile & de mucosité, & les mouvemens spi-

modiques s'appaîserent. C'est pourquoi on prescrivit une pinte d'eau de balaruc à boire en quatre verres : dans les deux premiers verres , on fit dissoudre trois gros de sel de polychreste de la Rochelle , dans l'intention de résoudre les humeurs trop épaisses qui étoient alors la cause de la maladie. L'enfant prit à jeun dans l'espace d'une heure ces quatre verres. Une heure & demie après le dernier verre , on lui fit avaler un bouillon chaud , & observer la diete déjà ordonnée , lui donnant néanmoins par degrés un peu plus de nourriture. Il fut purgé abondamment sans nausées , & rendit des matieres bilieuses & visqueuses : la quantité des urines répondoit à celle de la boisson ; & le 6 du même mois , on augmenta d'un verre la dose des eaux de balaruc , en y jetant toujours le même sel ; le régime fut le même : on y ajouta au dîner quelques viandes légères.

Le 7 , l'enfant but six verres au lieu de cinq : les selles & les urines furent copieuses : les convulsions diminuerent. Le malade avoit bon appétit , dormoit bien , ses forces étoient dans un bon état , à quelqu'inquiétude près dans le corps : il ne sentoît rien des maux de tête qu'il avoit eu au commencement de la maladie.

Le 8 , il prit encore six verres des mêmes eaux , & toujours le même sel dissous dans les deux premiers : il s'ensuivit pareille évacuation abondante d'urine & d'humeurs. Il lui restoit cependant des tremblemens dans le corps , quoiqu'il marchât , & se tint debout sans aucune douleur.

Il prit ainsi les eaux de balaruc pendant neuf jours , & ayant évacué beaucoup d'humeurs , il cessa l'usage de ces mêmes eaux.

Il est bon d'observer ici que ces eaux ne s'or-

d'Observations Novembre 1754. 335

donnent guéres pour plus de tems , en moindre quantité cependant pour les jeunes gens , à la dose d'une pinte & demie ; & pour les personnes plus fortes , on les prescrit jusqu'à deux ou trois pintes. Lorsqu'on a cessé d'en boire , les évacuations continuent encore pendant quelque temps , au moyen des sels cachés ; delà , l'irritation des intestins , & l'évacuation des humeurs par les selles & par les urines.

Le 14 Avril , le malade prit à dîner dans de la soupe un scrupule de poudre de guttete ; il en fit usage pendant quatre jours de suite pour apaiser son tremblement ; il prit des lavemens pour avoir le ventre libre ; il but comme à l'ordinaire de l'infusion de *gallium* , & observa le même régime : on lui permit un peu plus d'exercice. Il fut purgé doucement avec deux onces de manne , & un gros de sel polychreste. Cette purgation causa une évacuation copieuse de matieres bilieuses & de bonne nature. Il garda toujours le même régime ; continua l'usage de la poudre de guttete , à la dose d'un scrupule ; but du *gallium* jusqu'au 27 Avril qu'il alla aux eaux de Bourbon-l'Archambault , observant pendant la route le même régime qu'il avoit gardé jusqu'alors.

Dans les premiers jours du mois de Mai , après avoir été saigné & purgé de nouveau , il fit usage des eaux de Bourbon à la maniere ordinaire , sous la conduite du Médecin des eaux ; il partit de Bourbon bien plus tranquille , son tremblement diminuoit sensiblement. On remit au Printemps prochain , & ensuite à l'Eté , s'il en devoit être besoin , la parfaite guérison de ce jeune enfant , par le secours des eaux de Bourbon-l'Archambault. Nous observerons ici que

la douche sur la tête est dangereuse, & qu'elle excite un catharre souvent mortel.

Le malade, après avoir pris les eaux intérieurement & extérieurement pendant le Printemps & l'Été, se porta mieux; on lui donna plusieurs purgations, & il rendit par bas beaucoup de vers & de matieres vermineuses: ce qui lui procura un grand soulagement.

De retour à Paris le 5 Août, comme il n'étoit pas entièrement rétabli, on se détermina à le purger encore. On lui donna le 9 une purgation, & le 13, on lui prescrivit pour boisson du *gallium* infusé à froid, & douze grains de poudre de guttete dans une cuillerée de soupe, à diner. On observa la même chose pendant tout le mois de Septembre; & surtout on lui prescrivit un régime très-exact, comme aussi de se purger deux ou trois fois par mois, & de prendre la susdite poudre jusqu'à ce que la disposition spasmodique fut diminuée, & qu'elle cessât pendant un temps considérable. On ordonna aussi de le saigner par intervalles à cause de la pléthore, & dès qu'elle se manifesterait. Enfin ce jeune enfant ayant passé les mois d'Octobre & de Novembre sans aucun mouvement spasmodique, retourna au Collège & se trouva parfaitement guéri.



AUTRE

A U T R E ,

Sur une attaque de Rhumatisme.

2. Un homme âgé de quarante-quatre ans ou environ, s'étant levé à son ordinaire le 2 Juin 17... sur les huit heures du matin, fut tout-à-coup attaqué d'une douleur très-aiguë vers les os *sacrum*, *ileum*, *pubis* & *ischium*, à la partie intérieure de ce dernier, enforte qu'il fut contraint de s'asseoir sur le champ. Cette douleur fut occasionnée par une toux, accompagnée d'un léger crachotement. Elle persévéra avec des élancemens violens: il sembloit au malade qu'un coup d'épée lui avoit séparé la partie intérieure de l'os *sacrum*, autour des nerfs & des ligamens qui entourent l'os *pubis* & ce même os *sacrum*: & il ne put retenir ses larmes tant il sentoit de mal. Il se traîna cependant tout courbé à son lit, aussitôt le frisson le prit, & dura pendant quelques heures: la fièvre dura pendant huit jours, continua sans aucun relâche, tantôt plus, tantôt moins forte, mais irrégulièrement. A deux heures après-midi, la fièvre augmenta, & la douleur devint plus vive; le malade souffroit autant que si ces parties eussent été démisées, quoiqu'il n'eût reçu aucun coup, ni fait aucune chute. Un habile Chirurgien ayant examiné & tâté toutes les parties, les trouva dans leur état naturel. La nuit, ainsi que la moitié du jour, de vives inquiétudes ou mal-aises agiterent le malade: les mêmes symptômes augmentoient de temps en temps, & au premier abord sembloient être un rhumatisme extraordinaire. On prescrivit à cet

Y

homme une diète très-exacte, des bouillons à la viande fort légers, & pour boisson, beaucoup d'eau de groseilles; des lavemens d'eau de rivière & d'huile; des frictions avec un linge chaud trempé dans de l'eau de vie. On employa tour à tour ces remèdes sans aucun soulagement.

Le lendemain 3 Juin, après avoir pris un lavement, la douleur fut si violente que le malade n'y pouvant plus tenir, & hors de lui-même, se sentant comme ouvrir les parties des os *sacrum* & *pubis*, & serrer fortement comme avec une ceinture de fer les os innominés, poussa des hurlemens affreux.

Le matin, on le saigna sur le champ du bras: la douleur en fut moins vive; mais la fièvre n'étoit pas moins forte. Il prit un lavement & mangea fort peu, but abondamment de l'eau de groseilles: il n'urina cependant pas beaucoup.

Le 4 Juin, on lui fit une copieuse saignée du bras: le sang étoit toujours de même qualité, c'est-à-dire, d'une couleur marbrée, tirant sur un rouge ardent très-foncé. Sur le midi, le malade toujours couché dans son lit, excédé de mal, ne pouvant remuer ses jambes, avoit des mouvemens convulsifs qui se faisoient sentir partout son corps: néanmoins la respiration étoit libre, & la tête saine. Un lavement qu'il prit lui occasionna une selle, pendant laquelle il lui survint tout-à-coup des nausées & un vomissement; ce qui produisit une telle foiblesse & un si grand abattement de forces, occasionné par des douleurs plus aiguës que de coutume autour de l'os innominé, que pendant une heure entière le malade fut presque sans pouls: il avoit cependant la tête libre. Ensuite des sueurs chaudes &

d'Observations. Novembre 1754. 339
froides dérangerent tellement l'économie animale, qu'à peine apperçut-on une heure après au poignet la pulsation de l'artère.

Le pouls revint enfin, mais ce ne fut qu'à quatre heures après-midi: la fièvre perséveroit toujours avec des douleurs vives. Alors cet homme fut saisi d'une mélancholie si noire, qu'impatient, dégoûté de la vie, l'esprit troublé, & comme enveloppé d'un sombre nuage, il ne desiroit que la mort, & n'étoit plus à lui-même. Ce délire & cette mélancholie continuèrent pendant quinze heures, & étoient d'autant plus dangereux que la fièvre étoit ardente, & les douleurs autour des cuisses fort cruelles: il avoit cependant des intervalles de bon sens.

Le lendemain 5 du même mois, quoique le malade fût très-foible, on le saigna du bras pour la troisième fois; on lui donna des lavemens, & tout ce dont nous avons parlé ci-dessus. Après lui avoir tiré deux livres & demie de sang, il alla mieux, & il parut des aphtes douloureuses autour du palais, des gencives, de la langue, & dans tout l'intérieur de la bouche qui s'enfla dans toutes ses parties: ces aphtes occasionnèrent pendant cinq jours une salivation abondante; ce qui fit diminuer peu-à-peu les symptômes de jour en jour, & bien espérer du malade. On lui fit toujours observer une diète fort scrupuleuse: on lui donna deux lavemens de casse par jour, & il commença à rendre par les selles des matières bilieuses. Toute fièvre cessée, la salivation étant toujours abondante, on lui prescrivit le 11 & le 13 Juin une purgation à prendre en deux fois, lui faisant avaler un bouillon entre les deux prises; n'oubliant pas de lui ordonner deux lavemens de casse par jour, qui lui firent rendre

Y ij

sans douleur une grande quantité de bile d'une bonne condition.

Le 15 du même mois, quoiqu'encore foible & chancelant, il vaqua à ses affaires, & recouvra peu-à-peu sa santé. Il garda toujours un régime exact, & fut long-temps foible: il ne se passoit point de jour qu'il ne rendit par les selles des matières bilieuses, première source du mal.

On ne peut assez réfléchir ici, & remarquer comment un si grand mal a si subitement attaqué & renversé toute la machine; comment il est survenu partout le corps une si grande impuissance pour le mouvement, sans néanmoins que la tête ou la poitrine aient été affectées: car s'il s'étoit fait un dépôt d'humeurs dans l'une ou l'autre de ces parties, l'homme seroit mort promptement; comment au moyen de la salivation le mal s'est apaisé de lui-même; comment enfin, en quinze jours de temps, le malade est devenu convalescent, sans qu'il ait resté aucun vestige de la maladie, si l'on en excepte l'abattement des forces.

Voici en peu de mots qu'elle a été la cause de ce mal. Cet homme depuis environ huit mois avoit une douleur de tête violente & continuelle. Le Printemps fut cette année-là fort chaud depuis le mois d'Avril, & le froid se faisoit néanmoins sentir de temps en temps assez vivement. Par conséquent, bouillonnement dans les humeurs causé par le trop de chaleur, & resserrement ou constriction des vaisseaux par le froid subit; ce fut-là la véritable cause des élancements, surtout la transpiration insensible étant arrêtée. C'est pourquoi par rapport aux douleurs très-vives de la tête, & à une rougeur extraordinaire & continuelle du visage depuis plus de

d'Observations. Novembre 1754. 341
 huit mois, ce malade fut saigné sans soulagement, mais avec un abattement de forces assez considérable. Ajoutez à cela qu'il ressentit beaucoup de chagrin, de ce qu'un ami, qui lui étoit fort cher, étoit tombé dans une maladie mortelle; & comme il remplissoit avec ardeur les devoirs de cet ami, la fatigue excessive de son corps, jointe à l'extrême chaleur de la saison, & les autres causes que nous venons de détailler, augmentèrent la disposition naturelle & prochaine qu'il avoit à la maladie dans laquelle il est tombé; maladie moins dangereuse, parce qu'elle avoit établi son siège dans les cuisses, & qui auroit été mortelle, si elle se fût fixée dans la tête ou dans la poitrine. Car au Printemps de cette année, il régnoit beaucoup d'apoplexies & de pleurésies, qui attaquoient toutes sortes de personnes sans distinction d'âge, & qui en peu de jours faisoient périr les malades, à cause de l'excessive chaleur, & du mouvement des humeurs.

A U T R E,

*Sur une Hémorrhagie de matrice survenue
 à une fausse couche, & qui a duré
 plus d'un mois.*

3. Une femme âgée d'environ vingt ans, d'un esprit vif & emporté, & qui avoit déjà eu un enfant, fit une fausse couche le premier ou le second mois de sa grossesse, d'où s'ensuivit une hémorrhagie de matrice pendant six semaines. Enfin cédant au mal, & devenant tous les jours plus foible, elle se plaignoit qu'elle dépérissoit à vue d'œil, à cause de la continuité & de l'abondance de sa perte. On manda le Médecin, qui

Y iij

342 *Recueil périodique*

la fit saigner deux fois du bras, lui ordonna des lavemens de graine de lin & de son ; des bouillons avec du cerfeuil, de la bourrache, de la buglosse, de la chicorée, du riz, du poulet & du veau ; de la pifane avec de la racine d'al-théa, du chiendent, de la réglisse & des fleurs de coquelicot ; lui interdit le vin, la viande & les ragoûts, & lui prescrivit de rester au lit, & la tranquillité de l'esprit & du corps.

La première saignée augmenta l'hémorrhagie : le jour suivant, on en fit une seconde qui la diminua. Alors les vaisseaux étant désemplis, on ordonna la potion suivante à prendre par cuillerées.

℥ confectïon d'hyacinthe,	3j
syrop de coquelicot,	3j
alun crud,	3℔
eau de plantin.	3vj

L'usage de ces remèdes diminua la perte, au point que toute la potion bue, elle cessa tout-à-fait. C'est pourquoi on lui donna des alimens un peu plus nourrissans, lui défendant toujours scrupuleusement le vin, les ragoûts, & la viande le soir, de peur que le mal assoupi ne se réveillât. Il faut remarquer que dans des cas semblables, le lit & le repos sont ce qu'il y a de plus convenable ; & que l'exercice & les violentes passions de l'ame sont fort pernicioeux, & augmentent beaucoup le mal qui devient quelquefois incurable. Ainsi pour ne point causer le retour de la maladie, on ne doit point administrer les purgatifs, même les plus doux, que l'hémorrhagie ne soit entièrement éteinte.

La malade ayant observé le régime susdit, & cinq ou six jours s'étant écoulés depuis la cessation de sa perte, il lui survint des élancemens

d'Observations. Novembre 1754. 343
 dans la tête avec une légère fièvre qui augmentoit, mais non périodiquement. Cependant au moyen des lavemens anodins, à la casse & au miel commun, dans une décoction émolliente, le ventre se lâcha, & elle prit enfin pour la première fois cette purgation.

2℥ séné,	3j℥
rhubarbe choisie,	3 aa 3j
réglisse.	

laissez infuser le tout pendant la nuit sur des cendres chaudes, & le matin, mettez-y,

manne de calabre;	3j
-------------------	----

faites dissoudre dans la colature,

nitre purifié,	3j,
confection hamech;	3ij

faites suivant l'Art une potion pour une prise.

La malade la vomit une demie-heure après l'avoir avalée. Cependant le ventre se lâcha, & la nuit fut beaucoup plus tranquille. Le lendemain, elle prit un lavement, & fit usage d'alimens assez nourrissans. Le jour suivant, elle prit une seconde purgation semblable qu'elle vomit une heure après. C'est pourquoi, comme elle n'alla par bas que trois ou quatre fois, & encore assez légèrement, on lui prescrivit le même jour, pour le soir un lavement avec trois onces de casse en bâtons, & autant de miel commun dans une décoction émolliente: mais elle ne put retenir le lavement. On comprend aisément pourquoi elle rejetta les deux potions purgatives, quoiqu'elle n'éprouvât ni nausées, ni foiblesse ou pesanteur d'estomach. La cause du vomissement doit être attribuée au séné, ou à la confection hamech, ou à la consistance de la liqueur trop épaisse. Il ne faut rien négliger pendant l'action des médicamens. Au contraire, il

344 *Recueil périodique*

faut tout observer scrupuleusement ; surtout lorsque les malades refusent les remèdes, & tout ce qui ne leur est pas agréable au goût, comme faisoit la femme dont il s'agit, qui vivoit en partie à son gré, & qui rebutoit tout ce qui ne lui plaisoit pas, plutôt par entêtement & fantaisie que par toute autre raison prise de la nature des remèdes. Le lendemain néanmoins, on lui fit prendre le lavement suivant.

27	feuilles d'althéa,	} aa une poignée.
	de mauve,	
	de pariétaire,	
	de bouillon blanc;	
faites bouillir le tout dans q. s. d'eau commune :		
	jetez dans la colature,	
	diaphenic,	℥jss
	miel rosat.	℥ij

La malade évacua beaucoup, & ne fut cependant pas soulagée; elle ne reposa point la nuit, & la fièvre augmenta; mais la perte étoit entièrement guérie. Le jour suivant, elle prit un lavement émollient simple, & on exprima dans ses bouillons du jus de cerfeuil & de chicorée; ce qu'on avoit négligé de faire, quoique le Médecin l'eût conseillé. On lui fit de l'eau de riz, & on lui défendit les alimens nourrissans & le vin. Mais comme elle sentoit des picotemens dans la tête, une insomnie, une légère tension du bas ventre, & un dégoût continuel, elle prit, de l'avis de plusieurs Médecins, des lavemens anodins, des bouillons rafraîchissans, après avoir fait auparavant tout ce qu'il falloit; & surtout elle s'abstint de viande & de vin. Mais rien de tout cela n'appaisant le mal, elle fut saignée du pied, & se trouva soulagée. Trois jours après, on lui fit prendre cette légère purgation.

d'Observations. Novembre 1754. 345

\mathcal{Z} manne de calabre , $\}$ aa \mathfrak{z} ij
 syrop de violettes ,
 crystal minéral ; \mathfrak{z} j
 faites fondre le tout dans
 eau de chicorée sauvage ; \mathfrak{z} x
 faites une potion pour deux prises.

Le ventre se lâcha un peu ; ce qui fit continuer les lavemens ; & après un intervalle de trois jours , on la repurgea ainsi :

\mathcal{Z} rhubarbe choisie , \mathfrak{z} ℥
 séné ; \mathfrak{z} j
 faites infuser le tout pendant la nuit sur des cendres chaudes ; & le matin , jetez dans l'infusion ,
 manne de calabre , $\}$ aa \mathfrak{z} j
 tamarins ;
 faites dissoudre dans la colature ,
 sel végétal , \mathfrak{z} j
 syrop de pommes composé ; \mathfrak{z} j
 faites une potion purgative pour une prise.

La malade évacua par les selles , & fut plus tranquille. Elle prit une nourriture convenable & assez nourrissante , & toujours des lavemens. Mais trois ou quatre jours après , elle eut des douleurs de tête , & ne dormoit ni jour , ni nuit : son estomach étoit fatigué de nausées , peut-être à cause de l'appétit qu'elle avoit pour des alimens d'une mauvaise nature , comme nous l'avons remarqué ci-dessus. C'est pourquoi pour faire cesser l'insomnie , les envies de vomir , & les douleurs de tête , qui lui prenoient par intervalles , & qui y causoient une légère tension , on lui fit enfin prendre une ptisane purgative ; & cette malade , après un temps considérable à la vérité , recouvra une santé parfaite.

4. Le 8 Février 17... on envoya chercher un Médecin pour examiner l'état d'une femme accouchée depuis quatre jours. Cette femme étoit âgée de trente trois ans, d'un tempérament assez bon. Son accouchement avoit été assez heureux, & c'étoit le fixième enfant qu'elle mettoit au monde. Elle fut saisie tout-à-coup d'une fièvre très-violente, & étoit prête à tomber dans le délire : les selles & les voidanges s'arrêterent, le ventre s'enfla. Ces symptômes & autres semblables menaçoient d'une mort prochaine. On la fit sur le champ administrer, & on lui ordonna des fomentations anodines qui lui furent appliquées chaudement sur le ventre ; des lavemens anodins & émolliens avec de l'huile ; une pûsane copieuse avec du chiendent & un peu de nitre, & des demi-bouillons. La malade évacua par les selles & par les urines ; son ventre se désenfla ; les voidanges reparurent, & elle rendit par bas une grande quantité de bile, dont le séjour avoit été la principale cause des susdits symptômes ; ce qui lui procura un soulagement manifeste. C'est pourquoi on ne la saigna point ; autrement, il eût fallu lui tirer du sang du bras & du pied. On la traita ainsi le neuvième & le dixième jour, lui faisant faire une diète exacte. Le onzième jour, on lui donna à prendre une potion cordiale, & tout paroissoit en sûreté au moyen du même régime, & de l'usage des mêmes remèdes. La malade impatiente de rester au lit, & se sentant plus de forces, se

d'Observations. Novembre 1754. 347
 leva pendant une demie-heure, & on lui prescrivit une soupe. Le lendemain 12 Février, quoiqu'elle eût par intervalles un peu de fièvre, elle avoit bon appétit: elle mangea deux soupes, & continua l'usage des mêmes remèdes intérieurement & extérieurement. Les seuls anodins lui sauverent donc la vie. Le 13 du même mois, qui étoit le dixième jour de son accouchement, elle se porta mieux; des matieres noires fortirent de la matrice, & elle en rendit de bilieuses par les selles, le tout sans douleurs. Mais elle avoit de temps à autre pendant la nuit des inquiétudes ou mal-aïses, & ne dormoit pas. On lui prescrivit toujours les mêmes remèdes, & elle prit une nourriture un peu plus forte de jour en jour. Le 14 Février, elle passa une nuit plus tranquille; les selles étoient toujours libres: ce qui fit que le lendemain on la purgea avec deux onces d'huile, & autant de manne, qu'elle prit dans un bouillon. Elle rendit plusieurs petits morceaux de chair, restes peut-être de son accouchement, & beaucoup de bile & de lait: aussi la nuit suivante fut-elle bien plus tranquille que de coutume. Le 16 Février, la malade se porta mieux à tous égards. On lui donna deux lavemens anodins, & le lendemain, elle fut encore purgée de la même manière avec succès, & elle remercia son Médecin. Remarquez ici, que ce qui reste quelquefois de l'arrière-faix dans la matrice, après l'accouchement, est la cause de tant de symptômes violens, & le plus souvent mortels, à moins qu'il ne sorte, & que l'on ne remédie à tous ces accidens, plutôt par les anodins que par les saignées, comme il est arrivé heureusement dans le cas que nous venons de rapporter.

A U T R E ,

*Sur une Hémorrhagie de matrice , qu'eut
une femme enceinte le neuvième mois
de sa grossesse.*

5. Une femme au neuvième mois de sa grossesse eut une perte de sang, accompagnée de douleurs autour des reins, de fièvre, de maux de tête. Quelquefois elle tomboit dans une espèce de délire au temps de l'accès. Tous ces symptômes continuoient, & elle étoit sur le point d'accoucher. On la saigna du bras, tant pour diminuer le volume du sang, que pour appaiser la perte. On la traita ainsi le premier & le second jour, & on lui donna deux demi-lavemens rafraichissans par jour. Le troisième jour, mêmes symptômes; autre saignée du bras. Car en pareil cas, où tout est tendu dans le corps, soit par l'irritation des parties, soit par une trop grande abondance de sang, il faut tâcher de remettre tout dans son état naturel. S'il n'y avoit point eu d'hémorrhagie, une saignée du pied auroit appaisé plutôt les symptômes; mais peut-être auroit-elle augmenté la perte, & trop affoibli les parties de la matrice; d'où s'en seroit ensuivie l'expulsion du fœtus, & une trop grande foiblesse de la mere. La malade prit deux fois par jour des demi-lavemens; & pour calmer l'érétisme des parties internes, on lui prescrivit la potion suivante.

℞ confection d'hyacinthe,	ʒj
alun,	ʒss
syrop de coins,	ʒj
eaux cordiales.	ʒvj

d'Observations. Novembre 1754. 349

Le quatrième jour, elle se porta mieux : les douleurs de reins, & l'hémorrhagie s'apaisèrent ; le délire ne revint plus, & la fièvre diminua, quoiqu'elle menaçât de devenir tierce. Ainsi les symptômes paroissoient calmés. C'est pourquoi ce même jour seulement elle ne prit que des demi-lavemens, & fit usage des bouillons. Les trois jours suivans, elle n'eut point de fièvre ; & tout étant apaisé, on attendit que la nature procurât d'elle-même la sortie du fœtus, & on fit garder à la malade un régime exact.

Il faut remarquer que dans ces circonstances, on doit diminuer la quantité du sang, & cela par le moyen des saignées répétées, jusqu'à trois ou quatre fois, suivant la nature & le caractère de la maladie, afin que les parties de la matrice se dégagent & se débarrassent de la trop grande quantité de sang qui s'y précipite. Il faut de plus fortifier ces memes parties pour empêcher que le sang, s'y portant avec trop d'impétuosité, n'y occasionne des engorgemens plus ou moins fâcheux. C'est ce que produisit la potion prescrite. Cependant il arrive quelquefois que cette potion cordiale augmente les douleurs de tête, de reins & de matrice : alors on doit réitérer la saignée, soit pour diminuer le volume du sang, ou pour le détourner de la matrice où il séjourne encore ; & les vaisseaux étant ainsi désemplis, on administre sûrement les remèdes corroboratifs. Mais il ne faut jamais précipiter l'usage des astringents, de peur que le sang amassé dans les parties de la matrice ne cause une inflammation ; ce qui arrive lorsque les vaisseaux n'ont pas été assez dégorgés. Ainsi l'on doit toujours les désemplir par les moyens dont nous venons de parler, pourvu que rien ne s'y oppose, & que

la respiration n'en soit pas offensée. Par cette méthode, on guérit tous les jours des pertes de sang.

A U T R E

Sur deux Faits rares, par M. L. d. m. p.

M^e O... après avoir eu pendant l'espace de trois ans plusieurs attaques de vapeurs, apoplectiques & convulsives, dont elle s'étoit tirée par les remèdes appropriés à cet état, fut frappée d'une véritable attaque d'apopléxie le 16 Septembre 17... dont elle mourut le 22 du même mois, à cinq heures du soir, nonobstant tous les remèdes convenables qui lui avoient réussi dans les précédentes attaques. Elle fut ouverte le lendemain. La dure-mère étoit d'une couleur très-livide vers le sinus postérieur; la pie-mère, à peu près de la même couleur, étoit si gorgée de sang qu'elle paroissoit aussi dense & aussi épaisse que la dure-mère; les sillons de la substance du cerveau étoient gonflés de sérosités, & les ventricules remplis d'une sérosité sanguinolente. Ce qui parut extraordinaire, & dont je ne sçache point qu'il ait été fait mention dans les auteurs, ce fut deux éminences de la partie calleuse du cerveau, des deux côtés de la faux, vers sa partie moyenne; on les ouvrit, & on trouva dans chacune une lame osseuse, de l'épaisseur d'une ligne, de huit à dix lignes de largeur, & du double de longueur. Chacune de ces lames osseuses étoit dentelée, & assez semblable à un morceau d'éventail d'ivoire rompu.

Il n'y eut rien de particulier dans toute l'habitude du corps, sinon une quantité de graisse

d'Observations. Novembre 1754. 351
plus considérable qu'on n'a coutume d'en trouver ; le volume du foie augmenté, & une dureté & une épaisseur schirreuse du corps de la matrice.

2. Au commencement de l'année 17... je fis faire par M. G... Chirurgien, une ponction à une femme âgée de plus de quarante-cinq ans, à l'occasion des plus considérables ascytes que j'aie vues de ma vie. On lui tira au moins seize pintes d'une matiere blanche comme du lait, que nous primes d'abord pour du pus ; mais cette liqueur n'avoit aucune mauvaise odeur. La malade n'eut aucune foiblesse, ni pendant l'opération, ni après. Elle nous dit que cette enflure avoit commencé un an avant par un dégoût affreux, & que malgré cette hydropisie elle étoit devenue grosse. Pendant tout le temps de sa grossesse, elle n'avoit pu vivre que de lait : son enflure avoit toujours augmenté ; elle sentoient cependant son enfant remuer, & avoit accouché à terme d'une fille qui se portoit très-bien, & a vécu.

Toutes ces circonstances jointes à la blancheur de la matiere, qui s'étoit caillée le lendemain, & avoit l'odeur de lait de beurre, nous firent juger que cette matiere n'étoit autre chose que son lait qui ne s'étoit point porté aux mammelles, & qui n'avoit point suivi non plus la route des voidanges, mais s'étoit épanché dans la capacité de l'abdomen, & avoit converti tout son chyle en une liqueur semblable.

Des toniques joints aux apéritifs furent ensuite mis en usage, & la malade guérit parfaitement. Je l'ai vue plus d'un an après, ne se sentant ni se plaignant d'aucun mal, & jouissant d'une parfaite santé.

CONSULTATION.

*Pour une personne attaquée d'une faiblesse
& d'une douleur d'estomach, jointe à une
intempérie d'entrailles.*

III. La personne pour laquelle on consulte, a commencé, il y a quatre ans, à s'affaiblir par des veilles & des études excessives: son estomach en devint fort faible, l'appétit se perdit, il lui survint un grand dégoût qui fut suivi d'un mal de ventre peu violent, mais continuel: le malade négligea alors de faire des remèdes; dans la suite, ce mal se faisoit quelquefois sentir moins, d'autre fois il augmentoit; depuis ce temps, la faiblesse d'estomach a toujours continué, & a été quelquefois très-considérable. La douleur de ventre a été presque continuelle depuis quatre ans, & souvent les forces étoient presque épuisées. De plus, il y a habituellement une constipation qui appesantit le corps, & affaiblit la tête du malade, qui a souffert de grands maux dans le dos, quoiqu'il ait toujours bien dormi; ce qui l'a soutenu. Maintenant, il se sent une aigreur dans l'estomach qui lui donne un grand appétit, il a de grandes douleurs dans les hypochondres, la douleur de ventre est souvent très-forte, plus encore qu'elle n'a été ci-devant. Sa voix est presque éteinte; & s'il se force à parler, il est aussitôt épuisé. Après son diner, son estomach lui renvoie tout ce qu'il a pris, au point que s'il crachoit tout ce qui lui revient, il n'y resteroit rien. Cela lui dure pendant deux heures, même après
les

d'Observations. Novembre 1754. 353

les repas les plus sobres ; & ces rapports sont si fréquens , qu'il ne peut lire , ni écrire , tant ils le tourmentent. Dans le commencement , ces rapports ont le dégoût des alimens qu'il a pris ; mais peu-à-peu , ils s'échauffent au point de lui ronger l'œsophage , & de lui enflammer la gorge. Il est aussi tourmenté de vents , ce qui augmente principalement son mal de ventre ; & lorsqu'avec cela il est constipé , tous ses maux deviennent plus considérables , & il étouffe comme un *asthmatique*.

La cause de tous les maux que souffrent M. vient de la foiblesse de son estomac , & de l'intempérie de ses entrailles qu'il a beaucoup échauffées. Pour ce qui est de la foiblesse d'estomac , elle se fait si bien sentir que personne n'en peut douter. La force & la foiblesse d'une partie se mesurent par son action ; il est aisé de décider par-là de l'état de l'estomac. Quant à l'intempérie des entrailles , elle n'est pas moins visible par les causes qui l'ont produite , & par ses effets , qui sont des moyens sûrs pour la connoître : tant de veilles excessives , accompagnées encore d'un grand travail , échauffent les entrailles , comme on le voit à l'urine , qui change ordinairement de couleur , quand on a été seulement deux nuits sans dormir : la grande constipation ne vient que de-là ; car lorsque les entrailles sont échauffées , elles attirent toute l'humidité , les excréments trop desséchés ne coulent point aisément , & conséquemment séjournent plus long-temps dans le bas-ventre : d'ailleurs , quand le foie a trop de chaleur , l'estomac ordinairement n'en a pas assez , & se trouve plus dégarni d'esprits. J'attribue aussi la douleur continuelle du ventre à l'acrimonie des humeurs ;

Z

car pour les douleurs extraordinaires que le malade y ressent, elles viennent des vents que produit le peu de chaleur de l'estomac. Ce grand abattement, & la foiblesse dont il se plaint, ne viennent pas seulement de ce dérèglement que j'ai marqué, mais aussi de l'abondance des humeurs d'une mauvaise condition, qui sont produites par la disposition de l'estomac & des entrailles, & par le resserrement habituel du ventre; il ne faut donc point s'étonner si la nature en est, pour ainsi dire, accablée, puisqu'il s'amasse beaucoup de ces mauvaises humeurs, qui augmentent encore l'intempérie des entrailles & la foiblesse de l'estomac.

La première chose qu'il faut faire pour remédier à une disposition si fâcheuse, est de se tenir le ventre libre, de fortifier l'estomac: & ce qui est avantageux, c'est qu'en faisant l'un, on fera l'autre en même temps: car en prenant à l'entrée du souper une pilule d'aloës préparé avec le suc de houblon, de chicorée sauvage & de mille-feuille, à la dose de vj ou x grains, il fera tous les matins une ou deux selles: si une pilule ne suffisoit pas, il en faudroit prendre deux ou même trois. Je sçais des personnes qui en prennent habituellement, & s'en trouvent très-bien. Il ne faut point craindre que cela échauffe trop, surtout étant mêlé avec du potage, & les autres alimens du souper: au lieu de pilules, on pourra se servir de xv grains de rhubarbe en poudre, qui en s'unissant aux alimens, fortifiera l'estomac, & procurera quelques selles; on en augmentera ou diminuera la dose suivant l'effet. À la fin du dîner, il prendra un peu d'anis; & au souper, gros comme une fève de conserve d'absinthe. Tous les matins, il fera

d'Observations. Novembre 1754. 355.
 usage de quelques cuillerées de vin d'absinthe,
 ou d'un verre d'eau de rhubarbe & de vin
 rouge à parties égales, ou d'eau de rhubarbe
 seule suivant l'effet. A l'entrée de son diner,
 le malade prendra un peu de marmelade de
 coïn ou de cotignac & pour dessert une rotie au
 vin & au sucre. Lorsque par ces remèdes l'esto-
 mac aura été un peu remis; il faudra com-
 mencer à purger. Je n'approuve point le vo-
 mitif, qui seroit nuisible dans l'état actuel,
 aussi-bien que de manger beaucoup à présent:
 il faut d'abord manger un peu moins, & après
 le diner se tenir en repos, même dormir.

Pour revenir à la purgation, le meilleur re-
 mède pour purger les humeurs atrabillaires,
 est, quoiqu'en disent certains Médecins, la casse
 mondée, dont on dissoudra une once dans
 deux petits verres d'une infusion de deux gros
 de séné faite sur des cendres chaudes dans une
 ptisane de réglisse; on dissoudra aussi une once
 de syrop de pommes composé, & une demie
 once de syrop de chicorée composé de rhubarbe.
 On ajoutera ou diminuera du séné, selon que le
 ventre sera plus ou moins facile à émouvoir.
 La casse convient ici, parce qu'elle corrige
 les humeurs atrabillaires, & les tempere en les
 purgeant. La seule chose qui pourroit être à
 craindre, seroit qu'elle ne s'accommodât pas
 avec l'estomac du malade; mais il est aisé d'y
 remédier en ajoutant une demie once de syrop
 de chicorée; de plus il faudra boire après cha-
 que verre une once & demie de vin d'Espagne.
 Si malgré cela l'estomac ne s'en accommo-
 doit pas, alors il faudroit infuser le séné dans
 de l'eau de noix, ou dans une décoction d'anis,
 & mêler la casse avec le catholicon double.

Z ij

Le malade sera purgé ainsi deux fois la semaine ou pour le moins une, aussi long-temps qu'il sera besoin pour épuiser l'amas d'humeurs indigestes & de mauvaise nature, qui se trouvent produites par les mauvaises digestions, qu'il fait depuis long-temps. Malgré les purgations il continuera l'usage des pilules ou de la rhubarbe. Après qu'il aura été suffisamment purgé, les eaux de Spa peuvent convenir. En un mot il ne faut rien que de tempéré, & il faut proportionner tout au froid de l'estomac, & à la chaleur des entrailles. Quant à la longueur du temps que durera la maladie, c'est une question bien inutile & assez difficile à résoudre: c'est d'après l'effet plus ou moins prompt des remèdes qu'il seroit possible de décider. Je crois seulement que le malade guérira, ou au moins recevra un grand soulagement par ce qui lui est prescrit.

Il ne faut pas oublier que les purgations doivent être précédées d'une ou plusieurs saignées, suivant la qualité du sang.

Si les grandes chaleurs venoient trop tôt, & que le malade eût besoin d'être encore purgé, il faudroit qu'il prît sa purgation dans le demi-bain auquel on ajouteroit un peu de lait de vache, pour le rendre plus rafraichissant: il observeroit seulement de n'y laisser tremper que le bas du ventre, & non l'estomac.

Si l'estomac ne se remet pas, & que la digestion soit toujours imparfaite, on ajouteroit aux pilules susdites un peu de suc d'absinthe, & un peu de myrrhe. Car rien au monde n'est plus nécessaire au malade que de lui fortifier l'estomac & lui tenir le ventre libre; puisque d'une mauvaise digestion il se fait de mauvais

d'Observations. Novembre 1754. 357
 fucs secondaires ; d'ailleurs si le ventre n'est pas libre, il se fera un plus grand amas de matières impures, ce qui causeroit une pesanteur à la tête & par-tout le corps ; c'est à ces deux choses que remédient les pilules proposées.

Le malade se plaint outre cela d'un crachement continuel, qui l'incommode beaucoup ; cela vient assurément du vice de la première coction : c'est à quoi le vin d'absinthe & la rotie au vin apporteront remède ; c'est aussi pour cela qu'on a conseillé de dormir après le repas, 1^o. parce que dans le sommeil la chaleur se concentre, 2^o. parce que le sommeil arrête ces mouvemens d'humeurs.

Délibéré à J. H. d. m. p.

A U T R E,

Pour un Asthme.

2. La maladie dont il est question dans le mémoire, qui nous a été envoyé, est un Asthme, elle en a tous les caractères. Cette maladie est fort difficile à guérir, sur-tout lorsqu'elle est invétérée. Pour la traiter méthodiquement, il faut distinguer le temps des paroxysmes d'avec le temps où le malade n'a point d'accès, & suivre le même ordre dans le traitement, qui doit conséquemment être différent à raison des temps.

Dans le paroxysme je crois que rien ne peut faire plus de bien que la saignée, sur-tout s'il y a long-temps que le malade n'y a eu recours. Il faut la faire de trois palettes ; mais si les forces sont petites, ou si le paroxysme durant long-temps.

Z u]

on se trouvoit obligé de faire plusieurs saignées ; il vaudroit mieux dans ce cas-là n'en tirer qu'une palette à la fois, puis refermer la plaie, & deux ou trois heures après selon que le mal presseroit, rouvrir la veine, & en tirer une seconde palette, & quelque temps encore après, s'il y a nécessité, tirer la troisième : de cette manière on ménage les forces, & on ne laisse pas que de soulager le malade.

On ne doit pas non plus oublier les lavemens avec le son, la graine de lin, & le miel pour rafraîchir lardeur des entrailles, & tenir le ventre libre ; mais si la chaleur dans le ventre n'existoit point, il faudroit y ajouter deux gros de coloquinte pour procurer une grande évacuation.

Pendant ce temps il faut ne vivre que de bouillons, dans lesquels on pourroit ajouter quelques jaunes d'œuf, si les forces sont trop abattues. Il faut boire beaucoup de ptisane d'*Enula campana*, & y ajouter du syrop de capillaire, & d'hyssope. Car il ne faut pas se tromper sur les sérosités que rendent les asthmatiques : ce ne sont point elles seules qui occasionnent les accès ; il y a outre cela une matière visqueuse & épaisse ; c'est pour cela que Rivière conseilloit de faire prendre dans le temps de l'accès une cuillerée d'eau de canelle, & d'oxymel scyllitique : ce qui faisoit rendre beaucoup de puitte épaisse, & soulageoit les malades ; nous en conseillons aussi l'usage. Il mettoit deux parties d'eau de canelle & une d'oxymel scyllitique. Les linimens avec l'huile de camomille, de lys, &c. ne feront rien ; il en est de même des ventouses, qui causent plus de douleur que de soulagement ; quant aux

d'Observations. Novembre 1754. 359
 fudorifiques, ils sont dangereux, & en dissipant
 l'humeur la plus tenue, ils augmenteroient la
 viscosité de celle qui resteroit; c'est pourquoi
 nous n'approuvons aucun de ces trois remèdes
 proposés.

Lorsque l'accès est passé, rien n'est si utile,
 que de se tenir le ventre libre; la propre expé-
 rience du malade l'en doit convaincre. C'est
 pour cela qu'il prendra un peu de casse mon-
 dée, ou de rhubarbe tous les jours avant le
 dîner. Lorsqu'il sera question de purger, si le
 malade est fort échauffé, ou si le temps est
 chaud, il faudra le faire avec une once de
 casse mondée & une once de syrop de fleurs
 de pêchers, ou de roses pâles, dans un verre
 de petit lait, & boire par-dessus quelques verres
 de petit lait. Dans d'autres temps il pourra se
 purger avec trois gros de séné, un gros de
 sel polychreste, & une once du syrop susdit,
 observant seulement d'y ajouter l'hyver cinq ou
 six grains de trochisques alhandal, pour pro-
 curer une évacuation abondante, & compenser
 par-là la diminution de la transpiration lorsqu'il
 fait froid. On pourroit encore à la place de ces
 purgations faire prendre toutes les semaines un
 bouillon fait avec une bonne volaille, dans
 lequel on jetteroit, lorsqu'il seroit encore chaud,
 une infusion de trois gros de séné & un demi
 gros de crème de tartre. Comme il faudroit en
 prendre moins souvent dans l'été & dans l'hy-
 ver, le malade en feroit usage deux fois par
 semaine au printemps & à l'automne, & au-
 roit soin de se faire saigner dans ces deux fai-
 sons, sans jamais discontinuer l'usage de la
 casse ou de la rhubarbe avant le dîner. Il est
 vrai qu'il est défagréable de faire toujours des

Z iv

drogues : mais contre des maux qu'il est impossible de guérir radicalement , *perpetuo etiam auxilio opus est*. Le petit lait le matin en Été dans les plus grandes chaleurs , & les demi-bains conviendront aussi-bien que le lait d'ânesse au printemps ; en un mot il faut que le malade tempere & adoucisse ses humeurs par tous les moyens possibles , qu'il tâche d'évacuer ces humeurs visqueuses , cause principale de l'asthme , & enfin qu'il éloigne la pléthore , qui seule en peut déterminer des accès.

Délibéré à J. H. d. m. p.

N^o. On n'a point parlé cette fois-ci de l'enfant né avec un vice de conformation , parce qu'il ne lui est rien arrivé de nouveau. On ne le perd pas de vue , & aussitôt qu'il y aura de ce sujet quelque chose de digne de la curiosité du Public , il en sera informé.



ARTICLE II.

Contenant quelques Observations sur la
Chirurgie.

OBSERVATION

Sur une plaie de l'Abdomen.

I. **U**N Grenadier du Régiment des Can-
tabres, âgé d'environ vingt-cinq ans,
reçut dans un combat singulier, un coup de
sabre qui pénétrait dans la capacité de l'Abdo-
men précisément à la région lombaire droite :
il tomba sur le coup, & ne put être prompte-
ment secouru ; il resta une heure entière éten-
du sans connoissance. Le Chirurgien le plus
voisin fut appelé à son secours, cet homme
peu habile dans son art, après avoir légèrement
examiné la plaie, la jugea mortelle, dit qu'on
employerait inutilement des remèdes, & qu'il
falloit faire confesser le malade dans le peu
d'instans qu'il avoit à vivre. Il crut pour la for-
me devoir arrêter l'hémorrhagie, qui n'étoit
pas considérable ; il bourra, tampona la plaie
avec de la charpie brute ; appliqua l'appareil
suivant la méthode ordinaire ; fit une saignée
& se retira avec la certitude de trouver le blessé
mort le lendemain.

Il faut observer que quoique la blessure eût
environ un pouce d'étendue, aucune des par-
ties des intestins, ni de l'épiploon n'étoit sortie :
la raison vient sans doute de la différence des

intestins cæcum & colon, qui occupent cette région d'avec les grêles; on sçait que les premiers plus gros & plus remplis de matieres, échappent moins facilement que ces derniers.

Le lendemain, M. L. qui joint au jugement l'expérience & exerce depuis long-tems avec succès l'art de la Chirurgie, fut prié de voir le blessé. Il leva l'appareil, après avoir examiné attentivement la nature de la plaie, il s'aperçut qu'elle traversoit de la paroi antérieure à la paroi postérieure dans l'étendue du muscle carré attenant la première & la seconde apophyse transverse des vertèbres des lombes. Cette découverte lui fit croire qu'il y avoit lésion dans quelque viscere, vu la direction de la plaie & la gravité des accidens. Car le malade étoit agité d'une fièvre violente, il avoit des convulsions & le délire, quoiqu'il entendit bien par intervalles ce qu'on lui disoit, & il respiroit avec beaucoup de difficulté.

La plaie postérieure qui avoit échappé à l'examen de celui qui avoit mis le premier appareil, étoit boursoufflée au point qu'elle s'opposoit entièrement à l'issue des liqueurs épanchées. M. L. la dilata, & fit sortir par cette opération quantité de caillots de sang qui nageoient dans de la sérosité. Après que ces liqueurs furent écoulées, & la plaie bien dégorgée, il introduisit dans son intérieur une petite bandelette de linge, trempée dans une liqueur vulnéraire, pour entretenir l'ouverture, afin que les liqueurs épanchées s'évacuaissent facilement; ensuite il panfa les plaies avec un léger plumaceau garni d'un simple digestif, une compresse carrée par-dessus, & le bandage du corps; il appliqua des fomentations émol-

d'Observations. Novembre 1754. 363
 fientes sur toute l'étendue du ventre, pour relâcher les parties tendues. Après cette manœuvre, il saigna le malade, afin de calmer la violence de la fièvre & prévenir l'inflammation dont on étoit menacé: il lui prescrivit une diète très-sévère, & détruisit par l'espoir de guérir l'inquiétude mortelle, où le premier Chirurgien l'avoit jetté; inquiétude si nuisible à l'effet des remèdes.

Le troisième jour M. L. trouva le malade fort agité & oppressé comme la première fois: son pouls étoit concentré, & les extrémités froides: il avoit été tourmenté pendant la nuit, par des nausées & des vomissemens, symptômes ordinaires de quelque épanchement. En effet la plaie postérieure rendit des matieres sanieuses, & sanguinolentes, d'un très mauvais caractère. M. L. fit des injections avec une liqueur vulnèraire & détersive par l'ouverture antérieure; elles sortoient par la postérieure, chargées & colorées de ces matieres dont je viens de parler. La pente naturelle, & la situation du malade, favorisant beaucoup l'écoulement des liqueurs épanchées par l'ouverture postérieure, & d'ailleurs comme il ne sortoit rien de la première, il crut devoir en procurer la réunion & la traiter comme une plaie simple; il ne jugea pas à propos de pratiquer l'opération de la gastrophie, eu égard à la douleur, & à la tension des levres de la plaie. Car la suture auroit pu causer des irritations, des inflammations & d'autres accidens fâcheux, comme il arrive très-souvent. Il se borna simplement à rapprocher les levres de la plaie, auxquelles la suppuration commençoit à s'établir: il les assujettit avec des compresses graduées, un petit

plumaceau garni de beaume du Perou , un bandage convenable , & par la situation du malade , moyens les plus efficaces pour procurer la réunion des plaies. Après avoir rempli cette indication , M. L. tourna toute son attention à la plaie postérieure de laquelle il sortoit des matieres en moins grande quantité , & d'une qualité plus louable.

Cependant le quatrième jour la fièvre continuoit , le malade se plaignoit d'une douleur insupportable , qui se faisoit sentir à l'hypocondre droit , & vers la ligne blanche ; il fut saigné de nouveau pour diminuer la fièvre , prévenir l'inflammation & les accidens. Les injections furent continuées , ainsi que ces fomentations , & on se servit du même médicament dans le pansement. Tous les signes qui avoient paru jusqu'alors étoient si équivoques , qu'ils n'avoient donné aucun éclaircissement sur la nature de la plaie , ni déterminé la lésion d'aucun viscere en particulier ; quoique , à en juger par l'inspection des matieres , on ne dût pas soupçonner qu'il y eût aucune partie essentielle qui fût intéressée : les accidens d'ailleurs étoient si graves qu'ils en imposoient & rendoient le pronostic douteux.

Le cinquième jour la fièvre & les autres symptômes subsistoient toujours les mêmes sans aucune diminution , malgré le régime , les saignées copieuses , les injections , les fomentations , & d'autres moyens qu'on met en usage. Ce ne fut que vers le sixième jour qu'on s'aperçut de la diminution des accidens ; les convulsions cessèrent , la respiration devint plus libre , le malade qui étoit dans une espèce de léthargie eut un peu plus de connoissance ; la douleur

d'Observations. Novembre 1754. 365
 de l'hypochondre se dissipa ; mais il y avoit toujours tension au ventre : on lui fit une autre saignée , proportionnée à ses forces , pour diminuer le gonflement , & l'inflammation qui occupoit les levres de la plaie. Celles de la plaie antérieure s'étoient réunies parfaitement ; on la pansoit avec un plumaceau trempé dans du vin chaud. Tous ces changemens firent concevoir quelque espérance ; la plaie postérieure étoit entretenue par cette bandelette de linge , dont j'ai parlé , & qui est regardée par certains praticiens comme inutile , tant que les liqueurs épanchées s'écoulent par la plaie : je puis dire qu'elle ne nuisoit pas dans cette occasion , quoique les liqueurs coulassent continuellement , d'autant plus que les levres de la plaie étoient gonflées de façon qu'elles bouchoient , pour ainsi dire , l'ouverture.

Le septième jour le blessé fut tranquille , la fièvre diminua considérablement , les douleurs n'étoient plus si aiguës : à la vérité il couloit toujours des matieres sanieuses & ichoreuses , mais en moins grande quantité ; les injections se continuoient avec succès , elles entraînoient au dehors des matieres d'un très-mauvais caractère ; les fomentations en ramollissant , & détendant les parties , appaisoient insensiblement la douleur , qui s'étendoit dans toute la circonférence du ventre. Le blessé fut pansé toujours avec la bandelette trempée dans la même liqueur , & le même onguent qui entretenoit au mieux la suppuration.

Le huitième jour le malade étoit dans un meilleur état , & insensiblement la fièvre & les autres accidens devenoient moins violents : la plaie rendoit très-peu de matieres , & d'une

qualité plus louable : on supprima la bandelète, voyant que les matières cessoient de couler, & que la plaie tendoit à la réunion : on avoit injecté à chaque pansement, & les injections fortoient alors fort claires, ce qui annonçoit l'épanchement évacué, & la guérison prochaine.

Le neuvième jour, les matières qui fortoient par la plaie n'étoient qu'une sérosité claire, qui sembloit provenir de quelque vaisseau lymphatique artériel répandu sur le mésentère. M. L. prit cet écoulement pour une effusion de lymphes, ainsi que *Ruyssch* l'a observé. Pour remédier à cet écoulement, il injecta une liqueur astringente, qui le fit cesser au bout de trois jours, & la plaie se ferma immédiatement après.

On doit conclure de cette observation, qu'il n'y avoit aucune partie d'intéressée, comme le rein, la capsule atrabilaire, le commencement de l'uretère, une portion de l'intestin *cæcum* & *colon*, qui occupent cette région. A l'égard de ces derniers, il est constant que s'ils avoient été ouverts, il seroit sorti par la plaie ou des matières chyleuses, ou des matières fécales. Ainsi il est à présumer que l'instrument à traversé le corps sans intéresser les intestins ; mais seulement le mésentère. La blessure de cette partie étoit suffisante pour occasionner les convulsions, le délire & les autres accidens qui ont paru, par la sympathie du plexus mésentérique avec ceux des différents organes propres aux fonctions vitales & animales ; d'ailleurs on sçait que les plaies du mésentère sont très-dangereuses, & quelquefois mortelles.

Il paroitra extraordinaire à de certaines per-

d'Observations. Novembre 1754. 367
 sonnes qu'un fabre traverse le ventre de la partie antérieure à la postérieure, sans ouvrir quelque intestin : l'on sera moins étonné, si l'on fait attention que les intestins sont des parties flottantes dans la capacité de l'Abdomen, & que n'ayant pas de point fixe, ils cèdent facilement à l'impulsion des corps étrangers. Il faut ajouter que ces mêmes intestins présentent des surfaces lisses, par l'humeur onctueuse qui les lubrifie, & les rend plus glissans.

On ne doit pas confondre cette plaie avec celles qui traversent jusqu'à la partie opposée, sans pénétrer dans la capacité de l'Abdomen, parce que dans ce dernier cas les coups glissent entre les téguments communs & les téguments particuliers ; mais les circonstances sont ici différentes, comme on a déjà jugé par le détail qu'on vient de lire : au reste, cet accident n'est pas sans exemple ; il y a des observations qui prouvent qu'il est arrivé des cas semblables qui se sont terminés heureusement. Enfin l'âge, & la bonne constitution du sujet & les attentions particulières de M. L. n'ont pas peu contribué à la guérison de cette plaie : elle a été parfaitement consolidée dans l'espace de trois semaines, contre l'espérance de tous ceux qui l'ont vue : le malade jouit d'une santé parfaite.

Telle est l'observation dont j'ai cru devoir faire part au Public, puisse-t-elle servir au progrès de notre Art, & au bien de l'Humanité. *

* Cette pièce a été communiquée par M. Maller, Chirurgien qui a travaillé la cure de cette plaie, sous la direction du Chirurgien qu'il désigne par la lettre L.

M É M O I R E

Sur un accouchement dans lequel l'enfant a été trouvé dans la capacité du bas ventre, par M. Thibault de l'Académie de Rouen.

II. Le trois de Novembre 1753, à minuit ; une femme de cette Ville parvenue au terme d'accouchement, en ressentit les douleurs qui furent très-violentes, & presque continuelles. Les enveloppes de l'enfant s'ouvrirent d'elles-mêmes, & la tête se présenta dans la situation la plus heureuse, au point même qu'elle occupoit l'entrée de l'arcade des os pubis : ce qui donna lieu à la Sage-femme d'espérer que l'accouchement ne tarderoit point à s'achever. Ses espérances furent vaines : les douleurs ne furent pas moins violentes pendant deux heures, & la tête de l'enfant ne fit pas plus de progrès pour sa sortie.

La malade assura que de huit enfants qu'elle avoit eus, jamais aucun ne lui avoit causé des douleurs si piquantes : elle dit aussi qu'elle sentoit dans ce moment un autre genre de douleur qu'elle ne pouvoit définir. Elle distinguoit bien cependant quelque chose qui l'oppressoit vivement, & qui lui ôtoit la respiration, & que sa principale douleur étoit sous l'ombilic.

Elle avoit des nausées & des vomissemens accompagnés de foiblesse. Enfin ce qui lui faisoit perdre tout espoir, c'est qu'elle s'apercevoit par sa propre expérience, que les douleurs

d'Observations. Novembre 1754. 369

leurs qu'elle ressentait n'étoient pas celles qui accompagnent pour l'ordinaire l'enfantement.

Elle fit appeler son Chirurgien pour la saigner. La saignée fut médiocre, vu l'état de foiblesse dans lequel elle se trouvoit ; ce fut sur les cinq heures & demie du même matin qu'on prit le parti de me faire appeler. M'étant par moi-même mis au fait du tout, je remarquai que l'enfant étoit dans une très-bonne posture : ce qui me fit dire à la malade que son accouchement étoit l'ouvrage ordinaire de la nature, & qu'il falloit attendre ses ressources. J'avois pourtant remarqué que le poulx étoit petit & fréquent, & les extrémités un peu froides.

J'appris du Chirurgien qui ne l'avoit pas abandonnée, que pendant toute sa grossesse, elle n'avoit pas mangé trois livres de pain, & que le peu de nourriture qu'elle avoit pu prendre, lui avoit toujours causé une espèce de suffocation. J'en fus surpris, vu l'état d'embon-point où je la trouvois, & la vaste étendue de son ventre : il ajouta que pendant sa grossesse il l'avoit saignée trois fois, sans avoir pu diminuer son oppression.

J'aurai de son récit que je ne devois attribuer la foiblesse de son poulx qu'aux vomissements qu'elle avoit eus pendant son travail. J'attribuois aussi le froid que je lui avois remarqué à ce qu'elle étoit sur une simple paillasse étendue sur un plancher de plâtre d'une chambre très-vaste.

Mes raisons ne la tranquiliserent pas ; elle persista à dire qu'elle étoit très-mal, & qu'elle sentoient approcher sa fin.

J'essayai de la rassurer, Je lui fis prendre une

A a

situation plus favorable, tant pour la réchauffer, que pour lui procurer une plus prompte délivrance.

Elle y resta environ une demie heure, pendant laquelle je m'aperçus que ses forces diminuoient sensiblement : je lui fis promptement avaler de l'eau sucrée coëffée d'autant de vin ; & comme elle s'affoiblissoit davantage, je la fis porter dans son lit : je lui donnai de l'eau rhériacale qui n'eut pas plus de succès, & un quart d'heure après je la vis expirer, à mon grand étonnement.

Je voyois périr en moins de trois quarts d'heure une femme à laquelle je m'étois cru obligé d'inspirer de la confiance, & je le faisois avec d'autant plus de fermeté, que je ne découvrois en elle aucuns signes absolument fâcheux.

Un accident si subit & si imprévu me fit porter toutes mes vues à procurer le baptême à l'enfant. Je me hâtai en conséquence de faire l'opération césarienne.

Mais quelle fut une seconde fois ma surprise, lorsqu'après avoir ouvert les téguments, je vis le derrière d'un enfant se présenter à nud, sans que j'eusse ouvert l'*uterus*. Il étoit étendu de toute sa longueur, un peu obliquement, tout le corps du côté droit, & la tête toujours dans la même position où je l'avois remarquée pendant le travail de la mere ; c'est - à - dire, que la tête étoit restée comme enclavée dans le vagin, directement sous l'arcade des os pubis. Tout le reste de son corps porté sur les intestins de cette mere nageoit dans un bain de sang très liquéfié ; il avoit sous lui son arrièrefaix qui étoit très-ample & garni d'un cordon très-long.

d'Observations. Novembre 1754. 371

Cet enfant étoit fans vie, très-gros & pesoit plus de vingt livres. Je remarquai à sa tête la même impression qu'ont ordinairement les enfans, lorsqu'ils se trouvent pressés par l'arcade des os pubis : son scrotum étoit livide & tuméfié.

Je passai ensuite à l'examen de la matrice qui étoit appuyée sur le côté gauche, & opposée à l'ouverture que j'avois faite pour l'extraction de l'enfant.

Ce viscere étoit plus gros que la plus forte tête humaine. Son corps & ses trompes étoient sans rupture : ce ne fut qu'à l'union de son orifice avec le vagin, postérieurement, que je trouvai une large rupture par laquelle tout le corps de l'enfant, ainsi que l'arrière-faix avoient pu pénétrer jusques dans le ventre de la mere.

Ayant ouvert la matrice, je remarquai que ses parois avoient depuis le haut de son fond jusqu'aux trois quarts de son étendue, vingt-six lignes d'épaisseur, & le reste jusqu'à son orifice, environ vingt. Toute la substance en étoit spongieuse : sa capacité contenoit quelques restes de membranes d'arrière-faix & quelque peu de sang caillé.

Je reconnus enfin que le placenta avoit eu ses adhérences à toute la circonférence interne de cet organe. Sa cavité auroit à peine contenu le poing d'un homme. J'omets que la malade m'avoit dit qu'il y avoit quelques heures qu'elle ne sentoit plus son enfant.

Voilà mon observation dans toutes les circonstances, & s'il n'y avoit dans l'art que des gens profonds, je la terminerois ici. * Mais

* Cette observation a été lue à l'Académie de Rouen, le 22 Novembre 1753.

A a ij

comme des Chirurgiens mêmes à qui j'en ai fait part, ont voulu traiter ce fait de chimerique, & m'accuser d'avoir été trompé, je suis obligé pour me justifier & les convaincre, de leur indiquer nombre d'exemples de semblables ruptures, tant de l'*uterus* que de ses parties. Ils pourront les lire dans les sources mêmes.

Le premier exemple est de Corneille *Solingen*, édition germanique, p. 776. Guillaume *Fabrice*, observation 64. & 67. le même encore dans sa quatrième centurie, observation 57. Henri *Koonhufins* première observation, livre second de ses observations chirurgicales. François *Mauriceau*, observation 251. Corneille *Stalpart* observation 66. de ses observations extraordinaires, centuries première & seconde, observation trentième. Cette dernière est la même rapportée par *Solingen* dans son livre Allemand de l'art de faire les accouchemens. Philippe *Salmouth*, observations médicales, centurie première, observation seizième, page douzième. Corneille *Stalpart* déjà cité, centurie première, page 289. Simon *Tudecius*, decade première, annotation seconde, observations vingtième & cinquante quatrième, page 378. Simon *Scholtzius*, observation 85. page 159. Ils liront encore Thomas *Bartholin*, de *insolitis partuum viis*, chap. 3. page 21. Salomon *Reiseli* & beaucoup d'autres. André *Louv*, page 194. de ses observations, en rapporte une toute semblable à la mienne.

Mais s'ils veulent s'épargner la peine de remonter à chacune de ces sources, ils trouveront toutes les observations des Auteurs que je viens de citer rassemblées dans le livre de Martin *Schurigius*, intitulé *Embryologia historico*

d'Observations. Novembre 1754. 373
medica, in-4°. à Dresde & à Leipfick, imprimé
en 1732. page 242. & suivantes.

Des exemples cités en si grand nombre, & appuyés de l'autorité de tant d'Auteurs célèbres font une preuve solide que l'*uterus* peut se rompre, non dans une partie seule, mais dans plusieurs, & par conséquent on ne sçauroit plus révoquer en doute la vérité de mon observation.

Je n'entreprendrai point d'expliquer les différentes causes qui ont occasionné les ruptures rapportées par les susdits Auteurs, puisqu'eux mêmes se sont contentés de les citer, sans faire aucune mention des causes.

A l'égard de celle où j'ai opéré, je me crois obligé d'exposer mon sentiment, & avec d'autant plus de raison que j'ai été informé de certaines circonstances qui ne serviroient pas peu à développer un pareil phénomène.

Le Chirurgien présent à l'ouverture du cadavre me rapporta que la femme, dont il est question avoit eu à la suite de sa septième couche, un abcès considérable à l'aîne; il en avoit fait l'ouverture, & par l'introduction de sa sonde, il avoit remarqué que l'aîne n'étoit que l'égout de l'abcès, la sonde elle même montant vers les parties supérieures du bas-ventre, l'espace de plus de quatre travers de doigt; il travailla à cicatrifier l'extérieur qui fut long-tems à se consolider.

Après cette exposition, je puis avancer qu'il n'est point douteux qu'un dépôt de cette nature & d'une aussi vaste étendue, n'ait pu altérer considérablement le vagin, ou ses adhérences & peut-être le tout ensemble.

L'expérience nous apprend tous les jours

A a iij

que les plaies & les ulcères qui se cicatrisent d'eux-mêmes, ne parviennent à cette réunion qu'en formant des brides plus ou moins longues ; que ces mêmes brides ne peuvent être formées qu'en affaiblissant & rétrécissant les parties, aux dépens desquelles elles ont pris leur formation.

Ce principe une fois établi, pourra-t-on soutenir que l'enfant violemment poussé contre ces brides ne puisse pas, en les distendant les rompre, & à la faveur de leur rupture s'ouvrir un passage de l'*uterus* au bas-ventre.

C'est justement ce qui paroît être arrivé à l'enfant qui fait le sujet de ma dissertation, & cela parce que le globe de l'*uterus* s'étant totalement incliné sur le côté gauche, son bas fond s'est trouvé surchargé par la chute & la pesanteur de l'enfant, jusqu'au point que l'orifice s'est défuni d'avec le vagin, qui déjà affaibli par l'accident présumé, n'a pu que céder à la violente chute & à la pression de l'enfant, qui étant pour lors ployé, se sera facilement fait lui-même une issue par cette ouverture plus aisée à dilater que les voies ordinaires.

On m'objectera sans doute, que l'abcès en question ayant été une suite de la septième couche, il semble que le déchirement qui fait l'objet de l'observation auroit dû arriver à la huitième couche plutôt qu'à la neuvième.

Je réponds que la santé de cette femme dans la huitième grossesse, & toutes les circonstances de son accouchement ont été apparemment si heureuses qu'elles lui ont sauvé cet accident, ou elles ont fait que la dilatation de la partie affaiblie par l'abcès, n'a

d'Observations. Novembre 1754. 375
 été que commencée par cette huitième couche, mais non pas portée jusqu'au déchirement, lequel aura été réservé à la neuvième, qui n'aura eu qu'à achever ce que la huitième avoit déjà bien avancé.

M. le Cat Secrétaire de l'Académie de Rouen, qui nous a communiqué cette observation ajoute, pour l'appuyer, qu'en 1743, il fut appelé à un accouchement laborieux, dans lequel la femme avoit cette foiblesse, ce froid des extrémités &c. décrits par M. Thibault; & qu'au premier examen qu'il fit de l'état de son enfant, il trouva à la partie supérieure du col de l'*uterus*, une ouverture par laquelle l'enfant auroit pu passer dans la capacité du bas-ventre, s'il eût été vivant & vigoureux.

Cette pièce est une de celles dont on a vu les titres dans le recueil précédent, page 252. dans la relation des travaux de l'Académie des Sciences de Rouen. J'espère donner dans les Recueils suivans les autres morceaux, comme M. le Cat, Secrétaire perpétuel pour les Sciences, m'en a flatté.



OBSERVATION

Sur le Cancer par M. . .

III. Le cancer est une tumeur très-dure de la nature du schirre, & se manifeste par la dureté pierreuse qui l'accompagne inséparablement ; la douleur plus ou moins violente qu'il occasionne, le distingue essentiellement du schirre qui est indolent. Les accidens, comme lividité, veines tendues, rougeurs, &c. ne sont pas de l'essence du cancer. Toute tumeur peut devenir cancer, & on en distingue de deux espèces ; l'un est apparent, l'autre est occulte. *Etmüller* décrit le cancer dans sa Chirurgie Médicale, & dans le livre des maladies des hommes, des femmes & des enfans. Cap. 10. *Hippocrate*, lib. de morbis mulierum dit, que le sang regorge dans les mamelles par la suppression des règles, & que de-là naissent les cancers occultes, incurables, s'ils viennent au dernier degré, & guérissables, en faisant reparoître les évacuations cessées. Les apparents sont ceux qui peuvent être extirpés ou consumés. Voilà l'abrégé de ce que dit *M. Miot*, Médecin de Paris, dans son Traité du cancer. L'arsenic rouge préparé est son remède favori qu'il estime infiniment, parce qu'il absorbe suivant lui, l'acide corrosif, cause du cancer.

Selon *M. Gendron*, Docteur de Montpellier, dans ses recherches sur la nature & guérison des cancers, le cancer n'est qu'une transformation des parties nerveuses, glanduleuses, & des vaisseaux lymphatiques, en une substance uniforme, dure, compacte, indissoluble, capa-

d'Observations. Novembre 1754. 377

ble d'accroissement & d'ulcération. Cette transformation de parties est produite par la réfraction des filtrations de la partie, par la perte de son ressort, par l'affaiblissement des tuyaux qui n'ont plus la même proportion pour servir de colatoires, & qui deviennent un tout de substance dure & compacte. En effet, le germe du cancer qui en soi n'a plus cette disposition glanduleuse capable de filtration, cause aux glandes voisines des altérations par la dépendance absolue qu'elles ont entr'elles; & les glandes comprimées compriment par leur dureté & leur volume les vaisseaux sanguins, & les nerfs dont le ressort se détruit par l'interruption du sang des esprits. Les vaisseaux sanguins & nerveux ainsi affaiblis perdent successivement une semblable consistance; ce qui produit les filaments de la masse chancreuse, durs, compacts, quelquefois comme de corne & pénétrés de vaisseaux sanguins.

La douleur n'est pas le caractère spécifique du cancer, puisque l'on n'en ressent pas quelquefois dans son commencement, & quelquefois même dans son accroissement. La douleur donc dépend des parties membraneuses & nerveuses de la partie plus ou moins sensible, où le cancer est placé. La noirceur & la lividité du cancer ne vient que du sang intercepté. L'acide, & la relation avec le schirre ne sont qu'un être de raison, puisque le cancer n'est qu'une interception des sucs, qui change la nature du solide; d'où vient l'indissolubilité de cette masse chancreuse; car les couloirs changés une fois de nature ne peuvent recommencer les filtrations.

Les excroissances spongieuses qui naissent aux cancers ulcérés, ne sont pas toujours parties du

cancer, puisque leur substance est molle & facile à consumer. Les excroissances spongieuses se forment dans le déchirement des fibres charnues des muscles découverts, au lieu que le cancer se forme de la transformation des parties glanduleuses, nerveuses, & vaisseaux lymphatiques, qui cessent d'être ce qu'ils étoient, & qui se changent en cette masse dure, accompagnée de filaments; ces filaments ne sont autre chose que les vaisseaux changés successivement par la destruction de leur usage en cette masse indissoluble. Voilà la théorie de la formation du cancer.

L'accroissement du cancer vient de l'interruption du sang & des esprits, & d'une disposition prochaine des parties voisines à perdre leur usage, & à prendre une consistance & une figure différentes. L'ulcération du cancer n'est qu'une suite de son accroissement: car les parties incapables de couvrir le volume de cette masse qui augmente sans cesse, se déchirent, & laissent exposée à l'air cette tumeur qui est tendre & altérable. Pour lors les liqueurs nourricières pétries dans la cavité des vaisseaux unis ci-devant à la peau, sont terminées par l'extrémité découverte du cancer. Par le séjour que ces liqueurs font sur ces endroits, elles se corrompent, comme on le voit dans tous les ulcères.

Il arrive quelquefois, selon l'observation judicieuse de M. Gendron, que la peau s'ouvre indépendamment de l'accroissement & de la compression de la masse chancreuse. Cette ouverture se fait comme les abcès par un retardement du sang dans ces parties; ensuite il se fait un mouvement de fermentation, & la matière se change en pus, qui perce la peau & découvre la masse chancreuse.

d'Observations. Novembre 1754. 379

Les cancers occultes, selon M. Gendron, sont ceux qui par la transformation qui en fait l'essence, s'augmentent dans le contenu des vaisseaux lymphatiques & nerveux joints à la tumeur chancreuse. Les cancers apparents sont ceux dont les adhérences ne se rencontrent pas, lorsque le cancer reste dans le resserrement de son volume, & qu'il ne s'étend pas au-delà. C'est de cette manière qu'il interprète le 38 aph. de la section 6. d'Hippocrate : *Quibus occulti fiunt, non curare melius; curati enim citius intereunt, non curati verò longius trahunt.*

La manière de guérir les cancers demande l'expérience & beaucoup de discernement, pour connoître, & la nature du mal, & celle du remède en général; c'est un mal d'une cure très-difficile & souvent impossible.



A U T R E,

Sur une suppression d'un écoulement purulent, par M. J. Luzarche, Chirurgien.

IV. M... étoit depuis long-temps attaqué d'un flux hémorrhoidal; il le supprima en Octobre 1753: les vaisseaux hémorrhoidaux devinrent tendus & douloureux; cette tension & cette douleur s'étoient communiquées à tout le bas-ventre. C'est pourquoi le malade avoit déjà été saigné six fois, on lui avoit mis sur le ventre des fomentations émollientes, on avoit mis en usage les bains de vapeurs, on avoit appliqué les sang-sues, le tout sans beaucoup de soulagement: ce qui déterminâ à une septième saignée que je lui fis au bras gauche. La nuit suivante il sortit par le fondement du malade une si grande quantité de pus, & de si mauvaise odeur, que tous les assistans & le malade s'en trouverent mal. Ayant été mandé, je le tranquillifai sur l'idée qu'il avoit que son corps étoit gangrené; je lavai la partie avec de l'eau tiède, & j'appliquai un emplâtre de l'Abbé Papon, * que je trouvai par hasard dans la maison; j'en continuai l'usage avec succès pendant trois jours. Mais le malade impatient de la longueur de son mal se mit entre les mains d'un Charlatan, qui promit de le guérir en peu de temps. Pour cela, il appliqua une eau spiritueuse, qui fit cesser en quatre jours la suppuration. Aussitôt le bras gauche, où j'avois saigné le malade, devint dou-

* Voyez la description de cet emplâtre, pag. 112. de ce Journal, Août 1754.

d'Observations. Novembre 1754. 381
 oureux, tendu, enflammé; ce qu'on ne man-
 qua pas d'attribuer à la saignée. En vain M. D...
 Chirurgien, qui fut appelé, voulut-il me jus-
 tifier; on n'écoula rien, & on me condamna :
 les accidens étoient si considérables qu'il fut obli-
 gé de saigner le malade deux fois le même jour du
 bras droit : il employa les cataplasmes émol-
 liens; le gonflement diminua, parce que la ci-
 catrice s'ouvrit, & fournit une suppuration
 abondante, qui dura douze jours; on mit pour
 l'entretenir de l'onguent *de la mere*. Le malade
 fut purgé trois fois dans l'intervalle; mais au
 bout de six jours que la suppuration fut cessée,
 li fut attaqué d'une ophtalmie considérable
 à l'œil gauche, qui le faisoit pleurer; elle
 étoit accompagnée de fièvre, & d'une dou-
 leur de tête violente : M. D... conseilla
 une saignée du pied; & il la fit: car on ne
 vouloit plus de moi, depuis le dépôt qui étoit
 survenu. Cette saignée diminua la douleur de
 l'œil & l'inflammation; mais la poitrine s'em-
 barraffa. On fit enfin venir un Médecin qui me
 justifia auprès du malade, en l'assurant que le
 dépôt au bras, l'ophtalmie, l'embarras de la
 poitrine, n'avoient d'autre cause que l'im-
 prudente application des astringents qui avoient
 supprimé l'écoulement purulent, & avoient fait
 refluer cette même humeur dans le sang; qu'à
 la vérité la saignée avoit pu déterminer le dépôt
 au bras, mais que loin d'en être fâché, le ma-
 lade avoit été fort heureux que cette même ma-
 tière ne se fût pas portée sur quelque organe
 essentiel à la vie. Il conseilla des apozemes atté-
 nuans & laxatifs, pour détourner l'humeur qui
 affectoit alors la poitrine; & il me fit faire en
 sa présence une saignée du pied, pour rétablir

ma réputation. On répéta encore le lendemain la saignée du pied ; ce fut M. D... qui la fit, & il arriva ce qui étoit survenu au bras, la jambe devint douloureuse, le pied se gonfla, fut enflammé, la suppuration s'y établit par l'ouverture de la saignée, après qu'on eût employé les émolliens, & les pourrifiants, comme on avoit fait au bras.

Lorsque la suppuration fut cessée, pour prévenir des accidens pareils à ceux qui étoient déjà arrivés, on proposa de mettre un cautère à la jambe droite ; ce que j'exécutai à l'instant. J'ai entretenu par-là pendant quatre mois la suppuration ; le malade a été souvent purgé, & il n'est survenu aucun accident, si vous en exceptez quelques démangeaisons aux environs de l'anus.

J'ai cru devoir rendre publique cette observation, moins pour ma justification, que pour celle des Chirurgiens, quel'on accuse souvent d'être la cause d'un dépôt que la saignée ne produit, que parce qu'il y a une matière errante dans le corps, qui se dépose à la vérité à l'endroit de la saignée, sans qu'on puisse blâmer avec fondement le Chirurgien. Cette vérité est démontrée par mille exemples, & particulièrement dans la goutte, où quelquefois la saignée détermine un dépôt critique, & en même temps * salutaire. On doit conclure aussi de cette observation, quel est le danger de supprimer une évacuation, par laquelle la nature veut se débarrasser d'une humeur morbifique quelconque, & en même temps de quelle utilité sont dans ce cas-là les véficatoires, & les cautères sagement appliqués.

* Voyez à ce sujet l'excellent Traité de M. Liger ; d. m. p. sur la goutte.

ARTICLE III.

Contenant quelques Observations sur la
Pharmacie.

LETTRE CRITIQUE,

*Concernant la réflexion sur les sels neutres,
insérée dans le présent Journal, Juillet
1754, où il se trouve des Observations
intéressantes relatives à la Médecine.*

MONSIEUR,

I. **C**OMMENT peut-on s'armer d'une expérience tronquée, pour attaquer par le fondement, les loix les plus inébranlables de la Chymie ? Depuis quand la confusion de deux acides, infixés dans une même base, est-elle devenue un phénomène singulier, digne d'être énoncé comme tel : un phénomène peu observé, nouveau par ses conséquences, & qui tends à infirmer la règle de la supériorité de l'acide vitriolique sur les autres acides ? Aussi le Hérault de la découverte ne semble-t-il entrer en lice, que pour se déclarer la guerre à lui-même. Il avoue que la dissolution de quelques corps métalliques par l'eau régale est connue. Dès-lors, le phénomène s'évanouit ; mais un peu plus d'attention aux faits lui auroit épargné des réflexions. Le seul exemple du sel d'Epsom, exemple commun, qui a plus d'analogie & de parité avec celui qu'il allégué, lui auroit prouvé

invinciblement que cette duplicité d'acides, qui se rencontre avec unité de base, n'est pas échappée aux remarques des Chymistes. Le moins expert d'entr'eux n'ignore pas que ce sel ne doit sa formation qu'à l'assemblage de deux sels différents, du sel de Glauber & du sel marin. Mais on sçait aussi que la seule cristallisation répétée suffit pour anéantir la forme accidentelle, dont il tenoit, & son nom, & son être. Ce n'est point une nouvelle espèce de sel, différente des autres par sa nature & son essence.

L'union de deux acides opérée par une seule & même base, est ici plus marquée que dans l'expérience rapportée par l'Auteur de l'observation que j'attaque. Cependant aucun Chymiste avant lui n'a jamais pensé à en conclure contre la règle générale, que l'acide vitriolique ne faisoit qu'affoiblir l'union des autres acides avec des bases alkales, sans la rompre entièrement. C'est un fait trop constant pour être démenti par une expérience à peine effleurée. Est-il donc nécessaire de faire observer à l'Auteur que cette loi suppose certaines conditions implicites auxquelles les connoissances des Artistes suppléent ? Aucun d'eux n'a besoin qu'on lui dise que l'action de l'acide vitriolique doit être soutenue par celle du feu, pour qu'il exerce pleinement son pouvoir sur les autres acides, & les expulse des postes qu'ils occupent. L'Auteur lui-même ne l'ignoroit pas, puisqu'il nous donne cette vérité triviale pour une découverte qui vaut la peine d'être énoncée sententieusement. Il nous apprend en termes équivaleus à ceux-ci, que l'acide vitriolique enlève plus au nitre de son acide, par un degré de feu supérieur, que par un inférieur. Qui ne sçait aussi que l'eau aide encore beaucoup à cet enlèvement ;

d'Observations. Novembre 1754. 385

lèvement ; qu'en général elle facilite la puissance incisive & expulsive des sels, & par la mobilité, & par la divisibilité qu'elle leur procure ?

L'acide vitriolique opère avec d'autant plus de lenteur, qu'il est plus privé de liquidité. Il déplace d'autant plus laborieusement l'acide nitreux de sa base. Mais au défaut de la mobilité, qui décroît à proportion de la diminution de la liquidité, rendez du mouvement à l'acide vitriolique, par l'augmentation de celui des particules ignées ; poussez le feu jusqu'au degré requis ; cet acide chassera entièrement son antagoniste. Je remarquerai en passant, Monsieur, que la distillation ne finit pas, comme bien des Chymistes le disent, avec l'écoulement des gouttes. Il fort encore après quelques vapeurs, qui étant trop rarefiées, trop peu abondantes pour se condenser en gouttes à la voûte de la cornue fort échauffée dans cet instant de l'opération, passent dans le récipient sous leur première forme. Je fais ici cette remarque, afin qu'on ne soit pas surpris de trouver un reste d'acide engagé dans la masse de tartre vitriolé, produite dans l'opération, si on l'a terminée aussitôt que la distillation a cessé au bec de la cornue.

Aux conditions que je viens d'expliquer, & qui se supposent d'elles-mêmes, la maxime contestée devient une vérité irréfragable. Si tout l'acide nitreux peut être expulsé par le vitriolique, comme l'Auteur n'en disconvient pas, la règle n'a rien perdu de sa stabilité. On a été induit en erreur, par l'apparence crystalline qui est demeurée à la masse saline, formée par coagulation de la liqueur, tirée de la cornue. Mais pour compléter l'expérience, & rendre le rai-

Bb

tonnement dont elle a été l'occasion plus spéciaux, il falloit tenter d'amener cette masse à une forme régulière par la cristallisation. Il falloit examiner si elle n'attiroit pas l'humidité de l'air, à raison de l'acide vitriolique concentré, & superficiellement uni au nitre & au tartre vitriolé du mélange, &c. En effet, c'est plutôt une mixture confuse de diverses substances salines qu'un nouvel être, qu'un nouveau composé. Il s'en faut de beaucoup que l'expérience de ce Chymiste suffise, comme il l'avance, pour faire conclure qu'il résulte un sel différent de l'union de deux acides, avec une substance alcaline quelconque. Ce n'est le plus souvent qu'un mélange mal digéré suivant les diverses proportions des acides qui y entrent. Mais je ne pourrois entrer dans les détails que demande la discussion de cette preuve, sans m'abandonner à des écarts qui m'entraîneroient au-delà des bornes prescrites à cet ouvrage.

Vous sçavez très-bien, Monsieur, que quant à ce qui regarde le crystal minéral, ce composé salin ne doit point ses propriétés à un léger excès d'acide, comme le prétend l'Ecrivain en question. C'est ce dont on peut s'assurer facilement par le moyen du syrop violat. Si l'acide vitriolique, qui entre dans sa composition, n'étoit pas étroitement uni à une base alcaline, il attireroit l'humidité de l'air. Il tendroit à rapprocher l'état de ce sel de celui de la déliquescence : état dont il s'est précisément éloigné par sa formation. Le crystal minéral, à raison du tartre vitriolé qu'il contient, est plus sec, moins enclin à la déliquescence que le nitre pur.

Ces premiers points discutés, il me reste à prouver que le tartre vitriolé ne doit son émé-

d'Observations. Novembre 1754. 387
 ticité, ni à quelque excès d'acide, ni à des parties martiales, comme on le prétend dans l'écrit allégué. L'Auteur a prétendu nous instruire de la possibilité de l'incorporation de deux acides dans une seule base : Il a voulu nous apprendre que l'acide vitriolique déploie d'autant plus sa force expulsive qu'il est aidé d'un plus grand feu : S'étonnera-t-on de ce que ses réflexions ne l'ont pas conduit à penser que le tartre vitriolé, fait avec l'huile de vitriol, doit son éméticité, quand il a cette qualité, à des parties cuivreuses, enlevées dans la distillation de l'huile ? Mais cette inattention est pardonna- ble en lui. De plus profonds Chymistes ont manqué à faire cette observation. Cependant, je vous laisse à penser, Monsieur, de quelle conséquence elle est.

Il n'est pas difficile de prouver qu'il y a du cuivre dans l'huile de vitriol. La démonstration en est même aisée à faire. Il est déjà généralement reconnu qu'elle contient du fer. On l'y peut faire appercevoir, soit par l'extension de cette liqueur acide dans l'eau, soit par la précipitation avec l'alkali volatil. Eh bien ! ce même alkali volatil décelera le cuivre encore plus facilement par la couleur bleu qu'il fera prendre à l'huile de vitriol qui en contiendra.

Ce n'est pas ici une observation nouvelle. Urbain Hierne dans ses essais Chymiques, * atteste & prouve la présence des corps métalliques dans l'esprit, & à plus forte raison dans l'huile de vitriol. Voici son expérience. Il verse de l'esprit de vitriol sur du plomb calciné ou du

* Urbani Hierne, act. Chemic. Holmi. tom. 1, pag. 161.

minium. L'acide fait sentir son action à la chaux, mais non pas de façon à quitter le métal qu'il tient étroitement renfermé dans son sein. Il mêle de l'esprit d'urine à l'acide, séjournant sur le *minium*. A l'instant l'esprit de vitriol se teint de couleur bleue : un sédiment bleu se dépose sur le *minium*. Une preuve que le cuivre n'étoit pas fourni par la chaux de plomb, c'est que dans une autre épreuve, faite sur un esprit, tiré d'un vitriol purement ferrugineux, ou le même *minium* a vraisemblablement été employé, le Chymiste n'a point obtenu de couleur, ni de précipité bleus, mais seulement des flocons noirs.

Au reste, cependant on ne doit point regarder comme une règle exempte d'exception, la manifestation du cuivre, par l'alkali volatil, en toutes sortes de circonstances. Ainsi il y a des cas où cette épreuve est insuffisante, & ne doit pas s'attirer trop de confiance de la part d'un Artiste intelligent. La réalité du cuivre dans l'esprit nitreux, qui a été tiré par distillation de la solution de ce métal, est très-certaine, & même très-apparente. La couleur verte de cet esprit, en est un indice incontestable. Cependant le cuivre y est dans un tel état d'atténuation & de subtilisation, que l'alkali volatil ne peut le précipiter, ni par conséquent l'excès de ce même sel le dissoudre, & former la couleur bleue.

Surquoi je crois pouvoir établir ici une règle invariable, digne d'une attention singulière. C'est que tout dissolvant qu'on sépare de la matière de sa dissolution, entraîne avec lui dans la séparation, des particules de cette même matière, qui l'en rendent participant. Ainsi

d'Observations. Novembre 1754. 389

toutes les huiles de vitriol ne sont pas certainement homogènes, quoique l'acide vitriolique soit de même nature partout. Il y a des différences notables entre les huiles tirées du vitriol martial, du vitriol de vénus, du vitriol de zine, &c. L'esprit de soufre même n'est exempt de toute adulation métallique qu'autant que le soufre d'où il a été tiré, étoit pur.

La diversité qui se trouve entre le même acide, extrait de différens corps dissous, n'est nulle part ailleurs mieux marquée que dans l'esprit de nitre. Celui qui est tiré du fer, ou chassé par un intermédiaire participant de ce métal, a une couleur jaune rouge. Celui qui est tiré du cuivre est verd. Celui qui est déplacé de sa base par l'arsenic est bleu. L'occasion de faire une remarque qui est échappée à des Chymistes, d'ailleurs habiles, se présente ici naturellement. Je la saisis avec avidité. On ignore communément la cause de cette couleur bleue de l'esprit nitreux arsenical. Elle ne me paroît cependant pas difficile à trouver. L'arsenic qu'on nous envoie ici se tire du *cobalt* ou *cobalt* minéral, qui fournit en même temps la matière du *safre*, *smalt* ou *bleu d'émail*. Il est donc clair que cette couleur est due à une petite portion de cette matière colorante, que l'arsenic a enlevée dans sa sublimation. Elle n'étoit pas apparente dans l'arsenic; mais l'acide nitreux qui a la propriété de développer, d'exalter les couleurs, la déploie, & la rend sensible à l'organe de la vue. L'acide nitreux même, tiré à l'aide des intermédiaires terreux, des bolaires, par exemple, en enlève quelques particules dans la distillation. Becher & Stalh ont remarqué que cet acide laissoit un résidu sec & terreux dans les rectifica-

B b iiij

390 *Recueil périodique*
 tions. Je pourrais ici donner le dernier degré d'évidence à un sentiment qui est commun à tous les habiles Chymistes, en parlant de la volatilisation des métaux par l'acide marin; mais ce sujet est trop connu, & je suis trop pressé de finir.

S'il est démontré que l'acide participe toujours du corps qui lui étoit uni dans l'état de neutralité, il faut donc conclure qu'il y a des précautions à prendre pour le dépouiller de cette imprégnation étrangère. J'ai fait voir, du moins par rapport à l'acide nitreux, que quand le métal n'est associé à l'acide qu'en une certaine quantité, l'action précipitante des sels alkalis volatils & fixes, n'est alors d'aucune ressource. Il faut aller chercher la cause de ce phénomène dans la dissolubilité des métaux par les sels neutres, qui se trouve d'autant plus facilitée que leur atténuation préalable est plus grande. Si le métal adhérent à l'acide étoit dans une quantité un peu plus abondante, la répétition des filtrations, des crySTALLISATIONS à grande eau pourroit opérer leur séparation. Et c'est toujours une précaution nécessaire à prendre, mais négligée pourtant quelquefois dans la préparation du tartre vitriolé, résultant d'un mélange d'huile de vitriol, & de nitre dont on a tiré l'esprit nitreux.

Puisque la présence du cuivre peut même, en se dérobant aux yeux, se manifester d'ailleurs par ses effets pernicieux, vous avouerez, Monsieur, qu'on ne sçauroit pousser trop loin le scrupule sur la préparation d'un sel si sujet à l'infection de ce métal. Les moyens de remédier à cet inconvénient, sont 1°. d'employer à la distillation de l'huile de vitriol, dont on veut former le tartre vitriolé, un vitriol purement ferru-

d'Observations. Novembre 1754. 391
gineux, en le rendant tel, s'il ne l'étoit pas.
2°. Pour abrégé, de faire usage tout de suite
à l'aide de la précipitation, de vitriol unique-
ment martial, sans avoir recours à une distilla-
tion préliminaire fort inutile. 3°. Enfin, com-
me le fer peut tenir du cuivre, de se servir d'a-
lun exactement purifié. C'est la voie la plus sûre.
Au reste, cette préparation comme vous sça-
vez, Monsieur, ne doit sortir que de mains in-
telligentes. L'administration de ce remède en
lui-même doux & benin, sera redoutable toutes
les fois qu'on n'aura pas recours aux Pharma-
ciens du premier ordre pour l'obtenir.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Votre très-humble, &c.
P** de S^{te} C*.



B b iv

P. S. L E T T R E

A l'Editeur du présent Journal.

MONSIEUR,

J'ai de la liberté que vous m'avez accordée vous même de me plaindre publiquement de la façon inhumaine dont j'ai été traité par les Copistes & l'Imprimeur, dans mon écrit sur l'analyse chimique imprimé parmi les pièces du mois dernier de votre Journal. J'y suis défiguré en plusieurs endroits de manière à n'être plus reconnoissable. J'ai compté environ une quarantaine de ces fautes grossières qui pervertissent le sens des phrases. Je ne parle point ici de la ponctuation qui s'y trouve dans un désordre continuel. Je vous envoie à la suite de cette Lettre l'*Errata* : j'y substitue des mots, des phrases même à d'autres ; j'en ajoute. Cependant soyez moi témoin vis-à-vis de mes lecteurs, que ce n'est point alors l'Auteur qui se corrige sous le nom de l'Imprimeur, comme il arrive quelquefois. Toutes les corrections sont d'après mon Manuscrit. Je ne sçai si la précipitation avec laquelle on dit que l'impression du volume s'est faite, est un motif d'excuse assez puissant envers le lecteur & l'Auteur, vu ce qu'ils ont à souffrir dans cet ouvrage.

J'ai l'honneur d'être &c.

P ** De Sainte C.

ERRATA.

- P** Age 295. ligne 20. des maximes inutiles ;
lisez, ces maximes futiles.
- P. 296. lig. 18. entreprend, lisez. entreprit.
- P. 298. lig. 9. au reste, lisez. en outre.
- P. 299. lig. 6 & 7. à la prendre dans son
étendue, mettez rigide à la place de ces
mots.
- Idem lig. 19. quelques corps mixtes, ôtez,
corps.
- Idem lig. 23. après or, ajoutez au dernier
près.
- Idem, lig. 34. ou huile, lisez. en huile.
- P. 301. lig. 5. genre, lisez. génie.
- P. 303. lig. 5 mais il est aisé, lisez, mais s'il
est aisé.
- Idem lig. 8 ôtez les deux points après plante,
mettez une virgule.
- Idem, lig. 14, après définir, ajoutez, de
même.
- Idem, lig. 31 l'union, lisez, l'ustion.
- P. 305, lig. 4, au lieu de ces mots eut beau-
coup plus couté, mettez, est beaucoup plus
exaëte.
- Idem, lig. 26, de sa chaleur, lisez, de la
chaleur.
- P. 306, lig. 16, parties, lisez, parois.
- Idem, lig. 26, sa, lisez, la.
- P. 307, lig. 3 après opérations, mettez un
point au lieu de la virgule.
- Idem, lig. 5 après crySTALLIFICATIONS, mettez une
virgule.

394 Recueil périodique

Idem, lig. 24, celle-ci n'est qu'une, lisez, & celle-ci n'en est qu'une.

Idem, lig. 29, tritures, lisez, teintures.

Idem, lig. 34, pétrification, lisez, purification.

P. 308, lig. 5 fluctation, lisez, fluctuation.

Idem, lig. 18 adhérent, lisez, odorant.

Idem, lig. 23 ses traces, lisez, ces.

Idem, lig. 33, ôtez, encore.

P. 309, lig. 12, avant rompu, ajoutez, est.

Idem, lig. 13, après corpuscules, mettez un point.

Idem, lig. au lieu d'exemples, lisez, les arrhes.

P. 310, lig. 2, dans les, lisez, dans un des.

Idem, lig. 4, résolution, lisez, révolution.

P. 311, lig. 31, mais si, ôtez, si.

Idem, lig. 33, après moyens, mettez un point au lieu de la virgule.

P. 312, lig. 2, hydrotunique, lisez, hydrothecnique.

Idem, lig. 6, au lieu de cette, lisez, leur.

Idem, lig. 13, après épurée, ôtez, le point, ainsi que la lettre majuscule de De, & transferez le point après principes.

Idem, lig. 22, dit, lisez, dits.

Idem, lig. 27, on la voit, lisez, encore la voit-on.

Idem, lig. 32, principe, lisez, preuve.

F I N.



TABLE

DES

MATIERES.

Contenues dans cette partie.

ARTICLE PREMIER.

- I. **C**onsultation sur une affection mélancolique convulsive.
Réponse à la Consultation.
- II. Observation sur une maladie convulsive répandue par tout le corps.
Autre sur une attaque de rhumatisme.
Autre sur une hémorrhagie de matiere survenue à une fausse couche, & qui a duré plus d'un mois.
Autre sur de fâcheuses suites d'un accouchement heureux.
Autre sur une hémorrhagie de matrice, qu'eut une femme encinte, le neuvième mois de sa grossesse.
Autre sur deux faits rares.

T A B L E.

III. Consultation pour une personne atte-
quée d'une faiblesse & d'une douleur d'es-
tomac , jointe à une intempérie d'en-
traîlles.

2. Autre pour un asthme.

A R T I C L E II.

I. Observation sur une playe de l'abdomen.

II. Mémoire sur un accouchement dans
lequel l'enfant a été trouvé dans la ca-
pacité du bas-ventre.

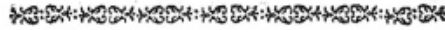
III. Observation sur le cancer.

IV. Sur une suppression d'un écoulement
purulent.

A R T I C L E III.

I. Lettre Critique , concernant la réfec-
tion sur les sels neutres.

Fin de la Table des Matieres.



A P P R O B A T I O N.

J Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit intitulé , *Recueil périodique d'Observations, de Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie* , Novembre 1754 & je n'y ai rien trouvé qui puisse empêcher l'impression. A Paris ce 27. Octobre 1754.

POISSONNIER ,

Censeur Royal.

RECUEIL
PÉRIODIQUE
D'OBSERVATIONS

De Médecine , de Chirurgie & de Pharmacie.

DÉCEMBRE 1754.

Tome I.



A PARIS,

Chez JOSEPH BARBOU, rue S. Jacques,
aux Cigognes.

M D C C L I V.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.

A V I S.

C'est à BARBOU, Libraire, rue S. Jacques, qu'il faut adresser les Pièces qu'on souhaitera faire mettre dans ce *Recueil périodique*. Elles seront insérées *gratis* ; mais on prie les Auteurs de vouloir bien en affranchir le port. Ce livre, qui sera toujours de même forme & de même étendue, paraîtra successivement le premier jour de chaque mois, & se vendra *douze sols* broché. Les six mois formeront un Volume.

Le même Libraire débite : Nouveau système sur la Génération de l'Homme & sur celle de l'Oiseau ; par M. de Launay, Chirurgien Major du Régiment Royal Infanterie.

Noms des Villes où le présent Journal se distribue.

A LYON, chez PIERRE BRUYSET PONTUS, rue Mercière, à la Croix d'Or.

A BORDEAUX, chez JACQUES LA BOTTIERE, Place du Palais.

A NANCY, chez BABIN.

A NANTES, chez JACQUES VATAR.

A RENNES, chez JACQUES VATAR, jeune.

A BLOIS, chez MASSON.

A S. MALO, chez HOVIUS.

A LILLE, chez JACQUÉ.

A MONTPELLIER, chez RIGAUD.

A LA HAYE, chez VANDAALEN.

A ORLÉANS, chez CHEVILLON.

A ROUËN, chez LUCAS.

A TOURS, chez LAMBERT. }
Billiaut. }

A AMIENS, chez GODAR.

A S. BRIEUX, chez PRUDHOMME.

A MARSEILLE, chez MOSSY.

A VERSAILLES, chez le FEBVRE.

A VALENCIENNE, chez QUESNEL.



RECUEIL
PÉRIODIQUE
D'OBSERVATIONS

De Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie.

DÉCEMBRE 1754.

ARTICLE PREMIER,

Contenant quelques Observations de Médecine.

L E T T R E,

*Sur l'Epilepsie, à M. Auteur du Journal
de Médecine.*

I. **D**ANS le Volume du mois de
Septembre, en parlant de l'é-
pilepsie, vous avez ajouté, pag.
196. en note, que quelques Mé-
decins prétendent que la saignée
est plutôt capable de rappeler les accès d'épi-
lepsie que de les prévenir. A la vérité, vous
n'avez pas décidé cette question; mais il
semble par votre note que vous seriez de l'a-
C c ij

vis de ces Médecins , & que ce n'est que la crainte de heurter de front la pratique journalière , qui vous empêche d'embrasser ce sentiment. Comme j'ai eu occasion de voir & de guérir plusieurs épileptiques par la méthode reçue , j'ai cru devoir vous faire part des remèdes que je leur ai administrés , moins pour blâmer la méthode que vous semblez adopter , que pour tâcher d'éclaircir la matière , si vous jugez à propos de rendre public ce que je vous écris. »

Première Observation.

Un enfant , âgé de treize ans , fut frappé vivement par un homme au mois de Décembre 17... ; la violence des coups le fit tomber , il sentoît une douleur si vive à la tête , qu'il y avoit lieu de craindre qu'il ne s'y formât un abcès. On ramena cet enfant dans sa maison avec beaucoup de peine , parce qu'il craignoit extrêmement que son pere , qui étoit violent , & le maltraitoit souvent , ne le battît encore. Il lui prit une fièvre ardente , il eut des mouvemens convulsifs , des nausées , & même il vomit. Il sentoît des battemens continuels dans la tête. Je le fis saigner les deux premiers jours trois fois du bras , & une fois du pied , & boire pour pti-sane une légère infusion de vulnèraire ; les mêmes accidens subsistoient à peu près dans la même force : c'est pourquoi après lui avoir fait prendre beaucoup de lavemens , comme il vomissoit des matières verdâtres , je le purgeai en deux verres , avec une once & demie de pulpe de casse , deux onces de manne , & trois grains de tartre stibié. Il fut un peu soulagé , & rendit

d'Observations. Décembre 1754. 405

beaucoup par haut & par bas. Mais comme la douleur de tête, & les mouvemens convulsifs, quoique moindres, subsistoient toujours, je lui fis prendre des bouillons avec les suc de bourrache, buglosse & cerfeuil, & continuer les vulnéraires; & lorsque la fièvre, qui ne dura que peu de temps, fut entièrement passée, je lui fis mettre sur la tête des fomentations avec le mélilot, la sauge, le thym & le romarin, que l'on renouvelloit de temps à autre; ces remèdes firent évanouir la douleur de tête, il fut purgé plusieurs fois, l'appétit revint par degrés. Mais les mouvemens convulsifs, qui dans le commencement lui prenoient quatre & cinq fois par jour, & qui me faisoient beaucoup craindre, parce que *ab ictu convulsio, aut stupor, malum*, continuoient toujours. J'imaginai pour lors qu'ils pouvoient être indépendans des coups que cet enfant avoit reçus, & que vraisemblablement on devoit les regarder comme autant d'accès d'épilepsie. Je m'informai avec soin s'il n'en avoit point été attaqué précédemment, & les parens m'assurèrent que non. Cependant comme il en avoit tous les caractères, qu'il écumoit, qu'il perdoit le sentiment & la mémoire, je ne balançai point à le traiter conséquemment: je le fis saigner une fois du pied, & lui prescrivis soir & matin de prendre un gros de l'opiate suivante, & sur chaque prise, je faisois ajouter un quart de grain de l'audanum.

℞ racines de valeriane sauvage,
de pivoine mâle,
de crâne humain, aa ʒj
syrop de bétouine,
de stœchas; aa q. s.
faites suivant l'Art une opiate.

C c iij

Il en continua l'usage pendant six mois, & guérit enfin. Pendant tout ce temps, je le fis saigner d'abord tous les quinze jours, tantôt du pied, tantôt de la gorge; j'éloignois ensuite les saignées, & j'avois soin de le purger toujours deux ou trois jours après la saignée. Je lui fis prendre pendant ce temps pour toute pitaine des eaux épurées de Passi, dont il buvoit même à ses repas. Il observoit un régime exact, se modéroit sur son appétit, & préféroit les alimens aqueux à tous autres. Par ce moyen, il n'a plus eu de rechûtes, & je recommandai en le quittant qu'on le fit saigner tous les trois mois pendant quelques années, & par la suite au Printemps & à l'Automne. J'ai sçu que cela avoit été pratiqué avec succès.

Seconde Observation.

Un jeune homme âgé de dix-neuf ans, d'un tempérament robuste, mais mélancolique, ce qui est toujours d'un fâcheux présage, surtout dans les maladies chroniques, avoit depuis trois ans des mouvemens convulsifs, légers à la vérité, auxquels on n'avoit fait aucun remède. On n'en connoissoit point la cause, on ne sçavoit si l'amour, le vin, quelque passion vive, ou une peur les avoit occasionnés; jamais le malade n'en voulut rien dire, soit qu'il l'ignorât lui-même, ou qu'il eût des raisons pour le cacher, ce que je crois plus vraisemblable. Quoiqu'il en soit, le 19 du mois d'Août 17... il tomba deux fois dans l'après-midi dans des accès d'épilepsie violens; sa respiration étoit gênée, il pleuroit, écumoit, & lorsqu'il revenoit de cet état, il se sentoît la tête étonnée, frif-

d'Observations. Décembre 1754. 407
 fonnoit , & ne se ressouvenoit de rien de ce qui
 lui étoit arrivé. On le transporta chez son pere ,
 le Chirurgien le saigna à l'instant de la gorge.
 Le sang qu'on lui tira étoit fort épais , & très-
 rouge. Ayant été appelé , je fis réitérer la sai-
 gnée de la gorge , parce qu'il lui avoit encore
 pris un accès cinq heures après la première sai-
 gnée , & je lui prescrivis la potion suivante à
 prendre en trois fois dans l'espace de deux
 heures.

27	eau de bétouine ,	
	de tilleul ,	aa ʒiij
	de fleurs d'oranges ,	ʒi
	de canelle orgée ,	ʒi
	syrop de stœchas ,	ʒss
	poudre de guttete ,	
	confec̃tion alkerme.	aa ʒss

Le malade se calma , & dormit assez tran-
 quillement , quoiqu'il eût un tremblement in-
 volontaire par tout le corps. Le lendemain ,
 on lui donna un lavement purgatif avec le vin
 émétique qui le fit beaucoup vider ; il ne sur-
 vint point d'accès. Il prit trois fois par jour des
 bouillons avec les suc̃s de bourrache , de cer-
 feuil , de chicorée , & un demi-gros d'*arcantum*
duplicatum sur chaque bouillon , avec des lave-
 mens émolliens simples. Le 22 & le 23 , il
 lui prit quelques accès fort légers. Le 24 du
 même mois , on lui donna un lavement pur-
 gatif , comme le premier , sans discontinuer l'u-
 sage des bouillons. Le 25 , on le purgea en deux
 verres , ajoutant au dernier un grain de tartre
 stibié ; il évacua beaucoup , & je lui conseillai
 d'user de l'opiate décrite , p. où je fis ajouter
 une demie-once d'euphrase en poudre , & trois
 gros de nitre. Les accès furent moins fréquents

C c iv

408 *Recueil périodique*

& moins forts ; il la continua pendant quatre mois , & se purgeoit toutes les trois semaines.

Il guérit par ce moyen ; en observant de se faire saigner tous les trois mois , & de se purger dans le même temps. Il s'est marié depuis , n'a eu aucun accès , & les enfans qu'il a eus ne se sont point trouvés atteints de ce mal.

Troisième Observation.

Un nommé *Rufé* , domestique de M. de St. C... depuis trois ou quatre ans avoit de temps en temps des attaques légères d'épilepsie , auxquelles il n'avoit rien fait : mais le 28 du mois d'Août de l'année 17... il en fut attaqué si vivement que l'on craignit qu'il ne pérît dans l'accès. Je le fis saigner les deux premiers jours deux fois du bras , deux fois du pied , & une fois de la gorge ; je lui fis prendre par verrées une pinte d'eau dans laquelle on avoit fondu quatre grains de tartre stibié. Quoiqu'il eût beaucoup évacué , les accidens ne se calmoient point , & l'on craignoit beaucoup pour sa vie , tant les accès laissoient peu d'intervalles. Il lui survint une paralysie sur le côté gauche. Le 31 du même mois , comme j'avois désempli les vaisseaux par les saignées , & procuré une grande évacuation par l'eau minérale sulfite , je lui ordonnai la potion suivante , pour en prendre la moitié toutes les trois heures.

℞ fel sédatif ,	gr. xij
eau de muguet ,	
de tilleul.	aa ʒiij

Les accès devinrent moins fréquens , quoique toujours aussi fâcheux ; ce qui me déterminâ à ajouter une once de syrop de stœchas à la po-

d'Observations. Décembre 1754. 409

tion susdite. Le 2 Septembre, sa tête revint assez pour lui faire recevoir ses sacremens ; il fut douze heures sans accès, on continua les lavemens, une pituite de chiendent avec le nitre, & la potion sédative : les mouvemens convulsifs s'apaisèrent, & on le purgea le 4 Septembre avec une Médecine en deux verres dans une infusion de bétoine. Il fut beaucoup purgé, il remuoit plus aisément sa main & son pied gauche ; mais il étoit toujours tout étonné, *attonitus*. * Le 5, je lui permis deux petites soupes qu'il mangea avec appétit. Le 6, il fut purgé comme le 4 avec un succès pareil, le bras & le pied gauche alloient de mieux en mieux, mais il avoit toujours l'air hébété, & les accès, quoique moindres, reprenoient de temps à autre ; ce qui fit continuer l'usage de la potion sédative. Il étoit sans fièvre, & ne dormoit point, il avoit appétit ; c'est pourquoi je lui permis un peu plus de nourriture. Sa tête se remettoit un peu : je lui prescrivis de prendre l'opiate ordonnée au premier malade, & de la même façon : je le purgeai encore deux fois ; & le 12 du même mois, il avoit sa tête fort à lui, son côté gauche étoit entièrement rétabli, & il étoit en état de faire son service accoutumé. Je le purgeai le 20, & lui permis de vivre à son ordinaire, en évitant cependant le vin, les femmes, & les ragoûts ; je lui fis continuer l'usage de son opiate pendant deux mois, une fois par jour, & lui conseillai de se purger pendant un an tous les mois, & de prendre chaque mois, quatre jours avant sa purgation, & quatre jours après, un gros de l'o-

* *Nota*, je me sers de ce mot latin, parce que je crois qu'il exprime mieux que le mot françois étonné.

410 *Recueil périodique*

piate le matin à jeun pour empêcher les rechûtes: je lui dis aussi de se faire saigner tous les trois mois. Il exécuta tout ce que je lui avois prescrit, & a été parfaitement guéri.

Quatrième Observation.

Un enfant âgé de onze ans, fut attaqué au Collège de foibleffes, de convulsions, le 10 Juillet 17... On crut d'abord que ce n'étoit rien; mais voyant les accidens augmenter, on le ramena chez son pere le 12, on me fit venir.

Il me sembla que le mal commençoit par attaquer son estomac, & son diaphragme; ce qui étoit suivi de mouvemens convulsifs dans les bras, dans les jambes, & de nausées; le malade pleuroit & heurloit: alors les convulsions se faisoient sentir par tout le corps; les yeux étoient ouverts, fixes, & n'appercevoient rien, les membres qui étoient entrés dans le commencement en convulsions s'engourdissent, & lorsqu'on les remuoit, ils restoit dans la situation où on les avoit mis; le malade revenoit à lui au bout d'une heure sans se ressouvenir de rien, les yeux tout égarés. Ces accidens d'épilepsie & de catalepsie se succédoient tour à tour. Je m'informai s'il n'avoit jamais été attaqué de ce mal, on m'assura que non. J'avois vu la mere dans des accès de vapeurs qui avoient quelque rapport avec ceux d'épilepsie; cet enfant d'ailleurs étoit neveu de celui dont il est fait mention dans la seconde observation. Je crus qu'il pouvoit y avoir quelque chose d'héréditaire dans cette maladie. La mere m'ajouta, qu'étant grosse de cet enfant, elle avoit été fort effrayée par un homme qu'elle avoit vu tomber devant elle dans des

d'Observations. Décembre 1754. 411

accès d'épilepsie. Quoique je ne pense point que l'imagination des meres ait un aussi grand pouvoir que l'on s'imagine sur les enfans qui sont renfermés dans leur sein, quoique je croie que toutes ces prétendues envies sont incapables de produire ces marques, que le vulgaire ne manque pas de leur attribuer; cependant, j'imagine que la disposition de la mere avoit encore été aidée parce qu'elle avoit vu. Quoiqu'il en soit, je crus que cette maladie étoit d'autant plus grave qu'elle me paroissoit héréditaire, & que l'observation a démontré constamment, que la guérison des maladies de naissance est beaucoup plus difficile à obtenir, sur tout de l'épilepsie.

Je fis saigner dans un intervalle d'accès le malade du bras; il parut plus tranquille: le lendemain 13 du mois, les accidens reparurent, je le fis saigner du pied dès le matin; je lui fis prendre pour pûsane une infusion de caille-lait à fleur jaune, des lavemens émolliens, & je recommandai qu'on observât une diete très-exacte. Les accidens n'en furent pas moins fréquens ni moins graves. Il sembloit même qu'ils duroient plus long-temps, & que les symptômes de catalepsie se manifestoient plus distinctement encore. Je lui fis prendre dans un gobelet d'eau & de vin trente grains de racine de valeriane sauvage, & j'ordonnai qu'on lui fit prendre toutes les demie-heures une cuillerée de la potion suivante.

℞ eau de tilleul,	
de muguet,	aa ℥iij
syrop de stœchas,	℥j
poudre de guttete,	
de racines de valeriane sauvage,	aa ʒj
eau de cerises noires,	℥j

412 *Recueil périodique*

Il dormit la nuit assez tranquillement, & prit peu de cette potion par cette raison. Le 14 au matin, je lui ordonnai de prendre par verrées, d'heure en heure, une pinte d'eau dans laquelle j'avois fait fondre une once de manne, un gros de nitre, & quatre grains de tartre stibié; mais il n'en voulut boire qu'un gobelet par un entêtement qu'il ne fut pas possible de dompter: c'est pourquoi on fit fondre dans un bouillon deux grains de tartre stibié, & dans une pinte de sa ptisane, trois grains qu'il prit sans s'en appercevoir; on y ajouta même un peu de vin pour le tromper plus aisément. Il fut purgé copieusement, & rendit beaucoup par haut & par bas. Il n'eut qu'un seul accès le matin; l'après-midi il fut tranquille, & dormit presque toute la nuit. Le 15, on lui donna un lavement émollient qui lui fit rendre beaucoup de bile: comme il avoit grand appétit, je lui permis un œuf frais avec un peu de pain, & l'après-midi, il continua sa potion, sa ptisane, & on lui fit boire de l'eau de groseilles; il n'eut point d'accès, dormit la nuit, les lavemens entraînent beaucoup de bile, & le 16 il fut purgé avec une médecine ordinaire. Pour aider son action, on lui fit prendre par verrées deux grains de tartre stibié, & un gros de sel végétal fondu dans une pinte de sa ptisane. Il rendit beaucoup, se sentit soulagé: & comme il avoit grand appétit, je lui permis de vivre presque à son ordinaire, observant cependant de lui faire prendre deux lavemens émolliens tous les jours; ce qu'il fit le 17 & le 18. Mais ce jour-là même après son diner, il eut un accès assez fort; on le purgea le 19, & la purgation fit beaucoup: les parens imaginoient sans raison que des vers

d'Observationi. Décembre 1754. 413
 étoient la cause de tous ces accidens; ayant été
 rappelé, & ayant sçu que ce même jour il avoit
 eu deux violens accès pour empêcher le pro-
 grès du mal, je lui ordonnai de prendre matin
 & soir un gros de l'opiate décrite dans la pre-
 miere observation, où je fis ajouter deux gros
 de rhubarbe, & autant de nître purifié. La nuit
 & le jour suivant furent si fâcheux que je dé-
 terminai enfin les parens à une saignée du pied;
 ce qui fut exécuté vers les quatre heures, le soir
 on lui donna un lavement. Les accès revinrent
 la nuit, mais moins vifs. Le 21, il prit le de-
 mi-bain deux fois par jour, aussi-bien que son
 opiate; il eut ce jour-là un accès léger, il con-
 tinua les mêmes remèdes, & eut jusqu'au 24
 tous les jours un accès. Le 24, il n'en eut point,
 il fut purgé le 26; il rendit beaucoup de ma-
 tieres bilieuses par haut & par bas. Il eut un
 accès léger, comme je l'ai observé depuis le 21.
 Il fit toujours les mêmes remèdes, & n'eut d'ac-
 cès que le 2, le 4, & le 6 du mois d'Août,
 toujours à la même heure: je fis ajouter à l'o-
 piate ci-dessus une once de quinquina en pou-
 dre, & je dis qu'il ne falloit plus le baigner
 qu'une fois par jour, mais qu'on devoit toujours
 continuer l'opiate. Le 9, les accidens reparu-
 rent avec force, & diminuerent en se faisant
 toujours sentir jusqu'au 12 d'Août, où je fis
 cesser le bain, & continuer l'opiate. Il n'eut
 presque plus de ressentiment de son mal; je le
 purgeai le 22 & le 24 de ce mois: il eut une
 très-légere attaque le 12 Septembre, & guérit
 enfin sans aucun retour, ayant soin de se purger
 tous les mois, en continuant son opiate pen-
 dant six semaines, & en se faisant saigner tous
 les trois mois.

Tels sont, Monsieur, les moyens dont je me suis servi avec succès, fondé à ce qu'il me semble sur la Théorie la mieux reçue parmi tous les Médecins; je ne veux cependant point dire que dans tous les cas il faille saigner: quelquefois l'épilepsie vient d'épuisement, comme dans ceux qui *venereis speculationibus indulgent* pour me servir des termes de Nenter, pag. 381: mais ordinairement je crois que l'indication que l'on doit remplir, se réduit à vider les premières voies, à diminuer la pléthore, à corriger la masse des humeurs, & quelquefois les organes destinés à la digestion; enfin à rétablir une distribution plus régulière des esprits animaux, & à calmer les agitations. Il me paroît impossible de remplir ordinairement ces vûes sans la saignée; je me soumetts cependant volontiers à ceux qui m'apporteront des raisons fondées sur l'économie animale, & sur la nature de cette maladie, assez fortes, pour me faire changer de sentiment. J'ai l'honneur d'être très-parfaitement,

Monsieur,

Votre, &c. B. a. f. p.

P. S. Pendant que je vous écrivois, Monsieur, cette Lettre, un de mes amis, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, m'a confirmé dans ce que je pensois sur le traitement de l'épilepsie. Il m'a dit qu'il s'étoit bien trouvé constamment de la méthode suivante, dont il modère la dose suivant l'âge, l'état, la constitution du malade, & les différentes saisons qui influent beaucoup dans toutes les maladies, & surtout dans celles-là.

Il fait faire usage au malade pour ptisane d'une infusion en forme de thé, de huit feuilles de

d'Observations. Décembre 1754. 415
 cassis, d'une pincée de sommités de *gallium lu-*
teum, & d'une pincée de fleurs de mille-pertuis
 dans une pinte d'eau.

Il lui recommanda de se purger tous les mois
 avec une poudre faite de huit grains de co-
 quilles d'huître préparées, de dix grains de quin-
 quina, de deux grains d'aloës hépatique, de
 quatre grains de cinabre, & de six grains de tro-
 chisques alhandal que l'on prend à jeun, en
 buvant immédiatement par-dessus un verre tiède
 de la ptisane susdite.

Le lendemain de sa purgation, il lui fit pren-
 dre un gros d'une opiate faite avec quatre gros
 de quinquina en poudre; racine de serpentaire,
 poudre antispasmodique décrite dans le *codex*
 de la Faculté de Médecine de Paris, pag. 66.
 de chaque deux gros avec suffisante quantité de
 syrop de stœchas. Il lui en fait continuer l'usage
 pendant neuf jours de suite.

Il le fait saigner tous les trois mois du pied,
 quelquefois deux fois de suite, surtout lorsqu'il
 y a plénitude, ou que la chaleur trop grande peut
 occasionner une raréfaction dans les humeurs,
 toujours dangereuses dans ces maladies.

Quant au régime, il faut qu'il soit des plus
 exacts: il lui défend la viande salée, les ragoûts,
 les fruits crus, les acides, les salades, les lé-
 gumes sèches, la viande à souper, le vin pur,
 les ratafiats; il ne lui permet que des alimens
 aisés à digérer pris en petite quantité. Pour fa-
 cilitier la digestion, il lui fait prendre trois fois
 par semaine dans sa première cuillerée de soupe
 à diner & à souper, six grains de gros poivre
 entiers.

Il lui recommande de se garantir du froid,
 d'éviter les passions vives, le chagrin, la mé-

416 *Recueil périodique*

lancolie, & surtout de faire beaucoup d'exercices.

Il m'a assuré par ce moyen d'avoir guéri plusieurs épileptiques ; ce que je suis d'autant plus porté à croire, que par cette méthode, il prévient la pléthore, facilite la digestion, corrige la mauvaise disposition des humeurs.

OBSERVATIONS,

Sur une Hydropisie survenue à la suite d'une fausse couche, & guérie d'une façon singulière, par M. B. d. m. p.

Une femme nommée Ph. . . . fit une chute étant grosse, qui fut suivie d'une fausse couche. Les vuidanges ne coulerent que deux jours, & s'arrêtèrent ensuite tout à coup ; ce qui produisit une fièvre violente, des douleurs vives dans la matrice, le tout accompagné de faiblesses par intervalles. Ces douleurs dans la matrice déterminèrent une saignée du bras, dans la crainte d'augmenter la disposition inflammatoire de ce viscère. La malade en fut un peu soulagée, & les accidens, quoique les mêmes, étant diminués de violence, on fit une saignée du pied. La respiration en devint un peu gênée, & il prit des envies de vomir à la malade qui la tourmentoit beaucoup. On lui fit faire usage de bouillons rafraichissans, de lavemens, & de quelques cordiaux dans les instans de faiblesse, mais sobrement, à cause de la douleur du bas ventre, & surtout de la matrice. Ce fut par la même raison, que malgré les rapports de bile qu'avoit la malade, on ne lui donna point de purgatif, imaginant que ses nausées n'étoient que symptomatiques.

d'Observations. Décembre 1754. 417

stomatiques. Les accidens se calmerent, mais cette bonace ne dura pas long-temps, ils reparurent avec plus de vivacité, avec douleurs de tête, & toujours les mêmes envies de vomir; ce qui engagea à lui faire prendre une purgation en deux verres composée de casse, de manne, & de trois grains de tartre stibié. La malade en fut soulagée, & vuida beaucoup par haut & par bas. On répéta deux jours après la purgation qu'on réduisit en un verre, on y ajouta le syrop de pommes composé, & on supprima le tartre stibié; l'évacuation fut copieuse par bas. La malade se trouva un peu mieux, mais elle sentoit toujours des douleurs lourdes dans le bas ventre: on continua les mêmes remèdes, on lui permit de prendre un peu plus de nourriture, la fièvre étant alors dissipée, parce qu'elle se sentoit extrêmement affoiblie. Elle fut purgée une troisième fois; & quoique cette troisième purgation, & une quatrième qu'on lui fit prendre, produisissent beaucoup d'évacuations, elle sentoit toujours un embarras dans le ventre.

Elle fut cependant assez bien pendant une quinzaine de jours, après quoi la quantité des urines ne répondit plus à celle de la boisson; le ventre se gonfla par degrés, il survint quelques mouvemens de fièvre. On tenta sans succès tous les remèdes appropriés à cette situation: le ventre augmentoit toujours, il résponoit comme un ballon, lorsqu'on le frappoit; on y sentoit cependant un peu de fluctuation. La malade amaigrissoit de jour en jour, & n'étoit soulagée que lorsqu'elle rendoit quelques vents par haut.

Enfin lassée de son état, découragée de l'inutilité de tous les remèdes qu'elle avoit pris, elle

D d

418 *Recueil périodique*

fit usage d'un autre , que lui conseillèrent ses amies & ses voisines , fait avec suffisante quantité d'oignons blancs pilés grossièrement , infusés pendant vingt - quatre heures dans l'eau de vie. Elle appliqua ce cataplasme sur son ventre , & à la plante de ses pieds.

Il rappella les urines , le ventre revint dans son état naturel ; mais les pieds enflèrent , & la respiration devint difficile : alors les règles reparurent pour la première fois en petite quantité , après quoi la malade se sentit bien soulagée ; on réitéra le cataplasme à la plante des pieds qui dissipa l'enflure , & rendit libre la respiration.

Comme elle se sentoit toujours du dégoût , la bouche amère , & qu'elle trouvoit mauvais ce qu'elle mangeoit , on lui conseilla de se purger avec la casse , la manne , & le syrop de pommes composé : cette médecine quoique fort douce rappella tous les accidens ; le ventre , les jambes , les pieds s'enflèrent comme auparavant , la respiration redevint gênée. On mit en usage le même cataplasme qui dissipa tout , comme la première fois. Ce qui fit qu'abandonnant tout à fait la malade à un régime de vivre exact , on s'abstint de tout purgatif , & elle guérit petit à petit en prenant de bonne nourriture.

Ce qu'il y a eu de plus singulier dans ce remède , c'est qu'ayant été tenté dans le même temps sur des hydropiques , il ne leur a fait aucun bien ; à la vérité , il n'a point augmenté leur mal. On lit dans le Journal de Trévoux de l'année 1718 , pag. 157. qu'un homme âgé de quarante , ans hydropique , fut guéri en mangeant des oignons blancs cuits , & en buvant en forme de ptisane ; cette observation ne confirmeroit-elle pas celle que nous venons d'avan-

d'Observations. Décembre 1754. 419
 cer, quoique la maniere d'employer le remède
 soit absolument différente.

A U T R E,

Sur les pâles couleurs.

III. Une fille dont les règles avoient coulé toujours en petite quantité, & peu régulièrement, avoit depuis huit ans les pâles couleurs, le visage bouffi, une fièvre lente, & continue avec des redoublemens irréguliers, un œdème par tout le corps, une lassitude dans tous les membres, un abattement de forces prodigieux, & une tristesse involontaire. D'ailleurs, le peu de soulagement que lui avoient procuré les remèdes sans nombre qu'on lui avoit prescrits, la dégoûtoient d'en prendre davantage. L'ayant trouvée dans cet état, je la déterminai, quoiqu'avec peine, à se mettre à l'usage d'une eau rouillée, & à prendre quatre fois par jour un gros de l'opiate suivante.

2℥. écorce du Pérou,	3j.
poudre apéritive,*	3℥.
rhubarbe,	3j.
jalap,	3℥.
syrop d'absynthe;	q. s.

faites suivant l'Art une opiate à prendre à la dose prescrite.

Elle en fit usage pendant un mois : les dix premiers jours elle fut beaucoup purgée ; ce qui fit évanouir l'œdème universel, la couleur livide, la fièvre lente. La gaieté, les forces, le sommeil, l'appétit revenoient sensible-

* *Nota.* On trouvera dans le Codex de la Faculté de Médecine de Paris, imprimé en 1743. cette poudre décrite sous le nom de *pulvis de Chalibe*, p. 73.

420 *Recueil périodique*

ment ; les règles parurent aussi , mais en petite quantité. Ce qui détermina à continuer le mois suivant la même opiate , dont on retrancha la rhubarbe , & le jalap , pour y substituer un gros de sel d'absynthe , & un demi-gros de safran ; & la malade n'en prit plus que deux fois par jour. Le meilleur état continua ; les règles vinrent au temps marqué , & un peu plus abondantes. Ce mieux engagea à ne plus prendre qu'une fois par jour de l'opiate suivante , que je crus plus convenable , par rapport à l'état où se trouvoit actuellement la malade.

27 poudre d'*arum* composée , * 3 aa 3℥
 apéritive ,
 syrop d'absynthe ; q. s.

faites suivant l'Art une opiate dont la dose sera d'un gros tous les matins à jeun , avec un verre d'eau rouillée par-dessus.

On purgeoit de temps en temps la malade avec une ptisane laxative. Je lui conseillai de continuer l'usage de ces remèdes pour prévenir les rechutes : mais ennuyée de la gêne que cela lui causoit , elle cessa de faire ce que je lui avois dit , & retomba au bout de six mois dans les mêmes accidens , dont elle se retira par l'usage des mêmes remèdes. Cette rechûte ne la rendit pas plus raisonnable ; elle oublia l'état cruel où elle avoit été déjà deux fois , & retomba pour la seconde fois dans le même état , au bout de trois mois de la seconde guérison. Devenue enfin raisonnable à ses dépens , & guérie pour la troisième fois , elle continua pendant longtemps , quoiqu'en santé , de prendre l'eau rouillée , & un gros de l'opiate suivante.

* *Nota.* La description de cette poudre se trouve , pag. 73 , de l'ouvrage déjà cité.

d'Observations. Décembre 1754. 421

7 poudre d'arum composée, } aa 3℥
 apéritive, }
 quinquina en poudre, } 3j
 rhubarbe, } 5j
 syrop de chicorée composé; q. s.

faites suivant l'Art une opiate.

Elle en fit usage pendant long-temps, & ne la quitta que parce qu'elle devint grosse.

Sa grossesse fut assez heureuse, elle se fit saigner vers le quatrième mois, parce qu'il lui vint un peu de fièvre avec un rhume violent, qui étoit occasionné, parce qu'elle avoit le ventre fort resserré; quelques lavemens dans le reste du temps de sa grossesse la garantirent de ces accidens. Elle accoucha à terme d'un enfant fort sain, quoique le travail eût été un peu long. Les lochies coulerent abondamment pendant trois semaines; cependant au bout de ce temps, elle fut prise d'une fièvre vive, de vomissemens, de coliques. On me fit venir, je craignis que la matrice ne fût attaquée d'inflammation, par rapport à la douleur qu'elle ressentoit, lorsqu'on appuyoit la main dessus le bas ventre, à cause des vomissemens, des nausées, de la difficulté de respirer: je fis supprimer le vin & la viande, malgré l'opposition de la malade & des assistans: je lui fis prendre des lavemens émolliens; j'ordonnai des bouillons avec le veau, le cerfeuil, la chicorée, la pimprenelle, trois par jour, & toutes les trois heures un bouillon léger pour toute nourriture, avec parties égales de bœuf & de veau: sa pituite fut une eau de graine de lin; on lui fit des fomentations sur le bas ventre. L'usage de ces remèdes pendant trois jours calma les accidens; ce qui détermina à purger la malade avec la médecine suivante.

D d iij

422 *Recueil périodique*

27 catholicon double,	3j
manne de calabre,	3ij
nitre purifié,	3ss
syrop de chicorée composé;	3j

faites suivant l'Art une purgation pour une dose dans f. q. d'une décoction émolliente.

Deux jours après cette première purgation, qui avoit beaucoup soulagé par l'abondance des matieres qu'elle avoit fait vider, on la répéta: on supprima le catholicon double & le syrop, & l'on mit en place, casse mondée & tamarins, aa 3ss, confection hamech, 3ij.

Cette seconde purgation fit encore plus d'effet que la première, tant par haut que par bas; la malade guérit enfin, ayant soin de se purger par intervalles, pour prévenir les rechûtes, qui par leur fréquence auroient pu devenir fâcheuses, & peut-être même mortelles.

CONSULTATION,

Sur un Asthme.

IV. Les symptômes dont se plaint M. *** qui reviennent si fréquemment, & qui presque toutes les semaines mettent sa vie en danger, prouvent un asthme, ou quelque affection tout à fait semblable à l'asthme. La cause n'est pas une violente chaleur interne, puisque le malade est le plus souvent sans fièvre; ce n'est pas non plus une foiblesse des organes, qui à l'âge où il se trouve, sont dans toute leur vigueur; c'est plutôt un étranglement de la poitrine; & une mauvaise configuration du poulmon qui lui sont comme innés, & qu'il a contractés dès la pre-

d'Observations. Décembre 1754. 423

miere formation dans le ventre de sa mere, & du lait même dont il a été nourri. Cependant les symptômes ne déclarent, ni ulcere, ni tubercule à la substance du poumon, ni embarras, ni obstruction dans les bronches, causée par des humeurs épaissies, visqueuses, coagulées ou endurcies.

La maladie de M.... vient donc de plusieurs causes, d'une foiblesse naturelle des poumons, de ce que leur substance est trop tendre & trop molle, ou de leur mauvaise situation; (toutes circonstances où il y a une disposition très-prochaine à cette espèce d'accident, dont M.... est attaqué;) d'une intempérie & chaleur excessive des viscères qui servent à la nutrition; d'une plénitude d'humeurs de toute nature, amassées & accumulées dans l'estomac & les intestins, d'où il s'élève de continuelles fumées qui attaquent le cerveau, & desquelles ce même viscere se décharge sur les parties qui lui sont inférieures, c'est-à-dire, sur les poumons mêmes. De-là ce mal de tête, & cet assoupissement, avant coureurs de l'accès: car cette oppression arrive souvent au commencement des accès de fièvres. Mais la dernière, & selon nous, la principale cause, est la température de l'air que M.... respire, & qui, quoique natal, lui est fort contraire & fort dangereux, puisqu'il a éprouvé plusieurs fois que le changement de cet air rétablissoit aussitôt sa santé, & que lorsqu'il y revenoit, il tomboit dans l'étouffement, comme s'il eût été frappé d'un coup de foudre; ce qui fait voir qu'Hippocrate a bien eu raison de dire, que la bonne ou mauvaise santé dépend autant des lieux & des climats, que des saisons & des âges. Bien des gens ont con-

D d iv

au, & notre malade l'éprouve, combien l'air influe sur la santé & la vie des hommes. L'air natal de M. . . . a rendu jusqu'ici inutiles tous les soins qu'il a pris; son mal n'a cédé à la vertu d'aucun remède, quelque'il fût, ni au régime le plus exact. Cela est sans doute surprenant. Car ordinairement la nature & l'habitude font supporter des choses, qui sans leur secours seroient intolérables: tous les peuples se font aux incommodités de leurs climats, & même les habitants des Zones glaciales ou de la Zone torride; & c'est presque toujours avec succès que les Médecins renvoyent au sein de leur patrie, & dans leur air natal ceux qui sont tombés malades dans des pays étrangers.

Venons présentement à la curation. Cette maladie est périodique; elle revient à des temps déterminés, à sçavoir toutes les fois que la matière renfermée intérieurement est mise en mouvement par un air froid ou humide, ou par quelque autre cause, & qu'elle se répand, étant alors dans une espèce d'effervescence, ou lorsque la fièvre ayant paru, & la fluxion ayant été excitée, une nouvelle humeur se jette sur les parties de la poitrine plus foibles naturellement, & par accident devenues très-propres à recevoir les fluxions. D'où il faut conclure que la curation ne doit pas être la même dans le temps de l'accès, que hors de l'accès, & quand le malade est dans un état de sérénité.

Ce mal si pressant, cet étouffement veut donc qu'on relâche le ventre par de fréquents lavemens, qu'on fasse une ou deux saignées du bras, & même une troisième, si le cas est urgent, tandis que le malade a encore des forces & de la vigueur; & cela, afin d'apaiser l'ardeur des

d'Observations. Décembre 1754. 425
 viscères, d'éloigner & de dériver le torrent de l'humeur qui est en mouvement. M... ne doit vivre que de bouillons, d'œufs frais & de gelée ; & n'avoir pour boisson que de la ptisane d'une décoction d'orge ou de chiendent, ou de pommes : à quoi on pourra ajouter les ventouses ou les vésicatoires, un liniment d'huile de violettes & d'huile de lys mêlées ensemble, des frictions par tous les membres ; il faudra faire usage de ces remèdes jusqu'à ce que tous les symptômes soient calmés, & que le malade revienne dans un état de tranquillité. On doit surtout alors éviter les purgatifs même les plus légers, de peur que la fluxion n'augmente, & que l'humeur étant déjà en mouvement ne s'irrite davantage, & ne se jette toute entière sur les poudrons.

Mais lorsque le malade se portera mieux, pour prévenir toute attaque, qu'il observe un excellent régime de vivre ; ne mangeant que des choses de facile digestion, & qui fournissent un bon chyle, soupant légèrement, souvent avec un bouillon & deux œufs frais, ou très-peu de viande, & trois heures au moins avant le sommeil ; s'abstenant de tous alimens poudrés, salés, fumés, visqueux, grossiers, de laitage, légumes & autres semblables ; ne buvant que de la ptisane ou du cidre choisi bien clarifié, & même trempé d'eau : s'il boit du vin, (& il seroit beaucoup mieux qu'il s'en privât,) nous lui recommandons de bien le tremper. Qu'il évite toute contention trop forte de l'esprit, le froid, le chaud, l'ardeur du soleil de midi, la fraîcheur du soir, le serain ; & entr'autres passions de l'ame, la colere, la tristesse & le chagrin, qui lui sont très-contraires.

426 *Recueil périodique*

Au commencement du Printemps, on lui fera une saignée du bras, après lui avoir donné un lavement; & le lendemain, on le saignera de l'autre bras: ensuite, on le purgera ainsi une fois ou deux.

℞ séné; ʒiij
 jetez dans l'infusion moëlle de casse
 fraîchement tirée, ʒ℥.
 syrop de roses pâles,
 ou,
 syrop de fleurs de pêchés,
 ou,
 syrop de pommes composé. ʒj

Le malade aura soin de répéter cette purgation tous les mois; & le choix de l'un ou de l'autre des susdits syrops dépendra de son état plus heureux & plus facile. Nous espérons que le lait d'ânesse, pris depuis le commencement d'Avril, ou un peu auparavant, jusqu'à la fin de Juin, lui fera beaucoup de bien, pourvu qu'il ne s'aigrisse ni ne se coagule, & que M... prenne dans ce cas-là des purgatifs doux, pour emporter la saburre que le lait pourroit avoir causée. Au lait d'ânesse, il peut faire succéder dans les chaleurs de l'été le petit lait, dont il boira tous les matins une chopine, deux heures avant que de prendre un bouillon ou quelque autre nourriture. Pendant ces mêmes chaleurs, il lui sera avantageux de prendre sept à huit jours de suite un demi-bain d'eau tiède, deux fois par jour, le matin, & à quatre heures après-midi; & de rester chaque fois dans la baignoire l'espace de deux heures, s'y frottant & s'efforçant de rafraîchir ses entrailles, & d'en calmer l'ardeur. Il prendra dans le bain, ou un bouillon, ou de l'eau de veau, ou du petit lait clarifié. Le petit

d'Observations. Décembre 1754. 427

lait pris ainsi à propos produit de merveilleux effets chez les personnes attaquées de la même maladie que M...., pourvu qu'après le bain on prenne une seconde purgation ; on peut prendre encore le bain quatre ou cinq semaines après ; mais il faut se purger auparavant.

Aux approches de l'Automne, il sera pareillement nécessaire de faire une saignée du bras, & deux jours après une autre du pied, & de purger le malade deux ou trois fois, mettant quelques jours d'intervalle d'une purgation à l'autre. Ensuite, pendant tout l'Automne & tout l'Hyver, il pourra faire usage des purgatifs, du moins une fois le mois, pour enlever & chasser au-dehors la saurure & les impuretés de l'estomac & des intestins. Il sera cependant plus utile & plus convenable pour sa santé de se purger une seconde fois, ou avec les remèdes ci-dessus prescrits, ou avec deux onces de manne délayée dans un bouillon, ajoutant une infusion de deux gros de séné, & d'une demie-once de casse mondée. L'usage du lait est moins bon, & moins salutaire en Automne & en Hyver : c'est pourquoi M.... pourra y suppléer par de l'eau de veau, dont il boira deux verres tous les jours le matin à son réveil, pour laver & rafraîchir ses entrailles.

Il faut persister long-temps dans l'usage de ces remèdes : pour détruire un mal si opiniâtre, & qui a tant de fois résisté aux médicamens convenables. M.... doit observer scrupuleusement & constamment ce que nous lui prescrivons pendant un an, ou même deux, s'il veut travailler à recouvrer une bonne santé. Mais si la maladie ne cède point aux remèdes que nous jugeons les plus utiles & les plus né-

cessaires, il faudra qu'il cède lui-même à la maladie, & qu'il se transporte à quelques lieues de la Ville dans un air plus pur, & dégagé de toutes vapeurs fuligineuses, grossières & infectes. Si malheureusement il éprouve, que non seulement l'air du lieu de sa naissance, mais encore celui de toute la contrée lui est pernicieux, le dernier conseil que nous avons à lui donner, c'est d'aller vivre dans tout autre climat, ou de s'attendre avec fermeté à tout événement. A Paris, le Nov. M.... G. P... P. h.... d. m. p.

M É M O I R E ,

Sur une Maladie singulière de l'estomac.

V. De toutes les maladies qui nous attaquent, les plus difficiles à reconnoître & à distinguer, sont celles de l'estomac; les plus Sçavants, & les grands Praticiens se trompent souvent sur la nature & le caractère de ces maladies.

M. ***, âgé de cinquante-deux ans, d'un assez bon tempérament, & d'une bonne constitution, se plaignoit depuis trois ans d'une barre qu'il disoit avoir à l'estomac, & qu'il l'empêchoit de digérer facilement, sur-tout quand il avoit soupé en compagnie. Tous le matins, il prenoit cinq à six tasses de thé pour achever la digestion de son souper; & lorsqu'il mangeoit plus qu'à l'ordinaire, il étoit sûr d'avoir une indigestion qui ne se passoit qu'en lavant beaucoup, & faisant diète pendant vingt-quatre heures.

Cette indisposition a successivement augmenté, de manière que depuis six mois, pour peu

d'Observations. Décembre 1754. 429

qu'il fit quelques excès en mangeant, deux ou trois heures après, il rejettoit le tout, ou la plus grande partie des alimens qu'il avoit pris. Il vomissoit sans effort, sans douleur, & facilement : ce vomissement étoit précédé ou annoncé par des rots ; il n'a jamais ressenti aucune douleur à l'estomac : l'appétit ne lui manquoit pas ; au contraire, s'il ne s'étoit pas retenu, il auroit beaucoup mangé : ce qui lui arrivoit cependant quelquefois, sans y faire attention, son appétit l'emportant alors sur la résolution qu'il avoit prise de manger peu. Lorsqu'il s'observoit sur le régime, il ne vomissoit point. Ses Médecins lui firent divers remèdes. Les purgatifs, les eaux de Vichy, & le lait d'ânesse soulagerent peu le malade. Les remèdes chauds lui causoient une sensibilité douloureuse à l'estomac. Les narcotiques & les calmans sembloient empêcher les alimens de passer. Le ventre étoit paresseux ; il n'alloit à la garde-robe qu'au moyen de lavemens simples. Cet état l'a successivement amaigri. Le purgatif qui lui faisoit le mieux étoit le sel de Seignette dans l'eau de Vichy.

Le 30 Janvier 1754. il se purgea avec un paquet de sel de Seignette dans six verres d'eau de Vichy. Ce purgatif n'agit point comme il avoit coutume de faire ; le malade vomit, pour ainsi dire, chaque verre, & depuis ce moment, il a rejeté toutes les liqueurs & tous les alimens qu'on lui donnoit.

Le 20 Février, le malade sentant son mal augmenter, une personne que l'on consulta, informée que les remèdes prescrits jusqu'alors ne produisoient aucun soulagement, que malgré leur administration le vomissement continuoît,

430 *Recueil périodique*

que selon les Médecins & le malade l'orifice inférieur de l'estomac étoit en partie ou totalement fermé, avant de rien prescrire, crut devoir s'assurer de l'état du malade d'après son récit, d'après le rapport de ceux qui l'environnoient, & d'après les accidens. Elle fit les observations suivantes.

1°. Le malade ne souffre aucune douleur à la région de l'estomac, pas même quand on presse dessus, ainsi que sur toutes les parties & les viscères qui l'environnent.

2°. Il vomit aisément, & avec facilité, sans peine & sans douleur.

3°. Les boissons prises froides ou chauffées ne lui font aucune impression douloureuse ni fâcheuse à l'estomac.

4°. Il ne rejette que lorsqu'il a successivement pris de la ptisane, du bouillon, de l'eau de poulet, de la gelée, & quelque cuillerée de riz au gras; ce qui peut faire au total pendant douze heures, une chopine & demie, ou une pinte de liqueur. Alors il se trouve mal à son aise, il sent un poids qui lui pèse en bas: de petits hoquets, & des rots succèdent; ensuite vient le vomissement.

5°. Il n'a pas plutôt rendu, qu'il se trouve à son aise; & à la foiblesse près où cet état le réduit, il se sent bien, & se trouve comme dans l'état d'une heureuse convalescence. Après le vomissement, il est moins triste, il se promène aisément dans son appartement, il se dissipe avec ses amis & sa famille par la conversation, & feroit même quelque petit jeu pour s'amuser. Mais à mesure qu'il reprend quelques boissons pour se soutenir, il retombe dans la tristesse, & dans les mêmes symptômes qui le conduisent au

d'Observations. Décembre 1754. 431

vomissement. Malgré cette espèce de bien être, qu'il ressent après avoir vomi, il sent qu'il reste au fond de son estomac quelque chose qu'il ne peut rendre ; & sur la fin du vomissement la matière est glaireuse, plus noire & plus porracée.

6°. La matière du vomissement est non-seulement composée des liqueurs & des alimens que prend le malade, mais encore d'une quantité de matières glaireuses, porracées, grises, brunes, & quelquefois même d'une couleur plus foncée. Les excréments qu'il rend, au moyen des lavemens simples qu'on lui donne, sont aussi glaireux, moins porracés, mais plus bruns, & quelquefois plus jaunes.

7°. S'il vomit, par exemple, à minuit, il s'endort ensuite, & d'un sommeil tranquille pendant 2, 3 & 4 heures de suite ; mais à mesure qu'il prend quelque chose, le sommeil n'est plus le même, il retombe successivement dans les symptômes observés à la remarque 4.

Si l'orifice inférieur de l'estomac étoit libre ; le malade seroit guéri.

Avant que de proposer aucun moyen, ni aucun remède qui puisse procurer cet effet salutaire, la personne consultée crut devoir examiner d'après les symptômes ci-dessus observés, & d'après l'inefficacité des remèdes ci-devant administrés, la cause de cette obstruction du pylore de l'estomac.

Voici comme il raisonna : » on a d'abord » pensé que cette obstruction avoit pour cause » le simple resserrement, ou la constriction du » pylore. L'usage des demis-bains, l'application d'une vessie pleine de lait sur la région de » l'estomac, celle des flanelles trempées dans » le lait chaud, continuée long-temps, la grande effusion de sang procurée par l'application

» de douze sang-sues sur trois hémorroïdes ,
 » & d'autres remèdes relâchans qu'on a fait
 » prendre au malade devoient nécessairement
 » relâcher le pylore , & faciliter la liberté du
 » passage des liqueurs de l'estomac dans le pre-
 » mier des intestins. Tous ces remèdes capa-
 » bles de relâcher une partie membraneuse ref-
 » ferrée, n'ayant produit aucun effet , on en
 » doit conclure que l'obstruction du pylore a une
 » cause. Quelle est donc cette cause ? (Il faut en-
 » tendre ici par la cause le vice local, c'est-à-
 » dire, ce qui empêche les liqueurs contenues
 » dans l'estomac de passer dans le premier des
 » intestins.) On peut soupçonner, & même on
 » doit juger qu'il y a à l'estomac, près le py-
 » lore, de petites éminences ou tubercules char-
 » nues, même variqueuses, semblables aux
 » petites hémorroïdes qu'on remarque à l'a-
 » nus, qui par leur grosseur ferment en partie ,
 » & peut-être même la totalité du passage du
 » pylore. Ces éminences tuberculeuses ne peu-
 » vent être formées que par quelques-uns des
 » replis de la membrane veloutée de l'estomac ,
 » qui, comme on sçait, est fort lâche, & forme
 » une grande quantité de rides dans toute l'é-
 » tendue de l'estomac, principalement vers son
 » orifice inférieur, où ces rides sont plus mar-
 » quées. La valvule que l'on remarque au py-
 » lore, à l'embouchure de l'intestin *duodenum*,
 » est-elle même formée par un repli ou allon-
 » gement de cette membrane veloutée.
 » La probabilité & les symptômes qui accom-
 » pagnent cette maladie, assurent la réalité de
 » cette cause. S'il étoit possible de la nier, on
 » seroit contraint de mettre tout sur le vice des
 » humeurs, & soutenir qu'une grande quantité
 » de

d'Observations. Décembre 1754. 433

de glaires épaissies, tenaces & gluantes s'est
amassée & cantonnée dans l'orifice pylorique
de l'estomac, qui comme on sçait, a la forme
d'un entonnoir.

Les matieres glaireuses & porracées que le
malade rend, déposent en faveur de cette
cause, sur-tout celles qu'il rend sur la fin du
vomissement. *Ce quelque chose*, observé à la
remarque 5, que le malade sent au fond de
l'estomac après avoir vomé, & qu'il ne peut
rendre, confirmeroit encore ce sentiment.
Car, *ce quelque chose* doit nécessairement
être un corps, ou plusieurs corps qui ferment
l'ouverture du pylore. Mais, dira-t-on, ce
corps ne seroit-il pas un amas de glaires épaissies,
tenaces & gluantes, puisque le malade
en rend de cette nature sur la fin de son vomissement ?

Si ce corps qui forme l'ouverture du pylore
n'étoit autre chose qu'un amas de glaires
épaissies, tenaces & gluantes, tous les remèdes
qu'on a administrés au malade les auroient
liquéfiées & emportées. L'inefficacité de
tous les remèdes démontre donc que le vice
local, ou la cause de cette maladie, est à
l'estomac même, & que ce n'est autre chose
que des éminences tuberculeuses que j'ai supposé
avoir leur siège à l'embouchure du pylore.
D'ailleurs, ces éminences peuvent être la cause
occasionnelle de ces glaires, lesquelles glaires
enduisent & bouchent les petits intervalles que
peuvent laisser entre elles ces éminences
tuberculeuses, & par ce moyen, ferment
exactly l'orifice pylorique. Il n'est donc pas
douteux qu'il y a à la partie de l'estomac, qui forme l'entonnoir de

E c

434 Recueil périodique

son orifice inférieur, des tubercules, des éminences qui en ferment le passage, conjointement avec des matières épaissies, tenaces & gluantes.

On ne peut pas se flatter d'une cure radicale dans le traitement de cette maladie connue; c'est-à-dire, de dissiper & d'emporter ces tubercules: il faut se contenter d'une cure palliative, qui consiste à trouver les moyens de faire passer les liqueurs, & les alimens de l'estomac dans le premier des intestins. Pour y parvenir, il faut commencer par diviser la tenacité de ces matières épaissies & gluantes, les liquéfier & les expulser, s'il est possible.

Pour remplir cette indication, il convient de faire vomir le malade d'une façon paisible, s'il est permis de s'exprimer ainsi, en imitant le vomissement doux, qui redonne au malade cette tranquillité observée aux remarques 5 & 7; & pour bien remplir cette indication, il faut commencer par le vomitif le plus doux, le plus divisif, & conséquemment le plus capable de liquéfier ces matières épaissies & tenaces. Tous les Praticiens savent parfaitement que le vomissement, qui n'est pas causé par une irritation ou disposition phlogistique de l'estomac, se guérit par le vomissement.

La nature indique au malade le vomissement; il est à son aise quand il a vomé, & il se persuade qu'il seroit tout à fait guéri, s'il pouvoit jeter ce quelque chose qui reste au fond de l'estomac, & qu'il ne peut rendre. Remarque 5.

De tous les vomitifs connus, il n'en est pas qui puisse mieux remplir les vûes proposées.

d'Observations. Décembre 1754. 435

que l'eau tiède prise par verrées. Outre la vertu vomitive de l'eau tiède, c'est sans contredit le plus grand divisiif, le plus grand délayant qu'il y ait en Médecine.

Pour procurer au malade ce vomissement, immédiatement après avoir vomi les liqueurs, & les alimens qu'il avoit dans l'estomac, on lui fera prendre par gradation des verrées d'eau tiède, à peu près la même quantité de liqueurs & d'alimens qu'il vient de rendre. Ce second vomissement, procuré par l'eau, ne peut pas être, ni plus laborieux, ni plus fatiguant que le premier. Donc il ne peut faire de mal au malade, & peut au contraire diviser, liquéfier, expulser ces glaires, & par ce moyen procurer la liberté du passage du pylore.

Si l'eau seule ne produisoit pas parfaitement l'effet qu'on doit en attendre, on pourroit quelques jours après faire vomir le malade avec l'huile d'amande douce mêlée dans l'eau tiède. Si le malade supportoit bien le remède indiqué, qu'il en tirât du soulagement, on éviteroit le vomitif, & on pourroit même augmenter sa force ou sa vertu, suivant les circonstances.

En supposant même qu'il n'y ait aucune glaire dans la partie de l'entonnoir qui se termine au pylore, que ce quelque chose que le malade voudroit bien rendre, après qu'il a rejeté, & qu'il sent au fond de l'estomac, ne fût autre chose que des éminences tuberculeuses, le remède ne seroit point contraire. L'eau tiède mise dans l'estomac, par sa vertu vomitive, fait contracter le viscere; cette eau lave en même-temps tous ces tubercules,

E e ij

» les nettoie, liquéfie & divise les parties gé-
 » latineuses des alimens qui peuvent s'être at-
 » tachées à ces tubercules. Ces particules divi-
 » sées & liquéfiées par l'eau, & expulsées par
 » la contraction de l'estomac, soit par haut,
 » soit par bas, il en doit résulter que l'o-
 » rifice de l'estomac sera plus libre.

» L'usage des remèdes stomachiques forti-
 » fians, des anodins & des calmans, n'a en
 » aucune façon soulagé le malade. Tous les
 » remèdes administrés jusqu'à aujourd'hui n'ont
 » donc point agi sur le fond de la maladie.
 » Eh ! pourquoi dans cette circonstance ne pas
 » essayer un remède qui ne peut faire aucun
 » mal au malade, & qui au contraire peut fa-
 » ciliter le débouchement du passage du pylore.

» Pour faire connoître l'inutilité du moyen
 » proposé, on dira peut-être, comme on l'a
 » avancé, que le siège de la maladie est au foie,
 » que les canaux de ce viscère sont obstrués,
 » que la bile y est retenue, ainsi que dans la
 » vésicule, que le séjour de cette bile la rend
 » gluante, poiracée ; & enfin, que la princi-
 » pale cause du vomissement est l'augmentation
 » d'un des lobes du foie, occasionnée par cette
 » obstruction qui comprime l'estomac.

» Si on admet cette cause, le vomissement
 » doux est encore à plus forte raison indiqué ;
 » il est non-seulement capable de faciliter le
 » débouchement de l'orifice inférieur de l'esto-
 » mac, mais encore, de mettre en mouvement
 » la bile que l'on suppose s'épaissir dans le foie.
 » Dans la supposition que ce soit-là la cause,
 » le passage de l'estomac plus libre mettroit le
 » malade en état de prendre ensuite les apéri-
 » tifs, doux, capables de diviser la bile, de la
 » faire couler, & de désobstruer le foie. »

d'Observations. Décembre 1754. 437.

Ce Mémoire remis au Médecin ordinaire du malade, le détermina à le faire vomir le 22 Février. Sur les quatre heures du matin, le malade ayant rendu à son ordinaire tous les alimens qu'il avoit dans l'estomac, immédiatement après, on lui fit avaler par gradation plusieurs verres d'eau tiède qui le firent vomir, & lui occasionnerent des brouillemens dans le ventre; ce qu'il n'avoit point encore ressenti depuis vingt jours: il fit ensuite contre son ordinaire une selle bilieuse, jaune, & se sentit soulagé au point qu'il se crut guéri. Avant ce remède, il vomissoit cinq à six fois en vingt-quatre heures, & ce vomissement ne vint que le lendemain sur les neuf heures du matin, & il parut, par ce qu'il rendit, qu'il n'avoit vomi que le quart des alimens qu'il avoit pris.

Le bon effet qu'il avoit retiré de ce doux vomitif l'engagea à le réitérer le 23, immédiatement après le vomissement dont je viens de parler, en ajoutant & mêlant à chaque verre d'eau un peu d'huile d'amande douce. Le malade fut ensuite vingt-quatre heures sans rejeter, & il continua de rendre des lavemens teints de bile. Tout annonçoit que l'orifice de l'estomac se débouchoit, & permettoit le passage des alimens de l'estomac dans le premier des intestins.

Sur ces apparences de mieux, ceux en qui le malade avoit plus de confiance s'assemblerent, ils persuaderent le malade que c'étoit donner dans l'erreur de penser que le vomissement qu'on lui procuroit pût le guérir; que le mieux apparent qu'il croyoit en avoir ressenti étoit trompeur; que les vûes qu'on devoit avoir étoient de calmer & d'arrêter le vomissement plutôt que de le procurer; qu'il falloit en con-

E e iij

438 *Recueil périodique*

séquence mettre en usage les calmans, les narcotiques, &c. Cet avis prévalut, le malade s'y rendit. Les pilules de cynoglosse, le sirop de diacode dans l'eau de laitue, & autres calmans furent continués sans succès pendant douze jours, & le malade mourut de foiblesse & d'anéantissement.

A l'ouverture de son cadavre, on trouva l'estomac plein des boissons qu'il avoit prises; en comprimant ce viscere, la liqueur ne pouvoit passer par l'orifice inférieur, le foie avoit son volume ordinaire, d'une consistance moins ferme, & d'une couleur plus pâle. Sa vésicule étoit dans l'état naturel. Le pancréas étoit schirreux, & sembloit ne plus faire de fonctions depuis long-temps. La rate étoit d'une extrême petitesse. Tous les autres viscères du bas-ventre, & de la poitrine étoient dans leur état & situation naturels.

Pour mieux examiner l'estomac, où le siège de la maladie paroissoit avoir toujours été, il fut tiré du cadavre avec circonspection. Son ouverture fit voir que la membrane veloutée de ce viscere s'étoit considérablement épaissie vers l'entonnoir de l'orifice inférieur, & formoit des éminences tuberculeuses dans plusieurs points de la circonférence de cet entonnoir, qui en se touchant par leurs surfaces fermoient en partie le passage du pylore, de manière qu'on put à peine y faire passer une sonde de poitrine. Toutes ces éminences étoient enduites de matieres glaireuses, épaissies, & tenaces qui remplissoient les petits intervalles que les éminences laissoient entre elles. Ces éminences au nombre de quatre étoient allongées, & par leur position & arrangement formoient entre elles des intervalles fil-

d'Observations. Décembre 1754. 439
 onnés dans chacun desquels se logeoit une émi-
 nence. Cet épaisissement de la membrane ve-
 loutée avoit depuis le pylore quatre travers de
 doigt de longueur. Le reste de l'étendue de l'es-
 tomac étoit sain, & dans l'état naturel.

Ce vice local, & le peu de sang trouvé à
 l'ouverture du cadavre, fit voir que ce malade
 étoit mort d'inanition, occasionnée par l'obs-
 truction, ou de l'orifice inférieur de l'estomac,
 & confirma ce qu'on avoit établi dans ce mé-
 moire, ainsi que les moyens palliatifs qu'on y
 avoit proposés.

DESCRIPTION

*D'une Dartre singuliere, par H. M.
 Miffa D. M. P.*

VI. On m'appella dans le Fauxbourg Saint
 Antoine il y a environ un mois, pour une
 Dame d'un âge fort avancé. Une Patissiere
 de ses voisines en ayant été instruite, la vint
 trouver chez-elle pour la prier de l'envoyer
 quérir lors de ma visite; elle lui demanda au-
 si la permission d'apporter avec elle son en-
 fant qu'elle étoit bien aise de me montrer, &
 pour lequel elle avoit dessein de me consulter
 sur ce qu'il y auroit à faire pour le guérir d'une
 dartre singuliere, dont il est attaqué depuis le
 commencement de l'Eté dernier.

Voici en abrégé & au juste les particulari-
 tés qui m'ont le plus frappé. Elles sont pré-
 sentées par ordre pour plus grande clarté,
 suivant la marche que j'ai gardée dans l'exa-
 men que j'en fis dans le temps.

E e iv

Le nez de cet enfant n'est qu'une galle fort épaisse, de couleur cendrée, dure, sèche & remplie de crevasses profondes, mais étroites, d'où suinte de temps en temps un peu d'humeur. Cette galle est si élevée sur les cartilages, qu'en grossissant le nez prodigieusement dans cet endroit, elle le rend montueux. Ajoutez à cela, qu'il est très-écrasé vers le haut, des plus évasés à sa pointe, & relevé par ses bords en pied de marmite. Outre qu'il est toujours morveux.

La bouche est comme absorbée entre deux gros sillons dartreux, rouffâtres & fort sail-lans, dont chaque levre est recouverte. Ils en excèdent cependant la longueur de quelque chose, sont droits dans leur direction jusqu'à leurs extrémités, qui vont en s'allongeant & se recourbant de chaque côté de la bouche, l'une vers l'autre, au point qu'elles se touchent mutuellement & se confondent ensemble. Comme cet enfant bave beaucoup & constamment, ces sillons sont ordinairement tout dégoûtans, bien qu'ils soient d'ailleurs d'une seule crou-te, durs & secs de leur nature.

Une couronne de galle assez apparente, passablement régulière, noirâtre, humide & mal-propre fait une espèce de corde autour du menton, ses bords ont environ deux lignes de largeur, sa circonférence n'approche pas mal de celle d'un écu de trois livres. La pointe du menton qui en forme le centre, est occupée par une rosette tout à fait sèche, aplatie, superficielle, blanchâtre & taillée finement en violette d'éperon. Elle est aussi légèrement ridée en sa superficie; à l'égard de sa largeur, elle équivaut au plus à celle d'une pièce de six sols.

d'Observations. Décembre 1754. 441

Il s'élève le long du gros des joues une paire de croissans rogneux, des plus éminens & parallèles entr'eux, ils se regardent mutuellement, & ne sont distans l'un de l'autre que d'un travers de doigt, sur près de deux pouces de longueur. On voit de plus s'élever en cône dans leur milieu un bouton de même espèce; son volume surpasse à peine par sa bosse la tête d'un clou de gérofle. Enfin il paroît même plus ou moins échancré en ses bords.

Mais ce qu'il y a d'étonnant, c'est que le reste des joues ne soit aucunement défiguré; ou plutôt, c'est qu'il soit d'un beau rouge vermeil, & même des plus naturels & des plus appétissans. Il est vrai cependant qu'elles sont un peu trop pleines & allongées.

Les paupières supérieures sont surmontées d'un gallon dartreux, dur, épais, aride & cendré, qui les recouvre en entier. Celui qui défigure la paupière droite, a cela de particulier, qu'outre qu'il est moins saillant que l'autre, il est aussi interrompu & partagé en trois morceaux d'inégale longueur.

Il sort des angles des yeux sans cesse & en abondance, une lymphe blanche, laiteuse & assez douce pour ne causer aucune rougeur, ni douleur à ce petit misérable. Elle est si visqueuse qu'on diroit de la crème, & si gluante qu'elle forme une sorte de chassie qu'on ne parvient à détacher que très-difficilement. Elle semble couler en plus grande quantité la nuit que le jour. Quoique chaque angle des yeux lui donne issue, cependant l'angle interne en fournit la plus grande partie: celle que laisse échapper l'œil gauche a plus de consistance, outre qu'elle est plus copieuse & plus conti-

442 *Recueil périodique*
 nuelle que celle qui découle de l'œil droit. Si on examine les choses de près, on trouve aussi que cette même lymphe est plus fluide au sortir des angles externes, qu'au sortir des angles internes. De plus, pour peu qu'on les comprime avec le doigt, surtout ceux qui sont voisins du nez, & entr'autres celui du côté gauche, l'écoulement qu'on provoque ainsi, devient beaucoup plus considérable. C'est un fait dont je m'assurai dans le temps, par les épreuves que j'en fis moi-même à diverses reprises.

Mais une autre observation également importante, que je ne fus pas moins attentif à saisir, & que je ne pense pas devoir passer ici sous silence, est que l'œil gauche & ses paupières ont plus de volume & sortent bien davantage au dehors, que l'œil droit & ses dépendances. Au reste, il louche aussi à un point que la prunelle est presque tout-à-fait renversée du côté du nez, & qu'elle va se cacher à moitié sous la partie supérieure de l'orbite. D'où il arrive que ce n'est qu'avec peine qu'on peut l'apercevoir, sans parler du gonflement de son sac lacrymal, qui n'est point un moindre obstacle. Ce gonflement a tout le caractère d'une humeur inflammatoire ; il est circonscrit, rouge, douloureux, dur & rénitent : on diroit même que son principe se prolonge assez avant dans le conduit nasal qui est plus renflé & plus apparent que de coutume.

Les oreilles, d'un rouge clair, vif, luisant & sans aucun vestige de galle, jettent abondamment de toutes parts, principalement du dedans & par derrière une sérosité limpide, jaunâtre & très-dissoute. Elle ne paroît jamais

d'Observations. Décembre 1754. 443

plus abondante que la nuit & le matin au lever de l'enfant ; particularités dont j'eus soin de me convaincre de mes propres yeux , en me transportant plusieurs fois dans cette ville chez le malade entre neuf & dix heures du soir , & entre six & sept heures du matin. Je le considérai donc dans son lit à mon aise , pour vérifier la réalité de ce phénomène , que j'avois à cœur de constater. Les parens à qui je m'étois informé du moment & des jours auxquels les oreilles avoient coutume de suppurer le plus , en avoient déjà fait la remarque avant moi. Ils me l'avancerent dans le second entretien que je liai avec eux pour le soulagement de leur fils. J'appris d'eux que c'est aussi précisément dans ces mêmes circonstances que leur enfant se déchire de tems à autres à belles mains , & met en sang toutes les parties du visage & de la tête , qui sont galonnées de dartre. Il faut être témoin , comme je le fus une fois avec étonnement , pour se persuader la sorte de rage & le dépit dans lequel entre ce petit furieux , lorsqu'il se livre tout entier à la cruelle envie qu'il éprouve de se gratter. Tout le débecte alors ; l'une de ces passions est peinte sur le visage , tandis que l'autre éclate dans ses yeux. Et en effet rien n'est capable de l'arrêter , ni de le faire finir quand il est en train , que la cuisante douleur qu'il ressent à la suite de ce fatal exercice : preuve incontestable que l'humeur qui fuit de la dartre , est non-seulement des plus acres & des plus actives ; mais même qu'elle réveille son action , surtout dans ces occasions-là.

Une croute de lait relevée en bosses irrégulières recouvre exactement la tête de l'enfant.

444 *Recueil périodique*

Elle semble n'être que d'une seule pièce, elle est fort dure, & ne donne passage à aucun cheveu, tant elle est épaisse, sèche & ferrée. Elle s'étend depuis le nez & le sourcil en forme de calotte, jusqu'à la partie inférieure de l'os occipital. Lorsqu'elle est déchirée par l'enfant, il en suit une humeur, partie sanguinolente, partie huileuse, partie gluante.

Cette croute de lait devient plus forte sur le milieu de la tête ; il en part une espèce de cordon de la grosseur du petit doigt d'un adulte. Ce cordon regne le long de la partie moyenne & postérieure de la tête. Lorsqu'il est parvenu à la partie supérieure de l'os occipital, il se divise en deux petits cordons blanchâtres, durs & secs, de la grosseur d'un chalumau, d'égale longueur. Ils gagnent les apophyses mastoïdes chacun de leur côté, & descendent le long de la partie latérale du col. Lorsqu'ils sont parvenus dans cet endroit ils s'aplatissent insensiblement, & prennent la figure de bandelettes minces, écailleuses, superficielles, larges de deux pouces ou environ, découpées par leur bord interne en festons larges, profonds & arrondis. Le bord externe est tout uni & plus mince que l'interne. Elles semblent s'effacer dans quelques endroits de leur longueur. Ces bandelettes viennent se réunir sous le col, ensuite s'écartent & forment sept espèces de losanges sur toute la partie antérieure de son corps. Le point de réunion est en ligne droite ; & ce qu'il y a de singulier, c'est que dans tous les espaces intermédiaires la peau est dans son état naturel sans aucune apparence de dartre ; on observe ce même état de la peau à la nuque du col, quoiqu'il y ait un cordon transversal qu'à

d'Observations. Décembre 1754. 445
réunisse les deux cordons dont nous avons parlé. On remarque indépendamment une petite bande dartreuse en forme de bride, qui s'étend d'une oreille à l'autre & passe par dessous le menton.

Lorsque ces bandelettes sont parvenues au nombril, elles se prolongent encore un peu, s'écartent & se perdent, en s'amincissant insensiblement à la partie supérieure des os innominés.

Les épaules & la partie supérieure de chaque bras sont recouvertes, d'une bande circulaire de la largeur de trois pouces; cette galle est fort épaisse, & suinte continuellement.

Les parents appellent, je ne sais sur quel fondement, cette maladie qui n'est autre chose qu'une dartre singulière, ils l'appellent, dis-je, le *masque* & la *brassière*, peut-être, à cause des parties qui sont affectées.

Les remèdes que j'ai conseillés paroissent soulager le malade & diminuer les accidens; j'aurai soin d'en faire part dans un des Journaux suivans.



SOLUTIONS DE QUESTIONS PROPOSÉES

I.

Saigne-t-on après une sueur critique qui a emporté la fièvre ?

VII. Quand après une sueur critique, on est délivré de la fièvre, s'il y a une plénitude marquée, il est bon & même nécessaire de saigner avant que de purger, & souvent même il faut répéter plusieurs fois la saignée, s'il en est besoin, d'autant plus que c'est la meilleure préparation à la purgation, *quæ in plenitudine non est tuta, nisi corpus fluidum sit & perspirabile*. Cette vérité est démontrée dans beaucoup de maladies, mais surtout dans la rougeole, qui étant accompagnée ordinairement de toux violente, ne permet de purger qu'après une ou plusieurs saignées, quoique la purgation répétée soit indispensablement nécessaire à la fin de cette maladie.

I I.

Quand faut-il purger une femme accouchée ?

Une femme accouchée soit naturellement, soit par l'effort de la fièvre, quand bien même elle seroit sans fièvre, ne doit point être purgée avant le 14^e. jour ou le 21^e. de son accouchement : mais on doit faciliter l'évacuation des lochies par clystères, fomentations émollientes sur le bas ventre, demi-bains, fumigations : car alors il y a toujours une disposition inflammatoire dans le bas ventre, à cause de la dila-

d'Observations. Décembre 1754. 447
 tation prodigieuse qu'ont souffert les vaisseaux de la matrice dans le temps de la grossesse. C'est même une raison de plus pour reculer encore la purgation chez les femmes vigoureuses, telles que les villageoises, & femmes de travail, qui ont peu de règles, à raison de la dissipation qu'elles font, & du ton de leurs parties. Dans tous ces cas une purgation précipitée ne feroit qu'augmenter la disposition inflammatoire, & attirer une inflammation véritable, en irritant toutes les parties du bas ventre, & supprimant quelquefois les vuidanges par l'augmentation du ressort quelle occasionneroit ; d'ailleurs il n'est pas bien démontré, qu'il faille nécessairement purger une femme accouchée : on agit dans ce cas-là, comme dans bien d'autres, plutôt par routine que par principes.

I I I.

Quelle peut être la cause d'une extinction de voix qui prend tout à coup, & qui cesse de même.

Deux sœurs sont sujettes à une extinction de voix singulière par la façon dont elle leur prend : leur voix cesse subitement, & reprend sans cause manifeste, sans toux ni oppression de poitrine, de sorte qu'il est impossible de supposer une décharge d'humeurs, qui aient besoin d'un degré de coction pour se mûrir peu à peu & faire cesser l'extinction totale de la voix. On demande quelle peut-être la cause de cet accident.

Tout ce qu'on peut dire à ce sujet ne peut

être que conjectural. Il n'y a que trois parties qu'on puisse en accuser. Les cartilages du larinx, les muscles de la même partie, & les nerfs récurrents: supposé, comme on l'annonce, qu'il n'y ait point de vice dans la respiration.

Les cartilages du larinx, & ses muscles ne pourroient causer cette extinction de voix que par la trop grande sécheresse, comme on le voit dans les fièvres ardentes, & dans les maux de gorge violens, ou par la mollesse de ces mêmes parties imbibées d'une surabondance d'humeurs, comme on le remarque dans les fluxions; mais ici on ne peut point attribuer cet accident à ces deux causes, puisque l'extinction viendroit successivement, & s'en iroit peu à peu, si le vice de ces parties la produisoit. Il ne reste donc plus que les nerfs récurrents que l'on peut en accuser, soit qu'il existe une matière qui change la disposition de ces nerfs, soit que naturellement ils soient aisément susceptibles d'altération. Ce sentiment est fondé sur l'expérience: car si on lie à un chien, par exemple les nerfs récurrents, ou si on les coupe, la voix cesse aussi-tôt, si on ôte la ligature elle revient à l'instant: ici la même chose peut arriver. C'est pourquoi pour faire cesser ces accidens, il faut saigner du pied, surtout si les règles sont peu abondantes ou retenues, *Mira si quidem est harum partium cum thorace, voceque sympathia*: appliquer les ventouses, ou même un caustère, principalement si elles sont sujettes aux fluxions; & leur faire user d'une ptisane sudorifique légère, rendue purgative de temps en temps.

ARTICLE

ARTICLE II.

Contenant quelques Observations sur la
Chirurgie.

*Sur une fracture au crâne, avec des accidens
considérables, dont la personne malade
guérit sans le secours du trépan.*

I. **E**N Décembre 1753. une petite fille âgée de neuf ans, revenant de l'école, fut blelée par la chute d'une planche haute de douze pieds, large d'un pied, épaisse de deux pouces, qui étant posée de champ par terre, glissa, & tomba, en dédolant, par un de ces angles, sur la tête de cette petite fille: il y eut un tel déchirement de la peau qui recouvrait le pariétal droit que presque tout cet os, & la partie postérieure de la partie écailleuse de l'os temporal se trouverent à découvert. L'enfant tomba du coup en poussant un très-grand cri, & fut tout de suite transporté chez sa mere, sans connoissance, ni mouvement. M. D*** y fut mandé, après avoir lavé la plaie, il reconnut à la faveur de quelques petites cuïssons, une fracture qui descendoit obliquement de la partie moyenne du pariétal droit, jusqu'à la jonction de la suture coronale avec la temporale, en sorte qu'il y avoit un peu d'écartement de la suture coronale, & aussi écartement dans la fracture; le tout bien à découvert, il garnit la plaie de charpie brute: je saignai la petite malade du pied, elle étoit sans mouvement, sans connoissance,

F f

450 *Recueil périodique*

faignoit du nez , avoit de fréquentes envies de vomir , & de temps à autre des mouvemens convulsifs ; six saignées du pied furent répétées dans les vingt-quatre heures , à la dose de deux palettes chaque fois , sans qu'il parut aucun changement dans l'état de la malade. Pendant ce temps , on faisoit ce que l'on pouvoit pour faire avaler à la malade quelque peu d'une infusion vulnéraire , aiguillée de quelques grains de tartre stibié ; ce qui produisit quelques légères secousses. On leva l'appareil au bout de vingt-quatre heures pour se déterminer sur le parti qu'on prendroit. M. D*** observa une humidité sanguinolente qui sortoit par la fracture , ainsi que par l'écartement de la future , & en pinçant le nez de la malade , il en sortoit davantage ; on pansa la plaie en couvrant l'os découvert avec des plumaceaux imbibés de baume de *fioraventi* , & le reste de la plaie avec un mélange de baume d'*arceus* & d'huile rosat , des compresses trempées dans l'eau de vie , le tout soutenu du grand couvre-chef : le troisième jour , mêmes accidens , même régime , mêmes pansemens , & une septième saignée du pied. La fièvre augmenta , ainsi que les mouvemens convulsifs. Le quatrième jour , l'appareil du trépan étant disposé , M. D*** crut devoir temporiser , tant à cause du dangereux état où il trouva la malade qu'à cause qu'il soupçonnoit commotion au cerveau ; * le peu d'espérance

* *Nota.* Est-il vrai que dans ce cas-là il soit inutile de trépaner ? Ce seroit une question à discuter ; il faudroit pour la décider , établir ce que l'on entend par *commotion au cerveau* , & faire voir l'utilité de trépan alors , en comparant ses avantages dans les autres occasions.

d'Observations. Décembre 1754. 451
 qu'il avoit, supposé qu'il n'y eût pas commotion, étoit fondée sur l'issue facile de la matière épanchée, tant par la fracture que par l'écartement de la future. Le cinquième jour, la malade étoit dans un état si désespéré par la faiblesse, les sueurs froides, les évacuations involontaires, tant par les selles que par les urines, qu'on ne lui donna que quelques gouttes de liliūm de paracelse. Le sixième jour, le pouls concentré se releva, la chaleur de la peau & quelques mouvemens convulsifs se firent appercevoir. On pansa la malade à l'ordinaire, la suppuration fut assez abondante, ainsi que la quantité de l'humeur épanchée sortie par l'écartement des os; ce qui donnoit un peu d'espérance, d'autant que la malade avoit de temps en temps un peu de connoissance : la nuit fut très-orageuse, la fièvre se ralluma, les convulsions tourmenterent beaucoup la malade, je la saignai pour la huitième fois du pied, & la pansai comme à l'ordinaire. Le septième jour, elle fut dans un assoupissement léthargique, on lui fit avaler une potion cordiale vulnérable, aiguillée de deux grains d'émétique; ce qui occasionna quelques secouffes, & des évacuations par haut & par bas dans quelques-unes desquelles on tint la malade pour morte. Elle passa la nuit dans un état de faiblesse extraordinaire, à laquelle succéda une sueur froide : on ne la soutenait que par le moyen de quelques gouttes de liliūm de paracelse. Le huitième, le pouls se releva, il y eut quelques momens de connoissance, elle éternua cinq fois de suite, elle saigna du nez, je la pansai comme à l'ordinaire, & j'appercevois que le peu de matière épanchée qui sortoit par les écartemens, suivoit les mou-

F f ij

vemens de la dure-mère. * Il est à remarquer que l'espace des écartemens étoit tout au plus d'une demie ligne. La nuit fut assez tranquille. Le neuvième, la peau se réchauffa, le pouls se releva, les yeux qui avoient été égarés reprirent leur état naturel, la malade commençoit à sentir son mal, ne pouvant se remuer sans se plaindre, je la saignai comme à l'ordinaire en présence de M. D*** qui se disposoit à appliquer le trépan, pour le peu qu'il survint le moindre accident; il pensoit que pour le présent, l'humeur sanguinolente qui sortoit par les écartemens pourroit suppléer à cette opération. La malade alla de mieux en mieux jusqu'au dix-septième, & fut pensée comme à l'ordinaire; sa plaie fournissoit une abondante suppuration qui étoit de bonne condition, & l'humeur épanchée sortoit de jour en jour plus librement par les écartemens. Le dix-huitième, on lui donna par trop de complaisance deux pommes cuites, ce qui occasionna la fièvre, des frissons, & une douleur considérable avec tension par tout le bas-ventre; elle fut saignée du bras, prit des lavemens émolliens. Dans le pansement, j'aperçus beaucoup moins de suppuration; en un mot, la plaie & les accidens annonçoient un reflux de matière purulente. Le dix-neuvième, M. D*** lui fit prendre une eau de cassé aiguillée, qui procura heureusement une évacuation & une détente universelle. Je n'aperçus cependant pas grand changement à la plaie ce jour-là, mais le lendemain tout com-

* Nota. Il ne faut pas inférer de-là que la dure-mère a un mouvement; le contraire est démontré par des expériences incontestables: le mouvement dont il est ici question vient du battement des artères.

d'Observations. Décembre 1754. 453
 mença à mieux aller, & au quarante deuxième jour, les os furent presque tous recouverts de bonnes chairs, à l'exception d'une portion d'os de la largeur d'environ un pouce qu'il fallut faire exfolier, parce que les chairs qui le recouvraient étoient mollasses & saignantes. M. D*** les détruisit avec un peu d'aïun calciné, & toucha l'os découvert avec le beurre d'antimoine. L'exfoliation en fut totalement faite le cinquantième jour, les bourgeons charnus parurent, & formèrent une cicatrice parfaite.

On voit par cette observation, 1°. que quelques signes qu'on ait de la commotion au cerveau, qui est un accident le plus souvent sans ressource, on peut cependant en espérer la guérison par les saignées du pied qui diminuent, & peuvent détourner la quantité du sang qui se porte vers le cerveau, sur-tout si l'on aide l'effet des saignées, par des remèdes capables de redonner aux fibres de ce viscère le ressort qu'il a perdu par le coup, telles que sont les infusions vulnéraires aiguës d'émétique, 2°. Qu'on peut quelquefois éviter l'opération du trépan dans les fractures du crâne où il y aura assez d'écartement* pour faciliter l'issue de la matière épanchée, pourvu d'ailleurs que les accidens de l'épanchement ne pressent pas trop.

J. J. R. Luzarche, Éleve en Chirurgie à Paris, natif d'Orléans.

* *Nota.* Faut-il toujours trépaner, lors même qu'il n'y a point d'écartement ou d'ouverture, & y a-t-il des signes certains qui indiquent quand il faut trépaner, & l'endroit où il faut appliquer le trépan? Ce seroit encore un sujet qui mériteroit d'être traité avec soin.

F f iij

OBSERVATION ;

Sur une Hydropisie de l'ovaire.

II. En Mars 1754. je fus appelé rue Simon-le-Franc, pour voir une femme, à qui M. F*** Médecin avoit conseillé de faire la ponction au bas ventre, qui étoit extraordinairement & universellement tendu ; il y étoit présent. Après avoir reconnu par les moyens ordinaires la fluctuation, je plongeai mon trois-quart dans le lieu ordinaire, & du côté droit, & je tirai par la canule, au plus, trois demi-septiers d'une eau ambrée & très-claire. Quelque pression que je fisse, & quelque direction que je donnasse à la canule, en y passant le stilet pour la déboucher, au cas qu'elle le fût par des matières glaireuses, je ne pus en tirer davantage. La circonférence du lieu percé s'affaissa, mais le ventre étoit toujours très-tendu, & je sentoits toujours l'ondulation en frappant de part & d'autre : M. D*** Médecin fut d'avis qu'on remit au lendemain le reste de l'opération, & je m'y trouvai avec M. D*** Chirurgien ; il regarda cette hydropisie comme enkistée, & plonge un coup de trois-quart, quatre bons pouces au-dessus du lieu que j'avois percé, en entrant vers l'épine antérieure de l'os des Iles, il sortit environ une pinte d'eau de la même nature, ce qui affaissa encore cet endroit. Il replongea l'instrument un demi-pied plus haut, en sorte que les trois piquures faisoient un triangle, il en sortit une chopine au plus, & par l'affaiblissement que produisirent ces évacuations,

d'Observations. Décembre 1754. 455

on n'appercevoit de détente qu'à la circonférence des lieux qu'on avoit percés; le reste du bas ventre restant toujours tendu, on remit au lendemain: je plongeai du côté gauche, & à l'endroit ordinaire le trois-quart, & je tirai cinq demi-septiers d'eau: nous fumes d'avis de replonger l'instrument plus haut, en allant du côté de l'ombilic, & par cette ponction, je tirai trois pintes & demie d'eau, ce qui nous procura une notable détente du bas ventre, & à la faveur de laquelle nous découvrîmes par le toucher plusieurs tumeurs schirreuses qui occupoient cette capacité. Comme on sentoît encore par le toucher dans la région lombaire gauche un endroit où il y avoit épanchement, j'y plongeai le trois-quart, & j'en tirai une pinte d'eau: nous appliquâmes sur le bas ventre une flanelle imbue de décoction émolliente, parce que le ventre étoit resté tendu & devenu douloureux, & à la faveur des ouvertures, il découloit continuellement une grande quantité d'une couleur roussâtre. M. le Médecin ordonna à la malade des cordiaux, lui fit faire des bouillons capables de lui réparer les forces; mais elle mourut le cinquantième jour dans un anéantissement & une suffocation considérables. Nous en fîmes l'ouverture, & nous trouvâmes que l'ovaire gauche occupoit toute la capacité du bas ventre, que c'étoit différentes idatides que nous avions percées dans les ponctions; nous le pesâmes, & il pesoit cinq livres six onces, & étoit garni d'une infinité de vésicules, qui contenoient chacune deux ou trois cuillerées d'une eau jaunâtre. Nous nous informâmes de ce qui avoit précédé cette maladie, on nous dit qu'il y avoit six mois que cette femme étoit accouchée, qu'au bout de

F f iv

six jours , elle fut à pied à Arcueil , qu'elle essuya une pluie considérable, qu'elle s'en revint avec un frisson & une fièvre chaude, qu'on lui donna des roties au vin & au sucre, que le lendemain elle se plaignit d'une douleur très-aiguë dans la région iliaque gauche, que cette douleur avoit toujours continué, qu'il étoit survenu une tension douloureuse au bas ventre, que les Sœurs de la Charité l'avoient saigné deux fois, qu'elle avoit négligé tout autre remède, parce que la fièvre avoit diminué par ces deux saignées, que depuis ce temps elle s'étoit toujours plainte de cette partie, que le ventre étoit resté tendu, & avoit augmenté de plus en plus; & qu'enfin étant tombée dans un état d'oppression & de foiblesse où nous l'avons trouvée, elle s'étoit déterminée à appeler du secours.

L'expérience ne prouve que trop fréquemment quels désordres le lait occasionne dans différentes parties du corps, lorsqu'il reflue dans la masse du sang. C'est pourquoi les femmes nouvellement accouchées ne sçauroient trop prendre de précaution, tant qu'il n'est pas totalement dissipé; il n'est pas douteux que la fièvre qui surprit la malade, étoit causée par le lait qui refluoit, lequel s'est déposé dans l'ovaire, s'y est épaissi, l'a engorgé & dilaté extraordinairement, & a causé l'hydropisie; que si cette femme eût voulu se captiver à faire les remèdes qu'on lui avoit proposés, comme des saignées répétées, des apozèmes laxatifs, le sel de *duobus*, &c. Les fomentations émollientes, &c. Elle auroit pu éviter cette maladie, & conséquemment la mort.

REFLEXIONS

Sur la saignée , par M. H. K. O.

La Médecine semble se vouloir débarrasser tous les jours de ses préjugés , elle adopte avec avidité tout ce qui peut l'enrichir , & rendre les maladies moins dangereuses , elle paroît uniquement occupée du bien public ; & l'on voit souvent de jeunes Médecins assez zélés pour oser heurter de front la pratique la plus reçue , lorsqu'ils imaginent qu'elle peut être nuisible au malade. La saignée doit être mise au rang de ces erreurs accréditées par le Public Médecin ; quelques gens , à la vérité , semblent vouloir lui ôter un peu de son pouvoir. C'est le même motif qui m'a déterminé à vous communiquer quelques réflexions que j'ai faites à ce sujet , d'après plusieurs conversations que j'ai eues avec de célèbres Médecins de la Faculté de Paris.

Se déclarer contre la saignée , & ne la pas approuver par-tout , c'est s'exposer à la disgrâce de beaucoup de Médecins & Chirurgiens , qui favorisant le penchant du Public , en ont fait un remède presque universel & infailible. En effet , dans quelles occasions ne saigne-t-on pas ? La jeunesse , les tempéramens qu'on appelle *sanguins* , & les maladies aiguës , inflammatoires n'ont plus de privilèges. L'on répand sans scrupule le sang des vieillards & des petits enfans : les personnes phlegmatiques ou bilieuses ont trop de sang , ou du moins l'ont trop

échauffé , & la guérison des maladies chroniques seroit imparfaite , si la saignée ne frayoit le chemin aux autres remèdes , qui sans elles n'auroient qu'un succès médiocre ; en un mot , *l'ouverture de la scène est toujours ensanglantée.* Ce seroit donc une témérité que de vouloir ravir à la plupart des Médecins , & aux malades , un remède dont ils sont en possession depuis long-temps , & dont ils soutiennent les droits avec un zèle infatigable ; aussi n'entreprenons-nous pas de décrier absolument la saignée , mais de marquer seulement quelques cas où nous la croyons nécessaire ou préjudiciable , & dire quelque chose en faveur de la vérité , contre laquelle une erreur , quoiqu'accréditée , ne doit jamais prescrire.

Les inflammations des parties internes sont des maladies auxquelles l'on ne peut sans injustice refuser la saignée , sur-tout si elles sont considérables. L'on voit bien qu'alors le sang qui doit passer par une partie , y rencontrant tout d'un coup un obstacle insurmontable , est obligé de se reculer avec une force , & une précipitation qui ne lui permettent pas de se retirer dans plusieurs vaisseaux éloignés où il seroit moins à charge. Il faut donc qu'il reste dans les vaisseaux voisins , & qu'augmentant la quantité du sang qui y est déjà , il les gonfle extraordinairement , & les menace d'une rupture dangereuse. Que faut-il faire alors , sinon de désemplir les vaisseaux éloignés de la partie embarrassée , afin que ceux qui sont surchargés puissent aisément leur envoyer le sang superflu qu'ils contiennent , ce qui prévient des accidens très-fâcheux ?

d'Observations. Décembre 1754. 459

L'on ne doit cependant pas avoir tellement égard au symptôme de la maladie (qui à la vérité est quelquefois pressant) qu'il faille pour cela en négliger la cause. Ne verroit-on pas à la honte de la Médecine un Pleurétique noyé dans un fleuve de sang , si l'on n'employoit que la saignée pour le guérir ? C'est une illusion de croire que la douleur & la fièvre aiguë , qui accompagnent la pleurésie , & toutes les maladies , ne sont que l'effet d'une circulation de sang interrompue ; il ne faudroit alors qu'en tirer très peu pour la rétablir.

Nous croyons donc qu'il faut mettre de la partie une *lymphe visqueuse* , & semblable à de la colle , telle qu'on l'observe sur le sang des personnes sujettes aux *pleurésies* , & aux *rhumatismes* , & qui par quelque occasion que ce soit , s'arrêtant dans les vaisseaux de la *pleure* ou ailleurs , s'y épaisit davantage , s'y aigrit , s'y corrompt , & gâte le sang avec lequel il est impossible qu'elle ne se mêle. Il faut donc adoucir , fondre & dissiper cette humeur , qui par son séjour cause tant de désordre. Il faut par conséquent faire agir les *diaphorétiques* avec la saignée , mais il faut aussi que ces remèdes soient tempérés , si la fièvre est violente , afin qu'agissant plus doucement , ils puissent plus aisément pénétrer l'humeur pour la subtiliser sans aucun fracas.

L'apoplexie , les violens accès d'épilepsie où le visage paroît rouge , & le pouls élevé , les délires , les douleurs de tête inflammatoires ne sçauroient presque se passer de la saignée ; ce seroit même un crime d'épargner le sang dans ces cas-là. Il est pourtant fâcheux pour les *grands Seigneurs* , que dans ces maladies l'ex-

périence les oblige de recourir à d'autres remèdes évacuans, comme les purgatifs dont l'effet n'est pas si prompt que celui de la saignée, mais beaucoup plus sûr. Pourquoi plus sûr ? C'est que les remèdes purgatifs, pris en lavages, sur-tout lorsque le corps est agité, attirent sur les parties où ils agissent, non-seulement le sang qui gonfle les vaisseaux du cerveau, mais font en même temps sortir l'humeur particulière qui lui donne souvent occasion de séjourner. Après tout, la saignée & les purgatifs ne sont pas incompatibles dans ces cas-là, où il s'agit de soulager promptement. La fréquente saignée est une mauvaise ressource dans les pertes de sang, & un moyen infail-
lible pour épuiser bientôt un malade.

L'on ne sçauroit désapprouver la saignée du pied, quoique souvent insuffisante, lorsqu'il s'agit de faire couler les règles & les *vuidanges* qui se sont arrêtées subitement, parce que le sang qui sort par l'ouverture de la veine se trouvant moins gêné se meut avec plus de vitesse & de force ; & celui qui doit se remplacer, accourant avec le même mouvement par les veines *iliaques* & *crurales*, & suivant le train de la circulation par les artères de même nom, pousse aussi plus fortement le sang des *hypogastriques* qu'il rencontre, & qui allant à la matrice avec un surcroît de mouvement, peut aisément surmonter les obstacles qui s'opposent à son passage, pourvu que la cause de la maladie ne soit point une trop grande raréfaction du sang & des humeurs : car alors, la saignée du pied seroit pernicieuse.

Les fièvres intermittentes, & sur-tout celles d'Automne, saison où les corps sont assez épu-

d'Observations. Décembre 1754. 461

ses par la chaleur précédente & les vaisseaux désemplis, nous paroissent n'avoir pas grand besoin de la saignée, à moins qu'on ne veuille les prolonger, & les faire dégénérer en *maladies chroniques* souvent incurables.

Pour ce qui est des fièvres continues, où l'on n'est point menacé d'accidens fâcheux, comme transports au cerveau & autres, je crois que la saignée y est assez inutile, & même préjudiciable. En effet, qu'est-ce que la fièvre, sinon un effort que font ces vaisseaux, & le sang pour se dégager d'une humeur étrangère qui s'oppose au mouvement naturel? Le sang se gonfle, il est vrai, les vaisseaux travaillent, tout s'échauffe; mais comment dompter & chasser l'humeur sans cela? J'avoue qu'il faut de l'espace pour le combat, & qu'un sang actif & bouillant peut se trouver contraint dans les vaisseaux, & en forcer le ressort; alors il y auroit trop de hardiesse à ne pas soulager les vaisseaux par la saignée, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de rupture & d'engorgement à craindre. Mais dans les vieillards & les petits enfans, dans les personnes phlegmatiques ou simplement bilieuses; en un mot, dans tous les cas où les vaisseaux sont difficiles à rompre & les liqueurs peu actives; ce seroit retarder la décoction de l'humeur & empêcher la crise que de donner de l'air au sang & le rafraîchir par la saignée. Il vaudroit donc mieux alors, si l'on vouloit ne pas aider la nature par quelque remède tempéré, la laisser agir toute seule que de la faire succomber en l'affoiblissant trop.

Qu'on ne dise point que dans la fièvre les vaisseaux sanguins sont toujours pleins, puisqu'il ne se fait point de *sécrétion*, & que les

humeurs mêlées avec le sang en augmentent la quantité, nous l'avouons sans peine: mais cette plénitude n'est-elle point nécessaire pour bander davantage le ressort des vaisseaux, qui sans cela n'agiroit que languissamment contre un rout plus abondant & plus épais? De plus, cette plénitude n'est-elle pas une suite de l'épaississement causé par l'humeur de la fièvre, & auquel on ne peut croire sans prévention que la saignée remédie? Il faudroit autrement que la Médecine devint populaire, & que le Médecin ne s'arrêtât pas plus à la maladie que le malade même qui n'est touché que du symptôme, & qui aime mieux être soulagé un moment pour souffrir davantage dans la suite, que de sacrifier un soulagement passager à une guérison parfaite & durable.

Mais à quoi bon tant déclamer contre la saignée? il faut la soutenir à quelque prix que ce soit, & bien loin de lui contester le titre de meilleur évacuant de la Médecine, on veut même lui donner place parmi les altérans. L'on prétend que la saignée change la mauvaise qualité du sang & des humeurs, sinon par elle-même, du moins en faisant place à un chyle formé de bons alimens & bien conditionné, qui réparera avantageusement la perte de ce qui sera sorti par l'ouverture de la veine, en corrigeant ce qui reste de mauvais dans les vaisseaux.

Il est aisé de répondre, que la saignée tirant ce qu'il y a de bon & de mauvais dans les vaisseaux ne doit pas l'emporter sur les autres évacuatifs, qui faisant un triage des humeurs crûes & indigestes qui s'allient ordinairement avec la partie blanche du sang, méritent par-là qu'on leur adjuge la préférence. Encore, si ce qui

d'Observations. Décembre 1754. 463

reste dans les vaisseaux après la saignée ne devenoit pas plus mauvais qu'auparavant , il y auroit moins lieu de se plaindre, puisque la nature gagneroit d'un côté ce qu'on lui fait perdre de l'autre. Mais se peut-il que les vaisseaux étant désemplis, le sang qui reste, semblable au vin, ne prenne pas plus d'air & ne se gâte pas davantage ?

Pour la maniere dont on veut que la saignée corrige le sang, elle est plus propre à éblouir qu'à persuader & à convaincre. En effet, comment veut-on que les meilleurs alimens se puissent bien digérer dans un estomac malade ? N'est-il pas ridicule de prétendre qu'il se peut former un chyle convenable dans une partie remplie & abreuvée d'humeurs, dont la source est corrompue, & même affoiblie par la saignée ?

Or l'expérience journaliere fait voir qu'il est dangereux d'empêcher l'écoulement des *hémorrhoïdes* & des *menstrues*, lorsqu'elles ne sont pas immodérées, & que la saignée du bras ne peut souvent les arrêter. Il faut donc qu'il sorte avec le sang une humeur qui demande une issue particulière, & qui étant retenue dans le corps, y causeroit de grands ravages. L'on se tromperoit grossièrement, si l'on croyoit que le sang qui coule avec l'humeur est mauvais de lui-même, & qu'il soulage la nature ; puisqu'au contraire elle s'en trouve quelquefois affoiblie, & que le sang ne sort que parce qu'il est contenu dans les vaisseaux qui touchent ceux où se sépare l'humeur qui fait ouvrir les uns & les autres.

Concluons de tout ceci, qu'il faut ménager le sang, comme le principe de la vie, & l'Au-

teur des crises : que la saignée seule n'est pas un remède infallible, & que l'usage n'en doit être permis que dans certaines occasions où l'on est forcé de négliger la cause de la maladie pour remédier à un symptôme pressant : encore faut-il bien examiner si l'on ne peut point substituer à la saignée d'autres remèdes, qui agissant presque aussi promptement, produiront dans certains cas un beaucoup meilleur effet, tels sont les lavemens & autres, &c.

L E T T R E

Sur une Conformation singulière.

MONSIEUR,

IV. J'ignore si l'observation que je vous envoie, n'a point été publiée dans quelque Journal ; mais dans l'incertitude où je suis à ce sujet j'ai cru devoir vous en faire part d'autant plus que j'ai peu vu d'observations semblables dans les accouchemens monstrueux.

Je pense que l'ancienneté de cet événement, ne doit pas l'empêcher de trouver place dans votre Ouvrage périodique, destiné à rassembler toutes les observations dont on peut tirer quelque utilité.

Dans le Village de Donremy, surnommé la Pucelle, situé sur la Meuse à trois lieues du Neuf-Château, à cinq de Veaucouleurs, la nommée Sebastienne Camus femme d'Eloph Rouyer Maçon, accoucha le 27 Décembre 1722. d'une fille double, d'une figure des plus extraordinaires. Cet enfant étoit composé de deux bustes joints en droite ligne l'un à l'autre.

d'Observations. Décembre 1754. 465
 tre. Chaque buste avoit une poitrine, deux
 tettons, deux bras, deux mains, une tête,
 une face, en un mot tout ce qui doit com-
 poser les parties supérieures. Au nombril, ces
 deux bustes se réunissoient & ne formoient plus
 qu'un corps, qui avoit comme à l'ordinaire
 une cuisse, une jambe & un pied. De chaque
 côté, la partie qui distinguoit le sexe étoit
 unique, aussi-bien que celle qui sert à la sortie
 des excréments : elles étoient toutes deux com-
 munes aux deux bustes dont nous avons parlé.
 Au côté opposé de ces cuisses & du nombril,
 sortoit entre les deux bustes une masse de chair
 en forme de moignon d'une cuisse jusqu'aux
 genoux, dont le bout paroissoit replié jusques
 environ trois doigts du *tibia*. Ce tronçon de
 cuisse avoit du mouvement ; ce qui devoit faire
 soupçonner que ce n'étoit en quelque façon
 qu'une ébauche de ce que la nature avoit voulu
 produire de l'autre côté, de cuisses, de jambes &
 de pieds, comme on les voyoit du côté op-
 posé. Peut-être que quelque dérangement, ou
 un défaut de nourriture dans cet endroit avoit
 été cause que cet Ouvrage étoit resté impar-
 fait. On trouve dans Ambroïse Paré un exem-
 ple assez semblable, & il y a quelques années
 que l'on montra à Paris un enfant mâle, qui
 étoit conformé de même à l'exception que les
 jambes, les cuisses & les pieds existoient de
 chaque côté.

Ce qu'il y a de plus singulier au double en-
 fant dont il est ici question, c'est que cet en-
 fant a vécu jusques au 4 de Février de l'année
 suivante. Peut-être même ce double enfant au-
 roit-il vécu plus long-tems, si la pauvreté du
 pere & de la mere n'avoit en quelque façon

G g

contribué à sa mort : car à mesure que ce double enfant se fortifioit, il avoit besoin de plus de nourriture, & le tetton de sa mere se trouvoit tari long-tems avant qu'il fût rassasié.

On a cru devoir administrer un double baptême, sur ce double enfant. Il est triste qu'il n'ait pas vécu ; car comme chaque demi-corps avoit une circulation, une respiration, une transpiration, une nourriture & un mouvement qui lui étoient propres, il auroit été curieux d'observer si leurs inclinations & si leurs pensées se seroient rapportées. On a déjà quelques observations à ce sujet, qui constatent que cette union intime n'établit pas pour cela un rapport dans la façon de penser.

L E T T R E

De Monsieur L. H. S. à l'Auteur du Journal périodique, en réponse aux Reflexions de M. Maupilliers, sur la Taille de M. le Cat.

MONSIEUR,

V. Je n'ai pu m'empêcher d'être surpris, de ne trouver dans votre Journal du mois d'Octobre qu'une sorte d'annonce de la réplique que je faisois aux reflexions de M. Maupilliers. L'impartialité dont vous faites profession, en qualité de Journaliste, vous engageoit cependant à me donner la même satisfaction qu'aux ennemis de M. le Cat. C'est dans cette idée, que je vous adresse de nouveau la même réplique que je vous avois déjà envoyée à ce sujet,

d'Observations. Décembre 1754. 467
 & j'espère que vous voudrez bien l'insérer en entier.

Etoit-il rien de plus simple, Monsieur, que le Bulletin de la taille de M. le Cat, que je vous ai adressé & que vous avez inséré dans votre Journal d'Août ? Je ne vous ai rapporté que des faits qui se sont passés sous mes yeux & devant 40 témoins, dont aucun n'en a contredit, ni ne peut en contredire aucunes circonstances. Comment ? Est-ce qu'il ne sera permis qu'au frere Cosme de donner au Public l'histoire de ses tailles ? Pourquoi le jeune Chirurgien, Partisan du lithotôme caché, vient-il essayer de répandre des incertitudes mal concertées sur des faits incontestables ? Mais il va plus loin, puisque ses reflexions tendent à empoisonner les meilleures choses. Il fait un crime à M. le Cat de son habileté même. Il ne sçauroit lui pardonner de tailler, en dix-sept minutes, sept sujets, dont un seul est mort de champignons & d'une teigne rentrée ; il crée un prodige exprès pour aggraver ce crime ; il veut que les accidens qui ont produit cette mort, soient l'effet de cette promptitude, & que comme les champignons de nos couches naissent en une nuit, ceux de la vessie de ce taillé soient venus en une minute.

Est-il possible que des Chirugiens oublient que la premiere condition essentielle à leurs opérations est la promptitude. . . . *Citè.* . . . Ils oublient qu'une opération longue, est appelée chez eux une opération laborieuse, toujours cruelle, toujours dangereuse ; & ils entreprennent de persuader au Public, qu'il vaut mieux être dans les tourmens une heure qu'une minute.

G g ij

Ils abusent de ce principe, que l'excès dans les meilleures choses devient un mal ; que la promptitude à opérer peut dégénérer en violence ; mais où est ici la justesse de l'application de ce principe ? Quand je vous ai annoncé Monsieur, que toute la taille de M. le Cat, s'étoit faite en dix-sept minutes, je vous ai appris en même-tems que tous les sujets avoient été très promptement guéris, à celui-là près qu'il étoit impossible de guérir. Quand on trouve dans le recueil de ce Lithotomiste, qu'en 1751, il a taillé dix sujets en vingt-huit minutes, on y voit aussi que tous les dix ont été guéris. Cette promptitude n'est donc pas accompagnée de cette violence meurtrière, dont notre jeune Critique voudroit ici accuser M. le Cat. C'est une habileté à opérer, qui vient & de l'adresse du Chirurgien, & plus encore de sa méthode aussi expéditive que sûre. Si M. Maupilliers avoit vu cette taille, comme moi, il trouveroit dans les cannelures des instrumens de M. le Cat, dans la situation basse de son incision, & dans sa forme évasée au dehors, les causes évidentes de cette prompte facilité avec laquelle il opère ; & en comparant ces circonstances, avec celles qui se trouvent opposées, dans la méthode du Lithotôme caché, il verroit aussi évidemment, pourquoi les opérations du dernier durent 35, 40, 60 minutes & plus, selon l'aveu même de son auteur.

Vous sentez par-là, Monsieur, combien il est important que la circonstance du tems ne soit jamais oubliée dans l'histoire d'une méthode. Ces Messieurs qui aiment à plaifanter sur les sujets les plus graves, appelleront M. le Cat un Opérateur à la *minute*, à la *seconde*.

d'Observations. Décembre 1754. 459

Mais il pourra les nommer à son tour des Lithotomistes à l'heure.

Pendant que je vous écris ceci, Monsieur, un ami me met sous les yeux une lettre du frere Cofine aux Journalistes des Sçavants, janvier 1754, que je n'avois point lue, & où je suis surpris de voir que ce Religieux dise :

1°. Que deux des cinq lettres de M. le Cat, en réponse au frere, *comme sa sixième*, sont imprimées sans approbation ; le Public sera étonné Monsieur, qu'on ait avancé une pareille proposition, quand il apprendra que cette sixième lettre est munie de l'approbation de dix personnes, dont huit sont gens de l'art, & les deux autres des Académiciens distingués.

2°. Il répète le reproche qu'il fait perpétuellement à M. le Cat, de n'avoir point donné un dénombrement de ses cures, comme celui que ce frere a déposé chez des Notaires. Les gens raisonnables sentiront l'impossibilité où M. le Cat se trouve de le faire.

Il y a vingt-deux ans qu'il taille, n'ayant jamais eu des adversaires tels que frere Cofine, qui lui contestassent la bonté de sa méthode & la vérité de ses récits. Il n'a donc dû prendre aucune précaution pour constater les faits par des certificats. Eh, qui est le Chirurgien, qui, dans le cours ordinaire de sa pratique, se munit de cette authenticité ? Quand M. le Cat voudroit aujourd'hui réparer ces omissions, cela n'est plus possible ; par exemple, il lui est impossible de faire constater les causes de mort d'un taillé opéré, il y a 15 ou 20 ans ; car, ou il n'y a plus de témoins de cette taille ; ou s'il y en a, ils en ont oublié les circonstances, & ne peuvent les attester : or, sans ces certi-

G g üj

ficats, qui ne voit pas que sa liste deviendrait une source inépuisable de chicanes. Il ne nie point l'authenticité des certificats du frere ; mais c'est par ces certificats mêmes que M. le Cat a démontré dans ces lettres les dangers annexés à l'usage du Lithotôme caché, & que ses nombreux succès ne sont qu'autant de cas où ces dangers ont été évités, par les raisons qu'on trouve très-bien exposées dans son Recueil in-8°.

3°. Le frere Cosme avance que Madame l'Ecuyer taillée à Vernon par M. le Cat, & qui été guérie en neuf jours, *n'a été en état de sortir que deux mois après*. Vous sentez bien, Monsieur, que cette dernière circonstance est absolument fautive, si Madame l'Ecuyer s'est trouvée guérie le neuvième jour. Or je suis absolument certain du fait, ayant en main deux lettres de cette Dame même qui l'attestent. Il peut être vrai cependant qu'elle ne soit pas sortie de sa chambre avant deux mois. Il est même très-vrai qu'elle n'est pas encore sortie de sa maison, depuis qu'elle est taillée, quoiqu'assurément elle soit fort en état de le faire. Mais c'est qu'il y a là-dessus, Monsieur, un petit secret que le frere a gardé au Public. Madame l'Ecuyer est Religieuse, & l'on sçait que ces personnes ne sont jamais dans l'état de sortir de leurs maisons, sans des nécessités urgentes. Or Madame l'Ecuyer n'en a eu aucune de cette espèce. Si donc cette Dame avoit été du monde, & animée du même zèle que certains taillés de frere Cosme, comptez, Monsieur, qu'elle n'auroit pas attendu au quatorzième jour à sortir. Elle l'auroit fait dès le neuvième, & peut-être même avant.

Je viens de recevoir une lettre de M. Hau-

d'Observations. Décembre 1754. 471
 terre Médecin de Vernon, qui atteste qu'elle se
 leva & marcha dans sa chambre le onze, & que
 le 14 on la trouva en état d'aller à la messe.

Au reste, Monsieur, il est bon que vous
 sçachiez que la cure de Madame l'Ecuyer faite
 en neuf jours n'est pas à beaucoup près, la plus
 brillante des tailles de femmes que M. le Cat
 a faites. En voici une toute autrement heureuse,
 & qui est encore plus authentique, la chose
 s'étant passée à l'Hôtel-Dieu, & par conséquent
 aux yeux du Public; j'en tire l'histoire de la
 pag. 29. du *Recueil in-8°. de ce Lithotomiste,*
concernant l'opération qu'on pratique sur les fem-
mes. Après avoir donné l'observation d'une
 Magdelaine Marchand, à qui il avoit tiré en
 1738, par son opération latérale, une pierre
 des plus grosses, & qui fut pareillement guérie
 en dix jours, il ajoute. » Mais en voici une
 » (taille) dont la prompte guérison vous sur-
 » prendra, parce qu'en effet elle est unique.
 » Marie le Comte de Diepdal près de Rouen,
 » eut une pierre de médiocre grosseur; au bout
 » de trois heures (de l'opération,) elle retint
 » son urine & ne la rendit que volontairement.
 » Je crus que c'étoit l'effet assez ordinaire du
 » gonflement inflammatoire qui survient souvent
 » après l'opération, & que la suppuration auroit
 » bien-tôt relâché ces parties & r'ouvert la
 » plaie. Je me trompois; il ne vint aucune
 » suppuration. Marie le Comte fit à son ordi-
 » naire toutes les fonctions de cet organe, &
 » ennuyée au lit où on la retenoit malgré elle
 » en bonne santé, elle se leva le troisième jour
 » & n'eut aucun accident.

Vous verrez, Monsieur, combien on a tort,
 de faire sonner si haut des guérisons opérées

G g iv

en quatorze jours, n'y ayant rien de si commun dans toutes les espèces d'opérations latérales.

4°. Frere Cosme accuse M. le Cat, d'ine-xactitude, parce qu'il n'a pas publié les noms de quatre malades rapportés par le frere, comme il a cité celui de Madame l'Ecuyer.

Le Public qui lit ce reproche, a droit de s'imaginer que ces malades sont des pierreux que M. le Cat a taillés, & qu'il les a opérés, comme Madame l'Ecuyer en 1738. Point du tout, Monsieur; les uns, comme le Curé d'Ainville, n'étoient pas pierreux, & n'ont jamais été taillés, & les autres l'ont été, il y a environ dix-huit ans, & sont compris dans le dénombrement que M. le Cat en a donné dans sa lettre quatrième. Vous voyez, Monsieur, quel est l'art qu'on employe pour décrier M. le Cat & sa méthode. J'aurois bien à vous citer d'autres traits dont j'ai été le témoin oculaire & auriculaire; mais ceux-ci suffisent pour mettre les gens sensés en garde contre la séduction. C'est le seul but de cette lettre que l'attaque de M. Maupilliers me force de publier: mais que je vous prie, Monsieur, d'insérer toute entiere dans votre journal, comme l'équité & le bien public l'exigent de vous.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L. H. S.

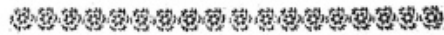
A Paris, ce 8 Nov. 1754.

APPROBATION.

J'ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit intitulé, *Recueil périodique d'Observations, de Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie*, Décembre 1754. & je n'y ai rien trouvé qui puisse empêcher l'impression, A Paris ce 27. Novembre 1754.

L. A V I R O T T E,

Censeur Royal.



TABLE

DES

MATIERES

Contenues dans cette partie.

ARTICLE PREMIER.

- I. **L**ETTRE sur l'épilepsie.
- II. Observation sur une hydropisie survenue à la suite d'une fausse couche ; & guérie d'une façon singulière.
- III. Autre sur les pâles couleurs.
- IV. Consultation sur un Asthme.
- V. Mémoire sur une maladie singulière de l'estomac.
- VI. Description d'une dartre singulière.
- VII. Solutions de questions proposées.

ARTICLE. II.

- I. Observation sur une fracture au crâne.
- II. Sur une hydropisie de l'ovaire.
- III. Réflexions sur la saignée.
- IV. Lettre sur une conformation singulière.
- V. Lettre en réponse aux réflexions de M. Macquilliers sur la Taille de M. le Cat.

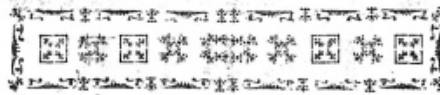


TABLE GÉNÉRALE

Des Pièces contenues dans les six derniers mois
de l'année 1754.

MÉDECINE.

JUILLET.

L ETTRE de M. Cantwel, Docteur Régent de la Faculté de Médecine, en réponse à M. le Camus, Docteur de la même Faculté, page	5
Observation sur une maladie singulière qui a duré sept ans, au bout desquels la malade a été guérie,	20
Consultation sur la goutte héréditaire,	30
Lettre sur la transpiration, & sur la cause du flux menstruel des femmes,	60

A O U T.

Lettre au sujet de trois maladies différentes,	83
1°. Sur une paralysie des parties internes,	84
2°. Ulcère scrophuleux & fistuleux avec carie des os du carpe,	86
3°. Sur une suppression d'urine causée par un ulcère aux deux reins,	88
Consultation pour une affection scorbutique,	92
Maladie extraordinaire de la peau arrivée à une Dame dans le Royaume de Naples, & qui a été guérie par les soins de M. Charles Curzio, Médecin de la même ville,	96
Observation sur un lait répandu, & autres suites d'un accouchement,	100

TABLE GÉNÉRALE.

Autre sur une fièvre puride inflammatoire survenue à une suppression subite de règles , 117

S E P T E M B R E.

Observation sur un vice singulier de conformation , par M. Miffa , Docteur Régent de la Faculté de Paris , 164

Question sur la rage , 167

Consultation pour une personne attaquée de concrétions pierreuses dans les reins , 170

Autre pour une disposition catarrhale , 174

Autre pour des urines sanguinolentes à la suite d'une suppression d'un flux hémorrhoidal , 177

Autre sur un ulcère à la matrice , 180

Autre sur une maladie des yeux , 182

Observations sur différentes maladies survenues à la cessation du flux menstruel , 187

1°. Sur une hémorrhagie de matrice , 188

2°. Sur la même maladie , 189

3°. Sur une hémorrhagie du nez , & sur une hydropisie , & sur l'ouverture du cadavre d'une femme , 191

4°. Sur une passion hystérique , ou plutôt sur une épilepsie , 193

Consultation sur une affection mélancolique hypochondriaque , 198

Autre pour une phthisie accompagnée d'accidens scorbutiques , 201

Autre pour une suppression du flux menstruel , 205

Autre pour des palpitations , 208

O C T O B R E.

Suite de l'Observation sur un vice singulier de conformation , par M. Miffa. 243

TABLE GÉNÉRALE.

Lettre de feu M. Burette, Docteur Régent de la Faculté de Médecine, à M. Falconet, Docteur Régent de la même Faculté, au sujet d'un dormeur extraordinaire,	249
Extrait de la séance publique de l'Académie Royale des Sciences, Belles Lettres & Arts de Rouen,	252
Lettre de M. Meysercy, Médecin ordinaire du Roi, au sujet des maladies épidémiques qui ont régné à Etampes pendant l'hyver dernier, & au commencement du Printemps,	262
Observation sur l'eau de Goudron, rapportée par une personne qui en a fait usage,	263
Observation sur une fièvre continue avec convulsion universelle, connue sous le nom de tetanos,	274
Autre sur la même maladie,	278
Consultation sur une disposition à la phthisie,	281
Autre pour un homme attaqué de goutte erratique,	283
Autre pour un dérangement de règles,	286
Autre pour une apoplexie & paralysie d'une femme âgée de trente-cinq à quarante ans,	288

NOVEMBRE.

Consultation sur une affection mélancolique convulsive,	324
Réponse à la Consultation,	328
Observations sur une maladie convulsive répandue par tout le corps,	332
Autre sur une attaque de rhumatisme,	337
Autre sur une hémorrhagie de matrice survenue à la suite d'une fausse couche, & qui a duré plus d'un mois,	342

TABLE GÉNÉRALE.

<i>Autre sur des fâcheuses suites d'un accouchement heureux ,</i>	346
<i>Autre sur une hémorrhagie de matrice survenue le neuvième mois d'une grossesse ,</i>	348
<i>Autre sur deux faits rares ,</i>	350
<i>Consultation pour une personne attaquée d'une foiblesse & d'une douleur d'estomac , jointe à une intempérie d'entrailles ,</i>	352
<i>Autre pour un Asthme ,</i>	357

D É C E M B R E.

<i>Lettre sur l'épilepsie ,</i>	403
<i>Première Observation ,</i>	404
<i>Seconde Observation ,</i>	406
<i>Troisième Observation ,</i>	407
<i>Quatrième Observation ,</i>	410
<i>Observation sur une hydropisie survenue à la suite d'une fausse couche , & guérie d'une façon singulière ,</i>	416
<i>Autre sur les pâles couleurs ,</i>	419
<i>Consultation sur un Asthme ,</i>	422
<i>Mémoire sur une maladie singulière de l'estomac ,</i>	428
<i>Description d'une dartre singulière par M. Mifsa , Docteur Régent de la Faculté de Paris ,</i>	439
<i>Solutions de questions proposées.</i>	
<i>Saignera-t-on après une sueur critique qui a emporté la fièvre ?</i>	446
<i>Quand faut-il purger une femme accouchée , ibid.</i>	
<i>Quelle peut être la cause d'une extinction de voix , qui prend tout à coup , & qui cesse de même ?</i>	447

TABLE GÉNÉRALE.

CHIRURGIE.

A O U T.

<i>Observation sur un cancer aux mammelles,</i>	140
<i>Autre sur la même maladie,</i>	146
<i>Autre sur une gangrène à la jambe,</i>	149
<i>Lettre de M. L. S. Chirurgien, à M. Pontardin le jeune, Chirurgien à Rheims, au sujet de la taille faite par M. le Cat,</i>	153

S E P T E M B R E.

<i>Extrait d'une Thèse Medico-Chirurgicale sur la Taille, dans les Ecoles de la Faculté de Médecine de Paris, par M. Macquart, Docteur en Médecine de la Faculté de Rheims, & Bachelier de celle de Paris,</i>	211
<i>Parallele de deux instrumens qui portent le nom de Lithotome caché,</i>	218
<i>Réflexions de M. Maupilliers le jeune, Chirurgien, sur la Taille de M. le Cat.</i>	231

O C T O B R E.

<i>Observation sur un coup de sabre à la joue, par M. Defstremeau, Chirurgien à l'Hôtel-Dieu de Paris,</i>	291
--	-----

N O V E M B R E.

<i>Observation sur une plaie de l'abdomen,</i>	361
<i>Mémoire sur un accouchement dans lequel l'enfant a été trouvé dans la capacité du bas ventre, par M. Thibault de l'Académie des Sciences de Rouen,</i>	368

TABLE GÉNÉRALE.

<i>Observation sur le cancer ,</i>	376
<i>Autre sur une suppression d'un écoulement purulent , par M. Luzarche , Chirurgien.</i>	

D É C E M B R E.

<i>Observation sur une fracture au crâne , avec des accidens considérables , qui a été guérie sans le secours du trépan , par le même ,</i>	449
<i>Autre sur un hydropisie de l'ovaire , par le même ,</i>	454
<i>Réflexions sur la saignée ,</i>	457
<i>Lettre sur une conformation singulière ,</i>	464
<i>Lettre en réponse aux réflexions de M. Maupillers sur la Taille de M. le Cat.</i>	466

P H A R M A C I E.

J U I L L E T.

<i>Lettre critique sur la Pharmacie moderne de M. Piraux ,</i>	66
<i>Réflexions sur les Sels Neutres , avec quelques conséquences utiles à la Médecine ,</i>	78

O C T O B R E.

<i>Lettre en forme de Dissertation sur l'Analyse Chymique , par M. P. de Sre C.</i>	295
---	-----

N O V E M B R E.

<i>Lettre Critique , concernant la réflexion sur les Sels Neutres , par le même ,</i>	383
---	-----

Fin de la Table.

